
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01005893 1

NOUVEAUX ESSAIS

SUR LA

LITTÉRATURE CANADIENNE

DU MÊME AUTEUR

ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE CANADIENNE, in-12, 380 pages.............................. 0.75

NOS ORIGINES LITTÉRAIRES, in-12, 356 pages. 0.75

PROPOS CANADIENS, in-12, 330 pages........ 0.75

L'UNIVERSITÉ LAVAL ET LES FÊTES DU CINQUANTENAIRE, in-8, 395 pages............ 1.00

LES FÊTES DU TROISIÈME CENTENAIRE DE QUÉBEC, in-4, 630 pages, illustré......... 1.00

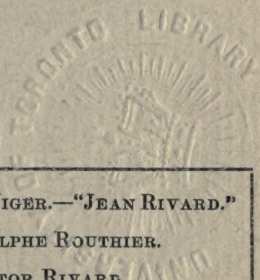
TABLEAU DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE, in-12, 92 pages... 0.25

ABBÉ CAMILLE ROY
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA
Professeur au Séminaire de Québec et à l'Université Laval

NOUVEAUX ESSAIS

SUR LA

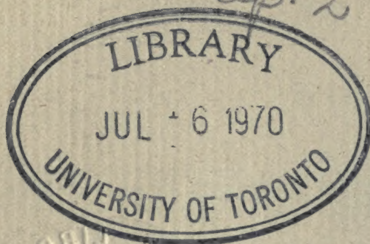
LITTÉRATURE CANADIENNE



LES ANCIENS CANADIENS.--JACQUES VIGER.—"JEAN RIVARD."
LOUIS FRÉCHETTE.—SIR ADOLPHE ROUTHIER.
THOMAS CHAPAIS.—ADJUTOR RIVARD.
L'ABBÉ E. CHARTIER.—PAUL MORIN.—L'ABBÉ L.-A. GROULX.
HECTOR BERNIER.—UN CONCOURS LITTÉRAIRE.
LA RACE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE.

QUÉBEC
IMPRIMERIE DE L'ACTION SOCIALE LIMITÉE
103, rue Sainte-Anne, 103

1914



Permis d'imprimer.

A.-E. GOSSELIN, Ptre

Sup. Sém. de Québec.

Québec, 25 janv. 1914.

Nihil obstat.

L.-A. PAQUET, Pter, V. G.

Censor.

Imprimatur.

† L.-N., AR H. QUEBEC.

Quebeci, die 29a jan. 1914.

NOUVEAUX ESSAIS

SUR LA

LITTÉRATURE CANADIENNE

LES ANCIENS CANADIENS

Roman, histoire, ou épopée ?—Pourquoi M. de Gaspé a écrit ce livre ?—Les mœurs canadiennes ; la petite et la grande histoire.—Le merveilleux canadien.—Les personnages du roman ; l'auteur lui-même : autobiographie et portrait.—Valeur littéraire ; bonhomie et rhétorique.—Sensibilité et goût de la nature. —Une soirée dramatique au collège de l'Assomption.

Il s'agit du livre de Philippe-Aubert de Gaspé, de l'œuvre la plus populaire peut-être qu'il y ait dans notre littérature canadienne. Nulle part nos anciens n'ont été mieux racontés, mieux décrits, photographiés et ressuscités : et s'il n'est pas nécessaire que la critique rappelle ce livre à l'attention et à la sympathie du public, peut-être n'est-il pas inopportun qu'elle essaie d'en préciser la valeur, et de définir, à l'aide des documents qu'il nous fournit, l'esprit qui l'a conçu. Ni le livre qui s'imprime toujours, ni l'auteur que l'on appelle encore très poliment « Monsieur de Gaspé. » ne veulent mourir, et

c'est donc un sujet d'étude qui offre quelque intérêt que de rechercher et d'expliquer le pourquoi de cette si active survivance.

***

On se souvient du sujet traité, et du thème sur lequel broda le romancier.

Jules d'Haberville et Archibald Cameron of Locheill — Arché, comme on l'appelle familièrement — sont des amis de collège que la camaraderie a rendus frères. Arché est un orphelin des montagnes de l'Écosse : fils d'une mère française qu'il perdit dès l'âge de quatre ans, et d'un chef de clan qui périt dans cette désastreuse bataille de Culloden où s'abîma pour jamais l'indépendance de l'Écosse, il fut recueilli par un oncle maternel, un jésuite, qui l'envoya à Québec, au Collège des Pères de la Compagnie. Jules estime Arché pour ses malheurs, il l'aime pour son âme franche et loyale. Quand arrivent, chaque année, les grandes vacances, il l'amène avec lui au manoir paternel de Saint-Jean-Port-Joli, où l'orphelin est accueilli comme l'enfant du foyer.

Au printemps de 1757, Jules, qui a du sang de soldat dans les veines, s'en va commencer en France sa carrière militaire. Arché retourne en Angleterre, où il prend du service. Mais la guerre est déclarée entre les deux grandes nations, et elle ramène au Canada, sous des drapeaux ennemis, les deux frères. Arché, qui ne peut trahir son roi, exécute les ordres les plus cruels, et il est en proie aux déchirements de sa conscience. C'est lui qui incendie le manoir des d'Haberville. Il devient odieux à ses anciens bienfaiteurs.

Jules, qui sait les devoirs austères de la vie militaire, se réconcilie le premier avec Arché. Mais ce n'est que plusieurs années après la cession, que le malheureux lieutenant de Montgomery peut rentrer en grâce au manoir reconstruit des d'Haberville.

Pour sceller d'un serment solennel et sacré ce nouveau pacte d'alliance, Arché demande à Blanche sa main. Tous deux sont épris l'un de l'autre, mais Blanche sacrifie encore une fois sa passion à sa dignité, et elle refuse d'épouser celui qui fut l'incendiaire de sa maison.

Jules prend pour femme une jeune Anglaise qu'il a connue sur le vaisseau qui le ramena au Canada. Il continue, au manoir des d'Haberville, entre ses parents devenus vieux, l'oncle Raoul et Blanche, les traditions hospitalières de sa famille. Et plus tard, quand bien des années auront passé sur les amours de Blanche et d'Arché, et les auront transformées en une pure amitié fraternelle, Arché viendra lui aussi reprendre sa place au foyer des bienfaiteurs de sa jeunesse.

***

Tel est le plan, ou le dessin très simple, peu compliqué de la trame du livre de M. de Gaspé. Et c'est à propos d'un pareil livre qu'on a pu se demander s'il était vraiment un roman, s'il n'était pas plutôt une série de tableaux historiques, ou bien encore s'il ne constituait pas pour nous, Canadiens, une première ébauche, l'esquisse d'une épopée nationale. Pourquoi *les Anciens Canadiens* ne seraient-ils pas

tout cela, et tout à la fois? Le roman ne peut-il pas être une véritable épopée, et l'épopée n'est-elle pas à son tour de l'histoire?

Aussi bien, d'ailleurs, y a-t-il dans l'œuvre de Gaspé tous les éléments, sauf les vers, tous les matériaux qui entrent dans la construction d'une épopée. C'est une chanson de geste en prose qu'a écrite l'auteur des *Anciens Canadiens ;* et il y a enfermé et mêlé l'histoire et la légende ; il y a raconté des actions héroïques et les drames non moins poignants de la conscience ; il y a introduit le merveilleux sans lequel il paraît que ne peuvent exister les œuvres épiques ; il y a fait apparaître un amour, trop discret peut-être pour que le roman s'en puisse contenter, mais qui ne laisse pas de rappeler ces sourires mêlés de larmes qui traversent l'*Iliade*, ou cette passion vive et contenue, qui n'éclate que pour mourir à la fin de la *Chanson de Roland.* Et si vous ajoutez à tout cela la couleur solide et fraîche des paysages, le style tout émaillé et garni des expressions de nos bonnes gens, très simple, familier, sans apprêt, que l'auteur a jeté comme une draperie canadienne sur les pages de son livre, ne trouverez-vous pas qu'il y a là vraiment tout ce qu'il faut pour faire de M. de Gaspé, non pas, sans doute, l'Homère des Canadiens, ni leur Turoldus, mais peut-être bien le conteur naïf et le plus charmant des choses de leur passé, l'évocateur le plus puissant des mœurs et d'une civilisation à peu près déjà disparus, et pour cela même le chantre vraiment épique d'une phase merveilleuse de leur histoire?

***

Nous le tenons de M. de Gaspé lui-même, c'est d'abord pour faire de l'histoire qu'il écrivit son livre, et qu'il se fit auteur à l'âge de 77 ans. Et c'est le mouvement littéraire de 1860 qui orienta de cette façon l'esprit du vieillard. Les *Soirées Canadiennes*, que fondèrent en 1861, Joseph-Charles Taché, le docteur Hubert Larue et l'abbé Casgrain, avaient pour épigraphe cette parole de Charles Nodier : « Hâtons nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées. » L'année précédente l'abbé Casgrain avait lui-même publié les *Légendes*, qui furent son entrée très bruyante et très applaudie dans les lettres canadiennes. M. de Gaspé les lut sans doute avec avidité, ces légendes qui avaient couru les campagnes de la Rivière-Ouelle, et elles firent s'éveiller au fond de son esprit tout un monde de vieux et chers souvenirs. Mais il entendit surtout comme un appel fait à lui-même le mot de Charles Nodier, que répétaient chaque mois à leurs lecteurs les *Soirées Canadiennes*, et il entreprit donc de raconter à son tour, avant de descendre dans la tombe, les histoires et les légendes qui avaient enchanté sa vie et sa mémoire.

Il était né en 1786, vingt-six ans seulement après les guerres de la conquête ; il avait donc recueilli sur les lèvres mêmes des derniers défenseurs de la Nouvelle-France le récit de leurs actions. Par son père et par sa mère, il se trouvait être presque le contemporain, et il fut lui-même le témoin de ces mœurs patriarcales qui caractérisaient la vie de nos anciens, avant 1760, et pendant les dernières années du dix-huitième siècle. C'était donc à lui de parler avec toute l'autorité de ses soixante-quinze ans ; c'était

à lui de « raconter les délicieuses histoires du peuple canadien avant qu'il les oubliât. » Les autres, les jeunes, ne pouvaient guère recevoir que de la bouche des vieillards ce secret du passé. Et puis, encore, n'y aurait-il pas un intérêt puissant à voir cet homme qu'entraînait déjà dans son flot le courant irrésistible des habitudes nouvelles, essayer de se reprendre aux vieilles traditions et de montrer et de découvrir à l'œil des contemporains qui étaient ses fils, les mœurs et la vie d'une autre époque et d'un autre siècle ?

Au surplus, les anciens souvenirs de M. de Gaspé étaient situés dans un recul assez lointain pour qu'ils fussent déjà tout pénétrés de poésie, et enveloppés de merveilleuses légendes. Et ce serait donc tout ensemble de la réalité et de la fantaisie, de la vérité et de la fiction, qui alterneraient dans ces pages offertes aux petits enfants des soldats de 1760, et qui les feraient bien vite ressembler, ces pages ingénues, à ces naïfs récits d'Hérodote qui enchantaient l'imagination des fils des vainqueurs de Salamine. C'est donc dans le véritable mirage où se bercent les souvenirs des vieillards, c'est presque déjà dans une lumière d'épopée que M. de Gaspé, tout comme l'auteur des *Histoires*, pouvait placer les personnages, les événements qui remplissent son livre, toutes les choses qui furent la grandeur et la force des *anciens Canadiens*.

Dans ce lointain fantastique, M. de Gaspé aperçoit la petite et la grande histoire ; et s'il s'inquiète de nous révéler l'une et l'autre, il est bien visible qu'il incline plus volontiers vers la petite, ou, si l'on aime mieux, vers celle qui se fait chaque jour et se

compose des habitudes et des mœurs, et des vertus et des actions obscures d'un chacun. Au lieu que dans l'épopée classique, ce sont les rois et les princes, les chefs d'armées ou les preux chevaliers qui remplissent tout le poème de la majesté de leurs noms, du bruit de leurs querelles et du cliquetis de leurs armes, ici c'est l'homme du peuple, c'est l'habitant canadien, c'est le seigneur de village ou le jeune lieutenant qui agitent à chaque page leur modeste mais vive et originale silhouette. C'est l'épopée des humbles que veut écrire l'auteur des *Anciens Canadiens*, et je ne sais quel souffle démocratique et populaire passe et circule à travers les pages de cette œuvre. M. de Gaspé nous invite lui-même à bien voir dans son livre une image réelle et authentique de la société de nos gens d'autrefois. Il affirme que tout ce qu'il rapporte des mœurs anciennes est véridique, et il commente par des notes abondantes et toutes personnelles qu'il ajoute à son roman, tels détails ou telles assertions qui pourraient paraître fantaisistes. Et ce n'est pas l'un des moindres plaisirs du lecteur que celui de se sentir tout d'abord en pleine vie réelle, et de pouvoir se reposer toujours avec sérénité sur la bonne foi et la véracité de l'auteur.

***

C'est, au premier plan, le tableau de la vie du seigneur et de l'habitant canadien que dessine et peint M. de Gaspé. Or, la vie seigneuriale qu'il reconstitue n'est pas autre que celle que l'on faisait au manoir de son père à Saint-Jean-Port-Joli. Le manoir des d'Haberville, c'est, en effet, celui des de Gaspé, et

c'est donc dans la maison même où fut élevé et où a grandi l'auteur, c'est au foyer où on l'initia aux vertus patriarcales de sa famille qu'il nous introduit. Autour du manoir, M. de Gaspé groupe les braves censitaires ; et c'est la cordialité des relations mutuelles, l'affabilité du seigneur, le respect et le dévouement des bonnes gens, c'est par-dessus tout l'esprit chrétien qui anime, vivifie, élève toutes ces humbles existences, que M. de Gaspé se plaît à célébrer.

Il faudrait ici pouvoir assister aux réunions de famille dans le salon du manoir, aux excursions dans les champs ou sur les grèves de Saint-Jean-Port-Joli ; il faudrait relire le chapitre qui est consacré à la fête du mai que l'on a planté dans le parc de M. d'Haberville, et signaler les joyeuses agapes où seigneurs et censitaires, groupés autour des mêmes tables, fraternisent dans la plus franche gaieté, et font chanter sur leurs lèvres les populaires refrains de la Nouvelle-France. Il serait aussi plaisant d'entendre raconter les bonnes histoires qui sont les délicieux et variés entremets de ces repas familiers, et par exemple celles que raconte le capitaine Marcheterre, pendant le souper que l'on prend à Saint-Thomas, chez le seigneur, M. de Beaumont, et toutes ces escapades dont fut coutumière et bien chargée l'enfance aimable et très active de monsieur Jules.

L'abondance copieuse et grasse, la gaieté vive et enjouée, la politesse toute cordiale et simple, voilà ce qui faisait le charme des festins du bon vieux temps, et de ces pantagruéliques repas, que Jules

décrit à Arché, [1] et que se donnaient les uns aux autres, pendant les longs mois d'hiver, les habitants de nos campagnes.

M. de Gaspé regrette que tout cela soit déjà en train de disparaître dans le faux éclat du luxe qui nous envahit, et c'est après avoir raconté les fêtes de famille auxquelles donna lieu le retour de Jules au foyer paternel, et avoir fait assister le lecteur aux divertissements bruyants mais honnêtes qui suivaient le repas, qu'il écrit avec un accent de patriotique tristesse :

« Heureux temps où l'accueil gracieux des maîtres suppléait au luxe des meubles de ménage, aux ornements dispendieux des tables, chez les Canadiens ruinés par la conquête ! Les maisons semblaient s'élargir pour les devoirs de l'hospitalité, comme le cœur de ceux qui les habitaient ! » [2]

En dehors de la table, et des réunions joyeuses de l'amitié, l'habitant canadien est appliqué à son devoir, et sous le costume rustique et pittoresque que décrit plus d'une fois M. de Gaspé, il remplit avec courage et avec entrain sa tâche quotidienne ; il fait modestement et très consciencieusement cette petite histoire, qui est bien l'histoire vraie et toute belle de son pays.

Cette petite histoire s'agrandit, d'ailleurs, d'elle-même ; et selon les mouvements généreux et héroïques des âmes populaires, elle s'élève parfois jusqu'à la hauteur des grands drames. Souvenez-vous de

---

(1) Page 131 de la première édition, 1863. Nous renverrons toujours le lecteur à cette édition.
(2) Page 330.

cette scène inoubliable et si angoissante de la débâcle, à Saint-Thomas de Montmagny. C'est au moment où Jules et Arché, qui retournent du collège au manoir, arrivent au village de Saint-Thomas. La cloche de l'église sonne à toute volée, et appelle au bord de la rivière, du côté de la chûte, toute la population inquiète et affolée. Là, un homme, qui avait voulu traverser la rivière en voiture, le malheureux Dumais, lutte au millieu des glaces qui se brisent, qui s'effondrent. Déjà de hardis sauveteurs se risquent au secours du naufragé. Le péril est d'autant plus grave, que la débâcle de la rivière peut s'effectuer d'un moment à l'autre, et pousser avec une force irrésistible vers la cataracte et vers la mer sauveteurs et victime. Et, en effet, pendant que l'on cherche à opérer le sauvetage, « un mugissement souterrain, comme le bruit sourd qui précède une forte secousse de tremblement de terre, semble parcourir toute l'étendue de la Rivière-du-Sud, depuis son embouchure jusqu'à la cataracte d'où elle se précipite dans le fleuve Saint-Laurent. A ce mugissement souterrain succéda aussitôt une explosion semblable à un coup de tonnerre dans le lointain... Ce fut une clameur immense. La débâcle ! la débâcle ! Sauvez-vous ! sauvez-vous ! s'écrièrent les spectateurs sur le rivage.

« En effet, les glaces éclataient de toutes parts, sous la pression de l'eau qui, se précipitant par torrents, envahissait déjà les deux rives. Il s'en suivit un désordre affreux, un bouleversement de glaces qui s'amoncelaient les unes sur les autres avec un fracas épouvantable, et qui, après s'être élevées à une grande hauteur, surnageaient ou disparaissaient

sous les flots. Les planches, les madriers sautaient, dansaient, comme s'ils eussent été les jouets de l'océan soulevé par la tempête. Les amarres et les câbles menaçaient de se rompre à chaque instant. » (1)

Ce fut pendant ces scènes indescriptibles de confusion, où la plus vive anxiété, l'espérance et l'angoisse secouaient tour à tour les spectateurs, que Jules et Arché arrivèrent au rivage ; et l'on sait comment Arché, n'écoutant que son vaillant cœur, s'élança, les reins ceinturés d'une forte amarre, dans la rivière, et comment, se laissant emporter par les flots déchaînés, il s'en alla recueillir, au vieux tronc de cèdre où ll s'était cramponné, mais que les glaces menaçaient à chaque instant d'arracher, l'infortuné Dumais.

Ce sauvetage héroïque constitue l'un des chapitres les mieux écrits, de toute l'œuvre de Gaspé. Le mouvement des foules, des glaces et des eaux y est décrit avec une telle ampleur et une telle variété, qu'une vie intense déborde de ces pages, et que nulle part ailleurs, dans ce livre, on ne voit l'histoire des humbles s'élargir avec plus de puissance, et devenir plus naturellement de la véritable et très vaillante épopée.

***

De Gaspé, qui a su raconter et peindre si vivement un tel épisode, pouvait ensuite entreprendre de tracer d'une main sûre les scènes sanglantes et désastreuses de la guerre. Ces scènes sont, en vérité, de la

---

(1) Page 65.

plus grande histoire, mais la grande histoire est aussi familière à notre auteur que la petite ; et s'il éprouve quelque tristesse à raconter nos dernières résistances patriotiques, il y a dans les regrets du vieillard je ne sais quelle joie discrète et forte qui se manifeste et qui éclate, quand il rappelle tant d'actions valeureuses, tant de sacrifices si courageusement offerts, tant d'immolations sublimes, qui couronnent comme d'une auréole de martyr la suprême agonie de la puissance française en Amérique.

Et il met à raconter cette gloire des défenseurs du drapeau blanc, un empressement d'autant plus grand que trop longtemps ici on a ignoré la conduite de ces soldats malheureux, et que trop volontiers l'on a prêté l'oreille aux calomnies des historiens anglais.

« Vous avez été longtemps méconnus, mes anciens frères du Canada ! Vous avez été indignement calomniés. Honneur à ceux qui ont réhabilité votre mémoire ! Honneur, cent fois honneur à notre compatriote, M. Garneau, qui a déchiré le voile qui couvrait vos exploits ! Honte à nous qui, au lieu de fouiller les anciennes chroniques si glorieuses pour notre race, nous contentions de baisser la tête sous le reproche humiliant de peuple conquis qu'on nous jetait à la face à tout propos ! Honte à nous qui étions presque humiliés d'être Canadiens ! Confus d'ignorer l'histoire des Assyriens, des Mèdes et des Perses, celle de notre pays était jadis lettre close pour nous. » [1]

---

(1) Page 201.

C'est pour contribuer lui-même à cette œuvre de réhabilitation qu'il raconte quelques-unes des dernières scènes du drame qui se dénoue aux portes de Québec, sur les plaines d'Abraham.

Et d'abord, l'incendie de nos campagnes, dont avec une habilité d'artiste et de romancier, il fait coupable Arché lui-même. Quand on lit ces pages où flamboie « l'incendie de la côte sud, » on ne sait si la désolation des habitants, et les ruines fumantes de tant de maisons réduites en cendre sont un spectacle plus triste et plus lamentable que le drame tout psychologique qui occupe et torture la conscience du lieutenant de Montgomery. Ce fut vraiment de triomphe de l'écrivain de faire, malgré tout, si sympathique aux lecteurs canadiens le destructeur même de leurs propres foyers.

Puis, comme pour opposer à ce tableau où s'étalent d'inutiles et sombres vengeances, qu'éclairent les plus sinistres reflets, la hardiesse loyale et franche de nos soldats, la lumière pure des grands dévouements, M. de Gaspé nous fait assister aux dernières escarmouches qui terminèrent notre consolante et dernière victoire de 1760. Il met en présence les deux jeunes guerriers qui doivent retenir l'attention du lecteur. Il procède un peu à la façon d'Homère, qui ne s'attachait nullement à décrire les mouvements d'ensemble des batailles où Troyens et Grecs luttaient corps à corps, et se précipitaient les uns contre les autres, mais qui aimait mieux décrire ces combats singuliers où deux guerriers, Agamemnon et Oïlée, Achille et Hector, mesurent leur valeur. L'auteur des *Anciens Canadiens* n'entreprend pas le récit de cette grande mêlée héroïque

où les Canadiens, conduits par Lévis, et victorieux pendant la journée du 28 avril, prouvèrent une fois encore qu'ils étaient plus grands que leurs malheurs. Il concentre plutôt l'attention du lecteur sur les deux héros de son drame, et s'il met en bonne lumière, autour du moulin de Dumont, la prudence réfléchie d'Arché, il exalte avec une visible prédilection le courage bouillant et irrésistible de Jules. Le « petit grenadier », comme on l'appelle au camp, se jette tête baissée au milieu des ennemis plus nombreux, et à travers les balles anglaises il s'élance trois fois à l'assaut du moulin qu'on se dispute comme une indispensable forteresse ; après le combat et la victoire finale, c'est au milieu d'un monceau de morts et de blessés qu'il faudra aller chercher le jeune et brave d'Haberville.

Ce seul fait d'arme, raconté d'une plume alerte et précise, résume dans sa vaillante et brève simplicité toute la bravoure du soldat canadien-français. Et il est exposé là, sous le regard du lecteur, comme le type de tant d'actions généreuses que le patriotisme multiplia ce jour-là sous les murs conquis de la ville de Québec. Il suffit donc à M. de Gaspé pour venger la mémoire de nos pères, et pour étayer, dans l'imagination des contemporains, la thèse historique que Garneau avait péremptoirement démontrée à leurs esprits.

Ainsi se trouvaient réalisés l'une des plus nobles ambitions de l'auteur des *Anciens Canadiens*, et peut-être le plus puissant motif qui le fit écrire son livre.

***

L'histoire, obscure ou glorieuse, grande ou petite, ne suffit pas au roman, pas plus que d'elle seule pourrait s'accommoder l'épopée. Et, d'ailleurs, M. de Gaspé reporte ses lecteurs vers des temps déjà trop reculés, vers une époque trop lointaine pour que les événements s'y dessinent dans une pure lumière de vérité. On sait comme la légende pousse vite dans le champ de l'histoire, et comme elle y fleurit et mêle ses multiples couleurs aux sèches et arides réalités. Et le charme de la légende devient quelque chose de mystérieux et de sacré, quand elle-même se laisse envahir et pénétrer par le merveilleux.

Or, la légende et le merveilleux sont partout dans l'histoire de notre bon vieux temps ; et ils laissent flotter sur les récits des anciens, et sur leurs actions, le voile transparent, ondoyant et gracieux de leurs capricieuses fictions. De Gaspé n'avait qu'à entendre sa mère lui raconter les classiques histoires de revenants, il n'avait qu'à se souvenir des longues veillées du manoir où, par exemple, l'on évoquait l'ombre fugitive de la sorcière du domaine. (1) N'est-ce pas elle qui avait prédit les horreurs de la guerre, et tous les maux qui devaient désoler la maison des d'Haberville ? Un jour, Arché, Jules et Blanche étaient allés la visiter dans la pauvre cabane où elle s'entretenait avec les esprits, et, comme une pythonisse qui s'agite sur son trépied, elle avait fait retentir à leurs oreilles des paroles mystérieuses, et trois fois la malédiction était tombée de ses lèvres sur le groupe de jeunes gens qui la voulaient apaiser et

---

(1) Cf. page 155 et suivantes.

consoler. « Malheur ! malheur ! malheur à la belle jeune fille qui ne sera jamais épouse et mère ! et qui n'aura bientôt, comme moi, qu'une cabane pour abri !

« Malheur ! malheur ! malheur à Jules d'Haberville, le brave entre les braves, dont je vois le corps sanglant trouvé sur les plaines d'Abraham !

« Malheur ! malheur ! malheur à Archibald de Locheill. Garde ta pitié pour toi et tes amis ! garde-là pour toi-même, lorsque, contraint d'exécuter un ordre barbare, tu déchireras avec tes ongles cette poitrine qui recouvre pourtant un cœur noble et généreux ! Garde ta pitié pour tes amis, Archibald de Locheill ! lorsque tu promèneras la torche incendiaire sur leurs paisibles habitations ; lorsque les vieillards, les infirmes, les femmes et les enfants fuiront devant toi comme les brebis à l'approche d'un loup furieux ! Garde ta pitié ; tu en auras besoin, lorsque tu porteras dans tes bras le corps sanglant de celui que tu appelles ton frère ! Je n'éprouve, à présent, qu'une grande douleur, ô Archibald de Locheill ! c'est celle de ne pouvoir te maudire ! Malheur ! malheur ! malheur ! »

Et la folle du domaine disparut dans la forêt ; et plus tard quand Arché, en proie à tous les tourments de la prophétie réalisée contemplait, du haut d'un rocher qu'enveloppait la nuit, les derniers feux de l'incendie du manoir, il vit encore passer dans les ténèbres la folle du domaine qui étendit ses longs bras vers les ruines, et cria d'une voix lamentable sa triple malédiction. Il la vit errer à travers les débris

fumants, et pousser dans la nuit les trois mots liturgiques : désolation ! désolation ! désolation ! (1)

Et le lecteur s'imagine entendre comme un écho de la voix des antiques prophéties ; il croit apercevoir à travers le temps, et dans les plus lointaines profondeurs de la légende, la fille de Priam, Cassandre, articulant ses monosyllables fatidiques,et annonçant au chœur des vieillards les malheurs qui menacent et qui désolent déjà le palais des Atrides.

Le merveilleux se mêle donc à l'action des personnages des *Anciens Canadiens ;* ces personnages se heurtent eux-mêmes aux êtres mystérieux qui traversent leur vie, ils en subissent ou redoutent l'influence, et c'est là l'une des façons, et certes la meilleure, d'introduire le merveilleux dans la légende et dans l'épopée.

Mais, ce n'est pas là pourtant la voie familière par laquelle de Gaspé le fait entrer dans son livre. Il y fait apparaître le merveilleux comme un épisode qu'il juxtapose à l'intrigue du roman, et qui, tout en nous faisant pénétrer plus à fond la vie des anciens Canadiens, ne laisse pas de former dans son poème comme un chant que l'on pourrait isoler du récit principal. C'est surtout sous la forme des contes étranges de José que se présente le merveilleux des *Anciens Canadiens.* Or, José, c'est le domestique, le vieux et fidèle serviteur des d'Haberville ; mais c'est aussi le type du bonhomme crédule, qui joint ensemble, par je ne sais quelle alliance bizarre et pourtant vraisemblable, beaucoup de bon sens et beaucoup de naïveté. José est une des créations les

(1) Pages 213 et suivantes.

plus originales et les plus vivantes de Gaspé, et c'est lui qui va remplir deux longs chapitres du livre avec les véridiques histoires qu'il tient de « son défunt père qui est mort », François Dubé.

Presque toutes les superstitions de José tiennent dans la croyance aux sorciers et aux poursuites nocturnes et macabres de la Corriveau. Mais il adhère à ces dogmes populaires de toute la force des traditions familiales, et il les expose avec toute la sincérité d'un professeur de spiritisme. D'ailleurs, Jules et Arché, ces deux jeunes philosophes sans expérience, n'essaient-ils pas, au sortir même du collège d'où il les ramène, et sur la longue route de Saint-Michel, où l'on aperçoit sans cesse à gauche, au milieu du large fleuve, l'île d'Orléans, séjour classique des sorciers, n'essaient-ils pas de discuter sur la nature de ces esprits, et ne cherchent-ils pas, comme d'impies rationalistes, à expliquer par des causes naturelles ces feux follets que nos habitants de la rive sud voient le soir courir et s'agiter sur les grèves de l'île enchantée ? Lumières des pêcheurs, qui, pendant les nuits sombres, s'en vont avec des flambeaux faire la visite des filets, avait dit Jules ; ou bien gaz enflammés qui s'échappent parfois des terres basses et marécageuses !

Véritables êtres surnaturels, reprend José, qui s'appuie sur les récits de son père, François Dubé, lorsque, pendant les longues veillées, il contait à ses enfants et à ses amis ses tribulations, et qu'il les faisait frissonner comme des fiévreux, tant ses histoires étaient vraies et terrifiantes ! (1) Il les avait bien

(1) Page 40.

vus, les sorciers, un soir qu'il revenait de la ville et qu'il avait quelque peu pintoché avec des connaissances en passant à la Pointe-Lévis. Sur les hauteurs mêmes de Saint-Michel, au moment où vaincu par l'endormitoire il se préparait à passer la nuit sous son cabrouette, il avait vu l'île d'Orléans s'enflammer tout à coup, puis des lumières errantes danser le long de la grève. A force de les bien regarder pendant cette nuit infernale, il avait nettement aperçu les formes fantastiques de ces êtres merveilleux. Aussi bien, n'étaient-ce pas de purs esprits. « C'était comme des manières d'hommes : une curieuse engeance tout de même ! ça avait une tête grosse comme un demi-minot, affublé d'un bonet pointu d'une aulne de long ; puis des bras, des jambes, des pieds et des mains armés de griffes, mais point de corps pour la peine d'en parler. Ils avaient, sous votre respect, mes messieurs, le califourchon fendu jusqu'aux oreilles ; ça n'avait presque pas de chair : c'était quasiment tout en os, comme des esquelettes. Tous ces jolis gas avaient la lèvre supérieure fendue en bec de lièvre, d'où sortait une dent de rhinocéros d'un bon pied de long... Le nez ne vaut guère la peine qu'on en parle : c'était, ni plus ni moins, qu'un long groin de cochon, sous votre respect, qu'ils faisaient jouer à demande, tantôt à droite, tantôt à gauche de leur grande dent : c'était, je suppose, pour l'affiler. J'allais oublier une grande queue, deux fois longue comme celle d'une vache, qui leur pendait dans le dos et qui leur servait, je pense, à chasser les moustiques. »

Parmi ces sorciers, les uns n'avaient qu'un seul œil, comme les cyclopes, mais les autres avaient tous

leurs yeux, et de ces yeux sortaient des flammes vives et ardentes qui éclairaient comme en plein jour l'île d'Orléans.

Dirigée par un chorège qui n'était qu'un sorcier plus long que les autres, puisque le père de José estima qu'il était bien aussi haut que le clocher de Saint-Michel, cette bande de lutins exécutait des danses rapides, et des rondes si enlevantes, qu'ils ne mettaient pas une minute à faire le tour de l'île d'Orléans.

C'est au moment où François Dubé, fasciné et effrayé par tant de visions inexplicables, regardait sans bouger la fête diabolique, qu'il sentit la Corriveau se grappigner amont lui, et lui étendre sur les épaules ses grandes mains sèches comme des griffes d'ours.

Or, la Corriveau est un personnage historique qui hanta autant que les sorciers l'imagination de nos anciens. Accusée et convaincue d'avoir tué deux maris qu'elle avait successivement épousés à Saint-Vallier, elle fut pendue en 1763 sur les buttes à Neveu, près des Plaines d'Abraham ; et son cadavre, emprisonné dans une cage de fer, fut exposé pour le plus grand bien de la morale publique, à la fourche des quatre chemins qui se croisent dans la Pointe-Lévis. Une nuit, la Corriveau disparut avec sa cage : des jeunes gens en avaient débarrassé la Pointe-Lévis où elle affolait les imaginations, et l'avaient enfouie à quelques pas du cimetière. Mais le spectre de la Corriveau continua de poursuivre, la nuit, les esprits inquiets et craintifs ; on la vit, dit-on, plus d'une fois se promener avec sa cage le long des routes où elle terrifiait les passants.

Or, ce soir-là, où le père de José fut témoin de la sérénade des mystérieux insulaires, il prit envie à la Corriveau d'aller danser avec les sorciers ; et comme elle ne pouvait traverser le Saint-Laurent, qui est un fleuve béni, sans le secours d'un chrétien, elle supplia François Dubé de la transporter. Et l'on sait que sur le refus très catégorique de François, elle lui fit perdre tout sentiment, monta sur son âme et se rendit au sabbat. Ce n'est que le lendemain matin, au chant d'un petit oiseau, et lorsque déjà le soleil lui reluisait sur le visage, que le défunt père de José reprit ses sens et sa route.

De Gaspé, qui s'amuse sans doute autant que le lecteur, à entendre raconter ces mirifiques histoires, se plaît à y mêler les folles exagérations que se peut permettre une imagination qui a franchi ses bornes. Il grossit à plaisir les incidents du récit, il multiplie les prouesses des farfadets qui habitent l'île enchantée, persuadé que toute cette fantasmagorie délirante ne fait qu'ajouter plus de vraisemblance à l'élément épique de son livre. Rien ne peut étonner le lecteur qui s'est laissé ainsi transporter dans le monde du rêve et de la fantaisie héroïque. Il accepte tout ce qu'on lui dit être le naturel effet et le jeu magique des facultés merveilleuses des personnages. Et puisque nous sommes ici en compagnie des lutins, il ne paraît pas étrange que leurs sabbats soient si féeriques, que leur agilité dépasse toute humaine conception, et qu'au milieu de leurs sérénades ils avertissent François Dubé qu'ils n'ont plus que quatorze mille quatre rondes à faire autour de l'île. On n'est pas davantage étonné d'entendre se prolonger en répercussions formidables les trois cris

sataniques que poussent ensemble tous les sorciers... « L'île en fut ébranlée, nous assure José, jusque dans ses fondements. Les loups, les ours, toutes les bêtes féroces, les sorciers des montagnes du nord se saisirent de ces cris, et les échos les répétèrent jusqu'à ce qu'ils s'éteignirent dans les forêts qui bordent la rivière Saguenay. »

Ainsi de Gaspé, par toutes ces légendes et toutes ces réminiscences, agrandit, élargit les lignes historiques qui entourent et encadrent le sujet de son roman ; ou plutôt, il fait à ce cadre de nombreuses ruptures par où entrent et pénètrent la superstition des bonnes gens et le merveilleux canadien. Les deux chapitres : *Une nuit avec les sorciers* et *La Corriveau* ne sont pas, à la vérité, indispensables au dessin de son livre, et à la suite des événements qui en constituent le fond essentiel. On pourrait concevoir l'intrigue de ce roman, sans que s'y rencontrent les sorciers et la Corriveau. Et, ainsi entendus, ces deux chapitres pourraient ne pas appartenir au premier plan que l'auteur avait organisé dans son esprit ; ils seraient alors dans les *Anciens Canadiens*, dans l'épopée de l'aède de Saint-Jean-Port-Joli, ce que sont dans les anciennes épopées ces chants de développement que la critique moderne a cru apercevoir, et que des poètes ont successivement brodés sur le thème primitif que leur avait légué la tradition.

Il est plus probable, cependant, et il est plutôt certain, que M. de Gaspé, qui donnait à son livre un titre si large et si vague : *Les Anciens Canadiens*, et qui se proposait donc de peindre des scènes de vie nationale plus encore que de raconter des souvenirs

de famille, songeait déjà, quand il entreprit son œuvre, à toutes ces légendes et à tous ces lutins qui avaient tour à tour ravi ou terrifié son enfance, et dont la vive image amusait encore sa vieillesse. Il voulut, en ces pages qui raconteraient le passé, verser tous ses souvenirs, et nul lecteur ne lui reprochera d'avoir, par un art d'ailleurs si simple et si naturel, rattaché à l'histoire vraie la légende fantaisiste. Il ne pouvait être le narrateur complet des mœurs et des habitudes anciennes, s'il ne mêlait à tous ses récits les merveilleuses choses dont s'enrichit et se fortifie la crédulité populaire. C'est donc encore de l'histoire véritable que fait M. de Gaspé quand il s'attarde à décrire le bal des sorciers, ou quand il rappelle les promenades nocturnes du squelette macabre de la Corriveau.

***

Décrire les scènes variées et pittoresques de la vie canadienne, esquisser en quelques-unes de ses lignes les plus générales le tableau des grands événements politiques et militaires de la conquête, pénétrer avec le lecteur dans les croyances les plus familières du peuple, voilà bien à quoi s'est particulièrement employé l'auteur des *Anciens Canadiens*, et de quoi il a surtout rempli son œuvre. Mais il ne pouvait peindre tant de choses, et brosser une toile si large et si profonde, sans que, aux divers plans du dessin, apparussent et saillissent des personnages qui expriment toute cette variété d'objets, qui représentent, résument, incarnent la vie de l'histoire, la joie et les

souffrances de la nation. Et l'art de l'écrivain consiste, alors, à distribuer avec ordre et proportion les rôles, à situer en lumière convenable les acteurs et à les faire se grouper et se disperser, ressortir et s'effacer selon les lois multiples du relief et de la perspective.

Nous ne dirons pas que de Gaspé a ici réalisé la perfection de son art, qu'il est un metteur en scène très ingénieux, et que Scribe ne fut pas plus dextre, ni plus fertile en ressources. Les scènes elles-mêmes, où tour à tour nous transporte avec ses personnages l'auteur des *Anciens Canadiens*, sont aussi larges, aussi élevées, tantôt aussi familières, et tantôt aussi dramatiques que possible, mais le décor en est simple ou très peu compliqué, et les gestes et les paroles par où se découvrent l'âme, le caractère, la vie des acteurs sont, d'ordinaire, le mouvement sobre, le discours bref, pittoresque ou mollement verbeux, parfois indigent et terne, des gens qui ne s'étudient point.

De Gaspé n'ignore pas, lui qui a tant lu ses classiques au manoir de Saint-Jean-Port-Joli, qu'il existe un art de composer un personnage, de constituer en sa vivante complexité un caractère, d'analyser des âmes et d'en étaler les divers états sous le regard avide du lecteur ; mais il ne semble pas se soucier de faire pareilles constructions ou semblables dissertations ; il affecte plutôt de n'apparaître pas comme un psychologue inquiet qui observe ses personnages et surprend les moindres agitations de leurs consciences ; il les fait tout simplement agir, et il les laisse se mouvoir et s'exprimer le plus naturellement du monde, bien assuré que le lecteur saura bien-

tôt saisir et retenir tout ce qui en eux les peut personnifier et singulariser. Et l'on voit, en effet, au fur et à mesure que se développe l'action, et assez distinctement, se profiler, se dessiner et se préciser la silhouette, et le personnage des principaux héros.

De Gaspé n'insistera pas non plus sur la composition du portrait physique de ces personnages. Il lui suffit de nous avertir que Jules est de petite taille, qu'à dix-huit ans il est frêle, brun, qu'il a de grands yeux noirs, vifs et perçants, et que ses mouvements sont brusques et saccadés, tandis que son ami Arché est plutôt grand, robuste avec des yeux bleus et des cheveux blonds ; Arché a aussi le teint blanc et un peu coloré avec quelques taches rousses au visage et aux mains, et son menton s'accuse et se prononce fortement. Le premier est français, l'autre est écossais.

S'il s'agit ensuite de définir et de fixer l'âme et le caractère de ces deux jeunes gens, il n'y a plus guère qu'à les mettre en présence, eux, fils de deux races si différentes, et qu'à les faire se rencontrer et se heurter, se rapprocher et s'opposer.

Au collège, Jules est espiègle, railleur, taquin, tenace et indiscipliné. Il saute comme un singe sur les épaules de ses camarades, leur tire les cheveux, descend, court à un autre, et promène ainsi par toute la cour ses folles étourderies. Mais il est spirituel en même temps que très gai, et il captive donc et retient la sympathie de tous. Au surplus, il est bon et généreux. Il paye volontiers les dettes des jeunes amis qui sont en danger d'être fouettés, et il sollicite un jour, comme un bien inestimable, cette amitié de l'orphelin, qui va désormais remplir sa

vie. Et il veut que cette amitié soit forte et solide, et pleine de confiance. Il éprouve le besoin de se reposer sur une âme qui soit plus calme et plus sérieuse que la sienne. Il a donc beaucoup de gravité sous cette légèreté apparente qui emporte et égaye sa jeunesse : par quoi, certes, Jules ne laisse pas de représenter encore et très exactement l'âme française.

Arché, qui a rapporté des montagnes de l'Écosse, toute la mélancolie des gens du Nord, et aussi tous les deuils qui ont assombri ses années d'enfance, oppose à la mobilité toujours active de Jules la tranquillité sereine et presque froide d'une âme qui toujours s'observe et se réserve. Il s'étonne, au collège, des taquinneries dont Jules le poursuit, et il ne songe pas à s'en venger, parce qu'il est le plus fort. Au reste, il est philosophe ; il s'applique à raisonner des choses, et sa méditation se change parfois en un rêve bleu de vague et langoureuse poésie. Jules se moque de la lune, quand il la voit balancer au ciel sa lampe mobile, et projeter sur la route de Saint-Thomas sa blanche lumière ; il se souvient alors qu'au dortoir du collège un rayon de lune sur les couchettes des pensionnaires n'avait pas d'autre effet que celui de lui faire regretter sa liberté perdue. Arché, au contraire, fait monter vers l'astre « à la triple essence » l'hymne de sa dévote tendresse, et il admire cette Diane qui parcourt en reine paisible, dans le silence d'une belle nuit, les régions éthérées du ciel. (1)

Au reste, Arché, comme tous les écoliers graves et un peu pédants, aime beaucoup étaler ses souve-

(1) Cf. pages 60-61.

nirs classiques, et il cite avec abondance ses meilleurs auteurs ; les sentences latines n'ont rien qui l'effraient, et souvent elles échappent à ses doctes lèvres, au risque de provoquer chez Jules quelque légère indignation. Et quand les deux jeunes gens ne peuvent s'entendre, et que la frivolité de Jules exaspère la gravité d'Arché, celui-ci se contente de dire avec toute l'autorité de son imperturbable sang-froid : « Oh ! Français ! légers Français ! aveugles de Français ! il n'est pas surprenant que les Anglais se jouent de vous, par dessous la jambe, en politique ! » (1)

L'amitié d'Arché n'en est pour cela ni moins délicate, ni moins profonde. Son âme s'est attachée à l'âme de Jules, comme celle de David à Jonathas, (2) et jamais deux jeunes gens ne se sont aimés d'une affection plus pure et plus dévouée. L'amitié d'Arché, pénétrée, comme elle est, d'une sensible reconnaissance, prend les formes les plus aimables et les plus touchantes : elle se compose d'un respect et d'une tendresse qui en font le plus exquis et le plus louable sentiment.

Mais ce sont les vertus mêmes de ces deux amis qui les feront plus tard lutter l'un contre l'autre sur les champs de bataille. Jules est patriote autant qu'Arché lui-même est fidèle à son drapeau. Jules aime la terre natale, tous les braves censitaires qui la travaillent et la cultivent, tous ces récits et légendes que lui raconte sa mère, et qui ont poussé comme des fleurs sur le sol du pays. Quand il a quitté le collège, le bon supérieur lui a dit, comme à Arché : « Que

---

(1) Cf. page 51.
(2) Cf. page 78.

votre cri de guerre soit : Mon Dieu, mon roi, ma patrie ! » [1] Et voici que cette devise elle-même va les faire tous deux se précipiter l'un contre l'autre. Jules défend, avec toute l'énergie du désespoir malheureux, la terre française qu'on veut lui arracher de dessous les pieds ; pendant qu'Arché, victime du devoir et de la discipline impitoyable qui n'épargne ni les souvenirs, ni les amitiés, exécute des ordres barbares, souffre en silence les tourments du désespoir, et souhaiterait parfois retourner contre lui-même cette claymore de son père qui n'a jamais trahi. Arché qui ordonne qu'on mette le feu au manoir des d'Haberville ; Jules qui, sous les remparts de Québec, essaie ses dernières forces pour percer la poitrine d'Arché, et retombe inanimé dans les bras de son adversaire : voilà des situations cornéliennes, où la volonté se mesure avec le devoir, triomphe de toutes les hésitations, et où donc se révèle toute la grandeur tragique de ces âmes romaines.

Et certes, quand un romancier a su imaginer de telles rencontres, et concevoir des luttes aussi vives où s'engagent et se torturent les consciences, il n'a guère, vraiment, qu'à raconter les événements pour en exprimer toute l'amertume, et pour en faire voir et apprécier la grandeur.

***

Il est un sentiment, plus intime, plus subtil et plus profond que celui du patriotisme et de la générosité héroïque, plus difficile à comprendre, à analy-

---

(1) Page 14.

ser et à reconstituer, surtout quand il s'efforce d'être discret, et qu'il s'évertue à s'ignorer sôi-même, c'est le sentiment ou la passion de l'amour. De ce sentiment il était inévitable que l'âme d'Arché, le héros sympathique du roman, se remplît et débordât quelque jour.

De Gaspé n'a pas insisté sur cet épisode, l'un des plus délicats et des plus touchants qu'il y ait dans son livre, parce qu'il ne voulait pas, au moyen de faciles intrigues et de trop sensibles émotions, détourner l'attention du sujet principal, et l'on peut dire unique, de son roman ; il n'a touché que bien légèrement une corde sur laquelle tant de romanciers exécutent leur troublantes variations, parce qu'il ne voulait pas, par des cris de la passion aiguillonnée et désespérée, briser l'harmonie de son chant tout patriotique.

Cependant, avec quelle grâce légère et quelle irréprochable candeur, avec quel vif émoi il a raconté l'idylle dont fut témoin, un soir d'été, « la grève aux anses sablonneuses qui s'étend du manoir jusqu'à la petite rivière Port-Joli « (1) », Arché s'était enfin réconcilié avec M. d'Haberville ; il se disposait à vivre auprès de ses amis, et il rêvait d'unir sa destinée à celle de Blanche, à la petite sœur dont il savait l'âme si douce et si bonne. Il s'en ouvrit à elle au cours d'une de ces promenades favorites qu'il aimait à faire sur le rivage, quand la marée était haute, et que le soleil couchant faisait ruisseler sa lumière d'or sur les flots. Que de souvenirs éveillait en la mémoire des jeunes gens le spectacle familier qui

---

(1) Cf. pages 297 et suivantes.

se déroulait à leurs regards ! Et combien de fois leur innocente jeunesse avait porté sur ces mêmes rivages leurs âmes pures, enjouées et sereines ! Et ce fut par toutes ces évocations du passé, par tous ces rappels de temps heureux à jamais disparus, qu'Archibald de Locheill, éprouva le besoin de saisir et de captiver l'imagination et le cœur de la jeune fille. Toutes ces choses ,les moindres accidents du rivage, les rochers où l'on allait s'asseoir, le sable que l'on avait si souvent foulé, et ce petit ruisseau qu'ils franchirent encore une fois, redisaient aux deux promeneurs l'amitié fraternelle qui les avait depuis longtemps unis, et elles les invitaient encore à l'amour qui devrait les attacher desormais et les lier l'un à l'autre. Arché aimait Blanche, avec cette passion respectueuse et discrète qui remplissait aussi l'âme de la jeune fille. Tous deux s'aimaient, non pas de la façon timide mais un peu précieuse des jeunes gens de Marivaux, mais d'un amour qui mesure ses mouvements sur la convenance même des relations familiales, qui s'ignore aussi longtemps qu'il ne lui est pas permis de s'exprimer, et qui ne s'exprime que pour se manifester dans toute l'ingénuité et avec la franchise un peu brusque de son ardeur.

Aussi, il fallut à Arché bien des détours, et de patientes digressions, avant de se déterminer à risquer l'inévitable déclaration. Elle vint enfin, brûlant les lèvres d'Arché, et résonnant comme une étourdissante et inconcevable audace aux oreilles de Blanche. Jamais la jeune fille des d'Haberville n'avait pensé qu'il lui fût possible, malgré ses personnelles inclinations, d'épouser le soldat qui avait

avagé le domaine de son père. Elle bondit sous la èche dont l'avait frappée Archée :

« Vous m'offensez, capitaine Archibald Cameron e Locheill ! Vous n'avez donc pas réfléchi à ce qu'il a de blessant, de cruel dans l'offre que vous me aites ! Est-ce lorsque la torche incendiaire, que vous t les vôtres avez promenée sur ma malheureuse atrie, est à peine éteinte, que vous me faites une elle proposition ? » Et elle ajouta, avec une pointe e préciosité qui est bien un peu du marivaudage : Ce serait une ironie bien cruelle que d'allumer le ambeau de l'hyménée aux cendres fumantes de ma ıalheureuse patrie ! »

Où l'on voit donc que chez Blanche, comme chez ous ces anciens Canadiens que nous a dépeints M. e Gaspé, l'amour du sol natal, le sentiment patriotique priment tous les autres sentiments et tous les utres amours. Ces gens-là s'inquiètent, avant tout, 'accorder et d'ajuster toute la vie avec l'orgueil ational, et ses exigences parfois douloureuses.

Devant une opposition si vive, et peut-être deuis longtemps prévue et calculée, Archée ne put uère insister que juste comme il fallait pour montrer ı vérité profonde de son dessein. Comme une autre 'himène, Blanche s'obstina dans son refus ; les sanlots parfois étouffaient sa voix, mais elle fut plus orte que sa passion. Jamais, sans doute, elle n'aura 'autre amour que celui d'Arché, mais jamais non lus, victime pieuse et volontaire de son patriotisme, lle ne donnera sa main au lieutenant de Montgoıery. Et quand, à la tombée du jour, les deux eunes gens revinrent au manoir, ils ne remarquèrent as que l'approche de la nuit donnait à la mer, au

rivage et à toute la nature une grâce nouvelle et tranquille, et un charme plus doux : leurs âmes, en proie à de trop violentes émotions, étaient insensibles maintenant à la beauté et à la poésie des longs soirs d'été.

Malgré que cet épisode, cette idylle soit si propre à émouvoir le lecteur, elle ne constitue pas une étude attentive des jeux et des combats de la passion humaine. L'auteur ne paraît pas avoir cure de psychologie ; ou plutôt, il est psychologue d'une façon qui convient à ses goûts et à son tempérament, et en ce sens qu'il tâche de dessiner seulement les mouvements généraux de la passion. La passion ainsi racontée et mise en œuvre ne fournit, nécessairement, que des portraits qui sont courts ; les divers traits, peu nombreux, qui les composent, laissent à l'imagination du lecteur le soin et le loisir de compléter le dessin de l'artiste.

***

Ce même procédé, qui consiste à laisser les personnages se dresser eux-mêmes en pieds sous le regard du lecteur, fait que souvent il arrive qu'il faille rechercher ici et là, à travers toutes les pages du livre, les éléments qui peuvent servir à leur reconstitution. C'est ainsi qu'il sera nécessaire de recueillir un peu partout, dans ce roman, et au hasard des circonstances, la pensée, les paroles, les gestes de M. d'Haberville, le père de Jules, si l'on veut prendre de lui une image précise. Héritier de longues traditions familiales, type parfait du seigneur canadien, esprit autoritaire et franc, conscience vigoureuse o

se mêlent les vertus les plus bourgeoises, les vanités les plus chevaleresques, les instincts militaires les plus violents, et les découragenents les plus profonds, M. d'Haberville est surtout soldat. Il en a toute l'ardeur et toute la crâne générosité. A son fils qui lui demande d'accueillir au manoir l'orphelin dont il s'est fait un ami, il répond : « Son père repose sur un champ de bataille glorieusement disputé : honneur à la tombe du vaillant soldat. Tous les guerriers sont frères, leurs enfants doivent l'être aussi » (1). Mais c'est parce qu'il est soldat, qu'il éprouvera si longtemps en son âme blessée l'effet de ce coup terrible que porta dans tous les cœurs canadiens notre suprême défaite. Son manoir incendié, son foyer ruiné, et sa patrie conquise, tant de malheurs abattus sur lui aigrirent son caractère, le firent triste et chagrin ; et il ne faudra rien moins que l'autorité impérieuse d'une destinée irrévocable pour ployer cet homme, et lui faire accepter sa vie nouvelle.

Assez semblable à son frère M. d'Haberville, est l'oncle Raoul : l'oncle traditionnel, vieux garçon, utile, mais un peu sec et capricieux, comme le sont les oncles célibataires qui vivent chez les autres, qui exagèrent parfois leur importance pour ne pas ressembler trop à des êtres parasites, qui dorlottent les petits neveux, et que l'on aime pourtant pour ce qu'ils conservent toujours en eux de jeunesse, de bravoure et de cette tendresse qu'ils ont si parcimonieusement dépensée. L'oncle Raoul a l'allure militaire, impérative ; il est vif, et excessif en ses paroles et en ses jugements ; il jure avec fermeté, et

(1) Cf. page 27

quand il dialogue, il coupe l'air en tous sens avec sa canne, au risque d'attraper tous ses voisins. Au demeurant, il est bon garçon, et on l'écoute et on le respecte pour ses conseils souvent distribués, sa franchise correcte et son attachement au foyer.

Dans ce livre des *Anciens Canadiens*, où l'homme tient la première place et les principaux rôles, la femme n'apparaît que tout à fait à l'arrière plan, dans la lumière discrète de sa maison, occupée aux soins du ménage, ou présidant les réunions de famille.

Les images très douces de Madame d'Haberville et de Blanche n'occupent pas plus de place dans cette épopée que celles des femmes troyennes dans le roman historique d'Homère. C'est la vie intérieure que symbolisent les héroïnes de M. de Gaspé, avec ses affections domestiques, ses longues conversations au foyer, et cette surveillance diligente et aimable qui assure à la femme canadienne son prestige, et sa suave autorité.

De Gaspé insistera plutôt sur la description et sur la peinture des gens du peuple, des censitaires et des domestiques, puisque, après tout, ce sont eux qui représentent le plus exactement les mœurs des anciens Canadiens. Et telles scènes de son livre rappellent ces tableaux flamands où s'étalent la bonne humeur, la vie robuste, bruyante, et grasse des bonnes gens. Ces scènes, quoique situées à l'arrière plan du roman, y sont construites avec tant de relief qu'elles attirent le regard, et l'y retiennent longtemps fixé. Le seul costume de ces personnages familiers suffit à intéresser l'œil, et à donner au tableau quelques-unes de ses véritables couleurs : capot d'étoffe

noire tissée au pays, bonnet de laine grise, mitasses et jarretières de la même teinte, ceinture aux couleurs variées et gros souliers de peau de bœuf du pays, plissés à l'iroquoise : c'est la tenue habituelle des traversiers de Lévis, et c'est aussi, pendant l'hiver, celle des anciens Canadiens. Il n'y faut ajouter que le *bougon* de pipe inévitable, que mâchonne et déguste délicieusement le fumeur de nos campagnes.

Parmi ces personnages rustiques qui passent et repassent au fond de la scène en des attitudes si pittoresques, M. de Gaspé s'est plu surtout à mettre en bonne lumière celui du père José.

Nous ne pouvons dire, cependant, que José est exactement le type de l'habitant canadien. Sa naïve simplicité ne va-t-elle pas parfois au-delà de l'ordinaire mesure qui convient à nos gens ? Et, encore qu'il ne faille pas juger les habitants d'autrefois par ceux-là, très bourgeois, qui peuplent aujourd'hui nos vieilles paroisses, il semble bien que José, qui représente pourtant un type vécu et vu, exagère un peu en ses formes et en ses manières l'habituelle bonhomie des anciens Canadiens. Il a gardé quelque chose de cet extravagant de François Dubé dont il est le fils, qui jurait avoir vu de ses yeux danser les sorciers, et qui avait senti la Corriveau lui grimper sur les épaules.

En tout cas, José est bien l'exemplaire fidèle du vieux domestique qui n'a vécu que pour son maître, qui a pris soin des enfants, qui s'est identifié avec tous les intérêts du seigneur, qui a sa place au foyer, qui fait partie de la famille, et qui se dévouerait jusqu'à la mort pour les gens de la maison. Il a pour

son jeune maître Jules tous les égards respectueux et les sollicitudes les plus touchantes. L'incendie du manoir l'attristera presque autant que M. d'Haberville lui-même. Avec cela qu'il est patriote comme tous ceux qui ont assisté et pris part aux guerres de 1760. N'a-t-il pas perdu — ou oublié, comme il dit — sa main droite sur les Plaines d'Abraham ? (1)

Un jour — c'était plusieurs années après la cession du pays aux Anglais — il conduisait Arché à Québec. « Voici la ville, » dit-il à son compagnon de route, dès qu'il l'eut aperçue là-bas devant lui ; « mais pas plus de pavillon blanc que sur ma main ; ajouta-il en soupirant. Et pour se donner une contenance, il chercha sa pipe dans toutes ses poches en grommelant et répétant son refrain ordinaire : « Nos bonnes gens reviendront. » (2)

L'affection qu'avait José pour ses maîtres, ceux-ci la lui rendaient bien ; et il n'y a guère de pages plus touchantes dans tout le roman de M. de Gaspé que le récit de la mort de José s'éteignant doucement au manoir dans les bras de Jules, sous le regard attendri des petits enfants que l'on avait fait venir exprès du collège, pour que le vieillard les pût revoir avant de s'en aller pour toujours. On sent que l'auteur a mis dans cette page de son livre toute l'âme bonne et attendrie que lui ont faite les patriarcales traditions du manoir : et l'on est heureux, tout comme de

---

(1) Page 293

(2) Page 313

Gaspé lui-même, de voir une mort si calme et si honorable finir et couronner une vie si dévouée et si fidèle.

***

Parmi tous ces personnages du roman que l'on aime à se rappeler, et qui se profilent dans nos imaginations avec leurs allures singulières, il en est un autre qu'il est impossible de ne pas apercevoir presque à chaque page, et que l'on ne peut donc oublier : et c'est l'auteur lui-même.

L'auteur compte toujours parmi les personnages d'un roman, si impersonnelle que soit l'œuvre, et si discret que soit l'ouvrier. S'il ne se mêle directement à l'action, et s'il ne s'agite pas lui-même sur la scène, on sent bien qu'il est là, dans la coulisse, qui fait mouvoir les acteurs, et leur dicte leurs rôles. C'est sa pensée, c'est son sentiment personnel qui souvent s'expriment ; il s'incarne avec l'une ou l'autre de ses créatures, et il s'identifie avec elle. C'est, d'ailleurs, son cerveau qui produit toute la pièce, et la marque d'une empreinte plus ou moins originale et puissante. Et comme de notre personnalité la substance la meilleure et la plus précieuse, c'est la pensée intime, la conviction profonde, les affections et les jugements, il suit de là que nul personnage ne s'étale, en un roman, avec plus d'ampleur et, parfois, avec plus de complaisance, que l'auteur lui-même. Et l'on peut donc, avec les œuvres écrites, reconstruire assez exactement la mentalité, et l'âme de celui qui les a conçues.

Dès lors, il serait possible de dessiner ici le portrait moral de M. de Gaspé ; il n'y aurait qu'à surprendre

et à saisir sa pensée partout où elle se découvre et s'annonce. Aussi bien, parfois, et malgré la discrétion et la retenue habituelle dont il faut le louer, et qui donnent à son œuvre une suffisante mesure d'impersonnalité, il arrive que l'auteur des *Anciens Canadiens* fait lui-même, et brusquement, irruption dans son livre, se mêle aux personnages, parle pour son compte, rappelle ses souvenirs, (1) et prononce d'autorité ses propres jugements. Si bien que non seulement la vie des anciens Canadiens, mais la vie même de M. de Gaspé afflue dans son œuvre, et s'y concentre, s'y répand et en déborde. Ce roman est, en vérité, une première série des *Mémoires*. Ce sont les premières confidences de l'auteur au public. L'un des principaux héros du livre, M. d'Haberville, n'étant pas autre, en réalité, que le grand-père de M. de Gaspé, cet Ignace-Philippe-Aubert qui fit rudement son devoir de soldat dans les guerres de la conquête, et dont le manoir fut incendié par les Anglais, (2) le petit-fils ne pouvait s'empêcher de raconter ses souvenirs, de consulter sa propre vie, de dire ses impressions, et de nous révéler l'âme que lui avait façonnée la religion du foyer. Il voulut même aller jusqu'à des confessions douloureuses, et livrer aux lecteurs ce qu'il aurait pu facilement leur cacher : sous le masque de M. d'Egmont, il raconte les extravagances, les poignantes angoisses, les tristesses fatales de son existence propre.

sa vie

---

(1) Voir, par exemple, à la page 148, le souvenir de sa prière pour les morts que lui faisait, chaque jour, réciter sa mère

(2) Cf *Biographie de M de Gaspé*, par l'abbé Casgrain, dans *Œuvres Complètes*, II, 250

Aussi, quand on ramasse, ici et là, les réminiscences, les enthousiasmes, les ironies et les haines, les aveux et les regrets de l'auteur, et que l'on prend garde à la façon dont tout cela est dévoilé, exprimé et raconté, on voit peu à peu se reformer sous le regard de l'imagination la physionomie de l'écrivain, ses états d'âme, et se dessiner et s'accuser les lignes principales de son portrait.

Et ce portrait psychologique ressemble assez, croyons-nous, au portrait physique que l'on a gardé de ce septuagénaire. Il n'y a pas, certes, que de la bonhomie dans ce visage de vieillard où la vie avait imprimé de si multiples et diverses sensations. Il y a aussi traces de pensées élevées, de passions ferventes, de tristesses mélancoliques. Cette physionomie est même plutôt chagrine : les lèvres qui sont épaisses, couvertes d'une forte moustache, et qui se ferment lourdement sous un nez trop gros, ne paraissent pas s'ouvrir facilement pour les rires fins et légers ; la gaieté soudaine, gauloise et burlesque des conteurs populaires devait être plutôt la sienne. Il y a, d'ailleurs, quelque chose d'un peu nonchalant, de trop abondant et d'excessif dans ces traits inférieurs du visage, qui sont si fortement marqués, où le menton frais rasé et large s'en va fuyant sous la barbe blanche qui enveloppe la gorge et recouvre les joues. En revanche, le front haut, bien dégagé, repose très noblement sur l'arcature saillante des sourcils, et semble bien fait pour les silencieuses méditations. Le regard lui-même ne porte pas tout entier sur les choses extérieures ; abrité sous le pli large et retombant des paupières, à la fois ferme et bon,

il semble se tourner vers le monde intérieur des pensées et des souvenirs. Les paupières inférieures, que l'on dirait avoir été gonflées par les larmes, et qui s'affaissent mollement jusqu'au ride profond qui les découpe en demi-cercle et les relève, ajoute encore à la mélancolie de cet œil un peu mystérieux et voilé.

C'est avec cette physionomie complexe que M. de Gaspé apparaît dans son livre. Tour à tour joyeux et triste, naïf et philosophe, passionné et bon enfant, aristocrate et homme du peuple, il exprime avec une grande variété d'attitudes les sentiments qui emplissent son âme canadienne. Mais, puisque c'est une page d'histoire qu'il a surtout voulu écrire, il n'est pas étonnant que ce soit son patriotisme, très sensible, souvent meurtri, confiant ou irrité, qui s'y traduise le plus volontiers et le plus souvent.

M. de Gaspé intervient donc dans les récits et l'action du roman pour nous dire, sur la vie politique de son pays, sa pensée personnelle, pour apprécier les faits, et soulager sa conscience qu'il avait tenue si longtemps fermée. Non pas qu'il ait sur les événements qu'il raconte, ou auxquels il fait allusion, des réflexions bien neuves ou profondes. De Gaspé est plutôt l'écho et l'interprète des pensées communes qui agitent et mènent la foule ; il les exprime seulement avec plus d'éloquence que ne fait le peuple ; il leur donne la tournure oratoire qui lui est familière. Sa rhétorique a bien parfois je ne sais quoi de convenu et de banal qui est trop souvent le propre de l'éloquence politique, mais elle prend aussi sur les lèvres ou sous la plume de ce vieillard une solennité, une sorte de majesté qui impose le respect.

Rien n'est plus caractéristique, à ce point de vue, que l'hommage enthousiaste que de Gaspé rend à la mémoire des guerriers, morts ou vivants, vainqueurs ou vaincus, qui combattirent sur les Plaines d'Abraham. Le romancier interrompt brusquement son récit pour y intercaler trois développements, trois strophes où chante sur le mode lyrique le patriotisme le plus large et le plus humain. (1)

Il y a, au contraire, de l'amertume, de l'ironie et du sarcasme, dans les premières pages du chapitre où l'on raconte cet épisode des Plaines d'Abraham. Et les lèvres pesantes du vieillard ont dû se contracter dans un sourire bien dédaigneux, quand il a écrit contre les stratégistes de cabinet qui peuvent reprocher à Montcalm sa défaite, le commentaire ardent du *Vae victis!* (2)

Au surplus, M. de Gaspé — et il ne fait encore ici que rendre la pensée de tous les Canadiens — ne s'afflige pas plus qu'il ne faut du fait de la cession du Canada à l'Angleterre. « Nous vivons plus tranquilles sous le gouvernement britannique que sous la domination française, » (3) dit un jour Jules à Arché, et M. de Gaspé lui-même se félicite de ce que la révolution de 1793, avec toutes ses horreurs, n'a pas pesé sur cette heureuse colonie que protégeait le drapeau d'Albion. Nous avons d'ailleurs cueilli de nouveaux lauriers en combattant sous les glorieuses enseignes de l'Angleterre ! et deux fois la colonie

---

(1) Pages 248-249
(2) Pages 239-241
(3) Page 333

a été sauvée par la vaillance de ses nouveaux sujets. [1]

Sans doute, nous avons eu à nous défendre contre les Anglais eux-mêmes qui s'attaquèrent à notre existence nationale ; mais ces luttes, elles aussi, furent glorieuses. « A la tribune, au barreau, sur les champs de bataille, partout, sur son petit théâtre, le Canadien a su prouver qu'il n'était pas inférieur à aucune race. » De Gaspé exhorte aux combats persévérants ses compatriotes : « Vous avez lutté pendant un siècle, ô mes compatriotes ! pour maintenir votre nationalité, et grâce à votre persévérance, elle est encore intacte ; mais l'avenir vous réserve peut-être un autre siècle de luttes et de combats pour la conserver ! Courage et union, mes compatriotes ! » [2]

Ces paroles sont bonnes et réconfortantes : et le lecteur les recueille avec respect quand il parcourt aujourd'hui ces pages qui furent écrites au milieu du siècle dernier. Et en les feuillettant, il songe aux luttes inévitables du temps présent. Il y reconnaît comme des accents prophétiques qui voudraient prévenir les discordes d'un autre siècle, et grouper autour de l'idée nationale les Canadiens français du vingtième siècle. Non pas qu'il soit désirable qu'un patriotisme étroit, que des jalousies et des haînes de race occupent nos âmes canadiennes. Nous devons plutôt nous unir aux Anglais puisque nous sommes ici les fils d'une même patrie et que nous sommes frères au même foyer. Mais nous,

(1) Page 202
(2) Page 202

Canadiens français, nous ne pouvons pas ne pas céder à l'instinct de conservation qui féconde les races et les fortifie, et nous ne pouvons donc oublier que dans les commerces nécessaires de notre vie nationale, il faut, par une sorte d'ironie des mots et de la fortune, tout à la fois nous unir à nos voisins et nous opposer à eux : nous unir avec eux pour faire ensemble prospérer et grandir la patrie commune, mais nous opposer les uns aux autres, dans une attitude calme et respectueuse, pour garder vivantes et libres, avec toute la richesse de leur sang et la variété belle et légitime de leurs langues, les deux races qui possèdent le sol canadien.

C'est cette alliance, et c'est cette pacifique opposition des races que M. de Gaspé a paru d'abord comprendre et prêcher. Il ne semble pas, cependant, qu'il ait toujours eu sur ce sujet une pensée suffisamment nette, et invariable. L'on peut croire que l'anglomanie, qui au siècle dernier a commencé à sévir dans quelques-unes de nos familles bourgeoises, a quelque peu fait fléchir son patriotisme. Sans jamais conseiller ouvertement la fusion, dans ce pays, des deux races anglaise et française, il accepte volontiers que des mariages mixtes fassent se rencontrer et se mêler les deux sangs. Blanche a bien un mot très fier quand Jules lui propose d'épouser Arché, qui représente à ses yeux la race des conquérants : « Est-ce une d'Haberville qui sera la première à donner l'exemple d'un double joug aux nobles filles du Canada ? » (1) Mais elle consent à ce que Jules prenne lui-même pour femme une Anglaise, et elle

---

(1) Page 337

va jusqu'à dire ceci qui est le mot malheureux : « Il est naturel, il est même à souhaiter que les races française et anglo-saxonne, ayant maintenant une même patrie, vivant sous les mêmes lois, après des haînes, après des luttes séculaires, se rapprochent par des alliances intimes ; mais il serait indigne de moi d'en donner l'exemple après tant de désastres. » (1)

M. de Gaspé a mieux aimé que ce fût Jules qui donnât l'exemple de ces alliances hybrides où trop de nos familles canadiennes-françaises ont depuis et peu à peu sacrifié les traditions et la langue des ancêtres. L'auteur des *Anciens Canadiens*, que, d'ailleurs, des relations étroites avaient, dès son enfance, mis en contact avec l'aristocratie anglaise de Québec, (2) ne pouvait plus mal choisir, parmi les personnages de son roman, celui qui serait chargé de donner aux lecteurs, en manière d'épilogue, cette leçon d'anglomanie. C'est le chevalier des Plaines d'Abraham qui désarme tout à fait, et accroche au mur d'un foyer où va régner l'anglaise la panoplie de son trophée ! C'est le Roland des légendes allemandes qui oublie, semble-t-il, aux pieds d'une femme le motif et l'héroïsme de sa vie.

Il est donc possible, et nous croyons qu'il est certain, que M. de Gaspé a poussé trop loin dans son roman ce sentiment de résignation nationale auquel

---

(1) Page 337

(2) On sait que la mère de M. de Gaspé, Catherine Tarieu de Lanaudière, était amie intime de Lady Dorchester. Les deux filles de Lady Dorchester passaient souvent une partie de l'été au manoir de Saint-Jean Port-Joli. On peut consulter, à ce sujet, la *Biographie de M. de Gaspé*, écrite par l'abbé Casgrain, dans *Œuvres Complètes*, de l'abbé Casgrain, II, 273.

il a fallu obéir après la conquête, mais auquel M. d'Haberville a lui-même et d'abord si longtemps résisté. Et si l'historien avait le droit de traduire dans son livre cette sorte de satisfaction que nous éprouvons d'avoir, par le fait de la conquête, échappé à tant de mesquines persécutions qui ont affligé et qui affligent encore la France, le romancier n'avait pas, lui, le droit de pousser jusqu'à cette extrême limite le sacrifice de toutes nos traditions, de toute notre vie à la cause britannique, et il avait plutôt le devoir d'enseigner à ses compatriotes comment les races conquises ne meurent pas, et de tracer à la fin de son œuvre, et d'indiquer sommairement aux romanciers futurs le canevas ou le thème des *Oberlés* canadiens.

Le patriotisme de M. de Gaspé, que montrent et définissent les *Anciens Canadiens*, est donc assez complexe : il est surtout fait de sentiments très fervents pour l'honneur et les traditions de sa race, d'ironie mordante pour ceux qui osent toucher à nos gloires les plus pures, d'espérances en l'avenir, et d'abandon parfois trop confiant aux destinées que nous pouvait préparer ici l'influence absorbante des vainqueurs de 1760. Cette âme si canadienne et qui s'émeut, qui s'enflamme, qui s'exalte au souvenir du vieux passé, qui a des ardeurs de combat pour raconter nos résistances et nos luttes, se détend, à la fin, et s'apaise et se résigne ; et elle montre ainsi, dans ses discours et dans tout ce qui manifeste sa conception de la vie nationale, les mêmes variations et les mêmes contrastes que l'on peut aussi apercevoir dans la philosophie qu'elle nous a donnée de la vie humaine.

***

L'on pourrait croire que ce vieillard qui sourit à travers tant de pages de son livre, qui s'abandonne à une gaieté large et franche quand il raconte les histoires de José, et qui fait si attachante la destinée de ses héros, a aimé la vie et l'a vécue avec enivrement. Et il suffirait de lire encore dans les *Mémoires* le récit de ses aventures avec Coq Bezeau pour se persuader qu'un enfant qui entra si joyeusement dans la vie active, devait s'y attacher pour toujours. Et, pourtant, les *Anciens Canadiens* nous révèlent en M. de Gaspé, dans son âme de vieillard philosophe, toutes ces oppositions de joie et de tristesse, de consolations et d'amertures, de sérénité et de dégoûts qui apparaissent sur son visage. Pour que cette mélancolie n'étendît pas sur tout le roman son voile sombre, M. de Gaspé a voulu ramasser en un seul chapitre ses plus graves impressions, et y exprimer tout ce qu'il pensait des hommes et de la société.

Dans ce chapitre intitulé *Le bon gentilhomme*, M. de Gaspé s'est mis en scène lui-même, et sous le pseudonyme de M. d'Egmont, le solitaire de la rivière des Trois-Saumons, il a fait l'aveu pénible de sa vie, et livré au lecteur sa conscience jamais apaisée.

Deux sentiments surtout résument toute cette morale, et toute cette conférence que fait à Jules le bon gentilhomme : celui d'une misanthropie assez profonde, et celui, plus chrétien, et qui sert à l'autre de correctif, d'une pitié grande pour ce barbare civilisé qu'est l'homme lui-même.

De Gaspé avait d'abord aimé la vie ; il l'avait fêtée avec entrain dans sa jeunesse, alors qu'à lui,

seigneur et maître d'une assez belle fortune, elle ouvrait des perspectives de lumière sans ombre, et des chemins tout semés de fleurs. Avocat au barreau de Québec, puis bientôt shérif, il s'installa avec confiance dans cette situation qui lui permit de continuer les plaisirs insouciants qui avaient distrait ses vingt ans. Il obligea sans compter les amis qui se groupent toujours nombreux et avides autour de celui qui a de l'argent ; il distribua au hasard ses largesses et son bien ; il s'étourdit dans les fêtes dont s'enivrait son existence ; il mêla et confondit ses ressources personnelles et celles de l'État, et quand, un jour, M. de Gaspé s'éveilla de ce rêve où s'était abîmée sa fortune, il était trop tard. Ses amis le quittèrent, firent le vide autour de lui, et l'abandonnèrent aux créanciers qui, le trouvant insolvable, le firent enfermer pour quatre ans dans une prison.

Il faut lire, dans le texte lui-même, le récit que fait M. d'Egmont des extravagances, des joies, des cruelles déceptions de sa vie. Et il faut recueillir de ses lèvres, pendant l'entretien de ce philosophe avec Jules, au bord d'un ruisseau où se mirent les branches touffues d'un noyer, les leçons qu'il dégage des accidents de cette vie. C'est un dialogue dont la mise en scène fait penser à ceux de Platon ; on dirait le jeune Phèdre, assis aux côtés de Socrate, sur les bords de l'Ilissus. Mais cette fois Socrate désespère de corriger les Athéniens, de les rendre meilleurs, et il étale avec quelque complaisance le plus sombre pessimisme.

« Tout homme qui, à quarante ans, n'est pas misanthrope, n'a jamais aimé les hommes, » disait Chamfort, et cette parole sert d'épigraphe à la leçon

du bon gentilhomme. C'est parce qu'il a beaucoup aimé les hommes et la vie, lui, qu'il est devenu à son tour misanthrope. Il a éprouvé de la vie tout ce qu'elle contient de déceptions, et des hommes tout ce qu'ils peuvent en fait d'ingratitude. Et voici bien, en effet, ce qui afflige M. d'Egmont ou M. de Gaspé. L'homme mériterait qu'on le définît un animal ingrat. Il exprime de ses semblables, de ses voisins, de ses amis tout ce qu'il en peut tirer, et si quelque malheur vient à frapper ceux qui lui ont été le plus utiles, il s'en détourne, il les lâche, il s'enferme dans son égoïsme. De là, pour les malheureuses victimes abandonnées par l'amitié,les souffrances morales les plus aiguës. Et parce que, de toutes les tortures qui peuvent affliger l'homme, celles-là, intimes et profondes, qui tourmentent l'esprit et tenaillent le cœur, sont les plus cruelles, il en résulte que M. d'Egmont avait épuisé la coupe d'amertume, et que de l'avoir épuisée le faisait désespérer de pouvoir jamais plus estimer ses semblables. Il ramène toutes ses observations sur la vie à ce dogme de la perversité et de la cruauté humaines. Et si un jour, en sarclant ses laitues, il voit les fourmis se précipiter sur un insecte blessé et le dévorer, il ne peut se retenir de faire tout haut cette réflexion que La Bruyère eût approuvée : ces petites bêtes sont donc aussi cruelles que les hommes !

La jeunesse seule, selon M. d'Egmont, a gardé sa grâce et sa vertu. La jeunesse sait encore apprécier le bienfait, remercier ses bienfaiteurs. Les jeunes gens sont naturellement bons, ils sont reconnaissants... et les sauvages aussi. Et cela prouve que c'est l'intérêt et la civilisation qui tuent la gratitude.

Tous deux ont banni de cette terre la fleur exquise des amitiés constantes ; tous deux brisent des chaînes qui devraient être plus fortes que le malheur. Aussi longtemps que l'homme n'est pas aux prises avec les multiples et égoïstes intérêts que met en jeu la vie sociale, aussi longtemps que les lois elles-mêmes n'ont pas perverti chez lui la notion du juste et de l'injuste, il reste bon, et capable de comprendre l'équité. Que si vous doutez de la vérité de cette doctrine, interrogez ce brave homme d'Iroquois à qui un magistrat faisait un jour visiter, à New-York, le grand wigwam où l'on détient les repris de justice. « C'est là qu'on enferme les Peaux-rouges qui refusent de livrer les peaux de castor qu'ils doivent au marchand, » disait le visage pâle à l'enfant de la forêt. Et celui-ci de visiter avec soin tout l'édifice, de descendre dans les cachots, de sonder les puits, de prêter l'oreille aux moindres bruits, et de conclure par un immense éclat de rire : « Mais sauvage pas capable de prendre castor ici ? » dit-il ; et dans ce mot, et dans ce rire, il y avait tout le mépris et tout le dédain que la barbarie doit à la civilisation. Cet indien avait compris, là, tout ce que notre justice boîteuse contient d'illogisme, et comme il est inutile, cruel et contradictoire d'enfermer, et donc de paralyser et d'empêcher d'acquérir, celui dont le crime est de n'avoir pas de quoi payer ses dettes.

Si misérable que soit l'homme, et si faux que soient ses jugements, et si endurcie que soit sa conscience raffinée et civilisée, il le faut pourtant plaindre, et l'on doit en avoir pitié. Et le pessimisme de M. d'Egmont est donc ici traversé d'un rayon de lumière

et de charité, qu'on ne s'attendait pas tout d'abord d'y apercevoir. Cet Alceste paraît bien avoir

> ces haînes vigoureuses
> Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

mais il a aussi pour son semblable des complaisances de Philinte ; et s'il s'est enfoncé en son désert, s'il a

> cherché, sur la terre, un endroit écarté,
> Où d'être homme d'honneur on ait la liberté,

il sait aussi sortir de sa retraite pour aller à ceux qui souffrent et qui ont besoin de son secours. Il est lui-même la vivante et persuasive contradiction de sa doctrine. Il n'a pu éteindre en son âme les affections généreuses de sa jeunesse, et il se console de ses tristesses en faisant beaucoup de bien à ceux qui souffrent. Il va porter aux malades et aux pauvres les fruits de son jardin, et les racines bienfaisantes et les simples dont ses études lui ont révélé la vertu médicinale. Bref ! on appelle ce misanthrope le bon gentilhomme, et M. de Gaspé ne pouvait en un plus violent contraste de mots et de faits résumer sa philosophie de la vie, et définir sa complexe mentalité.

Il faut retenir que c'est un nom très doux, un vocable très généreux qui sert à marquer et à distinguer entre tous les hommes M. d'Egmont. Il est le bon gentilhomme. C'est la bonté qui excelle dans sa vie, et c'est elle aussi sans doute qui console l'existence de M. de Gaspé. Nature faite tout entière de vertus ardentes et de passions capables de devenir excessives, l'auteur des *Anciens Canadiens*

devait traduire sa vie par des oppositions vives et des rencontres originales ; il devait la pénétrer des grâces et du charme séduisant de la bonté. Léger, joyeux, confiant dans sa jeunesse, triste bientôt de tous les mécomptes de ses trente ans, retiré dans son manoir après les années de captivité, estimant que sa vie était désormais sans profit pour lui et pour les autres, (1) mais résigné pourtant, et calme, et essayant de retrouver dans la paix du foyer la joie ancienne et bonne ; refoulant sans cesse au fond de sa mémoire le souvenir des jours mauvais, et gardant volontiers à ses lèvres de doux vieillard le sourire des affections paternelles ; facilement triste et chagrin quand surgit tout à coup à ses yeux le passé ineffaçable, capable aussi de trouver dans les lectures en famille, et dans les méditations de son esprit toujours alerte, la consolation et l'oubli : tel fut M. de Gaspé. Ce sont, en vérité, toutes ces alternatives de joie et de regrets, et ces jeux d'ombre et de lumière que l'on aperçoit dans son portrait, et c'est cela aussi qui apparaît à travers les pages si variées qu'il a écrites : tour à tour pleines de gaieté abondante et copieuse, parfumées de christianisme bienfaisant, frémissantes d'enthousiasme et de passions, et parfois aussi humides et baignées de larmes.

***

Faut-il ajouter que les qualités littéraires et les défauts de l'artiste qui a conçu l'œuvre et l'a exécutée, pourraient encore révéler à leur tour son esprit et son tempérament ?

---

(1) Cf. page 180.

Sans doute, il est assez difficile d'apprécier et de cataloguer un écrivain qui déclare en manière de préface qu'il n'a pas l'intention de composer ou ouvrage *secundum artem*, qu'il n'écrit que pour s'amuser, qu'il entend bien avoir ses coudées franches, ne s'assujétir à aucune des règles qu'il connaît, et qui conseille simplement au lecteur de laisser là son livre s'il l'ennuie. (1) Cependant, il est possible de reconnaître, sous ce désordre apparent, le talent de l'écrivain. Et, par exemple, il ne sera pas malaisé de remarquer qu'il y a à la fois de la bonhomie et de l'étude dans ce livre, et que la simplicité y cotoie la rhétorique.

Que M. de Gaspé ait librement laissé trotter sa plume sur la rame de *papier-bonnet* qu'il acheta un bon matin chez son libraire, cela est incontestable, et se peut déduire de la façon même dont l'œuvre est conduite. Il y a dans ces pages une sorte de facilité, d'abondance et de verbosité qui suppose chez l'écrivain l'abandon confiant et sincère de sa pensée à la bienveillance du lecteur. Et cette générosité et cette prodigalité de paroles, qui risqueraient, en d'autres livres, de nous lasser et de nous ahurir, sont ici précisément ce qui retient, captive et entraîne en son flot l'attention et la curiosité. On se laisse emporter d'un bout à l'autre du livre, et l'on ne songe pas qu'il faut s'arrêter et se reposer.

Et ceci vient encore, sans doute, de ce que M. de Gaspé, pour cela qu'il s'abandonne à sa passion de raconter et de muser un peu, donne à celui qui le lit l'impression très agréable qui se dégage toujours

---

(1) Cf. pages 5-8, *passim*.

d'une œuvre où s'exprime sans effort la bonne nature. La plupart des scènes qu'il décrit ressemblent beaucoup à ces tableaux rustiques de Corot que l'on voit au Louvre, et qui sont signés du « peintre le plus naturel de la nature. » La vérité s'y montre et plaît sans détour, elle s'y étale et elle brille de tout l'éclat de sa belle sincérité. Et jamais l'on ne résiste à de telles séductions, et à de tels entraînements. Le lecteur est toujours si heureux de rencontrer un homme là où il s'attendait et redoutait de trouver un auteur !

L'art de M. de Gaspé n'est donc pas celui des stylistes de profession ; il ne se rattache en aucune façon à la manière de Flaubert ou à celles des Goncourt ; il a plutôt quelque chose de l'art des primitifs ; il fait penser parfois, et toutes proportions gardées, à la tenue aimable et négligée d'un Montaigne, à la bonne grâce et à la naiveté d'un Joinville ou d'un Hérodote.

Il ne faut pas se dissimuler pourtant que M. de Gaspé pousse parfois jusqu'à l'excès le souci qu'il a de composer sans recherche et sans cérémonie. L'on voit, par exemple, qu'il se laisse trop facilement attarder par des digressions qui coupent le récit et nous en distraient. Et l'on peut constater encore que les chapitres du livre ne sont pas toujours nettement délimités, ni la matière suffisamment bien distribuée. Le titre même du chapitre ne correspond pas toujours exactement au sujet qu'il paraît indiquer, et on le peut vérifier facilement avec les chapitres sixième et septième.

Il n'est pas inutile de rappeler, ici, que l'abbé Casgrain a quelque peu remanié, du consentement de

l'auteur qui lui avait confié son manuscrit et avec qui il corrigea les épreuves, le commencement et la fin du roman. Le premier chapitre et le dernier avaient des longueurs interminables ; le vieillard causait, causait sans tarir. L'abbé Casgrain coupa dans le vif de ces trop longs développements, et ce sont là, d'ailleurs, les seules retouches appréciables qu'il fit à cette œuvre. Nous tenons de l'abbé lui-même, avec qui nous en parlions un jour, qu'il a respecté tout le reste du texte. Il ne faudrait donc pas accepter trop facilement l'opinion de ceux qui ont pensé et affirmé que les *Anciens Canadiens* avaient été trop soigneusement et trop largement revus et corrigés par Casgrain. (1)

---

(1) Voir encore, à ce sujet, les *Mémoires* ou *Souvenances Canadiennes* inédites de l'abbé Casgrain, III, 24, 20-21. Nous croyons intéressant de mentionner ici le fait très peu connu que M. de Gaspé, désireux de reconnaître les services que lui avait rendus l'abbé Casgrain, voulut lui dédier son livre, et écrivit donc à l'abbé une lettre-dédidace que celui-ci, « moins par modestie que par la répugnance invincible qu'il éprouvait à paraître se mettre en évidence, » crut devoir refuser. L'abbé Casgrain reproduit cette lettre dans ces *Souvenances*, III, 24, 22-23. Voici cette page que M. de Gaspé avait voulu mettre en tête de son roman :

M. l'abbé,

Le sentier que j'avais à parcourir, lorsque je commençai à écrire les *Anciens Canadiens*, me paraissait jonché de fleurs, mais je dus m'apercevoir bien vite qu'il était, au contraire, couvert de ronces et d'épines. Je continuai, néanmoins, espérant franchir tous les obstacles de cette route pénible. Le bandeau ne me tomba des yeux qu'à la lecture de l'ouvrage, quand il fut achevé. Bah ! pensai-je, je n'aurai pas toujours perdu mon temps : je laisserai mon manuscrit comme un souvenir affectueux à ma nombreuse famille ; et à cette fin, je l'enfermai bien précieusement dans mon tiroir, d'où vous l'avez retiré pour le livrer à l'impression, malgré ma répugnance.

Si j'étais capable d'autres sentiments envers vous, M. l'abbé, que de ceux de l'amitié la plus sincère, je vous conserverais de la rancune pour un acte aussi téméraire ! N'importe ; je me

Au reste, le style même de M. de Gaspé diffère assez de celui de l'historien de la Mère Marie de l'Incarnation, pour qu'il soit facile de reconnaître, dans les *Anciens Canadiens*, la marque de l'auteur. Il y a ici une simplicité et un naturel auxquels ne nous a guère habitués l'abbé Casgrain de 1860.

M. de Gaspé excelle à imiter et à reproduire dans son style le langage familier, tout court, plein de saveur des Canadiens, ses contemporains. Il se plaît à exprimer sa pensée comme il faisait sans doute dans son salon de famille, quand il y causait avec les siens sous le regard des ancêtres dont les portraits étaient suspendus au mur ; ou bien encore, il prend volontiers le ton des longues conversations qu'il avait souvent avec les braves habitants de Saint-Jean-Port-Joli. C'est en style canadien que devait être écrit le roman historique ou l'épopée populaire des *Anciens Canadiens*. M. de Gaspé le voulait ainsi ; d'autant qu'il lui eût été difficile d'adopter une autre manière et d'autres procédés. « Cet ouvrage sera tout canadien par le style : il est malaisé

---

permettrai toujours de vous faire une petite espièglerie en vous dédiant, à vous, littérateur distingué, malgré votre jeunesse, à vous, protecteur dévoué de la bonne littérature canadienne, cette œuvre éphémère.

Vous avouerez, M. l'abbé, que c'est assez mal reconnaître les excellents conseils que vous m'avez donnés, les soins que vous donnez à l'impression de mon ouvrage, que de chercher à vous rendre solidaire de ses défauts ; mais la vieillesse est rancunière.

Ce qui n'empêche pas, M. l'abbé, de me soucrire avec une considération très distinguée, votre serviteur dévoué et ami.

L'AUTEUR.

On trouvera l'original de cette lettre dans le premier volume de la collection des *Lettres diverses* manuscrites de l'abbé Casgrain, conservées aux Archives du Séminaire de Québec.

à un septuagénaire d'en changer comme il ferait de sa vieille redingote pour un paletot à la mode du jour. » (1)

C'est donc en vieille redingote que se présente la phrase de M. de Gaspé, et c'est encore aujourd'hui ce qui donne au livre sa valeur et lui conserve tout son prix. On se plaît toujours à y entendre le parler des bonnes gens, et à voir se peindre en leur langage les mœurs d'une époque dont nous nous éloignons chaque jour si rapidement. (2)

L'aisance et la simplicité du vocabulaire des *Anciens Canadiens* se retrouvent parfois et plus particulièrement dans les dialogues que l'auteur établit entre les personnages du roman. Le dialogue doit rendre plus parfaite pour le lecteur l'illusion de la réalité, et c'est bien en pleine réalité que nous transportent des causeries comme celles du souper que l'on prend chez un seigneur canadien, M. de Beaumont, (3) ou bien encore les propos si vifs et si spontanés du père José.

Il convient, pourtant, d'observer ici que les dialogues de M. de Gaspé ne sont pas toujours aussi alertes, aussi coupés et primesautiers qu'ils pourraient l'être quelquefois. Il arrive que le dialogue tourne au discours et que les conversations se transforment en trop longs monologues. Au reste, il semble que le talent de M. de Gaspé, qui est bien celui

---

(1) Cf. pages 7-8.

(2) M. l'abbé F.-X. Burque a relevé dans le *Bulletin du Parler français au Canada*, IV, 61, 101, 142, 182, quelques-unes des expressions canadiennes, typiques, employées par M. de Gaspé dans les *Anciens Canadiens*.

(3) Cf. chap. VI.

d'un conteur, est aussi très oratoire. Et cette tendance le fait souvent exprimer sous forme de harangues éloquentes même les pensées solitaires de ses personnages. C'est ainsi qu'Arché, qui a été condamné à mettre le feu au manoir des d'Haberville, et qui souffre donc malgré lui toutes les tortures du remords, monte tantôt sur une colline, et tantôt sur un cap pour exhaler en de violentes philippiques dirigées contre Montgomery, ou contre la civilisation, ou contre lui-même, sa douleur et sa colère. « Alors, il s'écria... Voilà donc, s'écria-t-il... » Et, en vérité, il est peu naturel qu'un soldat, fût-il lieutenant, qui est seul à dévorer son chagrin, et qui n'a pour auditeur que les oiseaux des bois ou les étoiles de la nuit, se livre longtemps à cette factice déclamation. Il suffisait, d'ailleurs, de donner à ces mêmes idées et à ces mêmes sentiments qui bouleversent inévitablement l'âme d'Arché, la forme de méditations ou de réflexions que l'auteur aurait pu traduire encore en une langue chaude et ardente.

Au surplus, M. de Gaspé a plus d'une fois imaginé des occasions très opportunes de s'abandonner au courant de sa passion oratoire. Il faut le louer de certaines pages éloquentes où son patriotisme s'est surtout éloquemment exprimé. S'il y a là quelques tirades où la rhétorique se complaît outre mesure, et quelques périodes, quelques phrases qui déroulent trop longuement leur traîne et s'y embarrassent, ces passages, tout pénétrés d'une émotion intense, ajoutent à la vérité des récits, et remuent très agréablement l'âme du lecteur.

Chose étrange, d'ailleurs, cet auteur qui se moque si joliment des critiques, et qui entend bien n'écrire

que pour exposer sans recherche une pensée sincère, ne dédaigne pas de montrer souvent qu'il a l'expérience des choses de l'art littéraire, qu'il a lu beaucoup et beaucoup appris, et qu'il trouve plaisir à faire l'étalage de ses souvenirs classiques. Non pas, certes, qu'il y ait chez lui du pédantisme — à moins qu'on puisse reprocher à l'auteur le défaut de l'un de ses personnages — mais il y a parfois, dans ce livre, une sorte de coquetterie qui sait être suffisamment discrète, qui surprend chez un écrivain aux allures si populaires, et qui apparaît çà et là, à travers les pages du roman, comme le sourire de l'aristocrate.

Aussi bien, comment M. de Gaspé aurait-il pu ne pas déverser en son livre le trop plein de ses souvenirs littéraires ? La vie tranquille, isolée, quelque peu solitaire du manoir, après la catastrophe qui brisa sa carrière, lui fit des loisirs qu'il occupait à revoir ses auteurs, et à relire les livres de sa bibliothèque. Souvent le soir, au salon, quand la conversation menaçait de languir, il ouvrait Racine ou Molière, ou Shakespeare, ou reprenait un roman de Walter Scott, et il faisait lui-même la lecture à sa famille rassemblée. Parfois l'on montait des pièces, et l'on jouait Berquin ou les contes de Mille et une Nuits, que venaient applaudir voisins, amis et censitaires. (1) Il n'est donc pas étonnant que les réminiscences de l'étudiant se retrouvent si souvent sous la plume du vieillard, et qu'apparaissent dans les

(1) Voir, à ce sujet, la *Biographie de M. de Gaspé,* par l'abbé Casgrain.

descriptions ou les discours de son livre la fable d'Hippolyte traîné par ses chevaux, les nymphes, les naïades, la coupe du Léthé, et cette mythologie dont on fut si friand dans les collèges du dix-huitième siècle.

Ce sont encore sans doute ces mêmes circonstances d'une vie menée en pleine campagne, et en pleine nature, qui nous peuvent expliquer pourquoi l'auteur des *Anciens Canadiens* a parfois, et d'une façon si gracieuse, mêlé à ses récits et à ses dialogues, la poésie des paysages. De Gaspé n'est pas précisément un descriptif ; il n'est pas, à coup sûr, un ancêtre de Pierre Loti, ni non plus un imitateur assidu de Chateaubriand. Cependant, certaines pages qu'il a écrites et où il a mêlé son âme aux spectacles de la nature, font penser, quand on les lit, à l'auteur du *Génie du Christianisme.* Il y a dans telle description de l'incendie de la côte sud, et, par exemple, dans le tableau où l'on voit Arché contemplant, du haut d'un rocher, les ruines du manoir ; il y a dans telles scènes qui se passent sur la grève ou dans les champs de Saint-Jean-Port-Joli, ou encore au bord de la rivière des Trois-Saumons, une grâce à la fois simple et ondoyante qui nous révèle chez l'écrivain une âme toute sensible à la poésie des choses. C'est parfois une toile assez large que peint M. de Gaspé, comme, par exemple, le décor de bois et de caps qui encadre le manoir seigneurial, ou les spectacles de notre grand fleuve quand il étale et fait miroiter sa splendeur aux feux du soleil couchant ; parfois aussi, c'est un simple coup de pinceau, jeté

en passant sur le fond mouvant du récit et de l'action, mais qui suffit à le colorer, à l'illuminer et à le transformer. Voyez, par exemple, comme il installe sous les sapins, les cèdres et les épinettes, pour le repas du midi, les habitants de Saint-Jean qui sont venus au village et à l'église passer la journée du vingt-quatre juin ; (1) ou encore, assistez le soir, au pied d'un noyer et sous le rayon de lune qui se joue dans l'onde, à l'entretien si grave de Jules avec M. d'Egmont. (2)

C'est aussi ce sentiment délicat de la nature, et cette fraîcheur d'impression qu'elle lui donne, qui ont permis à M. de Gaspé de raconter de façon si piquante, si originale et si vraie les scènes de vie sauvage où se trouve un moment engagé le malheureux Arché. Il a surtout prêté aux acteurs de ce petit drame, et en particulier au chef indien, la Grand'-Loutre, le langage imagé, concret et pittoresque qui convient. C'est la nature qui parle par ces voix de la forêt, et M. de Gaspé, habitué à l'entendre se révéler et chanter autour de lui, en a facilement rendu l'harmonieuse expression.

***

Il y a donc dans ce livre, qui n'a pas la prétention d'être une œuvre d'art, un art véritable qui s'ignore souvent, et qui s'affiche aussi parfois. Mais inconscient ou voulu, il intéresse, il séduit, il attache le lecteur. On feuillette et on parcourt avec une

---

(1) Page 146.
(2) Page 165.

grande curiosité le livre des *Anciens Canadiens ;* et, à se laisser prendre par cet enchantement du vieux conteur, on constate une fois de plus comme il est possible que l'art véritable se moque parfois de l'art lui-même, tout comme l'éloquence vraie, selon le mot de Pascal, se moque de l'éloquence.

Le public de 1863 apprécia comme il devait l'œuvre qu'on lui présentait. Les deux mille exemplaires de la première édition furent rapidement enlevés, et dès 1864, on publiait une nouvelle édition de cinq mille exemplaires. Le livre a eu depuis trois autres éditions, et il est resté le roman le plus sympathique qu'il y ait dans notre littérature.

De Gaspé, qui avait si longtemps vécu dans la retraite et l'obscurité de son manoir, devint tout à coup l'un des plus illustres parmi nos écrivains. Son nom passa sur toutes les lèvres. Les étudiants, qui croyaient apercevoir dans le livre nouveau l'épopée populaire et nationale qui hante l'imagination de tout lecteur d'Homère et de Virgile, se disputaient le roman historique et merveilleux qui venait de paraître. Les élèves du Collège de l'Assomption préparèrent un triomphe à l'auteur des *Anciens Canadiens.* Au mois de juillet 1865, ils mirent à la scène un drame tiré de l'œuvre de M. de Gaspé. M. de Gaspé fut invité à cette fête littéraire, et y assista entouré de Maximilien Bibaud, du docteur Meilleur, et de représentants des familles de Salaberry, de Beaujeu, et de Martigny. Le supérieur du collège, M. Barret, présenta à la jeunesse étudiante « cet homme qui l'avait devancée de trois quarts de siècle sur la route de la vie, » et il le lui montra comme

« l'expression vivante de l'antique noblesse de nos premières familles canadiennes. »

M. de Gaspé, tout ému des honneurs qui couronnaient sa vieillesse — il avait alors soixante et dix-neuf ans — s'excusa de ne pouvoir que lire une courte réponse à tous ces hommages. « J'ai peu d'espoir, dit-il à ses jeunes admirateurs, de conserver longtemps le souvenir de votre gracieuseté : le septuagénaire ne vit que pour la tombe la plus prochaine. Mais quelle que soit la durée de ma vie, elle aura l'effet de dissiper souvent les sombres nuages qui attristent, de temps à autre, l'existence d'un vieillard. Les jeunes messieurs qui ont si bien joué le drame dont le fond est tiré de mon ouvrage *Les Anciens Canadiens*, m'ont transporté aux beaux jours de ma jeunesse, et m'ont fait vivre pendant trois heures avec les amis que mon imagination avait créés. » (1)

Ces personnages qu'avait créés l'imagination de M. de Gaspé, avec lesquels il lui plaisait tant de s'entretenir, sont encore bien vivants, et ils réjouissent aujourd'hui, et ils instruisent, comme il y a quarante ans, les jeunes gens et tous les lecteurs qui les veulent connaître. M. de Gaspé les a comparés, dans l'adieu qui termine son livre, à ces figures fantastiques que le jeune fils de Jules, Arché d'Haberville, assis un soir au coin de la cheminée, voit se former, marcher, danser, monter, descendre, et

---

(1) On peut consulter sur ce voyage de M. de Gaspé au Collège de l'Assomption, une petite brochure publiée à l'imprimerie de la *Minerve*, Montréal, 1865, et intitulée : *Biographie et oraison funèbre du Révd M. F. Labelle, et autres documents relatifs à sa mémoire ainsi qu'à la visite de Philippe Aubert de Gaspé, Ecr., au Collège de l'Assomption, etc.*

puis disparaître dans la flamme mourante du brasier qui s'éteint. Il craint que tous ces personnages fictifs qu'il a fait s'agiter sous les yeux de ses contemporains ne disparaissent aussi, et bientôt, avec celui qui les faisait mouvoir. Cette crainte, qui est l'effet d'une extrême modestie, ne devait pas troubler l'artiste, ni la paix de ses soixante-dix-sept ans. Le roman de M. de Gaspé a survécu à son auteur ; ou plutôt, il a fait que M. de Gaspé lui-même n'est pas mort tout entier. Avec les *Mémoires* qui en sont une suite et un complément, il porte et il portera longtemps encore à tous ceux qui parmi nous s'intéressent à la langue, à la littérature, à l'histoire et aux mœurs canadiennes, le nom désormais impérissable de celui qui nous l'a donné comme le fruit savoureux de son aimable vieillesse.

JACQUES VIGER

Le *Bulletin du Parler français* offre, cette année [1], une primeur à ses lecteurs : c'est le lexique ou la *Néologie canadienne* de Jacques Viger. C'est une primeur presque centenaire, puisque l'un des cahiers manuscrits que nous allons publier porte la date de 1810. La publication de ces cahiers, que l'on se propose de faire, chaque mois de la présente année académique, à partir de novembre, ne sera terminée qu'en 1910 : et c'est donc, croyons-nous, une assez bonne façon d'honorer la mémoire du grand travailleur que fut Jacques Viger, que de faire connaître au public, après cent années d'obscure détention dans les tiroirs poussiéreux, une œuvre, un manucrit qu'il a évidemment préparé avec un soin diligent.

Au surplus, Jacques Viger n'est guère connu comme lexicographe. On sait mieux qu'il fut un collectionneur infatigable de documents canadiens, un chercheur curieux et persévérant, et qu'il eut le culte des choses de notre vie historique. Mais précisément parce qu'il fut cela, il n'est pas étonnant qu'il ait été quelque peu philologue, et qu'il ait songé à faire le relevé des mots nouveaux, des locutions pittoresques ou vicieuses qui émaillaient la conversation des Canadiens de son temps. Il fut lexicographe parce qu'il fut « historiomane », parce qu'il eut toutes les sollicitudes d'un historien, et parce que le vocabulaire d'un peuple constitue l'une des pages les plus vivantes et les plus significatives de son passé.

---

(1) *Le Bulletin du Parler français,* Vol. VIII, année 1909-1910.

Mais Jacques Viger est un de ces ouvriers de la première heure dont le nom s'efface graduellement dans la mémoire des générations distraites et oublieuses. Cette figure, qui fut si connue des Canadiens de la première moitié de l'autre siècle, et qui ne laissa pas de s'envelopper de quelque auréole, ne rayonne plus guère aujourd'hui, à travers la poussière des archives, que sous le regard fatigué des érudits, sous l'œil aigu des fouilleurs de bibliothèques, et l'on ignore trop quel fut cet homme et quelle fut son œuvre. Jacques Viger n'a presque rien écrit pour le public ; il n'a pas voulu faire de livres avec sa science de notre histoire, et la postérité s'en venge déjà en le laissant dans les cartons où il s'est enfoui.

***

C'est en 1787, le 7 mai, qu'il naquit à Montréal. Il étudia au Collège de Saint-Raphaël, qui est celui des Sulpiciens, et il y rencontra, parmi ses camarades, ce Michel Bibaud qui devait comme lui se tant préocuper de notre littérature naissante.

Nul doute que l'étudiant ne manifestât, dès ses années de collège, un goût très prononcé pour les lettres, et pour la politique. Car dès l'âge de vingt et un ans, nous voyons le jeune Viger chargé de la rédaction du *Canadien*. Le *Canadien* du 26 novembre 1808 annonce lui-même cette bonne nouvelle à ses lecteurs. Quelques jours auparavant, le 17 novembre, avant de quitter Montréal pour venir habiter Québec, Viger avait épousé la veuve du major Lennox, Marie-Marguerite de Chapt La Corne de Saint-Luc, fille du chevalier de Saint-Luc.

Jacques Viger fut donc d'abord journaliste ; il consacra à la politique ses premières ardeurs littéraires. L'on sait, l'on se rappelle quelle était la politique de ces temps héroïques, et quel louable désintéressement elle exigeait de ceux-là, parmi nos anciens, qui eurent le courage de s'y livrer. Les Canadiens français n'avaient alors aucun pouvoir officiel, ni aucun patronage à exercer ; les chefs de la ligue patriotique n'avaient pas de faveurs à distribuer, ils n'avaient aucune basse ambition à satisfaire. C'est dans l'atmosphère pure des intérêts supérieurs de la race et de la religion que s'engageait la bataille quotidienne, et les journalistes qui répandaient des idées, ceux-là surtout qui écrivaient au *Canadien*, et qui portaient chaque semaine jusque dans les rangs du peuple la pensée de nos parlementaires, et qui la commentaient, et qui la fortifiaient, exerçaient un véritable et noble ministère. Jacques Viger se sentit tout de suite attiré vers ce sacerdoce ; il apporta à la cause commune le concours d'un esprit tout jeune, capable de généreux enthousiasmes.

Son séjour au *Canadien* ne devait pourtant pas être long. Le 13 mai 1809, on annonce, en effet, que Jacques Viger n'est plus le rédacteur du journal.

Viger retourna à Montréal, qu'il ne devait plus guère quitter. Nous avons peu de renseignements sur les premières années qui suivirent ce retour. Maximilien Bibaud affirme, dans le *Panthéon canadien*, qu'en 1812 Jacques Viger publiait en français et en anglais la *Mort de Louis XVI*, racontée par l'abbé Edgeworth de Firmont, son dernier confesseur ; il ajoute que ce récit « ne contribua pas peu à faire détester ici les sans-culottes ».

Mais voici qu'éclate la guerre de 1812. De Salaberry crée le corps des Voltigeurs canadiens. Et Jacques Viger, déjà lieutenant au troisième bataillon des milices de la Ville (1), s'enrôle, comme capitaine, sous le drapeau du vaillant colonel. Avec les Voltigeurs il défend contre les Américains la frontière méridionale du Saint-Laurent, et, en 1813, il s'en va, à la tête de sa compagnie, dans le Haut-Canada, si dangereusement attaqué par l'ennemi.

Jacques Viger fit lui-même le « journal » de ce voyage, auquel il donna pour titre *Mes Tablettes de 1813*. Ces *Tablettes* sont des notes prises au jour le jour, hâtivement, un peu décousues, que l'auteur a voulu revoir, et dont il a fait un opuscule *Topographie du Haut-Canada*, qu'il n'a jamais publié. (2) Les changements si rapides, les progrès incessants qui, chaque année, modifiaient la carte du Haut-Canada, ont vite persuadé Jacques Viger que sa *Topographie* avait déjà besoin d'être corrigée pour être mise au point ; mais il renvoya toujours à plus tard ce travail de revision, et finalement il renonça au projet de faire paraître l'ouvrage. Heureusement que Jacques Viger permit un jour, en 1825, à Michel Bibaud de choisir et de prendre sur ses *Tablettes* ce qu'il croirait pouvoir intéresser les lecteurs de la *Bibliothèque Canadienne*. Ce sont les *Tablettes de 1813* plutôt que la *Topographie* que Bibaud mit à contribution, et nous en trouvons de larges extraits dans les tomes deuxième et troisième de son recueil.

---

(1) Cf. *Saberdache bleue*, IV, 150.

(2) Cf. *Bibliothèque Canadienne*, II, 24. On y verra ce que J. Viger écrivit lui-même au sujet de cette *Topographie*.

Ces extraits révèlent bien l'âme active, curieuse, ardente, du jeune militaire. On y trouve un peu de tout : des descriptions topographiques, des narrations, des incidents de voyage, des alertes soudaines, des portraits, de l'histoire, et toutes les impressions variées d'un soldat en campagne. Et cela est simplement écrit, au fil de la plume, sans recherche, avec une pointe d'esprit, ou agrémenté parfois des grâces d'une discrète et riante poésie. (1)

Pendant cette campagne de 1813, le capitaine Viger prit part au combat de Sockett's Harbour, où nos troupes commandées par le gouverneur Sir Georges Prévost furent repoussées par les Américains. Il fit de cet engagement un long récit sur ses *Tablettes*. Malheureusement Jacques Viger ne permit pas à Bibaud de le transcrire dans la *Bibliothèque Canadienne*. Bibaud en confia son chagrin aux lecteurs, assurant que ce « morceau long, à la vérité » était « intéressant par des faits propres à venger la mémoire du général Prévost, et par un nombre d'anecdotes et de réflexions, écrites d'un style à la fois châtié et plaisant ». (2)

Dès la fin d'août 1813, Jacques Viger, rappelé à Montréal par des affaires de famille, obtint un « congé d'absence ». La mort de sa mère l'obligea à demander une extension de congé. Et ce fut pendant qu'il était encore « sous le bénéfice de ce second congé », que Sir Georges Prévost, par l'effet d'un malentendu resté inexplicable, destitua au mois de novembre le capitaine Jacques Viger, coupable

(1) Voir, par exemple, *Bibl. Canad.* II, 28, la description du Saint-Laurent, tel qu'on l'aperçoit entre Montréal et Kingston.
(2) Cf. *Bibl. Canad.*, III, 20.

d' « avoir quitté son poste sans permission ». Mais bientôt le gouverneur voulut réparer cette sorte d'in justice. Dès le mois suivant, on invitait officieusement l'ex-capitaine Viger à demander la place d' «inspecteur des chemins, rues, ruelles et ponts de la Cité et paroisse de Montréal », qui lui fut accordée. Et, enfin, au mois de mars 1814, Sir Georges Prévost assignait à Jacques Viger le poste de capitaine surnuméraire dans le bataillon de la milice sédentaire de Montréal. « Et me voilà », écrivait Viger à son ami Mermet, « avec réparation, avec place lucrative et permanente, et avec réintégration de rang.» (1)

En 1829, le capitaine Viger sera promu au grade de lieutenant-colonel, commandant le 6e bataillon de la milice du Comté de Montréal.

Mais c'est dans les emplois de la vie civile que Viger, à partir de 1813, va dépenser la plus grande somme de travail. Un contemporain de Viger, qui le vit à l'œuvre, et qui put apprécier la sagesse et l'efficacité de son administration, résume comme il suit la carrière de ce fonctionnaire :

« Le suffrage public, qui fut toujours sa principale récompense, vint souvent lui imposer des devoirs qu'il sut remplir avec dévouement et bonheur. Sept fois il fut nommé Commissaire pour l'amélioration des chemins publics ; huit fois il fut Officier-Rapporteur d'élections dans la cité et le comté. En 1825, il fut chargé de faire, avec l'hon. L. Guy, le recensement de l'Ile de Montréal ; des notes prises

---

(1) Nous empruntons ces détails à une longue lettre inédite de Jacques Viger, écrite le 4 mai 1814, au lieutenant et adjudant J.-D. Mermet. Cette lettre se trouve manuscrite dans la *Saberdache bleue*, IV, 145-151.

par ces deux Commissaires en dehors de celles voulues par la loi, surgirent les *Tablettes statistiques du Comté de Montréal*, formées par M. J. Viger et si bien connues.

« Inspecteur des ponts et chaussées de la cité et de la paroisse, aucun magistrat municipal ne s'est plus activement occupé de ces améliorations et de ces dégagements qui, en assainissant une grande ville, y rendent la circulation plus libre et plus sûre ; il avait été initié de bonne heure à cette partie si utile de l'administration urbaine par son prédécesseur, M. L.Charland,auteur de la première carte topographique du Canada ; et il ne laissa échapper aucune occasion de montrer que l'élève était digne du maître. » (1)

C'est pour rendre hommage à ce dévouement éclairé, comme aussi pour faire plus largement bénéficier Montréal d'une expérience si longue, que les concitoyens de Jacques Viger le choisirent comme premier maire de la ville en 1833. Le même honneur et la même charge lui furent imposés aux deux élections suivantes, en 1834 et en 1835.

***

Jacques Viger, fonctionnaire, ne s'est pourtant jamais laissé tout à fait absorber par les soucis de sa charge. C'est aux fonctionnaires surtout que le dieu d'Horace ménage des loisirs. Et Jacques Viger

---

(1) Extrait de la notice sur Jacques Viger que l'on trouve dans le *Répertoire National* de J. Huston, vol. II, p. 373 de la 1ère édition, 1848. — Maximilien Bibaud déclare dans le *Panthéon canadien* que c'est J. Viger, « qui a pour ainsi dire rendu habitable le quartier St-Laurent, qui était autrefois on ne peut plus insalubre ».

sut utiliser les heures qu'il n'avait pas à consacrer à la chose publique. Curieux des lettres, très capable de donner lui-même à sa pensée un tour facile et spirituel, il cultiva son esprit et l'affina par la lecture et le travail personnel.

Nous retrouvons de nombreuses traces de ces préoccupations littéraires dans la correspondance qu'échangea Jacques Viger avec le lieutenant Mermet. Mermet était un soldat français venu au Canada, en 1813, avec le régiment de Watteville, pour batailler contre les Américains ; et ce soldat était poète à ses heures, qui furent nombreuses dans sa vie d'aventures [1]. Il suivit son régiment dans le Haut-Canada ; il y rencontra, à Kingston, Jacques Viger ; et c'est de là qu'il entretint ensuite avec ce dernier une correspondance, restée inédite, mais dont on retrouve de copieux extraits, des lettres entières, dans la *Saberdache*.

Mermet écrivait des vers dont on raffolait à Montréal, et qui souvent ne manquaient pas de finesse. Il les envoyait à Viger, qui les passait à ses amis ; et tous s'exclamaient, et l'on s'empressait de faire imprimer dans *le Spectateur* les couplets du chantre de Kingston. Jacques Viger provoquait lui-même le poète. Il louait ses strophes, il les gonflait de son admiration, et les faisait monter jusqu'aux nues. Et il ne pouvait se retenir d'accabler de son enthousiasme trop juvénile le pauvre rimeur ; il lui disait sans discrétion l'éloge que faisaient de lui ses

---

(1) Pour plus amples renseignements sur J.-D. Mermet, nous nous permettons de renvoyer le lecteur au livre que nous avons publié sur *Nos Origines littéraires*, pp. 159-203.

amis. Sa critique ne connaissait que l'intempérance et l'hyperbole ; parfois cependant elle s'affinait et se maniérait jusqu'à la précosité. [1]

Quand Jacques Viger ne causait pas littérature dans ses lettres, il les remplissait des nouvelles, des cancans de la rue ; il les chargeait de renseignements de toutes sortes dont pourraient profiter nos historiens : et ce n'est pas ce qui donne à cette correspondance, consignée dans la *Saberdache*, sa moins considérable valeur. Au surplus, l'inspecteur des chemins, rues, ruelles et ponts avait laissé une bonne partie de lui-même au camp des Voltigeurs, sous la tente des soldats de l'armée du Haut-Canada, et il suppliait Mermet de lui raconter par le menu les principaux accidents de la campagne.

« Mais une chose que je vous demande à genoux; une chose à laquelle j'attacherais le plus grand prix, que j'appellerais une faveur, (et j'espère que vous ne me la refuserez pas ;) c'est et ce serait de me faire un récit exact, très circonstancié, minutieux même, de votre expédition contre Oswego : mais cela, à temps perdu, à tête reposée, et quand vous aurez pu arracher la vérité seule, entière et pure. Je ne veux point que vous passiez la plus petite circonstance ; les plus minces détails doivent trouver place dans votre *journal*, qui commencera sans doute du 3 de mai et ne finira que le 8, le 9, ou le 10. Vous rappelez-vous de(*sic*)ma narration de l'affaire de *Sockett's Harbour* ? Eh bien, imitez-en non la diction

---

(1) Nous avons cité dans *Nos Origines littéraires* quelques extraits de ces lettres de J. Viger à J.-D. Mermet.

mais le babil : j'écrivais à une dame ; figurez-vous que je suis aussi curieux qu'elle.»

Et Jacques Viger précise quelques-uns des sujets sur lesquels il faudra insister : les raisons secrètes et politiques de cet armement, le nombre et la qualité des troupes, et des vaisseaux de la flotte ; le débarquement, les obstacles opposés et surmontés : le site de Chouaguen, les fortifications. . . Et il ajoute ceci qui est très significatif : « Remarquez que je vous demande des *Mémoires* sur une action qui appartient à l'histoire de mon pays ; que par conséquent, ils prendront place dans *mes archives*, s'ils contiennent des vérités qu'il serait de la prudence de ne point dévoiler.» (1)

Et voilà donc que se trahit ici déjà le compilateur de documents, l'archiviste que sera à peu près toute sa vie Jacques Viger.

Et, c'est, en effet, le meilleur titre de Viger à la reconnaissance de ses concitoyens : il a recueilli pour l'histoire de son pays des matériaux précieux, que sa curiosité et sa diligence allaient partout chercher et découvrir. Pendant cinquante ans il a copié des notes, des manuscrits, des actes officiels, des statistiques, des récits inédits, des listes, des cartes, des plans, des mémoires, des lettres, des circulaires, tout ce qui lui tombait sous la main et qui pouvait être utile à l'histoire du Canada. Il a transcrit ces documents, il les a mis en ordre, il les a annotés,il les a réunis dans des cahiers solides, dont la collection

---

(1) Cette lettre du 16 mai 1814 a été publiée dans la *Bibliothèque Canadienne,* III, 190-195.

forme ce qu'il appelait *Ma Saberdache.* Cette *Saberdache* comprend quarante quatre volumes soigneusement rédigés, où court à pleines pages l'écriture fine et soignée de Jacques Viger. Trente de ces volumes à couverture rouge, forment la « Saberdache rouge »; les quatorze autres, dont le dos est en cuir bleu, composent la « Saberdache bleue.» A part ces cahiers, il y en a un grand nombre d'autres dont cinq portent le titre d'*Opuscules* : tous sont pleins de documents transcrits par Jacques Viger.

Il fallut à ce chercheur la patience d'un bénédictin pour copier avec tant de soins tant de documents. Les notes dont il les accompagne souvent doublent parfois leur valeur. Viger était devenu, et on le devine aisément, l'un des plus érudits de son temps, disons le plus érudit, sur les choses de l'histoire du Canada. Sa réputation d'archiviste et d'archéologue se répandit par tout le pays, et jusqu'à l'étranger. De toutes parts l'on vint le consulter, et on lui écrivit pour solliciter des renseignements : il fut, pendant près de quarante ans, l'oracle dont on acceptait avec dévotion la suprême autorité. Et rien ne peut mieux faire connaître cette sorte de culte dont on entourait le savant archiviste que cette appréciation d'un contemporain :

« M. Jacques Viger est le Bénédictin du Canada, un nouveau Saumaise, un Président Hénault ; il n'a pas fait imprimer un seul livre d'archéologie ou de critique historique, et il est connu au-delà de nos frontières : des savants d'Amérique et d'Europe le consultent sur les faits les plus anciens et les plus obscurs de notre histoire, comme on consultait autrefois les oracles de Trévoux et de St-Maur; comme

on consulte aujourd'hui « *l'Art de vérifier les dates* ». Il semble être à lui seul une académie des inscriptions et belles-lettres, une société royale, ou plutôt nationale — très nationale — des antiquaires... Archiviste volontaire, il n'a demandé ni au gouvernement, ni à la législature, de rassembler nos titres de gloire et de lui en confier la garde ; il a exercé les fonctions gratuitement pour le trésor, onéreusement pour sa bourse, en attendant, ou plutôt sans attendre le titre qui lui serait si légitimement dû. La bibliothèque créée par sa plume infatigable se compose de 28 volumes in-quarto et d'une collection in-octavo, (1) qu'il a ironiquement nommée sa *Saberdache*, parce qu'elle serait de poids à charger plus facilement un wagon que le léger porte-feuille d'un hussard. Ajoutez à cela une correspondance de quarante ans, pétillante d'esprit et de gaîté, dans laquelle se réflète tout le mouvement de notre société contemporaine, et vous n'aurez encore qu'une idée imparfaite de ce qu'une vie si laborieuse a pu produire.» (2)

Il faut, en effet, et entre beaucoup d'autres choses, ajouter à cela un *Album* où Jacques Viger, à la fois archiviste et artiste, a groupé, et souvent fait préparer et peindre les portraits de nos célébrités canadiennes. Il y a aussi placé des dessins sur bois, à la plume, des huiles, des aquarelles, des plans et inscriptions, des autographes, etc., etc.

---

(1) Exactement 30 in-quarto : la *Saberdache rouge* ; 14 in-octavo : la *Saberdache bleue*.

(2) Extrait de la notice biographique insérée dans le *Répertoire National*, II de la 1ère édition. Cette notice est reproduite et complétée dans le 1er vol., p. 214, de la 2e édition.

Jacques Viger avait le goût, la passion des vieilles et précieuses choses. L'archiviste était doublé d'un archéologue. Tout ce qui était ancien, tout ce qui portait la marque, l'empreinte, la poussière du temps, tout ce qui rappelait le passé vénérable avait le don de le retenir et de l'émouvoir. Et cette passion s'était allumée de bonne heure dans l'âme de Jacques Viger. En 1813, un jour qu'il se rendait dans le Haut-Canada avec sa compagnie de Voltigeurs, il aperçut aux *Ecluses* du Côteau-des-Cèdres, sur le canal coupé dans le roc vif « un joli pont en demi-lune , dont l'arche était faite de pierres de taille qui avaient formé le cintre de la « porte des Récollets », à Montréal. Viger reconnut les vieilles pierres qu'on avait pourtant rafraîchies, et il s'attendrit, et il regretta de ne plus voir sur elles cette patine qui est le propre et le charme des choses anciennes. « Pourquoi donc l'émotion que j'éprouvai à la vue de ces pierres ? Pourquoi, ensuite, ce serrement du cœur en les voyant dépouillées du vêtement foncé que je leur avais vu ci-devant, et qu'elles avaient reçu du temps ? Ah ! ce pont, tout beau, tout solide qu'il est, ne vaut pas à mes yeux la vieille porte des Récollets ! son *habit antique* rappelait des souvenirs ! Et si je tremblais, autrefois, en passant sous cette arche menaçante, j'avais au moins... *traversé des ruines* ! » (1)

Beaucoup de manuscrits inédits que Jacques Viger avait copiés dans sa Saberdache ont été imprimés depuis. Lui-même permit à quelques journalistes de ses contemporains de tirer de son porte-

---

(1) Cf. *Bibliothèque Canadienne*, II, 25 : *Mes Tablettes de 1813.*

feuille des documents précieux, des récits ou des lettres que le public lisait avec avidité. Au mois de juillet 1826, il écrivait à Michel Bibaud, directeur de la *Bibliothèque Canadienne* : « Vous savez, M. Bibaud, ce que c'est qu'une *Saberdache*... Eh bien, j'en ai une, à deux compartiments, bien remplie... Quelle mine à exploiter pour votre *Bibliothèque Canadienne* !... prenez donc ma saberdache ; elle est à votre disposition... » (1)

Quelques mois plus tard, il offrira à Bibaud, qui publiait en premières pages de son périodique une *Histoire du Canada,* de collaborer à cette œuvre, et il lui enverra des documents qu'il groupera sous la rubrique : *Matériaux pour l'histoire du Canada.* (2)

L'on peut aussi retrouver dans les différents volumes de la *Bibliothèque Canadienne* des articles, des notices, des relations, des études, des extraits de documents, qui sont l'œuvre discrète et anonyme de Jacques Viger. (3)

Il ne fut avare de ses manuscrits que lorsque des étrangers lui offrirent de les acquérir ; on lui tendit parfois l'appât de fortes sommes. Jacques Viger refusa toujours de les trafiquer au profit des archivistes des autres pays : « Il ne voulait les léguer qu'au Canada.» (4)

Il travailla toute sa vie à accroître le nombre de ses documents, à enrichir sa bibliothèque. Quand il

---

(1) Cf. *Bibliothèque Canad.*, III, 107.
(2) Cf. *Bibl. Canad.*, IV, 52.
(3) Jacques Viger a lui-même donné plus tard la clef des lettres ou des pseudonymes dont il signait ces articles.
(4) Cf. un article de Joseph Royal, dans *l'Ordre*, 14 décembre 1858.

mourut, le 12 décembre 1858, ce fut « près de sa table de travail, au milieu de ses ouvrages, entouré de fidèles amis et collaborateurs.» (1) L'abbé Ferland qui ouvrait quelques semaines plus tard, à l'Université Laval de Québec, ses cours d'histoire du Canada, rendant hommage à la vie laborieuse de cet érudit, ajoutait qu'il eut « au moins le bonheur, c'est le mot, de mourir au milieu de ses chers documents ». (2)

La mort de Viger fut, d'ailleurs, tranquille et chrétienne comme avait été sa vie. Il succomba après quelques semaines de grandes souffrances à une hydropisie du cœur. La foi soutint son courage. « Croyant sincère, catholique franc et déclaré, ses derniers moments ont été adoucis par la main douce de la Religion ; sa mort a été calme comme celle du juste.» (3)

Les journaux, encore tout remplis du nom de Robert Baldwin qui était mort trois jours auparavant (4), furent unanimes à louer l'œuvre, le mérite du grand archiviste disparu. « M. Jacques Viger, écrivait le rédacteur du *Courrier du Canada*, était au milieu de nous un des nobles restes de cette vieille phalange de nos anciens gentilshommes canadiens, religieux, conservateurs de notre foi, de nos mœurs, de nos traditions ; or, quand on a dit cela on a tout dit de ce qui peut honorer la mémoire d'un des nôtres.» (5)

---

(1) Voir l'article de Joseph Royal, dans le journal *l'Ordre*, cité plus haut.

(2) Voir le compte rendu de cette leçon d'ouverture dans le *Journal de l'Instruction publique*, III, 22, numéro de février 1859.

(3) Voir l'article de Joseph Royal, précité.

(4) Le 9 décembre 1858.

(5) Le *Courrier du Canada*, 15 décembre 1858.

Ce fut sans doute pour récompenser cette foi si active, autant que pour reconnaître la valeur personnelle du savant, que, sur la recommandation de Mgr Bedini, ancien nonce au Brésil, qui visita le Canada, en 1853, le Souverain Pontife avait conféré à Jacques Viger la haute dignité de Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand (1).

***

Telle fut la vie du laborieux antiquaire dont le *Bulletin* est heureux d'offrir à ses lecteurs une *Néologie* inédite.

Cette *Néologie* est l'une des premières œuvres manuscrites de Jacques Viger, la première peut-être à laquelle il ait travaillé. Nul doute qu'il s'en soit préoccupé dès sa sortie du Collège, et que sa curiosité ait été de bonne heure intéressée par tant d'expressions pittoresques ou vicieuses que déjà l'on entendait tous les jours. Pendant qu'il était rédacteur du *Canadien*, alors qu'il s'essayait dans les lettres, et qu'il avait à corriger sa propre prose et peut-être

---

(1) Mgr Bedini, nonce au Brésil, en 1852, envoyé extraordinaire aux États-Unis en 1853, vint se réfugier au Canada pour échapper à des persécutions dont on le menaçait chez nos voisins. Pendant son séjour dans notre pays, Jacques Viger lui offrit un *Album* très précieux, tout plein de renseignements sur nos communautés religieuses. Cet *Album* donna liieu à la publication du livre de M. de la Roche-Héron : *Les Servantes de Dieu en Canada.* Voir à ce propos le *Panthéon canadien.* — *Le Collégien*, de Saint-Hyacinthe, donne dans son numéro de septembre 1909, pp. 126-127, une notice biographique de Mgr Bedini. On y affirme, dans une note, qu'à l'occasion des cordiales réceptions faites au Canada à son envoyé, « le Saint-Siège décora, deux ans plus tard, de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand, Mrs Wilson et Benjamin Viger ». C'est sans doute « Jacques » Viger qu'il faut lire.

aussi celle des autres, son attention fut vite attirée vers les particularités du style et du langage canadiens. Sans doute qu'il commença vers ce temps à dresser la liste des mots qui lui paraissaient nouveaux ou étranges, et des locutions populaires les plus caractéristiques ; il songeait à sa *Néologie.* On trouve, en effet, dans le *Canadien*, du 7 janvier 1809, un petit article lexicologique qui a pour titre *Néologie* et qui est ainsi rédigé :

« *Bourgogner — to burgoyne.*

« La défaite du général Burgoyne (1) irrita si fort les esprits des Canadiens, que de son nom ils firent le radical du verbe ci-dessus. Ainsi pour exprimer l'idée de *battre*, ils dirent alors, comme ils disent encore : *Bourgogner*

Bourgogner quelqu'un
Bourgogner une armée
Se faire bourgogner, etc., etc.»

Voilà qui était assurément nouveau dans la langue française, et que déjà, je crois, nous avons perdu. Le même article, remanié par Viger, est inséré dans la *Néologie.*

Faire une néologie est une entreprise difficile, surtout si l'on ambitionne de la faire complète. Il faut voir dans les cahiers manuscrits de Jacques Viger, les additions, les corrections, les transformations qu'a subies sa *Néologie.*

---

(1) Général anglais, venu au Canada pendant la guerre de l'invasion américaine, en 1776 ; battu par les Américains en 1777. (Notes de l'auteur).

Il l'accroît au fur et à mesure que l'expérience lui apporte des mots nouveaux. Des collaborateurs bienveillants lui fournissent, sur des feuilles détachées que nous retrouvons avec la *Néologie*, et qui évidemment ne sont pas écrites de la main de Viger, des listes d'anglicismes, d'expressions, de locutions populaires, de proverbes canadiens. L'un d'eux lui suggère une épigraphe « pour son dictionnaire », qui est ainsi conçue :

Athènes, tu as fini, Rome, tu vas périr.
L'École canadienne dissipe ton souvenir.

Ce distique qui n'a pas même le mérite de s'enfermer dans les règles du vers, n'est qu'une plaisanterie dont Jacques Viger n'a pas cru devoir tenir compte. Tout au plus, peut-il indiquer que les observateurs de ce temps s'alarmaient un peu des créations ou des libertés de « l'école canadienne ». Il est certain que Jacques Viger regrettait certaines corruptions du parler populaire. Sur l'enveloppe d'une série de cahiers qui contiennent une partie de sa *Néologie*, il a écrit : *Dictionnaire des locutions vicieuses du Canada.* Et c'est sans doute par un pieux souci de son patriotisme, qu'il a voulu colliger les néologismes canadiens, pour les signaler à l'attention de ses concitoyens. L'anglicisme surtout devait répugner à un esprit si curieux des bonnes traditions de sa race.

Jacques Viger relève, d'ailleurs, trois sortes de documents philologiques : les mots nouveaux, qu'il croit avoir été créés par ses compatriotes ; les acceptions nouvelles, ou locales, canadiennes, de mots qui sont français ; et enfin les locutions typiques, parfois bizarres, dont se servent les gens du peuple.

Ce travail de Viger n'a pas, certes, la prétention d'être absolument scientifique. L'auteur ne prétend pas établir l'origine des vocables, ou des acceptions qu'il signale ; quelquefois il l'indique, le plus souvent il ne fait que constater. Au surplus, il n'a pas sous la main les lexiques régionaux, tous les instruments de travail que nous possédons aujourd'hui, et il lui arrivera de donner comme un produit de l'usage canadien ce qui n'est qu'une importation dialectale. Mais avec ses lacunes inévitables, et ses erreurs d'attribution, la nomenclature de Viger n'en est pas moins un témoin précieux du passé lointain qu'elle rappelle. Par elle, nous savons mieux les originalités du parler ancestral, et nous allons surprendre sur les lèvres de nos arrière-grands-pères telles ou telles expressions que nous croyions nées d'hier.

La *Néologie canadienne* est-elle une œuvre complète, achevée, définitive ? Nous ne le pensons pas. C'est sur deux cahiers faits avec du papier écolier que Jacques Viger a vraisemblablement commencé la rédaction de son lexique. Chacun de ses cahiers contient une liste de mots classés par ordre alphabétique, l'un depuis la lettre A jusqu'à la lettre T, l'autre depuis la lettre A jusqu'à la lettre V. Jacques Viger a voulu ensuite transcrire au propre, dans des fascicules carrés, les mots de son lexique. Il y a autant de fascicules que de lettres de l'alphabet, et chaque fascicule ne contient que des mots commençant par une même lettre. Mais cette dernière rédaction, quoique plus soignée, est moins complète que celle des deux cahiers précédents. L'auteur laisse en blanc des pages ou des demi-pages sur lesquelles il comptait sans doute ajouter plus tard d'autres articles.

Quoi qu'il en soit, on a cru devoir pour plus de commodité, et aussi pour tirer du travail de Viger le meilleur parti possible, fondre ensemble les trois manuscrits en observant rigoureusement l'ordre alphabétique. Lorsque sur les cahiers de Viger on a trouvé deux définitions d'un même mot, ce qui est rare, c'est la plus claire, la plus précise, celle qui a paru la meilleure que l'on a choisie.

On remarquera, d'ailleurs, comme les définitions de Jacques Viger sont, en général, satisfaisantes. Il a mis à faire ce lexique tout l'esprit consciencieux et méthodique qu'il apporta plus tard à rédiger sa *Saberdache.* Et nous croyons donc bien servir la mémoire de l'auteur en faisant connaître au public un travail que l'on a jusqu'ici assez généralement ignoré.

Jacques Viger, s'il eût vécu de notre temps, eût applaudi à l'œuvre entreprise par la Société du Parler français ; il eût certainement été membre actif de cette *Société ;* il se serait abonné au *Bulletin* ; il aurait fait le voyage de Montréal à Québec pour assister aux séances laborieuses de notre comité d'étude. Cent ans après la rédaction de sa *Néologie canadienne,* cinquante ans après sa mort, nous invitons ce patriote et cet ami fervent du parler français à collaborer à notre modeste revue. La contribution d'outre-tombe qu'il apporte nous honore ; elle intéresse tous ceux qui ont le souci de notre langue ; elle répond aux vœux intimes et certains de ce studieux lexicographe qui fut pour nous un précurseur, et pour tous ses concitoyens l'exemplaire du plus judicieux patriotisme.

JEAN RIVARD

LE ROMAN DU COLON

Analyse du roman.—Accueil plutôt froid qu'on lui fit. Actualité de ce roman en 1860 et aujourd'hui.—Les idées de Gérin-Lajoie sur la colonisation.—Les personnages du roman : souvenirs de famille mêlés à la vie de ces personnages.—Autobiographie de l'auteur.—Le type du colon.—La femme du colon. Le style de *Jean Rivard*.

Voici le roman du colon ! — Je ne saurais comment appeler autrement ce livre rustique et tout imprégné des senteurs de la forêt. *Jean Rivard*, c'est l'histoire d'un colon, et il semble que cette histoire n'a été écrite que pour des colons, ou pour ceux qui veulent le devenir. Elle ne s'adresse pas aux lecteurs et aux lectrices des villes, mais aux lecteurs des champs, à ceux qui n'ouvrent des livres que le soir, après avoir pendant le jour travaillé sous le soleil, nettoyé les abatis, buché les arbres ou labouré la terre. Et c'est Gérin-Lajoie lui-même qui nous en avertit, avec cette ironie hautaine qui parfois dessinait un pli dédaigneux au coin de sa lèvre d'écrivain pensif et timide : « Jeunes et belles citadines qui ne rêvez que modes, bals et conquêtes amoureuses ; jeunes élégants qui parcourez, joyeux et sans soucis, le cercle des plaisirs mondains, il va sans dire que cette histoire n'est pas pour vous.» (1)

(1) Cf. *Jean Rivard*. Avant-Propos.

Mais se peut-il qu'il y ait un roman du colon ? Et les colons ont-ils donc leur roman ? Leur idylle est si peu compliquée, et leur âme si saine ! Ils n'ont guère d'amours que pour les grands bois qu'ils fréquentent, pour l'érable et les vieux ormes qui ombragent leurs maisons, pour la terre qui boit leurs sueurs et en retour leur donne du blé. Les colons ont une conscience si franche, et qui se prête si mal à toutes les subtiles suggestions de la passion romanesque ; ils vont d'un pas si solide, avec un cœur si ouvert, à la femme qu'ils ont rêvée, le soir, sur le seuil de leur première cabane, en fumant leur touche à la clarté des étoiles, pendant que la forêt voisine, toute pleine de murmures et de voix mystérieuses, excitait en leur âme solitaire le besoin des affections et comme la nostalgie du foyer. Comment écrire un roman, quand il en faut tracer le plan et dessiner la trame sur la vie uniforme et simple de nos abatteurs de forêts ? Gérin-Lajoie, qui fut l'un de nos écrivains les plus avisés de la dernière moitié de l'autre siècle, s'est peu soucié de ce problème artistique et psychologique. Il n'a pas longtemps cherché comment il pourrait construire sa fable, ni comment il pourrait nouer l'intrigue, et avec des épisodes surprendre ou émerveiller le lecteur. Aussi bien n'est-il pas lui-même un fouilleur d'âmes, ni un excitateur de sensations. Cet apôtre de la colonisation sait bien mieux la géographie de nos Cantons de l'Est que la Carte du Tendre, et ce sont des livres d'économie sociale qu'il feuilletait en 1860, de préférence aux derniers romans de Flaubert ou de George Sand. Aussi n'a-t-il brodé qu'une toute petite histoire d'amour sur le canevas rude de son livre : juste assez

pour satisfaire ceux qui pensent que les romans ne se peuvent vraiment passer de quelque épisode amoureux.

Résoudre une question sociale, ou en chercher la solution, préoccupait Gérin-Lajoie bien plus que le soin d'analyser et de décider un cas de conscience. Et c'est, en vérité, un roman social qu'il a voulu écrire, et non pas un roman sentimental, ni surtout un roman d'aventure : encore pourtant que l'expédition forestière de Jean Rivard, si hardie et si vraisemblable, soit, malgré tout, une sorte d'aventure, et la plus intéressante qui puisse retenir l'attention de nos défricheurs.

***

Jean Rivard est fils de cultivateurs. Gérin-Lajoie le fait naître vers l'an 1824, à Grandpré, dans une campagne fertile des bords du Lac Saint-Pierre. Il est l'aîné de douze enfants, et, comme il paraît bien doué, son père le met au collège. Jean fait un bon cours d'études ; il ne brille pas au premier rang, mais il est studieux et il s'avance d'un pas ferme jusqu'en Rhétorique. Il aurait été sans doute un excellent philosophe, et il escomptait déjà les succès des nouvelles études où son esprit positif devait triompher, quand au cours de la Rhétorique il perdit son père; et cet événement vint déranger toute l'économie domestique de la famille Rivard.

Jean ne recevait pour tout héritage que la somme de cinquante louis, et si cela pouvait suffire pour l'aider à finir ses études classiques, il n'en avait pas assez pour payer ensuite les frais de sa cléricature.

Il lui restait bien aussi du grec et du latin, mais ce bagage philologique et littéraire ne lui assurait alors aucun moyen de subsistance. Il résolut donc de ne pas retourner au collège, et sur le conseil de son curé, homme prudent et très expérimenté, il décida de se donner à l'agriculture. Il pourrait ainsi plus vite aider sa famille, et il ne risquerait pas d'aller se perdre dans la foule des jeunes gens déclassés qu'attire et que dévore la ville.

Seulement, Jean Rivard n'a que cinquante louis ; il ne peut songer avec une aussi petite somme à devenir propriétaire d'une ferme dans les vieilles paroisses qui bordent le fleuve. C'est une terre en bois debout qu'il lui faut acheter et exploiter. Il devra se faire colon.

Or, précisément à cette époque, la région si pittoresque des Cantons de l'Est, qui s'étend entre la rivière Chaudière et la rivière Richelieu, commençait à se peupler. L'émigration canadienne-française se dirigeait du côté de ces terres neuves où la beauté des paysages et la richesse du sol auraient dû plus tôt attirer nos compatriotes. C'est là que Jean Rivard voulut se fixer. Il s'en alla donc, à dix-neuf ans, tailler dans la forêt du canton de Bristol son domaine. A trois lieues du plus proche village, bien loin par conséquent de tout voisin avec qui il ne pouvait d'ailleurs communiquer que par un mauvais sentier, Jean Rivard choisit un lopin de terre tout couvert de beaux et grands arbres, cent acres qu'il obtint pour vingt-cinq louis de l'honorable M. Robert Smith, le propriétaire du canton de Bristol. M. Smith manifesta bien quelque répugnance à se dessaisir d'une partie de son domaine inculte; comme

beaucoup de spéculateurs de ce temps, et de tous les temps, il aurait mieux aimé attendre que des circonstances heureuses eussent donné à son canton une plus-value dont il aurait bénéficié, mais l'intervention d'un ami commun le fit céder ; et il consentit au marché. Jean Rivard devait payer en quatre versements égaux, dont le premier ne devenait dû qu'au bout de deux années, la somme des vingt-cinq louis qui furent convenus. Mais il devait aussi commencer sans délai le travail de défrichement.

Dès le mois d'octobre de cette année 1843, Jean Rivard quitte donc définitivement Grandpré pour s'en aller passer l'hiver dans la forêt. Il laisse au village sa mère, des frères et des sœurs qui ont vainement essayé de le retenir ; il y laisse surtout Louise Routier, la jeune fille rieuse et bonne qu'il a si souvent admirée à l'église le dimanche, et dont l'image douce et bienfaisante va le suivre dans sa solitude. Accompagné d'un solide gars qui s'appelle Pierre Gagnon, et qui sera dans ce roman le type du domestique dévoué, dont le gros rire jovial va plus d'une fois égayer le maître, Jean Rivard s'installe dans une cabane qu'un colon avait autrefois construite sur le domaine qui est devenu le sien.

Le lendemain de leur arrivée, le 16 octobre, les deux bûcherons commencent leur œuvre. La forêt retentit des coups de hache vigoureux qui frappent les grands arbres ; et le craquement sinistre des colosses qui tombent met en fuite les oiseaux effarés. Le rhétoricien d'hier n'a guère le temps de s'abandonner à la poésie des choses ; ses bras travaillent plus que son imagination ; et il éprouve parfois la

fatigue des journées dures et laborieuses. Mais Pierre Gagnon, lui, montre une si belle ardeur à la tâche quotidienne que Jean Rivard s'efforce de faire paraître une énergie toute semblable. Ils abattent cinq arpents de forêt pendant ce premier automne, et dix autres pendant l'hiver : en tout quinze arpents que l'on pourra ensemencer au prochain printemps.

Pendant les longues soirées de ce premier hiver, Jean Rivard fait le journal de sa vie ; il écrit les annales de cet établissement auquel il lui plaît de donner le nom de Louiseville. Ou bien encore, il lit à Pierre Gagnon les *Aventures de Don Quichotte*, celles de *Robinson Crusoé*, et une *Histoire populaire de Napoléon*. Ces lectures sont une récréation pour l'esprit de Jean, et une fête sans pareille pour l'imagination de Pierre Gagnon. Bientôt le brave serviteur éprouve le besoin de faire revivre et de personnifier ces héros. Sans respect pour la chronologie, il s'attribue modestement le rôle de Sancho, et il donne à son maître le titre d'empereur. Tous deux s'arment en guerre, non pas contre des moulins à vent, mais contre la forêt ; leurs coups de hache sont des coups d'épée, et le soir on fait le relevé du nombre des morts, et l'on arrête le plan de la campagne du lendemain.

Le dimanche, Jean Rivard fait trêve aux récits et aux actions épiques, et il lit avec son compagnon quelques chapitres de cette *Imitation de Jésus-Christ*, que Louise lui avait donnée à son départ, et qu'il feuillette avec une piété deux fois ardente.

Avouons que ces paisibles distractions ne réussirent pas toujours à chasser l'ennui qui parfois envahissait la cabane du défricheur. Gérin-Lajoie

ne le dissimule pas, parce qu'il veut être romancier vraisemblable, et aussi parce qu'il veut apprendre aux jeunes colons comment il faut traverser les heures sombres de leur vie. Donc « la chûte des feuilles, le départ des oiseaux, les vents et les pluies de novembre furent la cause des premières heures de mélancolie.» Puis le ciel gris, les vents froids du nord et de l'est soufflant à travers les branches, le linceul de neige qui recouvrait partout le sol et la forêt, accrurent encore la tristesse des jours pénibles : et parfois la solitude paraissait à Jean un exil, et sa cabane un tombeau. Il se souvenait avec amertune de Grandpré, de la maison paternelle, des dimanches si réconfortants au village, et des petites veillées chez le père Routier. Pierre Gagnon essayait alors d'égayer son maître ; il lui chantait les vieilles chansons canadiennes, ou bien encore, et sans connaître pourtant le pouvoir prestigieux de l'homéopathie, il faisait entendre à son maître ennuyé le répertoire de ses plus dolentes complaintes.

Jean Rivard luttait, d'ailleurs, lui-même contre ces impressions de tristesse. Il les combattait par le travail toujours assidu, et il en triomphait par l'espérance des moissons futures.

Le soleil de mars lui apporta un nouveau motif de se réjouir. La forêt dépouillée ne parait-elle pas alors s'animer sous la poussée d'une sève nouvelle ? Et l'érable généreux ne verse-t-il pas par toutes ses blessures le nectar qui est sa vie ? D'avance Jean Rivard et Pierre Gagnon s'étaient fait une fête d'entailler. Ils entaillèrent, ils savourèrent à loisir, à toutes les phases de leur cuisson, la tire et le

sucre. De grands hourras poussés à pleins poumons annoncèrent à la forêt la première brassée terminée; et Jean Rivard éprouva, pour la première fois, la grande satisfaction d'ajouter quelque chose à la richesse de son pays, d'avoir créé une marchandise, de compter parmi les « producteurs nationaux ».

Quelques semaines après, il fallut procéder au brûlage des bois coupés, et à la récolte de la cendre que l'on utilisait pour la fabrication de la potasse. Le règne de la pulpe n'était pas encore commencé ; et il fallait bien alors détruire sur place, par le feu, tous les arbres dont on voulait débarrasser le sol.

« C'est la campagne d'Italie qui commence ! » avait dit Jean Rivard à Pierre Gagnon, le matin où il lui montra les quinze arpents d'abatis qu'il fallait nettoyer. Et Pierre Gagnon, et Jean Rivard, et Joseph Lachance, un deuxième domestique que Jean avait engagé pendant sa visite pascale à Grandpré, se mirent immédiatement à l'œuvre du *tassage* et du brûlage. On fit pendant le jour des feux magnifiques qui illuminaient encore les nuits obscures, et offraient à l'œil des bucherons les spectacles les plus saisissants. « C'est l'incendie de Moscou ! » disait Pierre Gagnon toujours dévoué à son empereur, et ces saillies de l'imagination le reposaient des dures fatigues de la journée, et faisaient oublier aux brûleurs de la forêt leur visage devenu noir comme celui des Éthiopiens.

« Dès le mois de juin, les quinze arpents de terre défrichés depuis l'arrivée de Jean Rivard à Louiseville se trouvaient complètement ensemencés. » Le blé, l'avoine, l'orge, des légumes et des fleurs pous-

sent maintenant en pleine forêt, dans les champs et dans le jardin de Jean Rivard. Et Jean et ses compagnons voient lever avec un indicible contentement les premières moissons. Ils jouissent déjà du fruit de leur travail ; leur tâche leur paraîtra désormais moins lourde ; il y aura plus de soleil et plus de bonheur dans l'humble cabane du colon.

Au reste, la Providence bénit l'œuvre de Jean Rivard. La première récolte fut abondante. Jean vendit à l'automne pour plus de trente louis de grains et de légumes, et la potasse qu'il avait fabriquée lui rapporta trente à quarante louis. Gérin-Lajoie appuie sur ces détails ; il les précise avec une volupté d'économiste, et il entonne à l'occasion de ces chiffres, qui cette fois ne sont pas arides, un hymne enthousiaste, un couplet qu'il chante à la jeunesse de son pays, pour l'attirer loin des villes et loin de l'oisiveté dans la forêt docile et féconde.

Déjà, d'ailleurs, la forêt de Bristol accueille de nouveaux ouvriers, qui ont suivi le sentier tracé par Jean Rivard. D'autres viennent bientôt, qui se partagent le sol du canton. C'est donc la vie et le mouvement, la voix et le travail de l'homme qui animent et transforment la forêt. Le gouvernement lui-même s'en mêle, et décide enfin de tracer un chemin public qui traversera le canton. La fortune sourit aux défricheurs. Jean Rivard se construit une maison convenable, et il rêve d'y introduire enfin celle qui sera la reine de Louiseville.

Aussi bien ses amours ont-elles été tenaces. Malgré certaines déceptions qu'il avait éprouvées l'an dernier, pendant une visite à Grandpré, un soir d'épluchettes où il avait veillé chez les Routier, et

bien que ce soir-là Louise lui eût semblé préférer au rude colon de Bristol un beau danseur du village, Jean avait gardé toute sa fidélité aux premières affections, et Louise elle-même, malgré elle accaparée par le jeune élégant, s'était désolée, ce soir des éplu chettes, de n'avoir pu témoigner au cavalier des premiers jours sa durable amitié. Le malentendu fut bien vite dissipé dans des lettres qui n'avaient rien d'équivoque, et le dimanche, 5 octobre 1845, M. le curé de Grandpré mettait fin à l'inoffensif roman, en publiant au prône de la grand'messe la promesse de mariage entre Jean Rivard, « ci-devant de cette paroisse, maintenant domicilié dans le Canton de Bristol, et Louise Routier, fille mineure de François Routier et de Marguerite Fortin, ses père et mère, d'autre part ». Et c'était, comme il arrive le plus souvent, pour la première et dernière publication.

Deux jours après, il y avait noces brillantes chez les Routier. « Quarante calèches, conduites chacune par un cheval fringant, brillamment enharnaché », escortaient la voiture des nouveaux époux. Le repas fut gai et copieux. On y chanta *Vive la Canadienne*, et *A la claire Fontaine*. Il y eut bal pendant la soirée, où les premiers violons de la paroisse parurent infatigables. On ne servit aux invités aucune liqueur alcoolique, parce que la croix de tempérance occupait une place d'honneur dans la maison des Routier. Le surlendemain, Jean Rivard et sa femme quittaient Grandpré, pour s'en aller habiter le rustique foyer du canton de Bristol.



Le roman devrait ici finir, puisque Jean Rivard est marié. Mais on sait que ce n'est pas un roman ordinaire que celui de Jean Rivard, et que, en vérité, ce n'est pas du tout un roman. C'est l'exposé vivant et pratique d'une thèse d'économie sociale ; et la thèse jusqu'ici développée n'est pas encore complète, ni suffisante. Nous savons ce que peut faire Jean Rivard défricheur ; l'on peut se demander ce que fera Jean Rivard agriculteur. Des lecteurs des *Soirées canadiennes* qui avaient suivi, en 1862, le récit de *Jean Rivard, le défricheur* qu'y publiait Gérin-Lajoie, demandèrent, en effet, à l'auteur ce qu'il était advenu de Jean après son mariage. Quelques-uns prétendaient que Louise avait dû mourir d'ennui au milieu des bois de Bristol ; d'autres soutenaient que Jean Rivard, découragé par les larmes et les récriminations de sa femme, avait dû la ramener à Grandpré. Les moins pessimistes déclaraient que Jean Rivard, colon de plus ou moins persévérante bonne foi, avait dû vendre son lot et se lancer dans le commerce.

Il fallait faire taire tous ces cancans, et Gérin-Lajoie se décida à publier dans le *Foyer Canadien* de 1864, la suite véridique du roman de Jean Rivard, qu'il appellera désormais « l'économiste ».

Nous ne pouvons faire l'analyse détaillée de cette seconde partie du livre de Gérin-Lajoie : encore qu'il y ait là peut-être les pages les plus intéressantes de ce roman. L'on y voit Jean Rivard et Louise occupés à faire prospérer la ferme, et à continuer l'œuvre difficile, mais déjà moins rude, des défriche-

ments. La maison de Jean Rivard, où les petits enfants multiplient la joie et l'espérance, devient avant longtemps le centre d'une centaine d'établissements qui se partagent déjà la forêt de Bristol. C'est une paroisse véritable qui s'est peu à peu formée, qui possède maintenant ses ouvriers de toutes sortes, constructeur, maçon, voiturier, cordonnier, forgeron, marchand. Elle a même son avocat de village et son fabricant de chicanes dans la personne de Gendreau-le-Plaideux. Curieux type normand que celui de ce Gendreau qui venait d'une des vieilles paroisses des bords du Saint-Laurent, où il avait incarné la contradiction. On assure même qu'en quittant cette paroisse où il était conseiller municipal, il avait refusé de donner sa démission en disant à ses collègues : « Je reviendrai peut-être ! en tous cas, soyez avertis que je m'oppose à tout ce qui se fera dans le conseil en mon absence. »

Mais la nouvelle paroisse du canton de Bristol avait bien mieux que Gendreau-le-Plaideux, elle avait son médecin, et surtout son missionnaire, puis son curé. C'est dans une cabane en bois, d'abord, ou en plein air, que l'abbé Octave Doucet, le modèle des missionnaires et des curés, ancien camarade de Jean Rivard au collège, célébra la messe. Mais l'église, qui attire toujours des colons et dont ne peuvent guère se passer nos braves défricheurs, éleva bientôt la flèche de son clocher parmi les érables et les ormes de Bristol ; elle fit entendre sa voix d'airain dans la paix encore grande de cette forêt qui reculait toujours son horizon mobile. D'ailleurs, les progrès constants de cette colonie

lui permirent bientôt, en dépit des oppositions systématiques de Gendreau-le-Plaideux, d'avoir son organisation paroissiale et municipale complète. C'est le nom officiel de Rivardville que l'on donna à la nouvelle paroisse, afin de perpétuer dans le canton de Bristol le nom et la mémoire du premier colon. Jean Rivard s'y était opposé, de même que Gendreau-le-Plaideux, mais il se résigna assez facilement, à cette condition que la localité de Rivardville serait placée sous le patronage de sainte Louise.

Jean Rivard fut élu maire et juge de paix de la nouvelle paroisse. Et c'est à partir de ce moment que s'accentue et s'affirme le rôle social de notre personnage. Il s'agit pour lui de présider au développement de l'organisme municipal, et d'en assurer le jeu libre et vivant ; il s'agit de former et de créer à Rivardville un esprit public, et pour ainsi dire de donner une âme à ce corps social. A cette tâche Jean Rivard consacre tous ses loisirs, et il s'efforce d'inculquer dans la conscience de ses voisins et coparoissiens les notions d'ordre et d'économie rurale et domestique, de progrès matériel, moral et intellectuel, qu'il avait apportées du collège dans la forêt, et que son expérience personnelle avait singulièrement enrichies.

Nous assistons donc, maintenant, à toutes les manifestations essentielles, ou du moins importantes de la vie collective et paroissiale, et nous sommes les témoins de l'action discrète, mais efficace et profonde, de la vertu d'un colon, d'un cultivateur instruit sur ceux qui l'entourent, et qui reçoivent de lui l'impulsion et l'orientation. Et nous voyons Jean Rivard prendre sur les habitants de toute la région

de Bristol un ascendant toujours croissant, et monter, monter dans leur estime et dans leur admiration jusqu'à ce qu'un jour — suprême et fragile consécration de leur sympathie — ils en fassent leur député au Parlement. Et dès lors ce sont des scènes, non plus seulement de la vie municipale et paroissiale, mais de la vie électorale, politique et parlementaire, qui passent successivement sous le regard du lecteur.

***

Gérin-Lajoie — est-ce scrupule d'un fonctionnaire qui regrette d'avoir dit tout le mal qu'il pense des députés qu'il coudoie et qu'il mesure, est-ce plutôt pour le remords d'avoir trop décrié ceux-là que nous envoyons au Parlement pour qu'ils travaillent et qu'ils fassent de bonnes lois, mais que lui, romancier, nous avait représentés comme oubliant souvent ce pourquoi ils sont députés et plénipotentiaires du peuple ? — Gérin-Lajoie a supprimé dans l'édition définitive tout ce qu'il nous avait d'abord appris sur la carrière de Jean Rivard député. Ces pages ne sont guère, au surplus, qu'une critique assez vive de l'esprit de parti, de notre système et de nos habitudes parlementaires, et l'on n'y voyait pas assez l'effort qu'aurait dû faire Jean Rivard lui-même pour améliorer le mécanisme et le fonctionnement de cette machine politique.

Le député de Bristol, qui s'était présenté devant ses électeurs comme candidat indépendant de tous les partis, excellait à montrer les faiblesses de ses collaborateurs au Parlement ; il eût été un intrépide

démolisseur, mais il ne paraît pas qu'il eût été capable de rien construire. Aussi bien, Jean Rivard comprit-il que le rôle de député passait ses forces, était incompatible avec son humeur et avec ses goûts ; il se prit à regretter la forêt, et, député presque inutile, il eut le seul et déjà fort appréciable mérite de ne pas vouloir retourner au Parlement.

Gérin-Lajoie a donc fait disparaître, à tort croyons-nous, si l'on se place au point de vue de la conduite de l'œuvre et de l'équilibre du plan et de la composition, ce tableau de la vie parlementaire, pessimiste sans doute, mais où l'on trouve des pages fort instructives, et de la plus fine ironie. Jean Rivard, que ses ennemis politiques accusaient de n'être qu'une machine à voter, rentre dans son foyer et dans sa paroisse pour n'en plus sortir. Il y rentre, à la vérité, un peu diminué, et c'est la faute de Gérin-Lajoie ; et c'est pour cela que l'auteur a décidé de ne plus publier ce que Jean Rivard a fait, ou plutôt de ne plus montrer ce qu'il n'a pas fait et qu'il aurait dû faire pendant son séjour à Québec ; et c'est pour cela aussi qu'il aurait bien dû — voulant retrancher quelque chose — ne pas amorcer inutilement la curiosité du lecteur et supprimer la candidature elle-même de Jean Rivard et son élection — si exemplaire que celle-ci ait été, ne s'étant faite qu'avec des prières. Mais je soupçonne Gérin-Lajoie d'avoir voulu insinuer par cet épisode malsonnant de la vie de son personnage que si, dans notre démocratie, un colon peut ainsi s'élever jusqu'aux plus hautes situations sociales, cet homme de la forêt et des champs ne doit pas s'aviser de quitter les manchons de la charrue

pour prendre en main, selon une bien vieille métaphore, le timon des affaires de l'État, et que c'est à ceux-là seuls qui ont une solide culture et une grande valeur intellectuelle qu'une semblable tâche peut convenir : thèse très discutable, que l'auteur a seulement esquissée, et qui ne laisse pas dans l'esprit du lecteur des conclusions assez nettes, ni assez précises.

L'on n'en veut donc pas à Jean Rivard de revenir tout entier à sa vie première, si active et si utile. Dans les derniers chapitres du roman, l'auteur s'applique à nous montrer, dans le plus merveilleux épanouissement, l'œuvre économique et sociale que son héros a réalisée. Et le livre se ferme sur une causerie de Gérin-Lajoie avec Pierre Gagnon, le compagnon si courageux de la première heure, qui a gardé pour celui qu'il appelle son bourgeois et son empereur, une sorte de culte qui va jusqu'à l'enthousiasme. Pierre Gagnon résume ainsi, et à sa façon, tout le mérite et toute la vertu de Jean Rivard :

« Je voudrais, dit-il, que vous puissiez le connaître à fond. Il est aussi savant que monsieur le curé, il sait la loi aussi bien qu'un avocat, ce qui n'empêche pas qu'il laboure *une beauté* mieux que moi. Il mène toute la paroisse comme il veut, et s'il n'est pas resté membre de la chambre, c'est parce qu'il n'a pas voulu, ou peut-être parce qu'il a eu peur de se gâter, parce qu'on dit que parmi les membres il y en a qui ne sont pas trop comme il faut. Enfin, monsieur, puisque vous êtes avocat, je suppose que vous avez lu l'histoire de Napoléon, et vous savez ce qu'il disait : si je n'étais pas Empereur, je voudrais être juge de paix dans un village. Ah ! notre bourgeois n'a pas

manqué cela, lui ; il est juge de paix depuis longtemps, et il le sera tant qu'il vivra. Vous savez aussi que les hommes que Bonaparte aimait le mieux, c'étaient les hommes carrés. Eh bien ! tonnerre d'un nom ! notre bourgeois est encore justement comme ça, c'est un homme carré ; il est aussi capable des bras que de la tête et il peut faire n'importe quoi — demandez-le à tout le monde. »

Ce témoignage universel qu'invoque Pierre Gagnon est l'hommage suprême de l'admiration des gens de Bristol pour le fondateur de Rivardville ; il termine le roman du colon, et fait une dernière fois apparaître le type des défricheurs dans une lumière qui ressemble à la gloire d'une apothéose populaire.

***

Tel est le roman de Jean Rivard. Il est le premier, dans l'ordre chronologique, de nos grands romans, les *Anciens Canadiens* n'ayant paru qu'en 1863, une année après *Jean Rivard, le défricheur.* L'abbé Casgrain, qui eut avec Gérin-Lajoie des relations d'amitié et des relations littéraires très étroites, nous assure que *Jean Rivard* ne reçut pas du public l'accueil qu'il méritait. On lut sans assez d'enthousiasme ces pages que l'auteur avait voulu faire si pratiques. On en voulait sans doute à Jean Rivard d'être trop peu romanesque, trop occupé des choses de la ferme, trop éloigné des intrigues où aime à s'aventurer l'imagination du lecteur. La mode n'était pas alors, comme elle l'est aujourd'hui, au roman social, et l'on n'était pas encore habitué à chercher dans le

roman français l'exposé et la discussion des problèmes les plus difficiles de la vie contemporaine. Sans être précisément un précurseur, Gérin-Lajoie avait compris tout le profit qu'il peut y avoir à souder une thèse au récit d'un roman. La thèse a sans doute ici trop absorbé le roman ; elle l'a mis en péril, mais nous pensons cependant que c'est pour cette thèse elle-même, et pour les idées justes qu'elle enferme, et pour les suggestions heureuses qu'elle propose, que le roman de *Jean Rivard*, devenu enfin actuel parce qu'il est social, mérite de reparaître à la surface de notre vie littéraire.

Nous ne pouvons dégager du texte de ce livre toutes les idées générales et toutes les théories qu'il développe ; nous n'en pouvons dire tout ce qui peut et doit intéresser et retenir le lecteur d'aujourd'hui.

La question de la colonisation y est évidemment celle-là que Gérin-Lajoie a voulu surtout étudier ; c'est celle-là dont il recherche le plus activement la solution, et c'est celle-là dont s'inquiète encore avec une anxiété toujours incertaine l'esprit public. Aussi, loin de réduire et de ramener toute cette question aux seuls intérêts de Jean Rivard, l'auteur en a agrandi et élargi le point de vue ; elle devient dans ce livre, ce qu'elle est en effet, une question d'importance et de vie nationales.

Et si nous voulions ici ramasser, réunir les fragments épars des théories de Gérin-Lajoie, les synthétiser et les systématiser, nous devrions faire voir comment il subordonne d'abord le problème de la colonisation à cet autre, déjà posé en 1860, qui est celui de l'émigration des Canadiens aux États-Unis, et à celui-ci qui est d'ouvrir à l'activité des jeunes,

même instruits, et surtout peut-être à ceux qui sont instruits, la carrière utile et noble de l'agriculture. Les jeunes gens s'en vont aux États-Unis ou bien, et parmi ces derniers beaucoup ont fait une partie de leurs études classiques, ils accourent dans les villes pour y végéter, comme cet ami de *Jean Rivard*, Gustave Charmenil, qui n'est pas autre, dans ce livre, que l'auteur lui-même : Gérin-Lajoie ayant subi à sa sortie du Collège l'attraction des grands centres, et ayant cherché, à New-York d'abord, puis à Montréal, une vie de scribe besogneux qu'il a longtemps misérablement vécue. En 1860, nos jeunes gens s'en vont donc en terre étrangère, ou bien ils grossissent dans les villes le bataillon des mécontents, et nos forêts s'étendent encore à perte de vue sur la terre inexplorée de la Province ! Ce n'était vraiment pas chez nous, et à cette heure de notre histoire, le roman de « la terre qui meurt » qu'il fallait écrire, mais bien celui de la forêt qui reste debout, de la forêt qui vit, mais dont il faut enfin trouer la robe vierge, et dont il faut aussi peupler la séculaire solitude.

Comment résoudre ce problème, et qui donc doit s'en charger ? Gérin-Lajoie estime qu'il y a quatre facteurs essentiels qui doivent successivement et au bon moment intervenir, sans lesquels le problème reste insoluble, mais à qui il est possible et facile de produire les conclusions décisives : ces facteurs sont le gouvernement d'abord, puis le colon, le missionnaire, et enfin le conseil municipal des nouveaux centres organisés. A chacun, Gérin-Lajoie distribue la tâche qui lui revient, indique les moyens d'action dont il doit user.

Le gouvernement doit s'inquiéter de faire le choix judicieux des terres qui sont propres à la culture ; il doit à tout prix empêcher que le colon ne s'égare, comme tant de fois il s'est égaré depuis 1860, sur des lots stériles qui découragent ses efforts ; il faut que le sol que le gouvernement permet de labourer soit fertile comme le champ de Jean Rivard.

Mais le départ fait entre les terrains de colonisation et les terrains forestiers, le gouvernement doit aux futurs colons de tracer d'avance des routes, des chemins qui leur permettent de communiquer facilement avec les centres populeux, et qui éviteront aux pauvres défricheurs exilés dans la forêt de ces courses périlleuses et meurtrières, comme l'on en raconte dans l'histoire des Bois-Francs.

Mais parce que dans notre province se heurtent souvent, en des conflits sans cesse renouvelés, les intérêts des spéculateurs et les intérêts des colons, le gouvernement empêchera, par des règlements judicieux qu'il doit être enfin capable de faire, que des spéculateurs cupides comme l'honorable Robert Smith, propriétaire des forêts du canton de Bristol, retiennent incultes des terrains dont ils attendent un grand accroissement de valeur avant de les livrer à la colonisation.

Le gouvernement devrait enfin, dans toutes les localités importantes, créer des fermes modèles, qui serviraient d'exemplaires à l'initiative de scolons, et les empêcheraient de s'attarder dans la routine ou dans des expériences inutiles et ruineuses.

Et l'on voit donc, par ce simple exposé, que s'il n'y a rien qui paraisse bien neuf aujourd'hui dans tout ce plan d'action gouvernementale, et rien que

nous n'ayons lu souvent dans nos journaux, il n'en est pas moins juste de remarquer que Gérin-Lajoie a bien vu, en 1860, ce qu'il faut regarder comme des données essentielles du problème de la colonisation ; et n'y avait-il pas quelque mérite à les préciser, s'il est vrai que ce problème, jusqu'ici compliqué d'intérêts contraires qu'on ne sait pas accorder, attend encore, et depuis plus de cinquante ans, comme on le disait il y a quelques jours au Parlement, sa difinitive solution ?

Quant à la part du colon, Gérin-Lajoie ne pouvait manquer de la faire large et active, puisqu'aussi bien c'est pour la décrire qu'il entreprenait son roman. Le colon type, le colon idéal c'est Jean Rivard, « l'homme carré » dont parlaient Napoléon 1er et Pierre Gagnon. Nous ne pouvons rappeier ici toute l'économie de sa ferme et de sa maison. Ce serait trop long, et peut-être qu'ainsi résumé ce serait fastidieux. Jean Rivard, d'ailleurs, a un jour livré à Gérin-Lajoie lui-même, qui visitait Rivardville, le secret de sa prospérité. Il se réduit à ceci : défricher un sol fertile ; cultiver avec méthode ; réserver sur son lot un coin, une parcelle de forêt nécessaire pour fournir le bois d'œuvre et le bois de chauffage ; fortifier sa santé par un travail assidu, mesuré et constant ; se lever de bonne heure, et surveiller soi-même le train de la ferme ; ne pas faire de dettes ; ne pas trop agrandir sa propriété ; tenir un journal des opérations de la ferme, et un registre des recettes et des dépenses ; puis enfin, et c'est peut-être plus important que tout le reste, épouser Louise Routier !

***

Jean Rivard est donc surtout un roman social. Et il vaut, d'abord et avant tout, par la thèse qui y est développée, par l'intérêt général qu'il présente, par les scènes de vie coloniale qu'il raconte, par le très large tableau rustique qu'il déroule sous les yeux du lecteur.

C'est l'impression d'ensemble que l'on en reçoit qui fait sa première valeur éducative, et qui lui assurerait pour longtemps, s'il était plus connu, une bienfaisante influence sur l'esprit de nos populations agricoles. Mais les effets d'ensemble sont déterminés eux-mêmes par l'agencement plus ou moins artistique des parties ; d'autre part, un tableau ne peut valoir si, dans le jeu plus ou moins savant des ombres et des lumières, n'apparaissent en bonne posture et en un relief satisfaisant les personnages. C'est pourquoi il peut être intéressant de suivre à travers les pages de *Jean Rivard*, d'étudier sur la toile où l'auteur les a peints, les héros de notre « roman du colon. »

***

Et c'est d'abord Jean Rivard lui-même qui s'offre le premier à nos regards puisque c'est lui que l'on aperçoit toujours au premier plan, et dont le geste se dessine plus nettement et se déploie sans cesse sur le fond un peu sombre de la forêt de Bristol.

Jean Rivard, c'est, au surplus, le personnage en qui l'auteur a mis toutes ses complaisances, c'est celui qui porte dans sa vie active les rêves les plus

chers, mais irréalisés, de Gérin-Lajoie. Celui-ci a très amoureusement façonné ce colon ; il l'a fait aussi grand que pourraient être tous nos colons ; il a soigneusement posé sur son front quelques reflets de cet idéal d'agriculteur qui hanta toujours son imagination.

Gérin-Lajoie a même voulu donner à Jean Rivard des noms familiers, des noms qui pourraient lui rappeler le foyer paternel, créer en lui l'illusion consolante que ce héros lui était un frère. Ce héros s'appelle Jean en souvenir du premier Gérin dont fassent mention nos archives canadiennes : soldat vaillant venu de Grenoble en 1750 pour guerroyer contre les Anglais, et qui, après la capitulation, se fixa à Yamachiche, où il fonda la dynastie rurale si estimée, et si persévérante, des Gérin-Lajoie. Il s'appelle Rivard, parce que la grand'mère de l'auteur avait nom Ursule Rivard dit Laglanderie, et qu'elle aima beaucoup son petit-fils, le petit Antoine qu'elle avrait tant désiré voir un jour « chanter la messe et faire le prône. » Il naît à Grandpré vers 1824, appelé sans doute à la vie par Gérin-Lajoie lui-même qui naissait cette année-là à Yamachiche, vieille paroisse riveraine, découpée dans le fief de Grandpré sur les bords du lac Saint-Pierre. On nous assure [1] même que la maison où naquit Jean Rivard, et « le hangar, le fournil, la grange et les deux autres bâtiments de la ferme nouvellement blanchis à la

---

(1) Nous devons ces renseignements précieux, et bien d'autres, à Mgr Denis Gérin, curé de Saint-Justin, frère de l'auteur, et à M. Léon Gérin, fils de l'auteur de *Jean Rivard*. Nous les remercions ici de l'empressement avec lequel ils ont bien voulu nous communiquer leurs souvenirs de famille.

chaux » [1] sont les mêmes que la maison et les bâtiments où s'écoula l'enfance de Gérin-Lajoie.

Que si le père de Jean Rivard s'appelle Jean-Baptiste, au lieu que celui de notre auteur portait le nom d'Antoine qu'il légua à son fils aîné, c'est que sans doute Gérin-Lajoie, que son patriotisme faisait dévot au patron des Canadiens français, a voulu marquer comment son personnage, né de Jean-Baptiste Rivard, apportait de son berceau même le culte traditionnel et toutes les vertus de sa race.

C'est dans le canton de Bristol, au cœur des Bois-Francs, que Jean Rivard s'en ira abattre la forêt, et qu'il fondera la paroisse si active de Rivardville. Serait-il téméraire d'affirmer que Rivardville, c'est ce Drummondville si prospère que Gérin-Lajoie visitait en 1862, où il recevait l'hospitalité de cet abbé Jean-Octave Prince, qui fut l'un de ses plus chers compagnons d'étude, et qu'il a fait revivre dans son roman sous le nom de l'abbé Octave Doucet, premier missionnaire et curé de Rivardville ? Nous savons par une lettre très enthousiaste que Gérin-Lajoie écrivit au retour de ce voyage, qu'il fut ravi par toutes les promesses d'avenir qu'offrait ce pays de colonisation, et qu'il aurait voulu voir deux de ses frères s'y établir. Ces deux frères, Gérin-Lajoie les a donnés à Jean Rivard, et tous deux sont allés, dans l'imagination de l'auteur, faire fortune à Rivardville. [2]

Voilà bien des raisons de confondre Antoine Gérin-Lajoie et Jean Rivard, et de penser que l'un

(1) *Jean Rivard*, I, 137.
(2) *Jean Rivard*, II, 54.

a voulu s'identifier avec l'autre, ou mettre dans la destinée de l'autre le meilleur de sa jeunesse et de ses espérances. Gérin-Lajoie se retrouve encore, et se prolonge en Gustave Charmenil, le jeune étudiant qui promène à travers Montréal la nostalgie de son âme toujours désabusée. Et sans doute Gustave Charmenil représente plus exactement que Jean Rivard le personnage de l'auteur, quand celui-ci avait vingt ans. Mais Gérin-Lajoie n'en sera que plus à l'aise pour donner à Jean Rivard, à celui qui fut ce que lui-même aurait voulu être et qu'il n'a jamais été, toutes les vertus, toutes les qualités qu'il pouvait concevoir, et qu'il mit, sans retour d'amour-propre, et sans crainte qu'on l'accusât de sotte vanité, au compte du héros principal de son livre.

***

Aussi bien, le caractère (1) de Jean Rivard est-il le plus riche, le plus attachant qu'il y ait dans ce roman. L'auteur concentre sur l'étude de ce caractère ses facultés d'observation ; il ne s'attarde pas à décrire ce jeune homme de dix-neuf ans ; il ne veut pas qu'on fixe longtemps ses yeux sur ce qui ne saurait être que le portrait physique du personnage. Il

---

(1) Nous croyons devoir avertir le lecteur que cette étude du caractère de Jean Rivard a été donnée sous forme de conférence. Elle devait donc offrir une vue d'ensemble des états d'âme de ce colon. C'est pourquoi on y retrouvera l'indication de quelques faits ou de quelques actions que nous avons déjà signalés dans l'analyse du roman qui commence cet article. Les faits étant ici présentés sous un autre jour, et groupés au point de vue spécial de l'étude d'un caractère, nous avons pensé que nous pouvions maintenir ces répétitions.

ne dit de ses qualités extérieures que juste ce qu'il faut pour qu'on y voit passer le rayonnement d'une grande âme.

« C'était un beau jeune homme brun, de taille moyenne. Sa figure pâle et ferme, son épaisse chevelure, ses larges et fortes épaules, mais surtout des yeux noirs, étincelants, dans lesquels se lisait une indomptable force de volonté, tout cela, joint à une âme ardente, à un cœur chaud et à beaucoup d'intelligence, faisait de Jean Rivard un caractère remarquable et véritablement attachant. » Et pour satisfaire sans doute les lecteurs du roman qui s'imaginent que le héros principal ne peut être intéressant s'il ne joint à ses vertus les dons de l'élégance mondaine et frivole, Gerin-Lajoie ajoute : « Trois mois passés au sein d'une grande cité, entre les mains d'un tailleur à la mode, d'un coiffeur, d'un bottier, d'un maître de danse, et un peu de fréquentation de ce qu'on est convenu d'appeler le grand monde, en eussent fait un élégant, un fashionable, un dandy, un cavalier dont les plus belles jeunes filles eussent raffolé. » (1)

C'est au sortir du collège que Jean Rivard se présente pour la première fois aux lecteurs. L'étudiant vient d'interrompre, à cause de la mort de son père, qui a brisé l'équilibre du budget de famille, ses études de rhétorique. Et Jean Rivard emporte nécessairement du collège des habitudes, des goûts, des tendances qui réapparaîtront souvent à la surface de la vie. On n'a pas impunément dressé son esprit

---

(1) Cf. *Jean Rivard*, I, 2.

à la méditation et aux rêves enthousiastes d'une studieuse adolescence ; ou n'a pas, sans qu'il en reste quelque chose, feuilleté Virgile et Homère, traduit Démosthène ou César, crayonné des levers de soleil, ou esquissé des gestes d'éloquence ; on n'a pas, sans qu'il s'en imprime sur la vie une trace ineffaçable, courbé longtemps son front sur les livres, et souhaité pour un long avenir les joies nobles du labeur intellectuel. Et donc, Jean Rivard emportera dans la forêt de Bristol, mêlée aux prosaïques ambitions du colon, la délicate sensibilité de l'étudiant. Il y sera tout à la fois capable de rude travail, et capable de rêveries sentimentales. Ces deux activités s'exerceront parfois en sens contraire, et provoqueront dans l'existence de Jean Rivard les plus pénibles conflits. Et ce ne sera pas le spectacle le moins instructif du roman, que celui d'un jeune homme, exilé volontaire dans la forêt inhabitée, luttant contre ses propres ennuis, contre tous ses dégoûts du moment, pour rester fidèle à lui-même, et pour fixer dans le sacrifice l'inconstance de ses vingt ans.

Au surplus, Jean Rivard, à cause même de sa sensibilité affinée au contact des livres et par toutes les émotions de la vie du collège, goûtera plus que ne le font d'ordinaire les colons, ce qu'il y a de beauté, de grandeur, et de poésie dans la vie des forestiers. Gérin-Lajoie nous en avertit lui-même : son héros « avait une âme naturellement sensible aux beautés de la nature, et les spectacles grandioses, comme les levers et les couchers du soleil, les magnifiques points de vue, les paysages agrestes, étaient pour lui autant de sujets d'extase. » (1) L'automne dans les bois,

(1) *Jean Rivard*, I, 40.

avec son décor changeant et ses couleurs si vives, procurait à Jean les plus douces émotions. Et l'hiver lui-même, le premier hiver qu'il passa dans la forêt, lui apparut éclatant à la fois de blancheur et de gaieté.

« La terre, déclare l'auteur en un style qui rappelle un peu le rhétoricien inexpérimenté qu'était Jean Rivard, la terre lui apparut comme une jeune fille qui laisse de côté ses vêtements sombres pour se parer de sa robe blanche. Aux rayons du soleil, l'éclat de la neige éblouissait la vue, et quand la froidure ne se faisait pas sentir avec trop d'intensité, et que le calme régnait dans l'atmosphère, un air de gaieté semblait se répandre dans toute la forêt. Un silence majestueux qui n'était interrompu que par les flocons de neige tombant de temps en temps de la cime des arbres, ajoutait à la beauté du spectacle. Jean Rivard contemplait cette scène avec ravissement. » (1)

N'y avait-il pas jusqu'à l'ouragan secouant la forêt, et la faisant mugir comme une mer en furie qui faisait entrer l'âme du jeune colon dans les plus vifs transports. « Il pouvait alors rester assis dans sa cabane, et mettant de côté ses livres ou ses outils, il sortait en plein vent pour contempler le spectacle des éléments déchaînés ; il se sentait comme en contact avec la nature et son auteur. » (2)

Idéaliser sa vie, c'est-à-dire répandre, à force d'imagination et à force de sentiments, sur tout ce qui l'entourait les couleurs et les impressions les plus

---

(1) *Jean Rivard*, I, 52.
(2) *Jean Rivard*, I, 52.

riantes, et rapporter à quelque souvenirs classiques les événements quelconques, et parfois les plus insignifiants de son existence, voilà bien à quoi tâchait, pour se donner du cœur, le rhétoricien bûcheron. Gérin-Lajoie précise fort bien cet état d'âme dans une lettre que Jean Rivard écrivait, un mois après son arrivée dans la forêt, à son ami Gustave Charmenil.

« Je vais te donner une courte description de mon établissement. Je ne te parlerai pas des routes qui y conduisent ; elles sont bordées d'arbres d'un bout à l'autre ; toutefois je ne te conseillerais pas d'y venir en carosse... Quant à ma résidence, ou comme on dirait dans le style citadin, à Villa Rivard, elle est située sur une charmante petite colline ; elle est en outre ombragée de tous côtés par d'immenses bosquets des plus beaux arbres du monde. Les murailles sont faites de pièces de bois arrondies par la nature... Le plafond n'est pas encore plâtré, et le parquet est à l'antique, justement comme dans Homère. C'est délicieux. Le salon, la salle à diner, la cuisine, les chambres à coucher ne forment qu'un seul et même appartement. — Quant à l'ameublement, je ne t'en parle pas ; il est encore, s'il est possible, d'un goût plus primitif. Toi qui es poète, mon cher Gustave, ne feras-tu pas mon épopée un jour ? [1]...

Mais il en coûte parfois aux héros de l'épopée coloniale de tailler dans la forêt leur poème merveilleux. Jean Rivard devait l'éprouver souvent. La nature sauvage et vierge a des spectacles qui enchantent ; elle a aussi des monotonies qui lassent, et qui

(1) *Jean Rivard*, I, 51.

troublent ce fond d'éternelle tristesse que nous portons en nous-mêmes. Et justement, ceux-là qui ont une âme plus délicate, plus capable de goûter la poésie des choses, sont aussi mieux préparés à en savourer l'amertume.

Jean Rivard eut donc ses jours de sombre ennui. A vingt ans on s'habitue mal à l'immense et infinie solitude. Et pour peu que l'on ait développé en soi le besoin des affections, on supporte mal le silence et le vide profond de l'isolement. Jean Rivard devait regretter parfois son village, et la maison paternelle. Il éprouva dans les bois de Bristol quelque chose des intimes chagrins que promena René dans nos forêts d'Amérique. « La chute des feuilles, le départ des oiseaux, les vents sombres de la fin de novembre furent la cause de ses premières heures de mélancolie. Puis, lorsque plus tard un ciel gris enveloppa la forêt comme d'un vêtement de deuil, et qu'un vent du nord ou du nord-est, soufflant à travers les branches, vint répandre dans l'atmosphère sa froidure glaciale, une tristesse insurmontable s'emparait parfois de son âme, sa solitude lui semblait un exil, sa cabane un tombeau. » [1]

Cependant jamais ces accès de tristesse n'abattirent tout à fait Jean Rivard. Il s'empressait plutôt de secouer sa mélancolie, de sécher quelques larmes que le souvenir de Grandpré faisait parfois monter à ses yeux. Le travail est le meilleur remède d'ennui : et fort heureusement, il y avait en Jean Rivard, à côté de l'étudiant frais émoulu, à côté du jeune

(1) *Jean Rivard*, I, 53.

rêveur, et du romantique sensible, il y avait le colon réaliste, l'homme d'action.

Au collège où il avait étudié, Jean Rivard entendait souvent le directeur répéter à ses élèves la classique maxime, que le bon Lhomond avait convertie en exemple pour sa grammaire latine : *labor omnia vincit.* Cette devise, il la voulut sienne, et c'est l'une des choses les plus précieuses que Jean Rivard rapporta de son cours d'étude. Il avait même parfois une singulière façon de traduire en français cet axiome latin. L'un de ses frères qui n'approuvait guère son projet et lui demandait un jour avec quoi il prétendait réaliser ses rêves de fortune ? « Avec cela, » dit laconiquement Jean Rivard, en montrant ses deux bras ! Et il y avait dans ce geste expressif le sens plein de sa devise. (1)

Donc, cet écolier transporté en pleine forêt, était un laborieux ; c'était un « bûcheur, » et ce mot de l'argot scolaire prend ici toute sa force significative.

Le travail physique répugna bien d'abord, quelquefois, à ses membres peu exercés, et le fatiguait et l'épuisait ; mais Jean Rivard s'y entraîna et il s'y habitua, et il s'y complut. « Ce travail des bras d'abord si dur, si pénible, devint pour lui comme une espèce de volupté. » (2) Et dès lors, l'on ne cesse plus de voir à travers les pages du roman, comme à travers les arbres de la forêt, la silhouette toujours active du jeune colon.

Après le tableau des premiers défrichements (3)

---

(1) *Jean Rivard,* I, 26.
(2) *Jean Rivard,* I, 40.
(3) *Jean Rivard,* I, 37-47.

où il convenait que Gérin-Lajoie esquissât d'abord l'attitude de son héros, et nous le fît voir s'attaquant aux grands arbres des bois séculaires, faisant à coup de hache dans la forêt la première trouée lumineuse, il n'est pas de récits plus révélateurs de la vie du colon que ceux des premières semailles et de la première récolte.

Semer à travers les souches noircies des terres neuves était aussi peu compliqué que cela était pénible. Quel travail que celui qui consiste à préparer le terrain qui doit recevoir cette première semence ! Depuis le milieu d'avril jusqu'à la fin de juin, Jean Rivard et Pierre Gagnon s'y livrèrent sans relâche. « Rarement le lever de l'aurore les surprit dans leur lit, et plus d'une fois, » ajoute l'auteur dans un style peut-être trop homérique, « plus d'une fois la pâle courrière des cieux éclaira leur travaux de ses rayons nocturnes. » (1) Et selon son habitude, Gérin-Lajoie jette sur ces champs de labour et sur les durs travaux de ses personnages le voile discret d'une simple poésie ; ou bien il les transforme et les relève par des réflexions de la plus forte et de la plus chrétienne philosophie.

Jean Rivard est fatigué, « son corps est harassé, mais son âme jouit, son esprit se complaît dans ces fatigues corporelles. Il est fier de lui-même. Il sent qu'il obéit à la voix de celui qui a décrété que l'homme gagnera son pain à la sueur de son front. Une voix intérieure lui dit aussi qu'il remplit un devoir sacré envers son pays, envers sa famille, envers lui-même : que lui faut-il de plus pour rani-

---

(1) *Jean Rivard*, I, 88.

mer son énergie ? » (1) Et puis il y a les rêves qui viennent enchanter le sommeil reposant du colon ! Rêves bienfaisants et purs où l'on voit dans la plaine croître l'espérance du semeur et onduler l'or des moissons ! « S'il rêve, il n'aura que des songes paisibles, riants, car l'espérance aux ailes d'or planera sur sa couche. » Et Gérin-Lajoie ajoute avec son style tout plein de choses qu'il exprime : « De ses champs encore nus, il verra surgir les jeunes tiges de la semence qui en couvriront d'abord la surface comme d'un léger duvet, puis insensiblement s'élèveront à la hauteur des souches ; son imagination le fera jouir par anticipation des trésors de sa récolte. Puis, au milieu de tout cela, et comme pour couronner ces rêves, apparaîtra la douce et charmante figure de sa Louise bien-aimée, lui promettant des années de bonheur en échange de ses durs travaux. » (2)

Au bout de quelques mois, le soleil et Dieu aidant, le premier rêve du colon devint une réalité. On fit la récolte : épilogue nécessaire de tous les poèmes du semeur. Avouons qu'ici Gérin-Lajoie a manqué le coup de nous faire voir à l'œuvre, et au premier plan de tableaux qui eussent ajouté du prix à son livre, Jean Rivard et son infatigable compagnon. Quoi de plus pittoresque, — du moins aperçu à travers le prisme des descriptions — que les scènes rustiques du coupage des grains, de l'engerbage, de l'engrangement, du battage et du vannage ! Et l'auteur de Jean Rivard aurait pu fixer pour l'instruction des lecteurs de la ville, et aussi pour tous les lec-

---

(1) *Jean Rivard,* I, 88-89.
(2) *Jean Rivard,* I, 89.

teurs d'aujourd'hui, tant de détails, tant de vieilles habitudes, tant de traits charmants de nos anciennes mœurs agricoles ! Il ne l'a pas fait, croyant, à tort, que le récit de ces « diverses opérations » aurait été fastidieux. Et le chapitre qu'il a consacré à la première récolte, privé de ces développements, et de cette couleur locale, un peu terne dans ses récits austères, n'est guère rempli que des calculs les plus précis et les plus pratiques. Il arrive même que l'auteur y parle un peu de tout, excepté de la récolte. De celle-ci il retient seulement, et il apprend au lecteur, ce qui peut le mieux engager les jeunes gens à suivre Jean Rivard dans la forêt, à savoir le chiffre exact et merveilleux des minots qu'ont rapportés les arpents de terre que Jean avait semés en blé, en avoine, en orge, en sarrazin, en pois, en patates, et en légumes. Ce procédé, sans doute, se prête mal aux narrations artistiques ; mais c'est tout de même une façon assez ingénieuse de peindre l'homme d'action que fut Jean Rivard, que de nous le faire voir riche des fruits de son travail, entouré de tous ces quatre-vingts minots de blé, cent soixante minots d'avoine, quarante minots d'orge, mille minots de légumes, etc., qui font à ce tableau le plus rustique ornement. Et cela nous donne comme une première esquisse de ce chapitre tout plein de chiffres séducteurs, que Gérin-Lajoie intitulera plaisamment : « Un chapitre scabreux. »

Puis Gérin-Lajoie, aussi fier que Jean Rivard du produit de sa première récolte, entonne tout aussitôt un hymne au travail, où le lyrisme ne s'élève un moment que pour raser encore le sol où le retient évidemment la pensée du prosateur. Et ce chapitre

composite se termine par une pressante exhortation adressée aux jeunes gens que l'oisiveté ennuie ou corrompt, qui redoutent le travail comme l'esclave redoute sa chaîne, et qui, pour ne pas se faire colon comme Jean Rivard, ignorent de quel bonheur ils sont privés !

Jean Rivard ne sortira guère plus de ce champ où il applique son activité. Lorsque surtout il aura conduit dans sa maison nouvellement construite la jeune fille qui de temps à autre le rappelait encore à Grandpré, il ne s'occupera plus que de l'exploitation raisonnable, méthodique et logique de sa ferme. Des cent acres de terre qu'il possède, il connaît à fond la nature de chacun, la qualité du sol, des bois, et les accidents topographiques du terrain. Il en a dressé une carte très détaillée, qu'il appelle pompeusement « la carte de son royaume. » (1) Et quand Louise franchira pour la première fois le seuil de sa maison, Jean déploiera tout de suite sous son regard la carte officielle de « ce royaume » dont elle sera désormais la reine.

Il parut même qu'après ce mariage l'activité de Jean redoubla d'intensité, sans que pour cela ses fatigues se fussent accrues. « Lorsqu'après cinq ou six heures de travail, il retournait à sa maison et qu'il apercevait de loin sur le seuil de sa porte sa Louise qui le regardait venir, ses fatigues s'évanouissaient ; il rentrait chez lui l'homme le plus heureux de la terre. » (2) Et les joies laborieuses du jeune colon et de sa femme devinrent plus intenses encore

---

(1) *Jean Rivard*, II, 12.
(2) *Jean Rivard*, II, 14.

lorsque, penchés tous deux sur un berceau, ils se purent reposer de leur tâche quotidienne en y regardant sourire à leur amour, un enfant, un tout petit colon, avec de beaux grands yeux limpides où semblait se refléter déjà l'image de la forêt !

Cependant l'action de Jean Rivard ne fut pas toujours limité au défrichement de sa terre, et à des œuvres d'intérêt surtout personnel : elle devait bientôt et peu à peu s'étendre, rayonner autour de lui, devenir éminemment sociale. L'exemple courageux de ce jeune homme avait attiré dans la forêt de Bristol de vaillants imitateurs.

On vint se grouper autour de Jean Rivard ; et lui, l'ouvrier de la première heure, le colon instruit, « l'homme carré » que Pierre Gagnon avait si pittoresquement défini, capable de la tête autant que des bras, [1] devint tout naturellement le conseiller, l'ami, le chef des nouveaux défricheurs. Et il pouvait écrire un jour à son ami Gustave Charmenil : « Outre mes travaux de défrichement, qui vont toujours leur train, j'ai à diriger en quelque sorte l'établissement de tout le village. Ne sois pas surpris, mon cher Gustave si tu entends dire un jour que ton ami Jean Rivard est devenu un fondateur de ville. » [2]

Jean Rivard devait, en effet, fonder une ville, qui lui prit beaucoup de son activité, et jusqu'à son nom. C'est lui qui en fit le plan, qui en traça sur la carte les rues, et qui marqua la place où l'on élève-

---

(1) *Jean Rivard*, II, 227.
(2) *Jean Rivard*, I, 53.

rait plus tard les principaux édifices publics. (1) C'est lui, surtout, qui organisa dans ce centre nouveau la vie sociale, et qui lui communiqua tout l'esprit dont il était animé. Juge de paix, maire de Rivardville, avant d'être député au Parlement, il n'usa jamais de son influence que pour établir sur la base solide des plus fortes vertus civiques et morales la fortune de son village. Sans doute, Jean Rivard fut un député médiocre, et il ne sut jamais assez lui-même ce qu'il était allé faire à Québec ; mais, en revanche, dans la sphère plus humble de la vie municipale et régionale, il fut le citoyen le plus entreprenant, et l'instigateur le plus hardi de tous les progrès. Les questions scolaires, aussi bien que les questions d'économie rurale et domestique, étaient par lui sagement résolues, et les oppositions systématiques, mesquines, et jalouses que lui suscita parfois Gendreau-le-Plaideur ne purent jamais entamer son autorité.

Aussi bien, cette autorité reposait-elle sur un grand fond de vertus et sur les mérites personnels les plus incontestés.

Gérin-Lajoie, dessinant d'une main ferme, parfois si rude, le portrait du colon, a voulu réunir en lui toutes les qualités traditionnelles et acquises qui font chez nous si digne de tous les respects l'habitant canadien.

Non seulement Jean Rivard est un défricheur à la fois sensible et actif, et non seulement il est âpre à la besogne et persévérant, mais il est foncièrement

---

(1) *Jean Rivard,* I,57.

honnête, juste, désintéressé, généreux. Et il est tout cela à la fois, parce qu'il est aussi et tout d'abord foncièrement chrétien.

N'est-il pas vrai que, dans notre pays, le christianisme du colon est d'une qualité, d'une valeur toute spéciale ? Il est plus ingénu, plus confiant, plus dévoué, plus complet peut-être, que le christianisme des gens de nos vieilles paroisses — encore que beaucoup de nos vieilles paroisses aient conservé la plupart de leurs vertus traditionnelles. Le colon n'ignore pas que la hache et la croix font en ses mains le plus puissant faisceau ; que c'est elles qui ont ensemble tracé dans nos forêts les grandes routes de la fortune et de la civilisation ; et qu'à toutes les phases de notre histoire nationale, il n'eut jamais, lui, le colon travailleur et fatigué, de meilleur soutien, de plus assidu consolateur, que l'homme de la croix, le missionnaire ! Quand le jeune bûcheron quitte pour la première fois le foyer paternel où se multiplient les enfants, et qu'il part à la conquête d'une terre à défricher, il emporte avec lui, dans la forêt, sans doute, le regret des joies familiales pour un moment supprimées, mais aussi la foi de ses parents, l'exemple des vertus domestiques, le chapelet de sa première communion, et, comme Jean Rivard, une *Imitation de Jésus-Christ* que lui aura confiée sa Louise bien-aimée. Et dans l'humble cabane où chaque soir il revient, le jeune colon garde les chrétiennes habitudes de son enfance, il prie le Dieu des paysans, celui que priait son père, le Dieu qui chaque année renouvelle la forêt, fait pousser les blés, et préserve de tout dommage la moisson prochaine. Et jamais la joie de ce rude travailleur n'est plus

vive ni plus profonde que le jour où il voit apparaître, venir à lui, à travers les arbres de la forêt et l'enchevêtrement des abatis, la soutane déchirée du brave missionnaire !

L'homme de Dieu, l'apôtre de la colonisation, Jean Rivard l'accueillait d'autant plus volontiers que l'abbé Doucet, qui visita le premier le canton de Bristol, était un de ses camarades de collège. Ce fut un prêtre, l'abbé Leblanc, (1) qui persuada Jean Rivard de s'en aller abattre la forêt, et c'est un autre prêtre l'abbé Doucet qui fut toujours le conseiller prudent du jeune colon, qui associa aux initiatives de Jean son activité personnelle, et prépara avec lui la fortune de Rivardville. Si bien que le jour où l'on érigera dans quelque ville de nos pays de colonisation le groupe symbolique du colon canadien appuyé sur l'épaule du missionnaire, on ne pourra mieux choisir pour les représenter tous deux que Jean Rivard et l'abbé Doucet, le premier colon et le premier apôtre du canton de Bristol.

***

Mais peut-être ce groupe serait-il incomplet si on n'avait soin d'y ajouter, pour en faire la signification plus large et plus précise, le personnage de cette femme forte qui fut la compagne de Jean Rivard, Louise Routier. Et cette femme, il la faudrait sculpter dans l'attitude modeste, simple et digne, que Gérin-Lajoie lui a donnée, avec ce costume

---

(1) Gérin-Lajoie a voulu personnifier dans l'abbé Leblanc, un ancien curé de Yamachiche, M. Dumoulin, celui-là même qui avait engagé son père à lui faire faire un cours d'étude.

d'étoffe domestique, dont il l'a revêtue, et qui la faisait, aux yeux de Jean Rivard, toujours aussi charmante que le jour de ses noces. (1)

Aussi bien, Jean Rivard ne peut aller à l'histoire sans Louise Routier : le colon canadien partage toujours avec sa vigoureuse compagne l'honneur et la prospérité de sa maison. Louise Routier (2) est le type parfait de la jeune fille, élevée loin des villes, en pleine nature, en pleine vie rurale. Elle a grandi au soleil qui faisait s'épanouir les fleurs du jardin familial, et elle n'a jamais respiré que le parfum des saines vertus domestiques. Elle aime fortement, mais discrètement : Gérin-Lajoie ajoute, et beaucoup de lecteurs avec lui : elle aime « comme sait aimer la femme canadienne. » (3)

Et c'est pour cela que les amours de Jean Rivard et de Louise furent les moins tourmentées qui se puissent concevoir. Gérin-Lajoie s'est abstenu de nous distraire de son sujet par des épisodes romanesques qui eussent ôté à son livre toute vraisemblance. La passion y est calme, maîtresse d'elle-même, quelquefois inquiète, jamais affolée. Il y a même beaucoup de timidité dans les aveux de ces jeunes gens, et l'on songe, à les entendre, à certains amoureux des comédies de Marivaux, que la seule conscience de leur passion fait déjà rougir. Le cœur de Louise

---

(1) *Jean Rivard*, II, 197.

(2) Louise Routier doit son nom à une famille Routier que Gérin-Lajoie connut pendant son séjour à Montréal, de 1846 à 1849. M. Routier avait quatre grandes filles, de grande distinction. L'aînée, dit-on, fit une vive impression sur notre auteur. Trop pauvre pour songer à se marier, Gérin-Lajoie crut devoir s'éloigner. Il garda de cette famille le plus affectueux souvenir.

(3) *Jean Rivard*, I, 195.

se déclare, s'ouvre tout entier, et il se laisse pleinement connaître dans cette phrase que la jeune fille écrivit un jour à Jean Rivard, anxieux de savoir si un jeune galant toujours endimanché, de Grandpré, ne l'avait pas supplanté : « Si je vous semble légère quelquefois, je ne le suis pas au point de préférer celui qui a de jolies mains blanches, parce qu'elles sont oisives, à celui dont le teint est bruni par le soleil parce qu'il ne redoute pas le travail. Je regarde au cœur et à la tête avant de regarder aux mains. »[1] Réponse toute simple, inspirée par l'amour le plus raisonnable, et qui valut à Louise, au mois d'avril prochain, un délicieux cœur de sucre !

Une « blonde » comme celle-là sera, au foyer de Jean Rivard, l'épouse accomplie : bienveillante pour tous, secourable aux pauvres, pieuse, économe. Elle fera surtout une excellente femme de ménage ; elle mettra de l'ordre et de la propreté dans sa maison : « les planchers étaient toujours si jaunes chez Jean Rivard qu'on n'osait les toucher du pied ; et les petits rideaux qui bordaient les fenêtres étaient toujours si blancs que les hommes n'osaient fumer de peur de les ternir. »[2]

Mais Louise Routier savait surtout mettre de la gaieté à son foyer, de la belle humeur et de l'entrain ; elle faisait la vie heureuse à son mari, et elle façonnait dans la joie, dans le travail, et dans la vertu l'âme des nombreux enfants que le bon Dieu lui avait donnés.

C'est une femme comme celle-là que Gérin-

---

(1) *Jean Rivard*, I, 158.
(2) *Jean Rivard*, II, 196.

Lajoie, qui souhaita si longtemps s'établir sur une terre, avait rêvée pour sa maison de cultivateur : « Il me semble me voir sur les bords de la rivière Nicolet, ayant une coquette demeure, une jolie femme, musicienne, des amis dignes de ce nom, une belle et bonne terre que je cultiverais avec succès. » (1)

Gérin-Lajoie n'ayant pu réaliser son rêve d'agriculteur, c'est Jean Rivard qui eut cette bonne fortune. Gérin-Lajoie mit dans la vie de ce personnage toutes ses affections et toutes ses longues espérances. Il alla jusqu'à lui confier la femme qui eût partagé ses travaux ; et d'elle aussi bien que de Jean Rivard, il fit le modèle de l'activité et de la vertu domestiques.

***

C'est encore pour qu'il entrât davantage et tout entier dans son roman, que Gérin-Lajoie s'y est dédoublé, et représenté tout ensemble sous les traits de Jean Rivard, et ceux de Gustave Charmenil. Et comme Jean Rivard fut toute sa vie ce qu'aurait voulu être Gérin-Lajoie, Gustave Charmenil fut ce que devint vraiment à vingt ans notre auteur, et ce qu'il n'aurait jamais voulu devenir. Étudiant pauvre, besogneux, courant à Montréal les bureaux d'une fois ce qu'expérimenta Gérin-Lajoie lui-même, à savoir « qu'il n'y a pas de travail plus pénible que d'avocat pour y trouver de l'emploi, éprouvant plus

---

(1) Extrait des *Mémoires* manuscrits de Gérin-Lajoie, cité par l'abbé Casgrain, dans sa biographie de Gérin-Lajoie. Voir *Œuvres Complètes* de l'abbé Casgrain, II, 503. C'est le 12 octobre 1849 que Gérin-Lajoie traçait les lignes que nous venons de citer.

celui de chercher du travail. » (1) Timide, peu capable de forcer la destinée, inhabile à faire valoir aux yeux du monde toutes les ressources de son talent et de sa volonté, passant d'une mésaventure à une autre, voilà ce que fut Gérin-Lajoie lui-même, et ce que recommença pour lui Gustave Charmenil. Et pour que personne ne doutât de cette identification des personnages, Gérin-Lajoie prêta à l'étudiant ce nom de Gustave Charmenil que, dans un projet d'autobiographie que l'on a retrouvé dans ses cahiers, il s'était donné à lui-même. (2)

Si, d'ailleurs, Gérin-Lajoie a tant insisté sur ce rapprochement, et sur les déceptions et les déboires de Gustave Charmenil, ce fut pour mieux marquer l'erreur de tant de jeunes gens instruits qui dédaignent la carrière de l'agriculteur, qui s'obstinent à rechercher une profession libérale, et s'en vont traîner sur le pavé des grandes villes les restes de leurs illusions. Du temps de Gérin-Lajoie, comme encore aujourd'hui, on se fût étonné qu'un jeune homme qui avait des études classiques, ne se fît pas avocat, médecin, notaire ou prêtre. Déjà, d'ailleurs, l'on

---

(1) *Jean Rivard*, I, 73. — Lettre de Gustave Charmenil à Jean Rivard.

(2) Ce projet d'autobiographie se trouve dans un cahier qui porte la date de 1862, de l'année même où Gérin-Lajoie publiait dans les *Soirées Canadiennes* la première partie de Jean Rivard.

Gérin-Lajoie était sous l'impression que sa famille comptait des Charmenil parmi ses ancêtres maternels. Par suite d'une mauvaise lecture du recensement de 1681, on avait cru que le nom de la femme de Jean Gélinas, ancêtre maternel d'Antoine Gérin-Lajoie, était Françoise Charmenil. Or, des actes notariés récemment découverts par M. F.-L. Desaulniers, ont permis de rectifier cette leçon. L'acte de mariage de Jean Gélinas, daté du 27 octobre 1667, donne, comme nom de sa femme, « Françoise Charles Desmeni,» Voir *Saint-Guillaume d'Upton*, p. 128, par F.-L. Desaulniers.

se plaignait que les professions libérales fussent encombrées, et il n'était donc pas inutile de mettre sous les yeux du lecteur de ce temps, de faire se mouvoir sous leurs regards, le personnage inquiet, désenchanté, morfondu, d'un râté. La thèse de Jean Rivard ne pouvait que s'en trouver singulièrement fortifiée. Et Gérin-Lajoie avait assez d'humilité pour prêter quelque chose de sa propre vie à cette cruelle démonstration.

Au surplus, Gustave Charmenil comprit lui-même l'erreur de sa jeunesse. Ses journées vides et affamées,ses bottes trouées et ses pantalons râpés l'avertissaient assez qu'il n'était dans la société qu'un être inutile, encombrant, déclassé. N'y eût-il pas jusqu'à ses amours rentrées ou méconnues qui firent son destin plus lamentable. Il n'osait aimer, parce qu'il était trop pauvre. « S'il se fût contenté de l'amour et du bonheur dans une chaumière, » (1) il eût été bien vite aussi heureux que Jean Rivard ; mais il voulut goûter à la vie urbaine, chercher dans les salons mondains la jeune fille de ses rêves, et il fut condamné à rêver toujours, à vieillir dans l'isolement. Il s'en plaignait à son ami, et il était bien près d'estimer beaucoup maintenant la carrière du colon pour la stabilité qu'elle donne à la vie, et de l'apprécier dans la mesure même où elle procure des mariages hâtifs. (2)

Et c'est ainsi que Gérin-Lajoie a fait de la profession de l'agriculteur le plus bel éloge, non pas seulement par le tableau très persuasif des prospérités

---

(1) *Jean Rivard*, I, 78.
(2) *Jean Rivard*, I, 42.

de Jean Rivard, mais encore par le récit vraisemblable des déboires de Gustave Charmenil. Et c'est sur les lèvres de ce jeune désabusé qu'il a placé ce couplet où il semble qu'il ait résumé toute sa thèse et toute son ambition : « O heureux, mille fois heureux le fils du laboureur qui, satisfait du peu que la providence lui a départi, s'efforce de l'accroître par son travail et son industrie, se marie, se voit revivre dans ses enfants, et passe ainsi des jours paisibles, exempts de tous les soucis de la vanité, sous les ailes de l'amour et de la religion. C'est une vieille pensée que celle-là, n'est-ce pas ? Elle est toujours vraie cependant. Si tu savais, mon cher ami, combien de fois je répète le vers de Virgile : Heureux l'homme des champs, s'il savait son bonheur. [1]

***

Ce que nous avons déjà cité de *Jean Rivard* pourrait suffire à en caractériser le style. Rarement Gérin-Lajoie y vise l'effet littéraire. Il n'a besoin de mots que pour exprimer sa pensée, et signifier les choses. Il dédaigne les ornements frivoles dont les romanciers décorent volontiers leurs livres ; et il veut, écrivain canadien, faire voir nettement et simplement des choses canadiennes.

Au reste, Gérin-Lajoie est un classique : je veux dire qu'il admire par-dessus tout le grand siècle, et qu'il n'a qu'une estime médiocre pour les stylistes du dix-neuvième siècle. Gustave Charmenil, entre deux

---

(1) *Jean Rivard*, I, 45.

danses d'un bal donné par Madame Du Moulin, cause de littérature avec Mademoiselle Du Moulin : « Notre siècle, lui dit-il, ne peut guère se vanter, il me semble, de ses progrès en littérature, et je crois que la lecture des grandes œuvres des siècles passés est encore plus intéressante, et surtout plus profitable que celle de la plupart des poètes et littérateurs modernes. » [1] C'est l'opinion de Gustave Charmenil ; et c'est aussi l'opinion de Jean Rivard, et partant celle de Gérin-Lajoie. Jean Rivard, faisant visiter sa bibliothèque à l'auteur, lui dit pourquoi il n'a guère acheté de livres nouveaux : « On cherche en vain dans la plupart des écrivains modernes ce bon sens, cette justesse d'idées et d'expressions, cette morale pure, cette élévation de pensée qu'on trouve dans les anciens auteurs ; à force de vouloir dire du nouveau, les écrivains du jour nous jettent dans l'absurde, le faux, le fantastique. » [2] On ne peut être assurément plus classique ; on ne peut l'être plus absolument, et plus exclusivement. Et sans demander compte à Gérin-Lajoie de ses généralisations imprudentes, et sans nous informer de ce qu'il entend par la « morale pure » des anciens, nous retenons qu'il est un disciple du dix-septième siècle, qu'il voudrait écrire comme on écrivait au temps de Pascal, et qu'il fait peu état des couleurs, et des hardiesses, et des nouveautés de la langue du dix-neuvième siècle.

Et pourtant, il aurait pu sans doute, et sans grand dommage pour son livre, emprunter davantage à nos

---

(1) *Jean Rivard*, I, 132.
(2) *Jean Rivard*, I, 95 ; II, 28.

modernes les ressources de leur style ; il aurait pu apprendre d'eux l'art de tisser de façon plus souple la trame du roman, et il aurait pu emprunter quelquefois à leurs palettes des couleurs qui eussent atténué, varié, les tons gris, uniformes, qui se répandent sur la toile de certains chapitres.

Au surplus, Gérin-Lajoie a lu les meilleurs écrivains du dix-neuvième siècle, et, par exemple, Chateaubriand et Lamartine ; leurs noms se retrouvent sous sa plume, [1] et, bien plus, il a parfois essayé d'imiter leur art de peindre la nature. Voyez cette description du matin à Rivardville :

« Quelle délicieuse fraîcheur ! Mes poumons semblaient se gonfler d'aise. Bientôt le soleil se leva dans toute sa splendeur, et j'eus un coup-d'œil magnifique. Un nuage d'encens s'élevait de la terre et se mêlait aux rayons du soleil levant. L'atmosphère était calme, on entendait le bruit du moulin et les coups de hache et de marteau des travailleurs qui retentissent au loin. Les oiseaux faisaient entendre leur ravissant ramage sous le feuillage des arbres. A leurs chants se mêlaient le chant du coq, le caquetage des poules, et de temps en temps le beuglement d'une vache ou le jappement d'un chien.

« L'odeur des roses et de la mignonnette s'élevait du jardin et parfumait l'espace. Il y avait partout une apparence de calme, de sérénité joyeuse qui réjouissait l'âme et l'élevait vers le ciel. Jamais je n'avais tant aimé la campagne que ce jour-là. » [2]

---

(1) *Jean Rivard*, II, 165-166.
(2) *Jean Rivard*, II, 182.

N'y a-t-il pas vraiment, dans cette page, y pénétrant la grande simplicité du style, quelque chose de cette grâce séduisante que les modernes répandent volontiers dans leurs ouvrages ? Et l'on pourrait rapprocher de cette description, pour la vie qui y est intense, et pour la précision du détail, cette page excellente où Gérin-Lajoie essaie de fixer le spectacle si terrifiant de nos incendies de forêt.

« C'était vers sept heures du soir. Une forte odeur de fumée se répandit dans l'atmosphère ; l'air devint suffocant ; on ne respirait qu'avec peine. Au bout d'une heure, on crut apercevoir dans le lointain à travers les ténèbres, comme la lueur blafarde d'un incendie. En effet, diverses personnes accoururent, tout effrayées, apportant la nouvelle que le feu était dans le bois. L'alarme se répandit, toute la population fut bientôt sur pieds. Presque aussitôt, les flammes apparurent au-dessus du faîte des arbres : il y eut parmi la population un frémissement général. En moins de rien, l'incendie avait pris des proportions effrayantes ; tout le firmament était embrasé. On fut alors témoin d'un spectacle saisissant : les flammes semblaient sortir des entrailles de la terre et s'avancer perpendiculairement sur une largeur de près d'un mille. Qu'on se figure une muraille de feu marchant au pas de course, et balayant la forêt sur son passage. Un bruit sourd, profond, continu se faisait entendre, comme le roulement du tonnerre ou le bruit d'une mer en furie. A mesure que le feu se rapprochait, le bruit devenait

plus terrible : des craquements sinistres se faisaient entendre. » [1]

Gérin-Lajoie savait donc décrire, et le mouvement de sa phrase, quand il la presse, apparaît d'autant plus rapide que l'auteur n'emploie pour le marquer que les expressions les plus naturelles et les plus simples.

C'est, d'ailleurs, à cause de ce souci du mot propre, et de l'expression qui donne la vision directe des choses, que Gérin-Lajoie devait exceller dans certaines pages où il raconte nos mœurs populaires, et dans ces rencontres où il fait parler nos bonnes gens. Nous signalerons ici, comme les plus représentatifs peut-être de cette dernière manière, les chapitres où Gérin-Lajoie met en scène Pierre Gagnon et Françoise, décrit les naïves amours de ces deux cœurs robustes, leurs coquetteries un peu rustiques, et la demande en mariage. [2]

Ces pages sont toutes pleines des mœurs de notre vie rurale ; elles débordent de franche gaieté. On y relève encore ces locutions familières aux gens du peuple, si savoureuses, si pittoresques, dont Gérin-Lajoie aimait parsemer sa prose.

Les qualités estimables du style de Gérin-Lajoie nous font oublier certaines longueurs des récits, ou des dissertations, quelque inexpérience dans la composition. L'auteur, qui s'abstient d'intriguer dans son roman, omet à dessein, sans doute, de préparer des scènes qu'un romancier moderne eût fait venir avec

---

(1) *Jean Rivard*, II, 76-77. Voir aussi, pour la netteté de ses descriptions, le chapitre intitulé : *Une paroisse comme on en voit peu*, II, 198.

(2) *Jean Rivard*, II, 36-52, *passim*.

plus d'adresse. Il estime que « l'art d'ennuyer est l'art de tout dire, » (1) et il va par le plus court chemin vers les conclusions qu'il veut laisser dans l'esprit du lecteur. Il se propose, par exemple, de faire voir qu'un simple colon peut devenir député au Parlement : il dirige donc vers Jean Rivard un groupe d'électeurs qui lui proposent sans phrases une candidature, qu'il accepte sans hésitation. Puis, embarrassé peut-être de ce député qui nous éloigne trop de la forêt ou qui critique trop librement — puisque Jean Rivard c'est Gérin-Lajoie fonctionnaire public — l'administration du gouvernement, il le supprime, après l'élection, dans l'édition définitive du roman, renvoyant au *Foyer Canadien* de 1864, pages 209 à 262, ceux qui désirent sur cette courte carrière politique du héros une plus ample information. (2)

Il faut donc juger ce livre par l'impression d'ensemble qui s'en dégage, plus encore que par l'examen minutieux des détails de la composition. Il y faut chercher, non pas les fines analyses psychologiques qui y eussent été hors de propos, ni le jeu de passions qui eussent distrait le lecteur, ni les savantes combinaisons du style moderne, mais plutôt le développement d'une idée qui domine tous les récits, et que l'auteur a voulu imprimer sur chaque page du roman.

Ce livre est une thèse ; il est une démonstration, et il ne veut être que cela. Gérin-Lajoie l'a écrit pour persuader nos jeunes gens de s'attacher au sol, à la terre nourricière, et pour les inviter à abattre sans retard la forêt vierge où se découvrent l'avenir

---

(1) *Jean Rivard*, II, 163, note.
(2) *Jean Rivard*, II, 94.

et la fortune de notre peuple. Ce livre était infiniment précieux, il était nécessaire à une époque où tant de familles canadiennes s'en allaient par delà la frontière, peupler la république voisine, et enrichir l'étranger ; il doit être encore très précieux, et il est nécessaire qu'on le replace sous les yeux de nos compatriotes, aujourd'hui que l'on parle de repatriement, et que l'on s'aperçoit que la colonisation de la province de Québec est le problème essentiel, vital, dont il faut hâter la solution.

Faisons donc lire Jean Rivard. Faisons-le lire à nos jeunes filles pour qu'elles apprennent de Louise Routier les devoirs d'une mission sociale. Faisons-le lire à nos jeunes gens : aux jeunes gens des villes sans doute, et aux étudiants eux-mêmes, pour qu'ils aperçoivent la noblesse, la dignité du colon, et pour qu'ils éveillent en eux peut-être, au contact de ces pages, une vocation qui sommeille, qui n'attend que cet appel pour prendre conscience d'elle-même, et pour s'affirmer ; faisons-le lire surtout aux jeunes gens de la campagne, pour qu'ils reconnaissent en Jean Rivard leur frère aîné, leur frère illustre, pour qu'ils aiment davantage la terre qu'il a aimée, pour qu'ils n'abandonnent jamais le sol qu'il a défriché, et qu'ils creusent à leur tour le sillon profond où demain grandiront au soleil de Dieu les espérances de notre race !

LOUIS FRÉCHETTE

Pénibles débuts. — Vocation poétique : les horizons de Québec ; le milieu intellectuel. — Querelles politiques et littéraires. — La carrière du poète. — L'œuvre lyrique. — *La Légende d'un Peuple.* — L'art de Fréchette. — Sa place dans l'histoire de la poésie canadienne.

Le 31 mai 1908, vers onze heures du soir, après une journée de maladie seulement, Louis Fréchette mourait à Montréal.

Depuis quelques années le vieux poète souffrait. Sa robuste constitution avait fléchi. Le temps, la maladie, les chagrins dont se charge trop facilement une âme d'artiste, les variables et fortes émotions qu'avaient longtemps et tour à tour surrexcitées en lui la louange et la critique, les querelles souvent engagées et âprement conduites, l'isolement qui chaque jour étend autour de ceux qui vieillissent le cercle impitoyable de ses indifférences et de ses abandons, le sentiment de sa faiblesse irrémédiable et de son impuissance, le spectacle toujours triste de sa propre ruine, tout cela avait assombri les derniers jours de Louis Fréchette, avait peu à peu détaché cette âme de tant de choses, de tant d'âmes qu'elle avait passionnément aimées : tous ces ennuis, toutes ces angoisses d'un soir de vie qui ici-bas ne doit plus être suivi de clartés d'aurore, avaient mis au cœur de l'homme des désirs de s'en aller vers une vie meilleure. Il souhaitait mourir, et la veille du 31 mai, quelques heures avant d'être foudroyé par l'apoplexie, il confiait à un ami ancien et fidèle ce vœu de chrétienne espérance. « Il y a, ajoutait-il,

l'au-delà qui est toujours inquiétant, mais j'ai assez souffert,il me semble,pour que Dieu me pardonne (1)».

Il traduisait ainsi en prose des vers, les derniers peut-être qu'il ait faits, et qui avaient paru quelques semaines auparavant :

Pour moi, je me confie à la justice immense.
Or, ta justice, à toi, Seigneur, c'est la Clémence !

D'ailleurs, les poètes, ceux-là du moins qui ont exprimé dans leurs vers quelque vérité humaine, ou quelques-unes des pensées qui jaillissent de la conscience nationale, ne meurent pas tout entiers. Et la mort de Fréchette, loin de le rejeter dans l'ombre ou dans l'oubli, a remis en lumière et en pleine actualité l'œuvre qu'il nous a laissée. Il arrive que le mort grandisse ses victimes. Et il pourrait se faire que, dans notre province du moins où Fréchette fut tant discuté, la grande paix du tombeau profite à sa gloire.

***

C'est le 16 novembre 1839 que Fréchette naquit à Lévis, au pied même de la falaise, dans le quartier qui porte le nom d'Hadlow.

Son père, venu de Saint-Nicolas, était entrepreneur de quais. Ses ancêtres étaient partis de l'île de Ré, de cette Saintonge qui nous a donné avec Champlain la fleur de son héroïsme courageux.

---

(1) Cf. Un article de M. L.-O. David sur *Fréchette*, reproduit dans le *Soleil* du 20 juin 1908.

Le jeune enfant perdit trop tôt sa mère, et ne connut pas assez longtemps la joie calme, la paix de la vie de famille. (1) Une autre femme prit bientôt au foyer la place de l'absente. D'une nature tapageuse et indisciplinée, l'enfant ne s'accommoda pas facilement des corrections vigoureuses que lui infligeait cette nouvelle mère. Aussi, dès l'âge de quinze ans, Louis quitta le toit paternel, et s'en alla demander aux hasards de l'existence du pain et du travail. Il cassa de la pierre à macadam dans les rues d'Ogsdenburg, en attendant qu'il revint poursuivre ses études au Petit Séminaire de Québec, et aux Collèges de Sainte-Anne et de Nicolet. Pas plus au collège qu'à la maison paternelle, l'enfant ne trouvait facilement une *alma mater* : il colporta ses espiègleries et son talent.

Doué d'une délicate sensibilité, d'une imagination prompte à s'enflammer, le jeune collégien dut lire avec avidité les recueils de vers qu'il put se procurer. Si l'on en juge par des polémiques malheureuses qu'il fit plus tard « à propos d'éducation », (2) il aimait mieux la poésie que le grec ; et s'il ne mit pas en vers les textes qu'on lui fit traduire, c'est que la muse soufflait à son oreille de bien autres choses. A dix-neuf ans, il composait les premières pièces qu'il a publiées, et c'était : *Le chant de la Huronne*(3), et des strophes de consolations, *Ne pleure pas*, (4) qu'il écrivit pour l'album d'une mère. Au Pension-

---

(1) La mère de Louis Fréchette mourut le 7 juillet 1853. L'enfant avait alors 13 ans et 8 mois.
(2) *Lettres à M. l'abbé Baillargé*, 1893.
(3) *Mes Loisirs*, p. 115.
(4) *Idem.* p. 187.

nat de l'Université Laval, où il fit son droit, il eut pour voisin de chambre Sir Adolphe Routhier. Tous deux avaient alors, et eurent peut-être toujours plus d'admiration pour Lamartine que pour Cujas ou Pothier. M. Routhier devait, quelques années après, confesser qu'en dépit des règlements du Pensionnat, Fréchette et lui avaient souvent, pendant de longues soirées, lu ensemble des strophes de Lamartine, de Victor Hugo ou de Turquety [1]. Il leur arrivait même de rimer tous deux sous la flamme de la lampe discrète.

Une année Louis Fréchette, étudiant, fut attaché au *Journal de Québec* (1861-1862) ; cela ne l'empêcha pas de continuer à alligner des vers : le nouvelliste rimait en marge de la gazette, et, dès 1863, à vingt-quatre ans, il publiait son premier recueil : *Mes Loisirs*.

Mais la vie fut rude au jeune parnassien. *Mes Loisirs* n'enrichirent pas leur auteur. Victor Hugo et Longfellow, à qui l'étudiant avait sans doute fait hommage de son livre, lui écrivirent des lettres courtoises et flatteuses, mais le livre lui-même dormit chez le poète ou chez le libraire. Dans un article qui parut dans *le Journal de Québec*, le 4 février 1865, le correspondant du *Journal* écrit ceci à propos de *Mes Loisirs* : « Ce livre a causé fort peu de sensation, et il se vend presque pas, à preuve que le débit n'a pas encore couvert les frais d'impression. [2] »

---

(1) *Causeries du Dimanche*, p. 214.

(2) Cet article est reproduit dans le deuxième numéro du *Journal de Lévis*, 18 avril 1865. Louis Fréchette était alors rédacteur de ce journal. L'article du *Journal de Québec* est signé A. C.

Une modeste situation de traducteur surnuméraire pendant les sessions du Parlement ne put suffire à équilibrer le budget de l'étudiant besogneux. (1) Le versificateur se fit bien avocat (1864), mais il fallut courir après les causes plus encore qu'après les rimes, et Louis Fréchette attrappait celles-ci plus facilement que celles-là. Il y eut des jours sombres et affamés dans la chambre du basochien. Une nouvelle tentative vers le journalisme ne lui réussit pas davantage. Pendant l'année 1865, Louis Fréchette cumula à Lévis les fonctions d'avocat sans cause et de rédacteur su *Journal de Lévis*, que venait de lancer M. Odule Bégin. Mais le rédacteur était d'un libéralisme qui effraya le propriétaire ; celui-ci craignit de voir transformer en feuille révolutionnaire son journal, et il remercia de ses services le scribe intempérant.

La politique elle-même ne pouvait donc être bienfaisante à ce jeune frondeur impuissant à ébranler la forteresse où se retranchaient victorieusement les conservateurs. Désespérant de pouvoir trouver à Québec ou à Lévis, sinon la fortune, du moins la médiocrité dorée dont se contentent les fils de la Bohème, Louis Fréchette résolut d'aller porter ailleurs son talent et sa besace.

Les États-Unis étaient alors la terre promise de ces Canadiens qui se lassaient d'attendre chaque matin une manne dont il ne restait rien pour le lendemain. Des milliers de compatriotes y allaient troquer contre l'or un travail qui ne profitait plus à

---

(1) Cette situation fut assurée à Louis Fréchette et à M. Pamphile LeMay par l'entremise de MM. Lemieux et Rémillard, avocats, chez qui les deux étudiants faisaient leur cléricature.

la patrie. Louis Fréchette suivit le courant fatal : l'avocat, le journaliste, le poète partirent pour Chicago (1866). Fréchette sortit tout entier de son pays. Il emporta même avec lui le souvenir amer des désenchantements de sa jeunesse. L'exilé fut cruel pour ceux qui restaient au bord du Jourdain. Sur la terre étrangère il lui sembla que la patrie n'était plus habitable. Dans la lumière trompeuse des horizons lointains, il vit sa province natale en proie à des politiques qui ne pouvaient que la ruiner, son cher Canada livré à des tyrans cupides. Nouvel Alceste, il s'imagina un matin qu'il s'était exilé pour n'être plus spectateur et victime de tant d'égoïstes turpitudes dont se rendaient coupables les ministres de ce temps-là.

> Trop faible pour dompter ce servilisme immonde,
> Fuyons-en le contact ; allons de par le monde,
> Chercher un coin de terre où l'honneur soit resté. (1)

Il écrivit même :

> Partons, pour ne plus revenir !. .
> Et quand je dormirai sous la terre étrangère,
> Jamais, je le sens bien, jamais une voix chère
> Ne viendra, vers le soir, prier sur mon tombeau ;
> Mais je n'aurai pas vu, pour combler la mesure,
> Du dernier de nos droits, cette race parjure
> S'arracher le dernier lambeau ! (2)

Peut-être Fréchette se souvenait-il déjà que Victor Hugo avait été, lui aussi, obligé de fuir devant

---

(1) *La Voix d'un Exilé.* Première année, oct. 1866.
(2) *La Voix d'un Exilé.* Première année, oct. 1866.

les tyrannies de la politique. Il lui plut de faire de Chicago un autre Jersey, et du sein de la cité qui avait accueilli son beau désespoir, il lançait contre nos petits Napoléons les tirades vengeresses, furieuses, échevelées, qui s'intitulaient : *La Voix d'un exilé,* et qui parurent à beaucoup, et plus tard à l'auteur lui-même, une imitation trop puérile des *Châtiments.*

L'exil dura cinq ans, sans épuiser tout à fait le fonds d'amertume que la vie avait si tôt amassé dans l'âme du jeune irrité. Pendant son séjour à Chicago, et pour se créer du travail utile, Fréchette, entre deux couplets satiriques où il essayait d'exprimer toutes ses haines sincères et factices, fit de la correspondance aux bureaux du Chemin de fer de l'Illinois Central, section des Terres ; (1) et il fit aussi du journalisme. Il écrivit d'abord dans l'*Observateur*, publié par Barclay et Fréchette, et qui commença à paraître peu de temps après l'arrivée du poète à Chicago. L'*Observateur* ne vécut pas longtemps. En 1868, un autre journal était fondé par Théophile Guéroult, Fréchette et Samuel Pinta, l'*Amérique.* Fréchette y collabora jusqu'au printemps de 1871, où le journal cessa de paraître. (2) Déjà, d'ailleurs, des amis du Canada avaient invité à revenir au pays l'enfant terrible qui boudait ses compatriotes. Ils lui facilitèrent son retour, (3) et en 1871 Louis Fré-

---

(1) Cela s'appelle en anglais : *Land department Illinois Central Railway.*

(2) Voir pour plus de détails sur Louis Fréchette journaliste à Chicago, l'*Histoire de la Presse franco-américaine et des Canadiens français aux Etats-Unis,* par Alexandre Belisle, Worcester, Mass., 1911.

(3) Cf. Article de M. L.-O. David, cité plus haut.

chette regagnait la frontière, rentrait à Lévis, sa ville natale, et y ouvrait encore un bureau d'avocat.

Mais le lutteur irascible qu'il y eut toujours en lui ne devait pas longtemps goûter la paix au foyer de la patrie retrouvée. Il y avait alors, dans l'air et dans les esprits, trop d'idées contraires, trop de doctrines combattues, trop de discussions acrimonieuses, pour que le repos lui fût possible. Quelques mois seulement après son arrivée à Lévis, exactement au mois de novembre 1871, Fréchette s'engageait avec M. Adolphe-Basile Routhier, à propos des *Causeries du Dimanche*, (1) dans une polémique qui eut beaucoup de retentissement, qui fit couler dans les colonnes de l'*Evénement* et du *Nouveau-Monde* une encre parfois bien noire, et dont Fréchette marqua le premier toute l'ampleur en intitulant ironiquement ses articles : *Lettres à Basile.*

***

Et c'est sans doute ici le lieu et le moment de nous arrêter pour préciser davantage quelques-unes des influences intellectuelles, littéraires et sociales qui ont enveloppé la jeunesse de Fréchette, qui ont façonné son esprit, qui ont fécondé ou irrité sa première ardeur, qui ont tour à tour mis en son âme de poète le rêve de Lamartine et la colère de Juvénal.

Le rêve du poète ! Il lui vint peut-être un soir que la chanson tranquille du Saint-Laurent berçait son sommeil. Il lui vint, assurément, dans ce pays de Lévis et de Québec, avec la lumière et les spectacles

---

(1) Publiées, en 1871, par M. Routhier.

qui chaque jour emplissaient ses regards. Tous ceux qui naissent à Lévis et à Québec ne sont pas nécessairement des poètes ; mais comment douter que cet ensemble de paysages, de lignes, de couleurs, d'harmonies, au centre desquels surgit comme une acropole le rocher québécois, ne soit propre à enrichir l'imagination, à éveiller la sensibilité, à affiner ces facultés esthétiques que la nature ébauche en chacun de nous ?

Le rêve du poète ! Il vint à Fréchette avec les premières émotions de l'adolescence, un soir que le jeune étudiant, assis quelque part sur les coteaux de Lévis, voyait se développer en largeur et en puissance le vaste décor laurentien. De l'autre côté du fleuve, derrière la forêt mouvante de mâts qui, en ce temps-là, assiégeait Québec, et que soulevait lentement le souffle rythmé de la vague ; au-dessus du rivage étroit d'où s'élancent en vigueur les falaises orgueilleuses, il vit la cité hautaine s'endormir un soir dans la splendeur d'un songe merveilleux. Le soleil avait jeté sur l'épaule robuste du vieux rocher la frange d'or d'un manteau de poupre ; les maisons basses qui se blottissent au pied du cap, ou qui s'échelonnent le long des pentes, ou qui se profilent sur les sommets, déjà s'enveloppaient d'ombre, pendant que les hauts clochers de la ville sainte brillaient encore dans le ciel pur ; le recueillement des jours qui finissent apaisait toutes choses. Et par delà le promontoire qui s'affaisse tout à coup en une chute harmonieuse, le rêveur apercevait, plus loin que l'estuaire enflammé de la rivière Saint-Charles, et plus loin que les grèves de la Canardière, la pleine montante de Charlesbourg, décorée de vergers

en fleurs, les longs coteaux de Beauport, quadrillés d'enclos labourés, et derrière l'île d'Orléans, au fil de l'eau qui descend, les terrasses gracieuses de Beaupré. Couronné par les cîmes dentelées, surbaissées et fuyantes des Laurentides, encadré dans la ligne souple d'un horizon tout embrasé par le feu du crépuscule, le panorama québécois apparaissait au jeune étudiant comme l'évocation classique de la beauté, et il imprimait en son esprit quelques-unes de ces images qui se colorent de riches reflets, et qui ne demandent qu'à s'envoler au souffle de la strophe.

Oh ! oui, les rêves d'or de notre adolescence !...
La Muse nous berçait déjà sur ses genoux ;
Et mille émois troublants accusaient la présence
Des poètes futurs qui sommeillaient en nous...

Tout éveillait chez nous de vagues rêveries :
Un vol d'insecte, un bruit de feuille, un chant d'oiseaux,
L'azur des monts lointains, la fleur d'or des prairies,
Les astres blonds semant des perles sur les eaux.

C'est à son ami Sir James Edgar, un ancien compagnon d'enfance, qu'il rappelait un jour ces souvenirs. Et il rattachait à ces lointaines réminiscences les visions premières de sa jeunesse :

Et quel panorama pour des yeux de poète :
Québec et son bassin, ce miroir fabuleux
Dont le cadre, gradins aux fières silhouettes,
S'étage en ondulant jusqu'aux horizons bleus !

Le soir surtout, assis au bord de la falaise,
Combien de fois—oh ! oui, dans l'ivresse ou le deuil—
Sans échanger un mot pour mieux rêver à l'aise,
N'avons-nous pas joui du sublime coup d'œil ! (1)

Les vers sont assez lourds, mais ils nous permettent de penser que s'il est vrai que nos âmes reçoivent l'empreinte assez profonde des choses qui nous entourent, et s'il est vraisemblable qu'il entre dans l'imagination des poètes quelques rayons de la lumière natale, c'est bien la lumière de Québec qui enflamma, un soir qu'il avait dix-huit ans, le jeune rêveur de la falaise.

Au surplus, Québec n'était pas, vers 1860, qu'une ville pittoresque dont seule l'image rare pouvait faire des artistes. Depuis longtemps déjà, elle s'essayait à jouer le rôle d'une cité studieuse. Plus d'une fois, elle avait encouragé les travailleurs de la plume, et elle était fière d'avoir écrit la première page de notre histoire littéraire. En 1860, elle avait des ambitions plus grandes encore. Elle groupait alors dans ses remparts garnis de vieux canons tranquilles, les plus intellectuels de ce temps, elle coordonnait leurs efforts, elle provoquait leur activité, et il lui semblait sans doute qu'elle s'auréolait déjà d'une gloire attique. Avec son Université, fondée depuis 1852, elle aspirait à jouer un premier rôle scientifique ; elle prétendait à faire rayonner au loin sur le continent l'éclat et la vertu de l'âme française.

C'est à Québec qu'Étienne Parent venait d'accomplir son œuvre puissante de journaliste, et c'est

(1) *Les Epaves*, pp. 74-75.

là qu'il avait lu et publié quelques-unes de ses meilleures études de sociologie ; c'est à Québec que Garneau avait, le premier, ouvert « l'écrin » de notre histoire ; c'est à Québec que Ferland travaillait encore ; c'est à Québec que chantait Crémazie, et c'est là, dans l'arrière-boutique d'une librairie mal surveillée, qu'il réunissait ses fidèles enthousiastes. En 1860, un jeune prêtre faisait presque école à l'ombre de la cathédrale : entre deux *Légendes*, l'abbé Casgrain claironnait sur le seuil du presbytère, et il annonçait au public indifférent le réveil, ou plutôt la naissance d'une littérature canadienne dont il croyait qu'il était le père ; il associait à ses sollicitudes le docteur LaRue, Joseph-Charles Taché, Antoine Gérin-Lajoie, et jusqu'à ce vieillard de soixante-quinze ans, Philippe Aubert de Gaspé, qui ne voulut plus mourir avant d'avoir déposé son offrande toute précieuse dans le berceau de la nouvelle princesse. Les *Soirées canadiennes* et le *Foyer canadien* furent créés ; ils ouvrirent toutes leurs feuilles à ce vent d'enthousiasme, et s'en allèrent porter au loin l'espérance des travailleurs.

Comment Louis Fréchette n'aurait-il pas subi l'influence de ce milieu renouvelé ? Comment n'aurait-il pas consenti à se laisser enrôler dans la nouvelle brigade ? Plus jeune que tous ceux qui organisaient ce mouvement littéraire, il souhaitait déjà d'y contribuer pour sa part ; volontiers il en faisait confidence à son ami de cœur M. Pamphile LeMay, autre jeune poète qui lui fut toute sa vie un rival pacifique, et qui lui aussi, dès 1862, dans les *Soirées canadiennes*, préludait par le *Chant du*

Matin [1] à sa carrière de rustiques harmonies. Fréchette avait voulu écrire lui-même la première page du premier numéro de ces *Soirées canadiennes* [2] où se concentraient alors tous les premiers rayons de la Pléiade de Québec. C'est à la *Poésie* qu'il consacra ces couplets, et, comme pour préciser et révéler sans mystère l'influence qu'il avait subie, il les dédia à Crémazie. A ce maître dès lors tant admiré, il disait :

O poète, j'aimais aux jours de mon enfance,
Enfant aux blonds cheveux, au cœur plein d'espérance,
A lire tes récits ou navrants ou joyeux ;

Quand ton génie épris de notre jeune histoire,
Par ses mâles accents, d'un frais bandeau de gloire
Ceignait le front de nos aïeux !

Et il terminait son envoi par le mot de Reboul à Lamartine :

« Mes chants naquirent de tes chants.»

Mais Crémazie devait bientôt, poète malhabile en affaires, fermer son cénacle, et s'exiler. Ce fut un grand deuil pour la jeune école québécoise ; il semblait que ce départ créait au foyer des lettres canadiennes un vide que l'on ne pourrait plus combler. Fréchette eut-il alors l'intuition du rôle que lui réservait l'avenir ? Pensa-t-il qu'il lui appartenait de prendre au Parnasse canadien la place laissée

(1) *Soirées canadiennes*, II, 5.
(2) *Soirées canadiennes*, I, 5.

vacante ? Ou voulut-il seulement consoler ses compatriotes qui s'attardaient à regretter le poète disparu ? Toujours est-il qu'il entreprit d'occuper désormais l'opinion publique de son nom et de ses travaux. Pendant que Pamphile LeMay, toujours trop indifférent aux applaudissements des lecteurs, écrivait :

Et que m'importe la louange
Des hommes dont l'amitié change
Comme le feuillage des bois ! (1)

Louis Fréchette, l'année même qui suivit le départ de Crémazie, publiait *Mes Loisirs*. Dans une courte préface, en apparence modeste et timide, il déclarait son utile désir d'enrichir nos lettres.

« Ce livre a-t-il un but ?

« — Peut-être !

« D'abord, étant, je crois, la première publication de ce genre dans notre jeune pays, ce volume, quoique défectueux, sera toujours un pas de fait pour la littérature canadienne ; et ce pas, tout petit qu'il soit, est déjà une tâche assez noble à remplir. » (2)

Cela est dit dans une très mauvaise prose, et cela enferme aussi une petite erreur historique. *Mes Loisirs* sont, dans l'ordre chronologique, le deuxième recueil de vers qui ait été ici publié, Michel Bibaud ayant, en 1830, fait imprimer le premier. Mais vraiment celui-ci, *Epîtres, Satires, Chansons, Epigrammes et autres pièces de vers*, ne peut être mis en regard de celui-là : parce qu'on ne le trouve plus

---

(1) *Soirées canadiennes*, II, 6.
(2) *Mes Loisirs*, préface, pp. 8-9.

guère dans les bibliothèques, parce que trente années de vie historique les séparent, et parce que pendant ces trente ans la muse canadienne s'est débarrassée de quelques-uns des langes étroits, empesés, où s'agitait sans grâce la lourde imagination de Bibaud.

Louis Fréchette avait sous la main bien des livres que ne connaissaient pas les rimeurs de 1830. Crémazie avait fait venir de France les poètes qui là-bas étaient des maîtres. Et c'est une influence ajoutée à bien d'autres, et qu'il ne faut pas ici négliger, et qui est peut-être prépondérante, que celle qu'exerçaient à distance sur nos versificateurs les plus illustres représentants de la poésie française contemporaine. Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier, Leconte de Lisle, avaient ici leurs admirateurs, et l'on retrouvera dans l'œuvre de Fréchette plus d'un souvenir des lectures ferventes qui occupaient ses loisirs.

D'ailleurs, Fréchette arrivait à la vie littéraire au lendemain du jour où le drapeau français, depuis si longtemps absent, réapparut avec la *Capricieuse* dans le port de Québec ; au moment même où des relations commerciales et fraternelles s'établirent plus fréquentes entre le Canada et l'ancienne mère-patrie. Les livres se firent moins rares dans les bibliothèques plus nombreuses. L'abbé Casgrain a souvent raconté l'effervescence de cette jeunesse de 1855 qui prenait contact avec des maîtres nouveaux, qui lisait avec piété Montalembert, Lamartine, Chateaubriand, Hugo, et qui voyait s'ouvrir sous son regard l'horizon encore flamboyant du ciel romantique.



Mais en même temps que les questions d'ordre littéraire préoccupaient les écrivains en herbe du collège ou de la revue, d'autres questions pénétraient, avec une autre littérature, dans notre vie intellectuelle et dans notre vie publique. Nous devions avoir ici le contre-coup des agitations qui avaient plus d'une fois bouleversé en France les écoles philosophiques. La querelle du libéralisme alluma dans notre pays la discorde. L'on ne pouvait oublier que quelques-unes des idées malsaines qui s'étaient greffées comme un chancre dangereux sur le catholicisme français, avaient eu jusque dans notre province des adeptes. La conception du catholicisme intégral répugnait alors à quelques esprits qu'avait fascinés la doctrine nouvelle, et qui subissaient visiblement l'influence d'outre-mer. Papineau avait laissé des disciples qui souhaitaient pour leur pays une démocratie, une république, je veux dire un état politique, qui fût plus indépendant des droits et des prescriptions de l'Église. Ces tenants du libéralisme tout court et du libéralisme catholique se réclamaient malheureusement d'un parti politique qui eut à souffrir de ses compromettants amis. Et parce que rien n'est plus propre que la passion politique à envenimer toutes les querelles, la fureur de disputer, pour parler comme Bossuet, s'empara des esprits, et l'on entendit, et l'on lut, dans les tribunes, dans les salons, dans les journaux, toute une littérature agressive, acrimonieuse, où l'on exécutait hardiment ceux-là que l'on croyait coupa-

bles d'errer avec de Falloux, Montalembert, Dupanloup, ou que l'on soupçonnait de tremper leur plume dans l'encrier de Louis Veuillot.

Au surplus, il arriva, à cette époque de la jeunesse de Fréchette, comme il arrive toujours, que des âmes neuves, frissonnantes au seul mot d'indépendance et de liberté, alliaient à leur libéralisme une sorte d'incrédulité, plus factice peut-être que réelle, et mettaient quelque coquetterie à faire voir au coin de leurs lèvres le sourire élégant du scepticisme. L'on sait que notre jeune poète ne put échapper tout à fait à l'emprise d'un snobisme si séduisant, et qu'il fit quelque temps tourner au vent du siècle ses mobiles convictions.

Ajoutez à cela que, vers 1865, l'on élaborait à Québec, pour notre pays, une constitution nouvelle, que la Confédération eut alors de vigoureux adversaires, et que cette évolution de notre politique nationale constituait une autre cause suffisante de surexcitation des esprits.

Littérature, philosophie, religion, politique se rencontrèrent donc, en ce temps-là, pour se heurter et se combattre. Les mêmes écrivains s'occupaient à la fois de tous les problèmes, et il advint que la politique se répandit dans tous les domaines. Le temple des lettres ne connut pas longtemps le sérénité olympienne qu'y avait fait régner Crémazie. On s'y bouscula bientôt comme dans une salle de comité électoral. C'est peut-être Fréchette, que hantait déjà le désir de siéger au Parlement, qui donna la première poussée à ses voisins ; en tous cas, c'est lui qui cria le plus fort le jour où il fit entendre, de Chicago, la *Voix d'un Exilé.*

Au bruit de ces strophes tumultueuses, qu'il publiait entre 1866 et 1869, on eût volontiers pensé qu'une sorte de révolution passait, en la bouleversant, sur la terre canadienne. Fréchette clamait, hurlait au gouvernemcnt conservateur sa haine féroce ou sa rage impuissante.

A moi ce fouet sacré, ce fouet de la vengeance !
Arrière, scélérats ! arrière, ignoble engeance !
Brigands de bas étage et fourbes de haut rang !
Point de grâce pour vous ! fuiriez-vous jusqu'au pôle,
Je vous appliquerai le fer rouge à l'épaule,
Et je vous mordrai jusqu'au sang !

. . . .

Pour grossir dignement leurs cohortes impies,
Ils ont tout convoqué, requins, vautours, harpies,
Va-nu-pieds de l'honneur, héros du guet-apens,
Hardis coquins, obscurs filous, puissants corsaires,
Bretteurs, coupe-jarrets, renégats et faussaires,
Bandits, voyous et sacripants ! (1)

Et tout ce lyrisme tapageur parce que le cabinet de la Province de Québec comptait parmi ses membres un Ouimet et un Archambault, parce que Georges-Étienne Cartier était chef du gouvernement, et parce qu'enfin le parti conservateur du Canada se recrutait parmi les Tassé, les Bréhaut, les Schiller, et les Ramsay ! (2)

On voulut faire comprendre à ce jeune Caton encore plus sévère que l'ancien qu'il exagérait ; on lui reprocha même certains vers que paraissait lui avoir inspirés une sorte de démagogie anticléricale.

---

(1) *La Voix d'un Exilé.* Deuxième année, mai 1868.
(2) *La Voix d'un Exilé.* Deuxième année, p. 11. Voir la note de l'auteur.

Mais le censeur et le poète s'obstinèrent. Et ce fut pour se défendre contre la critique, que Fréchette, à peine de retour au pays, en 1871 — dans ce pays qu'il s'était promis de ne plus revoir — entreprenait avec l'auteur des *Causeries du Dimanche*, cette polémique violente où la politique et le libéralisme faillirent tuer la littérature. Puis l'on vit bientôt se produire dans la république des lettres une sorte de mêlée générale où Fréchette eut sa part de coups. Sous prétexte de critique littéraire, l'abbé Casgrain, Joseph Marmette, masqués sous le nom collectif de Placide Lépine, M. Routhier qui se dissimulait à peine derrière Jean Piquefort, le docteur LaRue qui signait Laurent, échangèrent des aménités, se signalèrent les uns aux autres leurs moindres défauts, et montrèrent devant le public nos hommes de lettres à peu près tels que la nature les avait faits : les lecteurs amusés virent défiler dans d'originales attitudes des *Silhouettes littéraires*, des *Portraits et Pastels*, des *Profils et Grimaces*.

***

Cette époque de la vie de Fréchette, que nous analysons, est peut-être la plus sombre de son existence. C'est un long jour d'orage entre deux soleils : le soleil du premier enthousiasme, et celui de la gloire. Seulement l'orage ne put passer sans laisser dans l'âme sensible du poète des impressions attristantes : et une sorte de pessimisme l'envahit, que le succès devait plus tard dissiper, mais dont on retrouvera des traces aux derniers jours de sa carrière. Souvent, à cette époque, il exhalait en vers

douloureux sa mélancolie. De son exil de Chicago, il apprit un jour que son ancien compagnon d'étude,(1) et son frère au Parnasse, M. Pamphile LeMay, obtenait un premier prix au concours de poésie de l'Université Laval, à Québec. (2) Ce succès du jeune barde qui chantait le pays natal, raviva dans l'âme de Fréchette l'image de la patrie absente, et lui fit éprouver la nostalgie des jours heureux de sa jeunesse. Il écrivit à LeMay, pour le féliciter, des strophes où passaient tout son cœur, et, avec quelques larmes, tous ses chers souvenirs.

. . . naguère encore, suivant la même étoile,
Nous n'avions qu'une nef, nous n'avions qu'une voile ;
Nos luths comme nos cœurs vibraient à l'unisson.
Poètes de vingt ans, c'étaient luttes sans trèves :
C'était à qui de nous ferait le plus beau rêve,
C'était à qui ferait la plus belle chanson.

Nous rêvions, nous chantions, — c'était là notre vie.
Et, rivaux fraternels, sans fiel et sans envie,
A la muse des vers nous faisions notre cour.
Tu charmais les zéphirs, je narguais la bourrasque ;
Et nous voguions tous deux, toi songeur, moi fantasque,
L'âme ivre de printemps, de soleil et d'amour.

Nos soirs étaient sereins, nos matins étaient roses,
Tout était calme et pur ; nuls nuages moroses
N'estompaient l'horizon, — ô présage moqueur !
J'aimais. . . et je croyais à l'amitié fidèle ;
Tout me parlait d'espoir, quand le sort, d'un coup d'aile,
Brisa mes rêves d'or, ma boussole et mon cœur !

---

(1) Louis Fréchette et Pamphile LeMay avaient fait ensemble leur stage d'étudiants en droit au bureau de MM. Lemieux et Rémillard, avocats.

(2) Concours de 1867. Le sujet était : *La découverte du Canada.*

L'orage m'emporta loin de la blonde rive
Où ton esquif flottait toujours à la dérive,
Bercé par des flots bleus pleins d'ombrages mouvants.
Et depuis, balloté par la mer écumante,
Hochet de l'ouragan, jouet de la tourmente,
J'erre de vague en vague à la merci des vents. (1)

C'est encore de son « Exile's Hermitage » qu'essayant de chanter le printemps, il arriva à Fréchette d'égrener quelques pleurs sur les feuilles vertes. Il n'y a plus de printemps pour celui qui souffre :

De tout son œil est attristé :
Pour lui la rose est sans beauté,
Et l'aubépine
Lui parle encore de sa douleur,
Car il sait que la blonde fleur
A son épine. (2)

Après son retour au pays, dans ce Québec qu'il a toujours aimé, Fréchette, un peu irrité par la vie, avait donc besoin, pour secouer sa tristesse, de fortes distractions. Il songea tout de suite à devenir député. Il se présenta dans le comté de Lévis aux élections provinciales de 1871. Les électeurs sont parfois cruels : ils ne voulurent pas donner à M. Fréchette la distraction qu'il recherchait. L'année suivante, le candidat malheureux offrit encore aux mêmes électeurs de les représenter à Ottawa ; ils s'obstinèrent à lui préférer son adversaire. Enfin, aux élections générales de 1874, nécessitées par la

(1) *Pêle-Mêle*, pp. 90-91. A M. Pamphile LaMay. Pièce datée de Chicago, octobre 1869.
(2) *Pêle-Mêle*, p. 41. Le Printemps. Pièce datée de Chicago, mars 1868.

retraite du cabinet MacDonald, la persévérance de M. Fréchette fut récompensée : il fut élu dans le comté de Lévis pour le Parlement fédéral. Il faisait son entrée en chambre au moment même où le parti libéral, pour lequel il avait tant écrit et tant combattu, venait de passer à droite. Peut-être Fréchette songea-t-il dès lors à jouer un grand rôle sur cette scène où la muse est toujours bien un peu égarée, dans la chambre des députés, endroit où, selon le mot de Veuillot, les poètes, d'ordinaire, siègent au plafond : mais la fortune qui avait souri un jour aux libéraux devait bien vite reprendre son visage austère. Les élections générales de 1878 renvoyèrent dans l'opposition le cabinet MacKenzie ; et pour comble de malheur, il prit cette fois encore envie aux électeurs de Lévis de renvoyer Fréchette à ses vers. Lors des élections de 1882, le poète osera solliciter encore un mandat parlementaire ; une fois encore il sera rebuté, et ce sera tout. Fréchette en aura assez de l'urne populaire ; il s'éloignera de la politique inaccessible, des électeurs endurcis, pour se refugier dans les lettres consolatrices.

***

Ses succès littéraires pouvaient adoucir déjà l'amerture des défaites électorales. En 1877, il avait publié *Pêle-Mêle*. Ce recueil composé de pièces écrites surtout depuis 1863, et bien supérieur au premier, lui avait apporté de précieux éloges. Il l'avait dédié à celle qu'il avait épousée l'année précédente, à la femme très bonne, sensible et forte dont

la tendresse ensoleilla tout à coup son existence, et lui fit désormais plus léger les fardeaux de la vie.

En 1878, Fréchette s'en alla résider à Montréal, qu'il ne devait guère quitter. Il s'y consacra tout entier à la poésie et au journalisme. Le poète sentait chaque jour ses ailes pousser et s'affermir. Il pensa qu'elles pourraient même le porter jusqu'au seuil de l'Académie française. Ce fut en 1880 qu'il présenta à l'appréciation du plus haut tribunal littéraire qui soit, ses *Fleurs boréales* auxquelles il avait attaché des *Oiseaux de Neige.* L'Académie fut reconnaissante à Xavier Marmier de lui avoir apporté du Canada ce petit livre de vers français. Elle eut, ce jour-là, la révélation de notre existence littéraire ; son étonnement fut grand, car elle nous ignorait profondément. Sa surprise mêlée d'orgueil au spectacle d'un petit peuple qui, à son insu, avait si jalousement gardé là-bas l'esprit et le verbe français, se changea en bienveillance. Elle couronna le poète canadien, décernant pour la première fois un de ses prix à une œuvre française écrite par un étranger. La nouvelle de ce succès académique réjouit le poète, et plus peut-être ses compatriotes. Ce fut dans les journaux de ce temps un concert de louanges, où la naïveté se mêlait à l'enthousiasme. Jamais l'hyperbole ne se prêta plus docilement à l'admiration. On applaudit, on se félicita, on se récria. On fit monter le lauréat sur le pavois ; on le sacra poète national.

Louis Fréchette eût pu penser, à entendre ses amis, qu'il ne pouvait plus grandir. Il ne voulut pas les croire, et il continua de travailler. Seulement les rumeurs de gloire chantaient toujours à son

oreille ; et les hommages continuaient de monter toujours jusqu'à lui : les universités apportèrent à Fréchette leurs titres honorifiques ; la Société Royale du Canada, une sorte d'Académie sans coupole, s'honora de le compter, en 1882, parmi ses membres fondateurs. Fréchette recevait avec reconnaissance ces offrandes de la renommée ; il écoutait volontiers la bruyante fanfare des panégyristes ; il rêva même de choses héroïques ; sa muse enivrée par tant de sonneries harmonieuses, voulut, elle aussi, hausser le ton et le monter jusqu'à celui de l'épopée. Fréchette se souvint que nous n'avions pas encore ici le « long poème » dont une littérature honnête ne peut se passer ; il se rappela aussi que Victor Hugo avait fait la *Légende des Siècles*, et lui, disciple modeste, il crayonna la *Légende d'un Peuple*.

En 1887, il alla jusqu'à Paris offrir à la France l'épopée canadienne. Il eut, à bon droit, conscience d' « apporter une nouvelle page héroïque à l'histoire déjà si belle et si chevaleresque » de l'ancienne mère-patrie. Et parce que son poème était tout vibrant d'amour filial pour cette mère lointaine, il demandait seulement en retour, à celle-ci, « de baiser, avec attendrissement et fierté, le bas de cette robe glorieuse qu'il aurait tant aimé voir flotter près de son berceau. » (1)

L'œuvre nouvelle, que précédait une jolie préface de Jules Claretie, fit recommencer les applaudissements de 1880. Le mot d'épopée fut prononcé par toutes les lèvres ; on feuilleta avec émotion tant de pages où chantait l'âme de la patrie ; les

(1) *Légende d'un Peuple.* Dédicace : *A la France.*

grands alexandrins sonores s'imprimaient dans les mémoires ; je me souviens que nos professeurs nous les lisaient pendant les classes : et au sortir de ces lectures où s'enflammait notre juvénile admiration, nous, les écoliers, qui n'avions jamais vu le poète, mais pour qui le nom d'épopée n'allait pas sans celui d'Homère, nous cherchions du regard l'auteur de la *Légende d'un Peuple*, croyant qu'apparaîtrait à nos yeux, égaré dans les rues de Québec où il nous demanderait sa route, quelque vieillard aveugle et vénérable, frère de celui qui avait célébré la légende de Troie. . .

Cette date de 1887 reste, dans la carrière de Louis Fréchette, comme le point culminant de sa gloire. Désormais, il publiera bien encore des vers. Il écrira des pages aussi belles, et meilleures peut-être que celles qui lui valurent des couronnes : mais elles n'attireront pas autant l'attention du public. D'ailleurs, à mesure que nous vieillissons comme peuple, à mesure que notre vie intellectuelle s'affermit, se complique, et se développe, à mesure que se multiplient les livres canadiens qui autrefois étaient assez rares, il devient plus difficile d'accaparer l'attention du public, et de se créer une fortune littéraire. Nous sommes aussi plus distraits par plus de choses qui nous font oublier la vie de l'esprit. C'est pourquoi, les *Feuilles volantes*, qui parurent en 1891, le dernier recueil que Fréchette ait publié, et où l'on trouve quelques-unes de ses meilleures strophes, n'eurent pas le succès bruyant des deux précédents.

Bientôt même, la critique s'acharna sur l'œuvre du poète couronné. Les lauriers de Fréchette empêchaient certain versificateur de dormir. Des mains

maladroites voulurent arracher au front du poète national sa couronne, et elles s'y essayèrent en des gestes de détrousseurs qui trahirent de mesquines ambitions. La sensibilité de l'auteur de la *Légende d'un Peuple* souffrit vivement de ces attaques renouvelées. Lui qui venait de publier les *Originaux et Détraqués,* [1] à qui il venait donc d'échapper un énorme éclat de rire, il s'assombrit tout à coup. La critique intempestive remua ce fond d'amertume qui était resté dans l'âme de l'exilé de 1866, que l'ivresse des succès avait bien apaisé et endormi, mais que troublaient cruellement et que faisaient remonter à la surface des épreuves que l'imagination du poète exagérait sans mesure. Le pessimisme ancien, qui le faisait si sévère pour les institutions de son pays, se traduisit une fois encore dans ses *Lettres* sur l'éducation. [2] Et lui, qui avait tant de droits à se reposer dans la paix d'une vieillesse heureuse ; lui qui, depuis 1889, occupait, sans souci du lendemain, le fauteuil confortable de greffier du Conseil Législatif ; lui que sa souveraine avait décoré et créé compagnon de l'ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges ; [3] lui que l'estime public ne cessait d'entourer de ses hommages, ne sut pas vraiment assez goûter de la vie ce qu'elle lui avait apporté de douces consolations.

Son âme se rasséréna quelquefois pourtant : elle se fit tendre et naïve pour raconter aux petits enfants la *Noël au Canada ;* [4] elle s'épancha souvent, en des

---

(1) Parus en 1892.
(2) *Lettres à M. l'abbé Baillargé,* 1893.
(3) En 1897, à l'occasion du jubilé de la reine Victoria.
(4) Paru en 1900.

conférences, en des causeries, où se répandait le flot clair d'une franche gaieté ; elle se dilata surtout et s'épanouit au foyer familial où de mutuelles et chaudes affections remettaient un peu de courage au cœur du pauvre pessimiste.

Puis le poète qu'avait honoré ses compatriotes, voulut glorifier à son tour celui dont l'exemple avait stimulé sa jeunesse. Fréchette prépara l'apothéose de Crémazie. Par des démarches multipliées, par ses discours qu'il fit au Canada et aux États-Unis, il recueillit l'or du souvenir. Et le 24 juin 1906, à Montréal, sur le carré Saint-Louis, apparut enfin, dans la lumière joyeuse d'une fête nationale, le bronze du poète qui avait si bien chanté « le vieux drapeau ».

Mais la maladie affaiblissait déjà l'homme vieillissant. La neurasthénie fit voltiger en son cerveau ses larges papillons noirs. Fréchette se sentait mourir. Il prépara — et ce fut son suprême testament — une édition nouvelle de ses œuvres ; il y fit entrer sous le titre nouveau d'*Épaves poétiques*, à côté de quelques pièces inédites, quelques-unes, les meilleures, qui avaient paru dans *Mes Loisirs*, *Pêle-Mêle*, et *Fleurs boréales*. Il y ajouta un grand drame pathétique, cette *Veronica*, qui avait déjà vu le feu de la rampe, mais qui ne connaissait pas encore le grand jour de la publicité.

Ce travail de révision était à peine achevé quand l'apoplexie vint brusquement finir une vie qui s'éteignait lentement (1908). Fréchette avait souvent appelé la grande délivrance. La foi des premiers jours se retrouvait alors ardente au fond de

son âme désabusée, et il entrevoyait sans doute. de l'autre côté de la tombe, une paix qui n'est jamais troublée, une gloire que l'envie ne peut ternir.

L'œuvre du poète nous reste. Cette œuvre constitue un monument, où il entre bien quelques pierres qui s'effritent déjà, mais dont les lignes générales, l'ensemble harmonieux assureront toujours à l'artiste l'admiration reconnaissante de ses compatriotes.

***

Louis Fréchette fut d'abord, et presque exclusivement, poète lyrique. Impressionable, facile à attendrir, doué d'une âme toute gonflée de passions tumultueuses et fugitives, il a éprouvé, à un degré plus ou moins profond de sa sensibilité, des émotions : et ces émotions, il a vite cédé au besoin de les traduire en strophes.

L'amitié, l'amour, le souvenir ; les paysages, les joies et les tristesses ; la lumière et la vie, l'ombre et la mort, ont tour à tour sollicité sa muse, et lui ont dicté ses premiers vers. Son inspiration était surtout faite de sentiments. A travers les thèmes obligés du lyrisme, il laissa bien passer des idées, mais un petit nombre d'idées : assez abondantes pour donner de la consistance aux développements, mais ni assez fortes, ni assez nombreuses pour que l'œuvre entière en fût puissamment consolidée.

Louis Fréchette eut l'imprudence d'écrire dans la préface de *Mes Loisirs* « Ce livre contient-il une idée ? — Non ! » C'était sans doute, se calomnier soi-même ; mais Fréchette indiquait par là, et trop justement, ce qu'il ne faut pas chercher d'abord dans

ses vers. Écrire « par amour pour l'art, » (1) et pour exprimer « le caprice du moment, » ne fut pas la règle exclusive du poète : elle ne l'est pas dans *Mes Loisirs*, elle le sera de moins en moins dans les recueils qui suivront ; mais il importe, croyons-nous, d'observer dès maintenant que, dans la poésie de Louis Fréchette, le sentiment est bien l'élément principal, prépondérant, et aussi le plus personnel. Et il faut remarquer encore que ce sentiment eut des habitudes, des préférences successives ; il variait avec les préoccupations changeantes de la vie, et avec les angoisses de la sensibilité.

***

Il y eut, chez Fréchette, une véritable évolution du sentiment et de la conscience : évolution qui ne fut, d'ailleurs, que le mouvement naturel de toute âme qui se développe et qui s'ouvre tour à tour aux réalités intimes et aux spectacles extérieurs. N'arrive-t-il pas, en effet, et à peu près chez tout homme — au moins chez presque tous les artistes en vers — que l'âme s'absorbe d'abord tout entière en elle-même, se complaise dans ses premières méditations, se raconte pour s'apercevoir mieux dans l'expression de son propre rêve ; puis elle va vers tant de choses qui la distraient et l'attirent, elle se disperse sur le monde, elle parcourt l'espace ou le temps, quitte à revenir un soir, fatiguée de ses courses, au foyer de sa vie personnelle pour s'y recueillir encore et s'y reposer ?

---

(1) *Mes Loisirs*, Préface.

Louis Fréchette, à vingt ans, éprouva lui aussi le besoin de faire au public la confidence de ses premiers émois, et de lui dire quel écho trouvaient en son âme les bruits et les harmonies de la nature ; puis il sortit de lui-même, il se répandit au dehors, il se blessa aux premières pierres du chemin, il s'irrita aux premiers contacts de la vie réelle ; il esquissa l'image affreuse qui, lui semblait-il, avait passé sous ses regards. Dégoûté du présent, il se réfugia dans le passé, il considéra tant d'actions vaillantes qu'il voulut célébrer ; il mesura, dans son rêve historique, les grands personnages dont il essaya de profiler dans sa *Légende* le torse vigoureux. Instruit, enfin, par la vie, assagi par toutes les leçons qu'elle lui avait données, apaisé par la gloire, il revint aux calmes émotions de la conscience, aux joies familiales, aux commerces intimes dont on voit peut-être, dans son dernier recueil, dans les *Feuilles Volantes*, la plus pénétrante et la plus sincère expression.

Non pas, certes, que ces phases successives de la sensibilité de Louis Fréchette soient complètement tranchées et distinctes, sans compénétration de l'une dans l'autre. L'âme ne se découpe pas aussi nettement. Il sera facile de reconnaître toujours, tout le long de la carrière du poète, les premières inspirations qui ne meurent pas, et l'on trouvera, dès les premiers recueils, ce goût de l'épisode merveilleux, de la poésie historique qui ira s'élargissant dans la *Légende*, et jusque dans les *Feuilles Volantes*.

De même, sous la variété des thèmes et des sujets traités, on peut surprendre une manière assez uniforme du poète. Que Fréchette soit à l'âge où le cœur chante ses premières amours, ou qu'il soit au

moment où sa colère l'excite contre les politiques ; qu'il soit à l'heure où son patriotisme s'exalte dans l'épopée, qu'il soit, enfin, aux jours plus recueillis où il s'enferme dans la joie des affections familiales, il fait voir et garde la même façon de s'émouvoir, il use des mêmes procédés. Confidentiel ou rêveur, comme Lamartine ; emphatique, éloquent, à la façon de Hugo ; comme tous deux, curieux de prendre aux regards du lecteur une pose avantageuse, Louis Fréchette reste, tout le long de son œuvre, un fervent romantique. C'est à l'école des maîtres du romantisme qu'il s'est formé ; c'est à leur flambeau, que, jeune étudiant, il alluma sa verve ; toute sa vie il subira l'influence de leur art prestigieux. Louis Fréchette, toute sa vie, sera disciple avant d'être lui-même.

Et cela ne veut pas dire qu'il prendra aux autres la substance de ses vers, et qu'il n'y pourra mettre le meilleur de sa propre pensée, et qu'il ne trouvera pas pour s'exprimer le mot qui jaillit d'une âme ardente et sincère ; mais cela laisse entendre que les souvenirs de lectures ont été souvent pour lui comme des points de départ, les motifs inspirateurs de ses chants, une invitation pressante à méditer et à s'échauffer ; ils étaient souvent l'aiguillon qui stimulait la muse paresseuse ou endormie.

***

Au reste, il n'est pas facile de démêler dans les œuvres d'un disciple de Lamartine, ou d'Hugo, ce qu'il y eut de bien personnel au poète, et ce qu'il y eut de suggéré, ou d'emprunté. Aucune poésie n'a été

plus humaine que la poésie romantique, parce qu'aucune n'a exprimé plus complètement toute la sensibilité de l'homme. Et il est donc malaisé d'attribuer seulement à l'imitation ce qui peut n'être après tout que l'émotion spontanée d'une âme qui se sent, qui se livre, qui s'abandonne. C'est entendu que les romantiques, depuis Chateaubriand, ont célébré le mystère des solitudes, où l'âme se repose, et rêve. Mais qui osera dire que Fréchette n'était pas personnel, quand un jour, au bord de la Loire, sur le seuil de la chapelle solitaire de Bethléem, il éprouva le bienfait de cette paix romantique?

Enivrement des solitudes !
Au seuil du vieux portail fermé,
L'aile des douces quiétudes
Rafraîchissait mon front calmé.

Adieu, chagrins et pensées sombres !
Je sentais — ô ravissement !
Comme un essaim de chastes ombres
Penché sur mon isolement. [1]

C'est encore un sentiment bien humain que celui de l'amour, et il devait donc pénétrer, lui aussi, dans les vers de Louis Fréchette. Celui-ci, d'ailleurs n'en a pas abusé. Ni Lamartine, ni surtout Musset ne paraissent, à ce point de vue, avoir exercé une grande influence sur la sensibilité ou l'imagination du poète. Il y a bien déjà, dans *Mes Loisirs*, plusieurs pièces où l'on sent frissonner une âme qui s'éveille sous le souffle de la passion, mais nulle part cette passion ne devient absorbante, excessive, encombrante. Le barde

(1) *Feuilles Volantes.* La chapelle de Bethléem, pp. 128-129.

adolescent chante son *premier amour* (1), mais déjà il n'en connaît plus la date certaine ; même il en atténuera l'expression, quand, plus de dix ans après, il voudra rééditer cette pièce.

Une *Barcarole* (2) gracieuse, d'autres pièces courtes et faciles, traduisent sans violence des sentiments qui se montrent sans audace. Une fois Louis Fréchette a dit simplement sur la femme ce qu'en pensent depuis longtemps ceux qui ont avec confiance appuyé sur elle leur vie, et les vers du poète, où se traduit une simple philosophie, sont tout de suite allés se loger dans la mémoire de tous les amoureux. Le bon peuple canadien — celui des campagnes du moins — chante encore ces couplets où Fréchette fait de la femme le centre d'une religion très ancienne, couplets dévots où le cœur récite, sans qu'aucun scepticisme, sans qu'aucun désespoir, sans qu'aucun égoïsme le puissent contredire, ses actes de *foi*, *d'espérance* et de *charité*. (3)

Il y avait, d'ailleurs, en Fréchette, une sensibilité réelle, à la fois mobile et profonde. Et si cette sensibilité, appliquée à l'expression de la passion, n'a jamais guère dépassé la galanterie d'Oronte, elle s'est, au contraire, sincèrement émue chaque fois qu'elle a été mise en contact avec tant de choses attendrissantes dont se composent la vie et tous nos chers souvenirs.

---

(1) *Pêle-Mêle*, p. 171. Cette pièce, datée, ici, de 1860, se trouve une première fois dans *Mes Loisirs*, p. 109, sous le titre *Louise*, avec la date de 1862. Dans *Pêle-Mêle*, quelques vers diffèrent un peu de ceux que l'on lit dans *Mes Loisirs*.

(2) *Mes Loisirs*. p. 173.

(3) *Mes Loisirs*, p. 183, *La Foi, l'Espérance et la Charité*.

La poésie du souvenir ! elle remplit l'âme de Fréchette, et à la fin de sa vie elle s'en échappe à flots pressés. C'est le vieux chalet du village qu'il aime à revoir dans ses rêves ou dans ses promenades, parce qu'il lui rappelle ses plaisirs d'adolescent ; il le décrit en strophes alertes ; il se souvient qu'un soir, dans la croisée, lui apparut « souriante au couchant vermeil, » une fraîche tête d'enfant ; il s'émeut encore, il regarde, espérant voir

Refleurir à cette fenêtre
La douce fleur de ses quinze ans ! (1)

La joie profonde de ceux qui vieillissent, c'est de pouvoir se replonger souvent dans les souvenirs anciens ; ils retrouvent là, comme dans une fontaine de Jouvence, la fraîcheur d'un printemps disparu. Pourquoi, d'ailleurs, faut-il attendre que nous ayons vieilli pour goûter les joies de notre jeunesse ? Fréchette, qui s'appliqua trop souvent à assombrir lui-même ses vingt-cinq ans, reportait volontiers plus haut, plus loin encore sa pensée, et il chantait ces années exemptes de trop amers soucis où l'on n'a guère à s'inquiéter que de son thème et de sa version, et où lui, l'écolier vagabond, promenait tour à tour à Lévis, au Séminaire de Québec, au Collège de Sainte-Anne, et jusqu'à Nicolet l'indiscipline de ses fantaisies. C'était l'âge

Où tout n'est qu'espérance, enivrement, aurore,
Où sous les purs rayons de l'horizon vermeil,
La vie ouvre son aile, et l'âme semble éclore
Comme une fleur céleste aux baisers du soleil.

---

(1) *Feuilles Volantes, A Quinze Ans*, pp. 85-95.

C'était l'âge

où l'on rit, où l'on aime,
Où l'on voit chaque jour passer devant ses yeux
Quelque lambeau doré de l'éternel poème
Que chante aux cœurs naïfs l'avenir radieux ! (1)

A l'occasion des fêtes du cinquantenaire du Collège de Lévis, le poète devenu vieux accourut sous le toit agrandi qui avait accueilli son enfance ; il s'émut jusqu'aux larmes

En croyant voir passer, le front nimbé d'aurore,
Le fantôme vivant de sa jeunesse en fleur. (2)

Une fois il est arrivé que Fréchette s'est souvenu pour rire et non pour pleurer. Il habitait alors Chicago. De la cité américaine et tapageuse il revit en un éclair de la pensée sa jeunesse folle, comme eût dit Villon, ses rêves, ses illusions, les heures perdues et joyeuses de sa vie d'étudiant, tout ce

Flot de poudre d'or qu'emporte le vent !

Il écrivit à son ami Alphonse Lusignan une longue poésie, d'allure rapide, légère, qu'il intitula *Reminiscor*, à laquelle il donna comme épigraphe le vers de Martin Vezy : « Le souvenir, c'est tout, c'est l'âme de la vie. »

---

(1) *Épaves Poétiques*, p. 67. Au Collège de Nicolet. A l'occasion du centenaire de sa fondation.

(2) *Épaves Poétiques*, p. 95. Stances. A l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation du Collège de Lévis.

Il rappela à Lusignan les joyeux passe-temps et les escapades de ces heures de basoche :

Oui, je l'aime encore ce temps de folie
Où le vieux Cujas, vaincu par Musset,
S'en allait cacher sa mélancolie
Dans l'ombre où d'ennui Pothier moisissait.

Nos quartiers étaient à peine accessibles :
Splendide grenier, mais logis mesquin ;
Confuse babel d'objets impossibles :
La toge romaine au dos d'Arlequin !...

Il me semble voir la table rustique
A la jambe torse, au pied de travers,
Où nous écrivions en style érotique
Nos lettres d'amour et nos premiers vers...

Et quand venait mai dorer notre chambre,
Ouvrant la fenêtre au printemps vermeil,
Nous respirions l'air tout parfumé d'ambre
Qui venait des prés tout pleins de soleil...

Nous aurions voulu, tant nous sentions battre
D'ardeur et d'espoir nos cœurs de vingt ans,
Ivres de désirs, monter quatre à quatre,
Fous que nous étions ! — l'échelle du temps. (1)

***

« Quand venait mai dorer notre chambre : » ce souvenir de printemps qui met un rayon de joie dans l'âme de l'exilé, nous montre déjà comme s'attendrissait au bon soleil, et sous l'effluve des exubérances de la nature, la jeune sensibilité du poète. Louis

(1) *Pêle-Mêle*, Reminiscor, p. 77.

Fréchette nous a dit lui-même la mystérieuse influence qu'exerça, sur sa fraîche imagination, le spectacle toujours nouveau des paysages québécois ; et l'on ne peut donc s'étonner qu'il ait aimé la nature, qu'il ait goûté la fraîcheur des bois, qu'il se soit abandonné volontiers à la caresse des brises parfumées, qu'il se soit plu à rêver sous le ciel bleu.

L'une de ses premières poésies n'est pas autre qu'un *Soir au bord du Lac St-Pierre ;* (1) elle est datée de 1860, et le poète avait donc 20 ans. Cette méditation amoureuse est un souvenir de son séjour à Nicolet : elle est chaude comme une passion qui s'éveille, elle est facile et gracieuse, un peu banale, comme une rêverie juvénile :

Doucement balancé par la brise mourante,
Le Lac aplanissait sa nappe transparente
Où déjà s'étendaient les ailes de la nuit ;
Les échos se taisaient au fond du bois sauvage.
Et sur le sable du rivage,
Le flot venait mourir sans bruit.

La lune déployait sa chevelure blonde,
Et ses tremblants reflets se déroulaient sur l'onde
Comme un ruban d'argent sur un voile d'azur ;
La brise caressait la mobile ramée,
Et son haleine parfumée
S'endormait avec le flot pur.

Enfin, c'était à l'heure où la verte ramure
Mêle aux accents du soir un suave murmure,
Où la feuille frissonne aux baisers du zéphir ;
A l'heure où des ondins la troupe se rassemble ;
A l'heure où chaque étoile tremble
Dans une vague de saphir.

---

(1) *Mes Loisirs*, p. 41.

Il y a deux façons pour le poète — et pour toute âme sensible — de jouir de la nature : ou bien il la regarde, il la contemple pour en recevoir une émotion qui s'accorde avec ses états de conscience les plus subtils, ou bien il l'étudie pour la décrire et pour la peindre. L'homme, égoïste, rapporte facilement tout à lui-même ; il s'imagine volontiers que tant de merveilles prodiguées en la création, que tant d'images splendides qui s'offrent à son regard, que tant de tableaux riches de couleurs où s'accusent les dessins les plus pittoresques, ne sont faits que pour le plaisir de ses sens et de son esprit. Il exprime alors, de la nature, toute la jouissance délicate qu'elle lui offre ; il l'accomode à sa conscience ; même il suppose volontiers qu'elle ne se fait coquette, gracieuse, séduisante, qu'elle ne se met en frais, que pour lui plaire :

> Sur la plaine, d'azur et d'ambre illuminée,
> Dans les bruines d'or, nos regards croyaient voir
> La verdure sourire et les rayons pleuvoir. (1)

Louis Fréchette écrivit ces vers au souvenir d'une promenade au bord de la Creuse, un beau jour d'automne, dans la campagne où il lui faisait bon de vivre quelques heures d'une bonne et pieuse amitié. Son âme d'artiste faisait alors servir à ses joies intimes la grande fête de la nature. Et comme la nature se faisait belle, il ne put s'empêcher de fixer sur ces

---

(1) *Feuilles Volantes,* Au bord de la Creuse, p. 41.

paysages un regard attentif ; il essaya d'en décrire la poésie matinale :

Aux branches des taillis, au velours des gazons,
La nuit à pleines mains avait semé des perles ;
Sous la feuille sifflaient les pinsons et les merles ;
Les taons sonnaient la charge autour des églantiers ;
Et, par files, suivant le détour des sentiers,
Joyeux, et nous faisant un salut de la tête,
Des couples d'amoureux s'en allaient à la fête,
Ayant mis le matin leurs habits les plus beaux,
Et faisant sur le sol résonner leurs sabots. (1)

Fréchette descriptif, peintre de paysages, n'abuse guère de la couleur et du détail. Sa manière est plutôt sobre. Il n'est pas descriptif, au sens plein que l'on donne à ce mot. Mais parce qu'il n'abuse pas, il choisit ; et ses descriptions empruntent à ce procédé une grâce suggestive qui leur donne plus de prix. Voyez comme il nous montre cette chapelle de Bethléem qu'il visite au bord de la Loire :

Elle s'appuie, humble et petite,
Sur ses contreforts descellés,
Où des touffes de clématite
Brodent leurs festons étoilés.

Les grands chênes pleins de murmures,
Où ronflent les vents assoupis,
De leur ombre et de leurs ramures
Caressent ses pans décrépits. . .

A gauche, là, sous la corniche,
Au-dessus d'un bassin tari,
Derrière un treillis, dans sa niche,
Une statuette sourit. (2)

---

(1) *Feuilles Volantes. Ibid.* p. 53.
(2) *Feuilles Volantes,* p. 122-123.

Ce sont là des descriptions que le poète ajoute en passant à ses récits, pour les varier, et dont il fait de discrètes parures. Mais il lui est arrivé quelquefois de décrire pour décrire, de s'appliquer à la tâche de représenter les choses, d'en tracer les lignes, d'en bien délimiter les contours, et c'est justement à des paysages du pays natal qu'il a donné ce soin. A-t-il toujours réussi à dessiner et à peindre? a-t-il toujours suffisamment projeté dans la strophe les reliefs et les perspectives? Nous ne le croyons pas. Il semble bien que certains sonnets des *Oiseaux de Neige* qu'il a groupés sous le titre collectif de *Paysages* pourraient être plus finement ouvrés, et nous procurer des visions plus précises. L'on attend plus du sonnet descriptif que de la strophe lyrique qui laisse voir en passant un morceau d'horizon, ou qui déroule un peu négligemment la toile flottante des décors. Souvent dans ces sonnets qui veulent être des miniatures, Louis Fréchette passe trop vite, du trait qui fixe et montre les choses, à la réflexion morale ou à l'épithète vaporeuse qui atténue les lignes et noie dans le vague tous les dessins. C'est ce qui l'empêche, par exemple, de nous donner du lac de Belœil, du Saguenay, des Mille-Iles, qu'il a d'ailleurs joliment esquissés, la vue plus nette, plus complète, plus aiguë, que l'on eût souhaitée.

Il s'est essayé, et parfois il a assez réussi, mieux réussi qu'ailleurs, semble-t-il, et justement parce que le sujet demandait moins de précision, à caractériser dans un petit tableau de genre, dans une aquarelle légère, chacun des mois de l'année canadienne. (1)

---

(1) *Les Oiseaux de Neige.* L'année canadienne.

C'est janvier ;

....au ciel, des milliers d'aurores boréales
Battent de l'aile ainsi que d'étranges oiseaux.

Vient février :

Aux pans du ciel l'hiver drape un nouveau décor ;
Au firmament, l'azur de tons roses s'allume...
Maint coup sec retentit dans la forêt qui dort ;
Et dans les ravins creux qui s'emplissent de brume,
Aux franges du brouillard malsain qui nous enrhume
L'Orient plus vermeil met une épingle d'or.

Mars :

C'est le mois ennuyeux, le mois des giboulées ;
Des frimas cristallins l'étrange floraison
Brode ses fleurs de givres aux branches constellées...

En juin,

L'été met des fleurs à sa boutonnière,

Pendant le mois de juillet,

Depuis les feux de l'aube aux feux du crépuscule,
Le soleil verse à flots ses torrides rayons ;
On voit pencher la fleur et jaunir les sillons...

Voici novembre :

Aux arbres dépouillés la brise se lamente ;
A l'horizon blafard, l'aile de la tourmente
Fouette et chasse vers nous d'immenses oiseaux gris...

Louis Fréchette a quelquefois décrit dans ses vers nos mœurs, nos joies canadiennes. Se souve-

nant avec Désaugiers « qu'un bel hiver vaut un printemps, » il a joliment campé dans quelques strophes pittoresques celui qu'il appelle notre « bonhomme Hiver. » (1)

Le bonhomme Hiver a mis ses parures,
Souples mocassins et bonnet bien clos,
Et, tout habillé de chaudes fourrures,
Au loin fait sonner gaiement ses grelots.

A ses cheveux blancs le givre étincelle ;
Son large manteau fait des plis bouffants :
Il a des jouets plein son escarcelle
Pour mettre au chevet des petits enfants...

Puis le poète fixe dans la strophe quelques reflets et quelques spectacles de la saison froide et joyeuse.

Quand le soleil luit la neige est coquette ;
Mol et lumineux, son tapis attend
Le groupe rieur qui, sur la raquette,
Au flanc des coteaux chemine en chantant.

Dans les soirs sereins, l'astre noctambule
Plaque vaguement d'un reflet d'acier
La clochette d'or qui tintinnabule
Au harnais d'argent du fringant coursier.

Au feu du soleil ou des girandoles,
Emportée au vol de son patin clair,
Mainte patineuse, en ses courses folles,
Sylphe gracieux, fuit comme un éclair.

---

(1) *Feuilles Volantes*, p. 137.

Le bonhomme Hiver est une naïve allégorie, et Louis Fréchette a eu souvent recours à ce procédé qui consiste à personnifier la nature et ses éléments, procédé facile, habituel aux poètes, et qui s'accorde avec les plus heureuses inspirations. L'homme qui porte en lui-même une vie consciente, prête volontiers aux choses qui l'entourent la puissance de vouloir le bien ou le désir de faire le mal.

> Le sentier à l'air traître et l'arbre à l'air méchant

écrivait Victor Hugo, dans cette même pièce où il voit

> le troupeau des nuages qui passe,
> Poursuivi par le vent, chien hurlant de l'espace, (1)

et Louis Fréchette avait trop fréquenté le maître de l'allégorie, ce grand professeur d'images hardies que fut l'auteur de la *Légende des Siècles*, pour ne pas recourir souvent, lui aussi, à ces mêmes moyens littéraires. « L'ombre était solennelle », écrit-il dans sa *Légende d'un Peuple*. (2) Et dans un autre endroit du recueil, il fait une longue apostrophe à la « Forêt » canadienne, à celle qui a vu passer sous ses dômes séculaires les Indiens farouches, puis nos pères défricheurs et créateurs de métropoles ; il fait de tous ces chênes pensifs, de tous ces grands pins mystérieux un chœur puissant qui célèbre les gestes anciens :

> Votre ramure, aux coups des siècles échappée,
> A tous les vents du ciel chante notre épopée. (3)

---

(1) *Légende des Siècles.* Le Petit Roi de Galice, III.
(2) *Première Messe*, p. 48.
(3) *La Légende d'un Peuple.* La Forêt, p. 45.

Dans cette nature que Dieu a faite à l'usage de l'homme, tout devient symbole à celui qui sait la comprendre et pénétrer le mystère de sa vie. Une fleur fanée, des feuilles mortes, des aurores lumineuses traduisent à nos âmes ou suggèrent des rapprochements ingénieux. Fréchette n'a peut-être pas écrit de vers plus sincères, plus émus, parfois plus douloureux, que ceux qu'il a consacrés à ce vieux nid délabré qu'il aperçut un jour d'hiver, pendu aux branches d'un buisson. Tout ce morceau est à lire pour celui qui veut connaître la sensibilité du poète, en mesurer l'étendue, et pour qui veut savoir quelle philosophie tour à tour attristée et consolante, quel symbolisme gracieux se peuvent dégager des vieux nids délabrés qui pendent aux branches des buissons. (1)

Et je songeai longtemps à mes jeunes années,
Frêles fleurs dont l'orage a tué les parfums ;
A mes illusions que la vie a fanées,
Au pauvre nid brisé de mes bonheurs défunts !

Il est facile au poète de se transposer lui-même dans les spectacles de la nature, de communier avec eux par un échange subtil d'idées ou de sentiments ; il lui est possible aussi d'assimiler à ces spectacles les agitations de sa propre conscience. Ce n'est plus alors le paysage qui devient un état d'âme, c'est l'âme elle-même qui se fait paysage. Louis Fré-

---

(1) *Pêle-Mêle,* Sursum Corda, p. 9. Cette même pièce reparaît dans les *Fleurs Boréales,* p. 81, sous le titre de *Renouveau,* et dans les *Épaves Poétiques,* p. 85, sous le premier titre, *Sursum Corda.*

chette, comme tous les romantiques, a souvent usé de ce procédé. C'est aux heures sombres surtout qu'il eut ces visions intérieures où sa propre vie lui apparaissait comme une route désolée, son âme comme une gerbe de fleurs flétries, ses amours premières comme une sombre nécropole. (1)

N'est-il pas remarquable, d'ailleurs, que toutes les âmes chagrines, que tous les mélancoliques et les attristés ont aimé la nature ? qu'ils l'ont aimée pour cette chanson monotone et caressante, pour ce refrain berceur qu'elle répète à leur conscience, mais aussi pour cette impression qu'elle leur donne qu'elle n'est qu'une image agrandie de ce paysage tendre ou vaporeux, plein d'ombres et de mystères, qu'ils portent en eux-mêmes.

Louis Fréchette fut plus qu'un mélancolique. Ou plutôt, mélancolique, il ne le fut qu'à quelques heures de sa vie. C'est le pessimisme qui a le plus souvent troublé, obscurci sa pensée, le rêve intérieur de ses méditations. Nous avons dit avec quelles exagérations il se plaisait à amplifier ses malheurs, et comment cette âme sensible n'apercevait l'épreuve qu'à travers l'œil grossissant du microscope.

> Souvent, j'ai failli croire, à force de souffrir,
> A la fatalité sur mon front suspendu... (2)

C'est en 1876 qu'il confiait cet aveu à celle qu'il venait d'épouser ; quatre années auparavant, en

(1) *Pêle-Mêle.* Rêves envolés, p. 177. A mon fileul, p. 49.
(2) *Pêle-Mêle*, p. 269. A ma Femme.

1872, à l'époque des luttes irritantes, il avait écrit un jour de printemps ensoleillé :

Tout va palpiter d'allégresse ;
Les jours dorés vont revenir ;
— Moi je n'aurai pour toute ivresse
Que l'ivresse du souvenir. (1)

***

Qu'y avait-il dans les souvenirs du poète de trente ans qui pût le consoler des nostalgies de l'heure présente ? — Il y avait, certes, la réminiscence lointaine et douce des jours où l'enfant vivait près de sa mère, avant que la mort cruelle eût brisé les harmonies du foyer . Et c'est peut-être pour cela que Louis Fréchette, heureux avant sa treizième année, a tant aimé à chanter les enfants et les berceaux. Cela le faisait se replonger dans le souvenir d'un bonheur qui fut trop court, mais dont le rappel mettait encore quelque joie dans ses jours tristes. (2)

Il y avait aussi, dans les souvenirs lointains, la consolation que procurent à l'enfant l'émotion pieuse, les premiers élans vers le ciel, ces naïves adorations dont le poète fait un thème pour ses strophes. Combien de fois Fréchette a chanté les premières communions ! Et chaque fois il a trouvé, pour dire les joies de ces matins si purs, des mots tendres, paternels, tout pleins de religion et de piété. (3)

Si le mysticisme parfois consolait Fréchette des amertumes de la vie, si le poète s'est plu à faire

(1) *Épaves poétiques*, p. 173. Le Souvenir.
(2) Cf. *Pêle-Mêle.* A Hilda, p. 197. Élégie, p. 159.
(3) *Feuilles Volantes*, p. 169. *Épaves Poétiques*, p. 107.

jaillir souvent des profondeurs intimes de la conscience le sentiment religieux, personnel et sincère, il n'en faudrait pas conclure que c'est cette note confidentielle qui domine dans ce qu'on pourrait appeler les poésies religieuses de Fréchette. A côté des pièces mystiques, il y en a d'autres, plus nombreuses, je pense, où il entre plus de développements oratoires que de méditations calmes, plus de rhétorique sacrée que de sensibilité pieuse. Louis Fréchette a aimé à s'exercer sur des idées générales, sur les bienfaits de la religion, sur l'action patriotique, merveilleuse, de l'Église au Canada.

Dès son premier recueil, au moment où le pape luttait pour la conservation du patrimoine pontifical, le jeune poète, en des vers dont le goût n'est pas toujours bon, exécrait les persécuteurs de Pie IX ; il terminait cette longue pièce par le cri triomphant de l'espérance catholique :

> Le monde peut crouler, mais l'Église jamais ! (1)

Dans son poème sur *Jean-Baptiste de la Salle*, il raconte la vision du prêtre, et il trace le large tableau des luttes successives de l'Église contre ses ennemis toujours renaissants ; il stigmatise la philosophie des incrédules :

> C'était, plus tard, le souffle infernal de Satan
> Brisant leurs ailes d'or aux légendes d'antan ;
> Du scepticisme froid c'était la plaie immonde
> Sans cesse élargissant sa tare sur le monde ;
> C'étaient de l'idéal les temples oubliés... (2)

---

(1) *Mes Loisirs.* Le premier de l'An 1861, p. 47.
(2) *Feuilles Volantes*, p. 17.

Il loue le zèle héroïque des fils de la Salle qui se font les éducateurs des petits, les apôtres de la lumière :

> Et ces humbles — fut-il jamais rien de plus beau ? —
> Par milliers aujourd'hui, sublimes caravanes,
> Des grandes vérités célestes et profanes
> Vont jusqu'au bout du monde agiter le flambeau. (1)

Dans son *Ode* à Mgr de Laval, il exalte l'œuvre protectrice du clergé canadien :

> Pour sauver notre race et défendre nos droits,
> Le temple se fit citadelle. (2)

Ce sont là des idées belles, communes aux honnêtes gens,qui valent ici surtout par l'expression grandiloquente dont le poète les a habillées, et qui témoignent aussi de la fidélité de Fréchette à ses premières convictions. D'ailleurs, on ne pourrait trouver, je crois, dans tous les poèmes de Fréchette, aucune trace des hésitations de sa foi, de ces négations prudhommesques, de ces sourires sceptiques dont il aimait au temps de sa jeunesse ardente à étonner les passants. Sa poésie est chrétienne, comme celle de presque tous nos poètes, et elle se soucie de refléter dans la lumière plus ou moins vive des strophes l'âme instinctivement croyante qui l'a méditée, l'âme profondément chrétienne du peuple qu'elle doit édifier.

***

Nous avons parlé de rhétorique religieuse chez Fréchette : ne serait-il pas à propos d'ajouter que

---

(1) *Feuilles Volantes*, p. 36.
(2) *Épaves Poétiques*, p. 15.

Fréchette fut un lyrique essentiellement oratoire — et qu'il le fut, à un haut degré, dans la *Légende d'un Peuple ?* — Ses effusions pathétiques prennent volontiers la forme du discours ; son vers ressemble souvent à ces périodes sonores, ambitieuses, qui jaillissent comme des fusées de la tribune aux harangues. Fréchette était vraiment taillé pour les luttes du forum : il avait de l'orateur les plus précieuses qualités physiques : la voix chaude, le geste large, la haute stature, qui lui promettaient les conquêtes de la foule, l'empire sur les assemblées délibérantes. Il se trouvait à lui-même une vocation de tribun ; il fut député, pas assez longtemps ; il rêva toute sa vie de pérorer à la Chambre ; on assure qu'il se fût contenté d'être sénateur. Mais il ne fut que greffier d'un Conseil Législatif, d'une sorte de congrégation d'hommes sages, plus prodigues de leurs avis que de leur éloquence. Fréchette se vengea de la fortune en faisant des discours sur le Parnasse. Il aurait pu dessiner en marge de ses strophes les rostres symboliques. Le flot oratoire ne pouvant passer par ses lèvres, il le fit couler au fil de la plume ; il en inonda parfois les pages de ses livres. L'on pourrait jusque dans les premiers recueils du poète retrouver la trace de cette éloquence. La *Voix d'un exilé* est souvent toute pleine d'accents oratoires. La dernière partie de ce poème étrange vibre d'une ardente passion. Le poète rappelle les résistances fameuses de 1837, suivies de trop dures vengeances ; il dit les angoisses et toutes les audaces du peuple :

L'on respirait partout comme un vent d'épopée ;
Dans son manteau de deuil la nation drapée
Écrasait ses bourreaux d'un mépris souverain ;

Et le patriotisme, archange aux traits de flamme,
Électrisait les cœurs, et soufflait dans les âmes,
Comme dans des clairons d'airain. (1)

Dans son deuxième recueil, *Pêle-Mêle*, l'on trouve parmi les premières pièces, ce poème intitulé *Jolliet*, que Fréchette composa, en 1873, à l'occasion du deux-centième anniversaire de la découverte du Mississipi, poème où il a écrit quelques-uns de ses meilleurs vers, quelques-uns de ceux que soutient le mieux dans une belle envolée le souffle oratoire. Le strophe y est souvent ample, large, épique.

Le grand fleuve dormait couché dans la savane.
Dans les lointains brumeux passaient en caravane
De farouches troupeaux d'élans et de bisons.

Drapé dans les rayons de l'aube matinale,
Le désert déployait sa splendeur virginale
Sur d'insondables horizons.

L'Inconnu trônait là dans sa grandeur première.
Splendide, et tacheté d'ombres et de lumière,
Comme un reptile immense au soleil engourdi,
Le vieux Meschacébé, vierge encore de servage,
Dépliait ses anneaux de rivage en rivage
Jusques aux golfes du Midi. (2)

L'auteur fut si satisfait de cette pièce, il la jugea si éloquente, et d'une allure si grande, qu'il la réédita,

---

(1) Cf. *Pêle-Mêle*. La Voix d'un Exilé, p. 313.
(2) *Pêle-Mêle*, pp. 65-66.

la transporta de recueil en recueil, de *Pêle-Mêle* aux *Fleurs Boréales*, et la logea enfin, et définitivement, comme en son lieu naturel, dans la *Légende d'un Peuple*.

Dans les *Feuilles Volantes*, Louis Fréchette a retrouvé quelques-unes de ses périodes les plus somptueuses pour célébrer le grand éducateur que fut Jean-Baptiste de la Salle ; il y a répandu des flots d'éloquence sur trop de choses qui y entourent le héros, ou qui le masquent et souvent le font oublier. Hugo et Barbier lui fournissent tour à tour l'inspiration de fulgurantes tirades.

Fréchette choisit, d'ailleurs, et d'instinct, les sujets où pouvait se donner libre cours son talent oratoire ; et c'est pourquoi, il allait tout naturellement à ceux-là qu'il faut magnifier, à ceux-là qui suggèrent de fortes émotions, ou qui offrent en leurs canevas quelques éléments d'épopée. Déjà, dans *Mes Loisirs*, il avait complaisamment traité l'*Iroquoise du Lac St-Pierre*, [1] une légende comme en racontait, en ce temps-là, l'abbé Casgrain, un conte merveilleux dont on amuse et étonne l'imagination des enfants. Fréchette reprit ce récit, le corrigea et le perfectionna, et il le fit entrer plus tard dans *Pêle-Mêle*. [2] Dans tous les recueils qu'il a publiés, on pourrait ainsi retrouver cette préoccupation constante de dramatiser, de raconter avec fracas, d'amplifier, de discourir, de haranguer. [3] La *Légende d'un Peuple* devait naître de ce besoin d'émotions violentes : elle nous fut donnée comme le produit

(1) Cf. p. 23. Cette légende fut composée en 1861.
(2) Cf. p. 215.
(3) Voir encore *Feuilles Volantes*, p. 61, *l'Espagne*.

d'un esprit qu'avait séduit et enflammé la rhétorique.

La *Légende d'un Peuple* est, en effet, une sorte d'épopée oratoire : une épopée comme n'en eussent pas conçu Homère, ni Turoldus. Aussi bien les temps de l'*Illiade* et de la *Chanson de Roland* ne reviendront-ils jamais. Simplicité des primitifs, naïveté des peuples enfants, croyances ingénues des âmes sincères, sublimité familière des héros : tout cela anime, enchante les poèmes anciens, ravit leurs lecteurs ; mais tout cela ne suffit plus à nos âges de raffinement intellectuel, à nos esprits aiguisés par la dialectique, à nos âmes blasées par trop de civilisation. Il faut autre chose pour intéresser d'autres consciences ; et l'épopée moderne, telle que la construisit d'abord Victor Hugo, telle que la façonnèrent Leconte de Lisle, de Heredia, cherche dans d'autres émotions un autre succès. Elle déroule, sous les regards étonnés, les plus amples et les plus extraordinaires spectacles : défilé des siècles qui se succèdent, des religions qui se remplacent, des dieux qui s'en vont, des hommes qui passent ; théories majestueuses, solennelles, où processionnent les peuples, où s'enveloppent de lumière ou d'ombre, de gloire ou de honte, les personnages qui sont les héros augustes ou méprisables de l'universelle épopée.

Louis Fréchette n'avait pas à célébrer tant de sujets si vastes : sa muse n'eut pas un vol si téméraire. Mais il pensa qu'il pouvait réduire ces cadres qu'avaient imaginés les chefs de l'école nouvelle, qu'il les pouvait ramener à des proportions mieux ajustées à son esprit : il voulut faire avec son pays ce que d'autres avait fait avec tous les pays. La

Légende des Siècles se rétrécit jusqu'à la *Légende d'un Peuple ; les Trophées, les Poèmes antiques* ou *barbares* ne furent plus qu'un poème canadien.

Nous savons bien comme il est injuste de rapprocher ainsi le nom de Fréchette de noms historiques qui l'écrasent, et son œuvre de chefs-d'œuvre qui l'éclipsent. Mais la faute en est à Fréchette lui-même si nous avons dû rappeler, à propos de sa *Légende d'un Peuple*, des doctrines qu'il a voulu appliquer, et des poèmes qu'il a vraisemblablement imités.

La matière de sa poésie, au moins, et dans une grande mesure, est substantiellement originale : j'entends que c'est de la matière du Canada. Si le poète se souvient de ses modèles en taillant ses strophes, il travaille sur un fonds qui est nôtre, et que la poésie n'avait pas encore aussi attentivement exploité. Louis Fréchette eut toujours, d'ailleurs, le culte de notre histoire ; notre passé fut toujours pour lui plein de rumeurs épiques. Entendez ce qu'il dit de Québec, citadelle « drapée dans son manteau de roc » :

Sa gloire est une chaîne aux immortels anneaux ;
C'est la ville des preux et des grands coups d'épé ;
Et quand le vent, la nuit, siffle dans ses créneaux,
On sent passer dans l'air des souffles d'épopée. [1]

Ce qu'il affirme de Québec, Louis Fréchette le

(1) *Feuilles Volantes.* A Madame Albani, p. 115.

redira de toute notre histoire, « écrin de perles ignorées, »

> poème éblouissant
> Que la France écrivit du plus pur de son sang !
> Annales de géants, archives où l'on voit
> A chacun des feuillets qui tournent sous le doigt,
> Resplendir d'un éclat sévère ou sympathique
> Quelque nom de héros ou d'héroïne antique ! (1)

Il découpe donc dans ce « poème éblouissant, » dans ces « annales de géants, » de vastes tableaux, des scènes sublimes ou familières, des drames sanglants, des silhouettes prestigieuses, des perspectives pleines de mirage, et il en compose ce qu'il appelle la *légende* d'un peuple. Cette légende a trois âges distincts, trois époques où elle se développe en des décors variables, et où elle se transforme en des actions toujours nouvelles. L'époque des origines aventureuses, où la hardiesse des pionniers se confond avec la foi des apôtres ; l'époque de la grande bataille, où le sang des vaincus teint de pourpre l'aile blanche du drapeau qui se referme ; l'époque des résignations patientes, des résistances obscures, des sursauts généreux, des espérances fières, qui n'est pas encore terminée... A la France est dédiée cette légende, qui se greffe comme une fleur sur la sienne, et qui enrichit de nouveaux couplets sa chanson de gestes.

Dans ce recueil, Louis Fréchette s'est vraiment livré tout entier : on l'y voit tour à tour ou tout à la fois sensible, enthousiaste, ironique, patriote, éper-

(1) *Légende d'un Peuple.* Notre histoire, p. 13, édition de 1890.

dument canadien. C'est pour ces poèmes de la *Légende* mieux encore que pour les *Fleurs Boréales* et les *Oiseaux de Neige* qu'il eût mérité qu'on le baptisât « poète national » : puisque dans notre jeune pays il faut absolument donner ce nom à quelqu'un, et puisqu'ici ni poètes ni journalistes ne veulent laisser chômer ce titre et cet honneur. Si le poète national est bien ainsi que l'a défini Edmond Rostand, s'il est celui qui prend un contact profond avec la terre natale, « avec le tuf noir et doux, » pour qu'en lui monte comme un chant la sève nourricière, s'il est, en tous pays de France, ce que Chantecler affirme de lui-même ;

> Alors, mis en contact avec la bonne terre
> Je chante. . . . .
> La terre parle en moi comme dans une conque,
> Et je deviens, cessant d'être un oiseau quelconque,
> Le portevoix en quelque sorte officiel
> Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel, (1)

Fréchette a bien, dans la *Légende d'un Peuple* plus qu'en aucune autre de ses œuvres, tenté de réaliser cette définition ; mais c'est ici surtout qu'il a essayé de rendre avec une fidèle application la chanson de la terre, de l'histoire, de l'âme canadiennes.

Non pas que cette chanson, passant par ses lèvres, ou — plus exactement et sans métaphore — par sa plume, ait toujours trouvé l'accent profond, sincère, original, qui lui convienne. S'il est un écueil où Fréchette a souvent trahi ses artifices,

(1) *Chanteclerc*, par Edmond Rostand, acte II, scène III.

où il a usé de la rhétorique, où, ne pouvant faire jaillir du sol où il s'appuie une pensée originale et forte, il se contente des couplets usés de l'éloquence traditionnelle, c'est bien la *Légende d'un Peuple*.

Mais il y a dans ce livre, et il faut les signaler d'abord, des envolées fières, des pages où le lyrisme se soutient à des hauteurs ensoleillées. Le prologue annonce lui-même le grand effort du poète pour s'égaler au sujet qu'il traite. C'est l'*Amérique* qui surgit dans les lointains inconnus, et qui offre à l'audace des découvreurs sa terre vierge. Quel événement dans l'histoire de l'humanité !

Oui, toute une moitié du globe
Dénouant, spectacle inouï,
Les plis flamboyants de sa robe
Aux yeux du vieux monde ébloui ! (1)

Le poète salue avec piété le continent nouveau l'Amérique, le sol natal ;

Amérique ! — salut à toi, beau sol natal !
Toi, la reine et l'orgueil du ciel occidental !
Toi qui, comme Vénus, montas du sein de l'onde,
Et du poids de ta conque équilibras le monde !
Quand, le front couronné de tes arbres géants,
Vierge, tu secouais au bord des océans
Ton voile aux plis baignés de lueurs éclatantes ;
Quand, drapés dans leurs flots de lianes flottantes,
Tes grands bois ténébreux, tout pleins d'oiseaux chanteurs
Imprégnèrent les vents de leurs âcres senteurs ;

(1) Cf. *Légende d'un Peuple*, p. 5.

Quand ton mouvant réseau d'aurores boréales
Révéla les splendeurs de tes nuits idéales ;
Quand tes fleuves sans fin, quand tes sommets neigeux,
Tes tropiques brûlants, tes pôles orageux,
Eurent montré de loin leurs grandeurs infinies,
Niagaras grondants ! blondes Californies !
Amérique ! au contact de ta jeune beauté
On senti reverdir la vieille humanité ! (1)

C'était un monde nouveau, mais c'était un nonde prédestiné qui se révélait aux marins « penhés à l'avant des blanches caravelles ». L'Amérique devait à son tour recueillir les lumières de la foi. mergeant tout à coup des flots ignorés, elle réponait à un appel de Dieu. Quand Colomb ne croyait uivre que son étoile,

La grande main dans l'ombre orientait la voile. (2)

Peut-être même Fréchette n'a-t-il pas assez iontré cet aspect surnaturel de notre épopée, ni ssez expliqué le sens mystique de notre histoire. ar notre histoire fut à la fois humaine et divine, mplie d'actions, et parfumée de prières. Le poète bien tâché de nous le faire entendre dans la preière partie de la *Légende*, où il célèbre avec fanre les hardiesses de l'Église se frayant à travers forêt et dans des consciences nouvelles sa voie mineuse. Mais il se laisse trop facilement disaire de cette idée essentielle dans les autres parties son poème. Et l'on ne reçoit pas assez de la cture de ces deux derniers chants l'impression de

(1) Cf. *Idem*, pp. 6-7.
(2) Cf. *Idem*, p. 8.

la vie réelle, profonde, religieuse, providentielle —
et j'allais l'écrire encore — mystique, de notre peuple
Aussi bien, Louis Fréchette insiste-t-il presque
exclusivement sur les violentes secousses, sur les
crises aiguës qu'il considère comme les moments
historiques de la vie nationale, oubliant trop que
toutes ces agitations ne constituent qu'une moitié
de l'existence vraie du peuple. Il lui arrive même de
ne laisser voir que par le dehors, que par ce qui est
extérieur et de surface ces actions tragiques. C'est
encore parce qu'il n'a pas assez pénétré jusqu'en
son fond le plus sacré la conscience populaire, parce
qu'il n'a pas assez aperçu dans les plus intimes et dans
les plus religieuses aspirations de sa race, les motifs
constants et le soutien de toutes ses grandes actions
qu'il fut trop impuissant à marquer l'unité de notre
vie, et qu'il n'y a souvent entre toutes les pièces
de sa *Légende* d'autre lien que celui d'un patriotisme
bruyant, ou bien celui-là, plus fragile encore, de la
chronologie.

Mais cela n'empêche qu'il n'ait parfois très heu-
reusement raconté certains épisodes mouvementés
de cette « légende ». Le *Prologue, notre Histoire*
Ante lucem, Châteauguay, Papineau, Chénier, sont
des poèmes, qui ne sont pas sans défauts, mais où
l'en sent palpiter l'inspiration vraie.

D'autre part, des récits familiers ou tragiques
comme le *Pionnier, Jean Sauriol, Spes ultima, Vive*
la France jettent à travers l'épopée une note nouvelle
simple, vive, alerte, y font voir une sorte d'abandon
de bonhomie, qui repose des fortes émotions et des
strophes trop sonores. Louis Fréchette pratique

assez heureusement un genre très aimable que François Coppée avait mis à la mode ; il excelle parfois dans ces récits, où le vers, qui court rapide, tout près des choses, n'a pas besoin de se charger de beaucoup d'idées.

Mais le plus souvent, c'est la forme oratoire que le poète jette comme une somptueuse draperie sur les sujets qu'il développe. Tant de bravoure, tant d'héroïsme, tant de sacrifices, appellent, pour s'en parer, les périodes de l'éloquence. Les sujets à panache vont bien à Fréchette ; le panache l'attire, l'émeut ; avec complaisance, il fait bouger sur les cimiers cette chose légère, audacieuse et mobile ! Et l'on admire avec lui et l'on applaudit les découvreurs qui osent, les martyrs qui s'immolent, les guerriers qui passent, les épées qui se croisent, les victimes qui tombent, les drapeaux qui s'envolent.

Mais, ici, l'auteur ne fait pas toujours une œuvre suffisamment originale et pleine. Et cela tient justement à ce qu'il s'abandonne trop volontiers à ce genre oratoire où l'inspiration tombe souvent de toute la hauteur où elle s'est élevée. L'esprit de Fréchette ne peut longtemps se maintenir sur les sommets de l'épopée, parce que la pensée qui le porte, et qui le devrait soutenir, n'est ni assez forte, ni assez substantielle. La rhétorique vit de lieux communs : c'est fort légitime « depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent », mais à la condition qu'elle puisse rafraîchir, renouveler ces idées communes qui appartiennent à tous. De quoi la rhétorique de Fréchette n'est pas toujours

assez capable. Le lieu commun, chez lui, se recouvre trop souvent des oripeaux de l'éloquence du vingt-quatre juin ; il se confond trop souvent chez lui avec la banalité : et il prend alors le sens défavorable, péjoratif, qu'il a trop souvent mérité. [1]

Lieux communs, quand le poète entreprend ses épiques descriptions ; lieux communs, quand il glorifie certains héros ; lieux communs, quand il vaticine sur l'histoire universelle.

C'est à propos des *Fleurs Boréales* et des *Oiseaux de Neige* qu'on a fait remarquer le manque de précision des ambitieuses descriptions de Louis Fréchette, et qu'il n'y a pas chez lui une assez originale conception de la nature et de ses rapports avec l'homme. « Fréchette se contente d'impressions toutes faites, rend plutôt l'émotion du voyageur vulgaire que du poète voyant et sentant autrement que la foule. Il écrirait presque, comme M. Perrichon, sur son carnet de voyage : « Du haut de la Mer de glace que l'homme est petit ! » [2]

S'il s'agit d'histoire du Canada — et la *Légende d'un Peuple* en est remplie — on n'aperçoit pas assez dans les poèmes de Fréchette, les pensées neuves qui auraient pu donner quelque prix à tant de sujets

---

(1) Nous avons entendu Fréchette, vers 1903 ou 1904, faire à l'Institut Canadien de Québec, et très sérieusement, une conférence sur les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV, et sur le XIXe siècle. Il nous a paru qu'il fallait une certaine inexpérience des choses de la littérature pour entreprendre de traiter, en une heure, un pareil sujet, et un goût assez prononcé pour le lieu commun ; l'événement nous a confirmé dans cette opinion.

(2) Cf. article de Gustave La Mothe, paru dans le *Polybiblion*, et reproduit par la *Revue Canadienne*, tome XVII, p. 643, année 1881.

usés par les orateurs de notre Saint-Jean-Baptiste. Et c'est pour cela que certaines pièces, qui exigeaient du poète plus de personnalité, sont faibles : *Le dernier Drapeau blanc, les Plaines d'Abraham, Fors l'honneur, Vainqueur et vaincu.* C'est, dans ces pièces, les plus beaux gestes épiques qu'il fallait célébrer, et, vraiment, ces gestes n'y ont pas l'ampleur qui convient ; on n'en a pas dégagé toute la signification, ni tout le symbolisme. On a l'impression du déjà vu, ou du déjà entendu quand on lit les vers où s'agite à travers les clichés traditionnels l'imagination du poète.

N'est-ce pas même pour répéter quelqu'un de ces clichés que Louis Fréchette, après tant d'orateurs qui l'ont proclamé sur les tréteaux, affirme que la bataille de Saint-Denis nous a conquis la liberté ? (1) Il semble bien pourtant que, si généreux qu'ait été l'enthousiasme des insurgés de 1837-1838, ce n'est pas une charte de liberté qui fut le prix de leurs sacrifices. La constitution de 1840, dont nous dota l'Angleterre, ne fut pas précisément une récompense : elle fut, au contraire, le plus périlleux des châtiments, et ce n'est pas la faute des maîtres, et ce n'est pas non plus un mérite attribuable aux insurgés, si nos parlementaires canadiens, entre autres Louis-Hipolyte Lafontaine, ont su tirer de cette « union » bâtarde des fruits de liberté. Le « vieux patriote » de Fréchette aurait pu lui-même s'en souvenir. (2)

---

(1) *La Légende d'un Peuple,* Saint-Denis, p. 249.
(2) Cf. *Légende d'un Peuple.* Le Vieux Patriote, p. 274.

* **

A certaines heures de notre « légende », et de ses méditations, Louis Fréchette regarde plus loin que la frontière canadienne, et vise plus haut que les sommets laurentiens : il enveloppe d'un coup d'œil le monde civilisé. Des régions de la philosophie il plonge sur l'histoire moderne des regards qu'il essaie de faire paraître aigus. Il esquisse des théories, il prononce des doctrines politiques. Non seulement dans la *Légende d'un Peuple*, mais dans presque tous ses recueils, depuis *Mes Loisirs* jusqu'aux *Épaves Poétiques*, le poète aime à exposer une philosophie, à développer des idées générales, à juger l'œuvre de l'histoire.

Il est, cependant, plus visiblement préoccupé de ce souci dans ses derniers livres. Les lectures et la vie l'ont fait plus longuement méditer sur les choses ; elles l'ont chargé de plus de souvenirs ; elles ont accru ce bagage d'idées communes que l'esprit va recueillant au hasard de toutes ses observations. Et ce sont ces pensées, ces convictions, ces conclusions que le poète disperse dans ses strophes. Il les revêt parfois de formes très éclatantes. Voyez l'*Amérique* dans la *Légende*, *Jean-Baptiste de la Salle* et l'*Espagne*, dans les *Feuilles Volantes*, le *Quatorze Juillet* dans les *Épaves Poétiques*.

Or, dans toutes ces tirades, dans tous ces développements historico-philosophiques, il y a un lieu commun que Fréchette développe avec une inlassable complaisance : c'est l'idée, la doctrine, le bienfait de la liberté. La vie du peuple canadien n'est-elle pas un long, un patient effort vers la liberté ?

la découverte de l'Amérique ne fut-elle pas, pour le monde, une promesse de liberté ? Et parce qu'aucune nation peut-être n'a travaillé plus que la France à la genèse laborieuse de la panacée qui délivre, parce que c'est la France qui en apporta sur nos bords le don précieux, c'est à cette mère que Louis Fréchette répète le refrain de notre gratitude.

Toi dont l'aile plana sur notre aurore, ô France !
Toi qui de l'idéal connais tous les chemins !
Toi dont le nom, fanfare aux accents surhumains,
De tout peuple opprimé sonne la délivrance ! (1)

C'est ainsi que le poète chantait en 1877, c'est sur ce mode qu'il redira souvent notre admiration pour une patrie dont il fait bon de nous souvenir toujours.

Et Louis Fréchette a raison de chanter la France, créatrice de liberté. La France chrétienne, pénétrée de la foi qui détruit les servitudes, a semé, tout le long de ses chemins historiques, des principes de délivrance. Aussi, aimer notre première mère-patrie, c'est le mouvement naturel de nos âmes françaises, et chanter cet amour, c'est, dans notre littérature, un thème ancien, facilement banal, mais qui peut toujours être nouveau. Louis Fréchette l'a souvent repris, et quelquefois il en a vigoureusement relevé l'expression. Il y a dans ces poèmes où il célèbre la France, une piété filiale sincère, qui trouve le mot fort et juste. Se souvient-il de l'arrivée de la *Capricieuse* devant Québec, de l'émoi profond des Cana-

---

(1) *Pêle-Mêle*, A. M. Prosper Blanchemain, p. 259.

diens qui revirent « flotter au vent le drapeau des aïeux, » il écrit aussitôt :

> Nos poètes chantaient la France revenue,
> Et le père, à l'enfant qu'étonnait tout cela,
> Disait : Ce pavillon qui brille dans la nue,
> — Incline-toi, mon fils! — c'est à nous, celui-là ! (1)

Seulement, Louis Fréchette s'est quelquefois mépris sur l'histoire et sur la mission de la France, sur le symbole de ses drapeaux. Il attribue trop exclusivement aux « trois couleurs » la signification libératrice. Il s'abuse sur les origines de la liberté ; et il oublie que le drapeau tricolore, qui eut bien des heures généreuses, a aussi couvert les plus tyranniques persécutions. Il se laisse entraîner dans le courant des lieux communs de l'éloquence républicaine. Il déclare avec emphase que la liberté sainte ne fut donnée au monde que par la révolution. C'est le quatorze juillet qui a affranchi l'humanité ! (2) Avant ce jour, les peuples croupissaient dans la servitude. Pour un rien Louis Fréchette daterait, lui aussi, de 1789, l'histoire de la France et de la civilisation. Il a brodé sur ce thème quelques-unes de ses strophes les plus pompeuses. C'est même à la révolution qu'il se sent pressé de donner le crédit de la découverte de l'Amérique ; (3) déjà au quinzième siècle, elle fermentait dans les cerveaux, menaçant de détruire « les vieilles doctrines, » et de ruiner « l'éternelle servitude ». Et l'on reconnaît ici les formules chères à tant de jacobins qui s'en sont tant

---

(1) *Légende d'un Peuple.* La Capricieuse, p. 287.
(2) *Épaves Poétiques.* Le Quatorze juillet, p. 19.
(3) *La Légende d'un Peuple.* L'Amérique, p. 3.

servis ! Certes, nous ne nions pas que la révolution n'ait accompli des réformes nécessaires, et supprimé des abus intolérables ; mais nous n'en pouvons conclure qu'elle fut l'initiatrice de tous les progrès. Et Louis Fréchette, au lieu de faire remonter la révolution jusqu'à 1492, aurait fait bien mieux de faire descendre le christianisme jusqu'à 1789 ! religion civilisatrice, qui, en vérité, a préparé tous les affranchissements, et qui, pour avoir traversé tant de barbaries, et tant de préjugés, ne pouvait que lentement porter aux générations le bienfait de toutes les légitimes libertés !

Mais l'on sait que le poète de la *Légende* et des *Épaves* était doublé d'un farouche républicain, et qu'il abhorrait l'ancien régime. République, vertu, liberté, s'opposaient dans son imagination à cette autre trinité : monarchie, corruption, tyrannie. Lisez plutôt la *Petite Histoire des Rois de France.* (1) Quand on a été capable d'imaginer une brochure si manifestement injuste, on est préparé à enfourcher tous les dadas de la rhétorique républicaine. Ce petit livre, qui fut écrit avec du fiel et de la boue, porte l'empreinte d'une pensée lamentablement étroite : et il est regrettable que l'auteur de tant de poèmes très louables se soit quelquefois souvenu du rédacteur de la *petite Histoire.*

Nous n'avons à juger ici ni la monarchie ni la république : leurs causes à toutes deux sont trop chargées pour qu'on les puisse apprécier d'une phrase ou d'un trait de plume. Mais nous aurions

---

(1) *Petite Histoire des Rois de France,* par Cyprien (Louis Fréchette) chroniqueur de *la Patrie.*

souhaité que Louis Fréchette se fût rappelé, à certaines heures de réflexion violente, qu'il écrivit à vingt ans, sur notre dix-neuvième siècle, sur le siècle démocratique, coupable comme les autres de tant de tyrannie, cette strophe :

Pauvre siècle qu'on nomme un siècle de lumière,
Où l'on voit, aux palais comme sous la chaumière,
Fermenter le désordre et le mépris des lois !
Où des bandits sortis des tripots et des bouges,
Hurlant sous leurs longs drapeaux rouges,
Jettent l'éclaboussure à la face des rois. [1]

Nous aurions aimé que le poète, qui a si délicieusement exprimé quelquefois le sentiment religieux, se fût moins candidement laissé prendre, dans certaines pages en prose qu'il a écrites, aux sophismes facilement oratoires d'une philosophie qui s'est acharnée, non seulement contre la monarchie, mais aussi contre l'Église. Fréchette a quelquefois avoué le libéralisme intempérant qui faillit détruire sa foi. Certaines attitudes intellectuelles furent chez lui, avons-nous dit, snobisme plutôt que conviction réfléchie. Mais ce snobisme coûte cher parfois à la dignité de l'esprit ; il s'irrite facilement contre ce qu'il dédaigne ; il s'emporte contre ce qui le gêne ; il se dédouble en passions mesquines ; il envenime l'erreur qu'il propage, il déshonore les vérités qu'il défend, et il fait écrire en style colérique, après la *Petite Histoire des Rois de France*, les *Lettres à M. l'abbé Baillargé.*

---

(1) *Mes Loisirs.* Le premier de l'an 1861, p. 49.

***

La *Légende d'un Peuple* est donc, de tous les ouvrages de Louis Fréchette, celui où l'on aperçoit le mieux toutes les variations et toutes les inégalités de son talent. Il y a incrusté quelques-uns de ses plus beaux vers, et il y a glissé quelques-uns des plus faibles. Il y a développé ses plus hautes pensées ; il y a risqué quelques-unes des idées qui s'accordent le plus mal avec l'inspiration accoutumée de ses poèmes. La *Légende d'un Peuple* résume, elle prétend résumer notre histoire ; elle représente, à coup sûr, tout l'esprit de celui qui l'a conçue. Et nous pouvons donc rapporter de la lecture de ces chants une définition de la poésie de l'auteur. L'art de Fréchette est un effort presque continu vers l'éloquence ; sa poésie veut être surtout une pensée oratoire dans un vers sonore.

De la nature même d'une telle poésie, nous pouvons déduire quelques-uns des procédés de l'auteur, et, par exemple, l'exagération voulue ou inconsciente de l'idée, du mot, ou de l'image. Cette muse a presque toujours une tendance à enfler la voix. Elle s'y essaya, on s'en souvient, dans la *Voix d'un exilé*, et elle a souvent répété ce bruyant exercice.

Il arrive cependant que cette exagération n'est que la légitime mesure d'une pensée poétique. Dans la pièce si ample, si enthousiaste, qu'il a consacrée à Papineau, Louis Fréchette condense en deux beaux vers toute l'action patriotique de son personnage :

Il fut toute une époque, et longtemps notre race
N'eut que sa voix pour glaive et son corps pour cuirasse.

Il définit l'éloquence de ce vieillard, retiré dans sa solitude, vivant seul,

laissant ses mains octogénaires,
Qui des forums jadis remuaient les tonnerres,
Vieillir en cultivant les fleurs !
Sa voix, sa grande voix aux sublimes colères,
Sa voix qui déchaînait sur les flots populaires
Tant de sarcasme amer et d'éclats triomphants,
Sa voix qui, des tyrans déconcertant l'audace,
Quarante ans proclama les droits de notre race,
nseignait les petits enfants !

Puis, suggestionné par les mots, il découpe dans la lumière du soir la taille du tribun populaire :

Souvent, lorsque le soir de ses lueurs mourantes
Dorait de l'Ottawa les vagues murmurantes,
Au-dessus des flots noirs, sur le coteau penchant,
Où l'aigle canadien avait plié son aile,
On voyait se dresser sa taille solennelle
En face du soleil couchant.

Il en fait maintenant une sorte de héros splendide et surhumain. Il le situe en des attitudes olympiques. Un soir qu'il se sent mourir, Papineau — astre fatigué qui descend à l'horizon — veut regarder encore le soleil couchant ; il s'assied à sa fenêtre et plonge sa tête dans la lumière :

Et dans un nimbe d'or, clarté mystérieuse,
On eût dit que déjà sa tête glorieuse
Rayonnait d'immortalité !

Longtemps il contempla la lumière expirante,
Et ceux qui purent voir sa figure mourante,
Que le reflet vermeil de l'Occident baignait,
Crurent — dernier verset d'un immortel poème —
Voir ce soleil couchant dire un adieu suprême
A cet astre qui s'éteignait ! (1)

Mais c'est une autre exagération — énorme cette fois — que ce compliment que l'auteur de *Pêle-Mêle* adresse à un peintre de ses amis qui, après seize ans de séjour en Italie, revient au Canada :

Peintre, tu nous reviens, ainsi que l'aigle immense
Qui, faisant trève un jour à son sublime essor,
Avant que dans les cieux sa course recommence,
Se repose un instant pour disparaître encore.

Arrivé tout à coup des sphères immortelles,
Où sans craindre leurs feux tes pieds se sont posés,
Tu resplendis encore, et l'on voit sur tes ailes
La poudre des soleils que ton vol a rasés. (2)

Cette naïve emphase n'a d'égale que celle des strophes fameuses que Louis Fréchette adressait à Sarah Bernardt.

C'est elle ! c'est Sarah la grande !..........

Frissons des lyres, chœurs sacrés, harpes d'Éole,
Bruits de gloire tonnant dans des gerbes d'éclairs :
C'est elle ! regardez flamber son auréole
Sur l'azur chatoyant des beaux horizons clairs !

---

(1) *Légende d'un Peuple.* Papineau, *passim.*
(2) *Pêle-Mêle.* A un peintre, p. 192.

Il ne restait plus au poète idolâtre, pour pousser à bout la piété, que d'écrire — et il l'a écrit :

Elle vient, saluez ! Foules, baisez sa trace ! (1)

De l'exagération oratoire au galimatias, il n'y a qu'un pas, et Fréchette l'a quelquefois franchi. Il emploie alors des mots qui débordent l'idée à ce point qu'ils la font inintelligible. Il écrira du Mississipi :

Et ton onde répète aux tièdes océans
L'épithalame étrange et les *concerts géants*
Des glaciers où tu prends ta source. (2)

Il dira de l'Amérique :

L'Amér que, c'est la *soupape* des Titans,
Le *balancier* qui vibre entre les mains du Temps :
Double objet qui, donnant au vieux monde un sol libre,
Prévint *l'explosion* et *sauva l'équilibre.* (3)

C'est le cas de dire de Louis Fréchette, égaré dans le nuage des métaphores grandiloquentes, ce que Guizot, je crois, disait un jour de Lacordaire : « Il vole plus haut qu'il ne voit. »

C'est sans doute de Victor Hugo que Louis Fréchette apprit à oser ainsi l'exagération oratoire. C'est à lui, à coup sûr, qu'il emprunta le procédé des énumérations tapageuses, fulgurantes, tintamarresques, pédantesques :

---

(1) *Épaves poétiques.* A Sarah Bernardt, p. 103.
(2) *Pêle-Mêle.* Le Mississipi, p. 24.
(3) *Feuilles Volantes.* L'Espagne, p. 68.

L'Espagne eut Cespedés, cet autre Michel-Ange,
Cervantès le profond et Mendoza l'étrange,
Calderon, de Vega, Santos, Montemayor,
Velasquez, Juan Calvo, Murillo, Salvador,
Zurbaran, Hernandez, Medina, Mercadante,
Tous les talents depuis Phidias jusqu'à Dante,
Tous les héros connus d'Achille à Spartacus :
Elle eut Léonidas, et Coclès et Gracchus... (1)

De Hugo, encore, il prit le goût des épithètes sombres, qu'il accole violemment à une abstraction :

L'enchevêtrement *noir* des préjugés boiteux. (2)

Du même maître il apprit à voir en couleur *fauve* beaucoup de choses, même des choses qui ne sont pas fauves du tout, ou qui ne le sont que par symbolisme.

O fauves parfums des forêts ! (3)

...Après avoir, plus de deux mois durant,
Vogué presque à tâtons sur l'immensité *fauve*. (4)

Et ces bois, ces vallons, ces longs coteaux dormants,
Qui n'ont encore vibré qu'aux *fauves* hurlements
Des *fauves* habitants de la forêt profonde. (5)

Pour la première fois, sur ces *fauves* rivages... (6)
C'était le désert *fauve* en sa splendeur austère. (7)
Malgré la saison *fauve* et ses froids corrodants. (8)

---

(1) *Feuilles Volantes.* L'Espagne, p. 67.
(2) *Légende d'un Peuple.* Le gibet de Riel, p. 297.
(3) *Fleurs boréales*, p. 61.
(4) *Légende d'un Peuple*, p. 37.
(5) *Ibid.*, p. 42.
(6) *Ibid.*, p. 49.
(7) *Ibid.*, p. 56.
(8) *Ibid.*, p. 106.

Un beau soleil couchant versait des lueurs *fauves.* (1)
Le spectacle était *fauve* et grand comme l'enjeu... (2)

Image encore hardie que celle où Louis Fréchette définit les travaux audacieux du dix-neuvième siècle :

Qu'il allume sa lampe au tonnerre, ou qu'il mette
Les rênes de l'algèbre au col de la comète... (3)

De bonne heure, déjà dans *Mes Loisirs*, le poète s'exerçait à ces prenantes métaphores :

Guerre, vampire affreux dont la lèvre sinistre
Suce le sang des nations ! (4)

Un jour, il dit les progrès accomplis depuis la découverte du Mississipi :

Où le desert dormait, grandit la métropole ;
Et le fleuve asservi courbe sa large épaule
Sous l'arche aux piliers de granit ! (5)

De bonne heure aussi, et très souvent ensuite, Fréchette trouva l'image gracieuse ou largement expressive :

Quand le printemps doré vient éployer son aile
Sur la nature en fleurs. (6)

---

(1) *Ibid.*, p. 125.
(2) *Ibid.*, p. 158.
(3) *Feuilles volantes*, p. 23.
(4) *Mes Loisirs*, p. 55.
(5) *Pêle-Mêle*, p. 73.
(6) *Mes Loisirs*, p. 13.

Dans la *Légende d'un Peuple*, il chante le vieux frêne des Ursulines sous lequel Madame de la Peltrie catéchisait les petites huronnes :

Aigrette énorme au front du vaste promontoire,
Colosse chevelu dans le roc cramponné,
Il avait vu passer bien des jours sans histoire
Au sommet de Stadaconé. (1)

Voyez encore ce beau spectacle de la *première moisson* :

Bientôt le blé tombe à faucilles pleines ;
La javelle, où bruit un essaim de grillons,
S'entasse en rangs pressés au revers des sillons,
Dont le creux disparaît sous l'épaisse jonchée ;
Chaque travailleur s'ouvre une large tranchée ;
Et, sous l'effort commun, le sol transfiguré
Laisse choir tout un pan de son manteau doré. (2)

La versification de Fréchette, d'une bonne tenue classique, profite encore des qualités acquises au siècle dernier par l'art des vers. Tantôt il emploie l'alexandrin à césure fixe, solennel, le long duquel il distribue avec variété les accents rythmiques. C'est ainsi qu'il annonce du haut des clochers de Saint-Malo le départ de Cartier.

Le carillon mugit dans les tours ébranlées.
Du haut des bastions, en bruyantes volées,
Le canon fait gronder ses tonnantes rumeurs
Et, salués de loin par vingt mille clameurs,
Au bruit de l'airain sourd et du bronze qui fume
Cartier et ses vaisseaux s'enfoncent dans la brume. (3)

---

(1) *Légende d'un Peuple*, p. 111.
(2) *Ibid.*, p. 55.
(3) *Légende d'un Peuple*, p. 36.

Tantôt il introduit dans ses couplets les vers à césure unique et mobile, le trimètre plus souple, d'une cadence plus riche. Il sait aussi couper avec art, et pour produire un effet voulu, l'hémistiche. S'il veut, par le rythme, nous donner l'impression de l'obstacle qui surgit, il écrira en multipliant les repos :

> La côte, noirs rochers, se dresse inabordable. (1)

Pour montrer, avec les efforts de la marche, l'espace immense qui s'étend sous les yeux du voyageur, il écrit, après un vers ternaire, le vers large où l'hémistiche s'ouvre avec l'horizon :

> En route ! Et devant lui, de l'aube au crépuscule,
> Le vaste horizon s'ouvre, et le désert recule. (2)

Fréchette n'hésite pas à faire l'hiatus, lorsque le mouvement du vers l'y autorise.

> On entendit partout ce cri : A Notre-Dame !

Il n'y a pas ici, en réalité, de voyelles qui se heurtent ; l'oreille n'a rien à souffrir de leur rapprochement.

Au reste, Fréchette est l'un de nos premiers poètes, le premier peut-être, qui se soit scrupuleusement appliqué à l'art d'écrire en vers. Il est ici plus ingénieux, plus varié que Crémazie, et plus artiste.

Il lui arrive, cependant, à lui comme à Crémazie, d'étendre lourdement son vers, de faire des phrases

---

(1) *Légende d'un Peuple*, p. 38.
(2) *Ibid.*, p. 97.

longues, traînantes, où se multiplient les *qui* ou les *dont*, quand ce ne sont pas les participes présents ou les gérontifs qui appesantissent l'hémistiche.

> Sur la rive, un balcon d'aspect oriental
> Émerge d'un massif d'érables *qui* se groupe
> Au fond de l'anse *où* dort une svelte chaloupe
> *Dont* le flanc touche à peine au limpide cristal. (1)

Ces lourdeurs sont plus rares dans les derniers recueils de Fréchette. Dans la *Légende d'un Peuple*, la période est mieux conduite ; elle s'avance d'ordinaire, bien découpée, alerte, sans effort, jusqu'à la proposition finale qui la complète sans la faire languir.

Il est remarquable, d'ailleurs, que Fréchette eut toujours le souci de perfectionner sa versification ; l'histoire de ses œuvres est justement l'histoire de ses progrès successifs. Les *Feuilles Volantes*, par où le poète semble clore sa carrière, sont peut-être le recueil où il y a le moins de faiblesses profondes.

Soucieux, du reste, de ne laisser après lui que les pièces les meilleures qu'il avait composées, Louis Fréchette a soigneusement préparé une dernière édition de ses poésies ; il en a prudemment éliminé les morceaux médiocres. Il a groupé sous le titre d'*Épaves* celles-là de ses premières pièces qu'il croyait pouvoir échapper encore quelque temps au naufrage. Et il a eu raison de faire lui-même ce premier triage, et de rassembler ainsi des essais qui ont une précieuse valeur documentaire. Il a écrit lui-même, très justement, à propos de ces premiers

---

(1) *Oiseaux de Neige*, p. 199.

essais : « Ils sont non seulement l'expression d'une pensée ou d'un rêve en embryon, mais on y trouvera de plus la trace des efforts littéraires qui ont caractérisé toute une époque intellectuelle de notre pays. On peut y suivre pour ainsi dire pas à pas les développements d'une âme en proie aux hantises d'une poésie dont elle ignorait le langage, les règles et les procédés, et qu'elle essayait de traduire sans modèles, sans traditions et presque sans maîtres. » [1]

Il est curieux, en effet, de suivre ainsi l'effort du poète, et de voir comment peu à peu, par la lecture, par l'étude, par l'imitation, il précise son talent, il l'oriente, comment il finit par constituer sa propre originalité.

Cette originalité, nous l'avons dit déjà, consiste en une manière oratoire qui ressemble... à celle de plusieurs autres : mais, elle est faite aussi, ne l'oublions pas, d'une sensibilité ardente, d'une émotion large, de cet amour du pays, de notre histoire, de nos héros, grands ou obscurs, de cette sorte de fierté, de cet orgueil national qui éclate comme une fanfare dans les strophes de l'épopée. Et puis, souvenons-nous bien que l'originalité indépendante de toute imitation est une puissance peu commune : ce n'est presque pas un paradoxe que d'affirmer qu'il faut commencer par imiter quelqu'un pour être original. Et nous ne saurions donc blâmer Fréchette d'avoir voulu ressembler à ceux qui lui paraissaient le mieux représenter son idéal. Comme tout disciple, comme tout poète dont la pensée ne surabonde pas, il s'est quelquefois trop souvenu de

(1) *Épaves poétiques.* Préface, p. 8.

ses lectures ; à certaines heures, il a composé avec sa mémoire plus qu'avec son esprit ; et cela diminue d'autant sa personnalité. Mais est-il bien utile de rechercher dans l'œuvre du poète ces réminiscences de mots ou d'idées qu'on y pourrait relever ? Nous ne le pensons pas ; et nous estimons plutôt mesquine, jalouse, stérile, la critique qui s'applique à dénicher au cœur des strophes, ou dans le repli des hémistiches, telle image ou tel vocable heureux qu'elle aperçut en d'autres œuvres. (1) Ce métier devient particulièrement oiseux si, tout entier au besoin de dénoncer les plagiats ou les imitations coupables, on oublie, selon une comparaison pittoresque bien connue, que « c'est encore imiter quelqu'un que de planter des choux ».

***

Nous ne croyons pas devoir insister ici sur d'autres œuvres de Louis Fréchette, sur celles qu'il a écrites en marge de son œuvre essentielle, qui est lyrique. Il s'est essayé, par exemple, dans l'art dramatique. Mais les pièces qu'il a composées ne révèlent aucun aspect nouveau de son talent. *Papineau* et *Veronica* rappellent plutôt le poète de la *Légende d'un Peuple* cherchant surtout dans les phrases éloquentes l'effet théâtral.

Deux livres en prose : *Originaux et Détraqués*, *la Noël au Canada*, montrent en pleine lumière le

---

(1) Nous laissons à ceux qui ont le goût de ces petites occupations le soin de consulter *Le lauréat, critique* des œuvres de *M. Louis Fréchette,* par W. Chapman, in-8, 328 pp., Québec, 1894.

conteur amusant qu'il y eut en Fréchette, et qui apparut quelquefois à certaines pages de la *Légende*. Il y a bien des charges excessives dans les *Originaux et Détraqués*, et d'énormes plaisanteries que parfois l'auteur souligne avec trop de soin ; mais il y a là aussi certaines peintures de mœurs qui ont leur prix. Il y a là l'écho joyeux du parler populaire, et une sorte de vocabulaire — un peu gros parfois, semble-t-il, parce qu'il y est trop accumulé — mais qui ne manque assurément ni de pittoresque, ni d'intérêt philologique. Nos cousins de France aiment à lire ces pages où ils retrouvent tant de choses de la chère province.

C'est encore l'esprit populaire, l'âme paysanne, la bonne vie canadienne que racontent les histoires de Noël. Les tableaux sont ici plus frais, moins vulgaires ; ils n'en sont pas moins précis, chargés de détails significatifs, et sur leurs réalités, un peu frustes encore, flottent les mystères de la poésie religieuse. Il y a dans *la Noël au Canada* quelques-uns des plus jolis contes de Fréchette.

***

Mais c'est le poète surtout qui survivra en cet écrivain ; c'est de sa poésie que le loueront nos arrière-neveux. Et s'ils veulent être justes envers sa mémoire, s'ils veulent lui assigner sa place dans l'histoire de la poésie canadienne, ils n'oublieront pas que Fréchette est né dans notre pays à une époque où le Canada était bien plus qu'aujourd'hui éloigné de la France, à une époque où il était difficile

encore d'entendre la leçon des maîtres de là-bas, à une heure où l'on ne faisait que d'essayer de fonder ici une tradition littéraire.

Louis Fréchette a lui-même indiqué tout à la fois l'intérêt et les inconvénients de sa situation historique. Il écrivit à propos de ses premiers recueils : « On y découvrira surtout les défauts et les qualités du milieu ambiant, l'avènement d'une génération qui, malgré ses tâtonnements et ses hésitations, a parcouru jusqu'à nos jours un chemin qu'on ne saurait mesurer sans quelque satisfaction, et peut-être sans quelque profit, si ceux qui sont venus après elle veulent la juger avec impartialité ». (1)

De son premier recueil *Mes Loisirs*, à son dernier les *Feuilles Volantes*, on mesure, en effet, le chemin qui a été fait, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer davantage le poète qui a franchi toutes ces étapes. Venu immédiatement après Crémazie, presque contemporain du poète exilé, mais désireux de contribuer pour sa part à cette sorte de renaissance des lettres canadiennes que promettait 1860, il dut mettre dans son travail de formation toutes les hésitations et toutes les audaces de l'inexpérience. Cependant il apportait à la tâche quotidienne une âme vibrante, une âme qui eut bien aussi des excitations factices, mais d'où se sont échappés parfois, comme des traits de flamme, quelques-uns des plus beaux vers qu'il y ait dans la poésie canadienne.

Inégal, comme tous les poètes que nous avons eus, et comme tous ceux qui chantent encore, Louis Fréchette a pu monter quelquefois à des hauteurs

---

(1) *Épaves poétiques.* Préface, p. 8.

que les autres, chez nous, n'ont pas dépassées. Et certes, c'est un mérite qui vaut la peine qu'on le remarque, que celui qui fait d'un artiste l'égal de tous ses rivaux. Aussi patriote que Crémazie, plus que lui soucieux de la forme, et plus appliqué à multiplier les rythmes ; plus assidu que M. Pamphile LeMay au travail de la lime, plus que lui curieux de développer ses dons et d'étendre les ailes de la strophe, mais moins que lui capable de prendre contact avec la bonne terre, et d'y sentir vivre et palpiter l'âme des choses ; moins diffus, moins obstiné que M. Chapman dans le lieu commun et dans la banalité, mais habile comme lui à trouver l'image qui éblouit, à lancer le trait qui s'envole ; moins subtil en ses délicatesses qu'Alfred Garneau, mais plus que lui pourvu de ressources ; plus puissant que M. Adolphe Poisson, plus varié et plus fascinateur que M. Nérée Beauchemin, Louis Fréchette se place au centre de ce groupe qui fut pendant longtemps chez nous le chœur harmonieux des Muses. Plus grand que quelques-uns de ces contemporains par cet art du rythme, par cette imagination fertile, par cette sensibilité éloquente qui furent ses meilleures qualités, il les surpasse tous, à certaines heures d'exaltation, ou d'enthousiasme, de la hauteur même du panache héroïque dont il aima à surmonter son front. Mais le panache n'est pas de l'homme ; il est quelque chose qui s'ajoute à lui, et qui le fait seulement paraître plus grand.

Maintenant que Louis Fréchette est disparu, d'autres poètes vont venir — quelques-uns sont déjà venus — qui vont essayer de rendre autrement, et plus parfaitement encore, tant de choses inexprimées

de l'âme canadienne. Ils réussiront sans doute — c'est notre espérance — à marquer notre poésie d'une empreinte plus originale. Ils auront eu pour travailler, et dès la première heure, bien des instruments commodes que n'avait pas d'abord Louis Fréchette, et reçu du milieu même où ils vivent une plus forte excitation intellectuelle. Mais il leur sera difficile, croyons-nous, d'émouvoir plus sûrement que n'a fait Fréchette l'âme populaire, et de contribuer plus efficacement que l'auteur des *Fleurs Boréales* ou de la *Légende d'un Peuple* à faire aimer jusqu'en la France lointaine notre histoire. Aussi quelque prodigue que soit pour nos poètes de demain la gloire, la patrie canadienne n'oubliera jamais celui qui le premier aura tenté de raconter en vers sa merveilleuse épopée.

LE CENTURION

PAR SIR ADOLPHE ROUTHIER

Le roman de M. Routhier est l'un des plus remplis, des plus « étoffés », des plus substantiels qu'il y ait dans la littérature canadienne. Il enferme plus d'histoire, plus de géographie, plus d'idées, je ne dirai pas plus d'amour, que tous ceux qui ont paru jusqu'ici dans notre province française. Et cela est un progrès qu'il faut noter, attendu que le roman est un genre qui se développe lentement chez nous, et difficilement, attendu surtout que ce genre suppose chez celui qui le pratique un esprit très riche et très souple, et attendu, enfin, que cette complexité du roman pourrait être l'une des raisons pour lesquelles on n'ose guère ici l'aborder.

Le Centurion est un roman messianique, c'est-à-dire reconstructeur des mœurs juives, et des plus grandes actions du Messie. L'on sait que ces sortes de livres sont depuis quelques années à la mode, et qu'ils ont remis en honneur le genre un peu désuet et hybride du roman historique. Anglais, Allemands, Polonais, Français ont tour à tour rivalisé dans ce genre qui a produit, entre beaucoup d'autres, les œuvres bien connues parmi nous de *Ben Hur*, *Quo Vadis*, *le Rayon*, *Ames juives*.

Le Centurion est le seul roman messianique que nous ayons au Canada français, et nous pensons bien que M. le juge Routhier était ici le seul écrivain

qui pût essayer de le composer. Il faut, pour mener à bien une œuvre aussi considérable, des convictions religieuses fortes et actives, il faut l'expérience des voyages aux pays orientaux, il faut surtout un talent littéraire éprouvé, que n'effraient pas les entreprises hardies.

Or, M. Routhier — nul ne l'ignore et tous l'en félicitent — est un chrétien, un convaincu militant ; il fut un jour pèlerin et touriste inlassable, et sa plume est justement capable d'oser. Revenu depuis quelques années d'un long voyage aux pays messianiques, il a voulu décrire ce qu'il a vu, et reconstituer dans le décor qui est resté fixé devant ses yeux les scènes lointaines, mystérieuses de la vie de Jésus. Et pour que l'on lise son livre, pour qu'on s'y attache, et pour qu'on y revienne, il a mêlé à tous ces récits, à toutes ces reconstructions historiques, la trame menue et légère d'une intrigue amoureuse.

Voici comment l'auteur procède.

***

La première partie du roman est consacrée à une correspondance échangée entre Caïus — c'est le centurion de Magdala — et son ami Tullius, resté à Rome. Caïus raconte à Tullius ses impressions galiléennes, et Tullius met le centurion au courant des choses de la vie romaine. C'est une excellente occasion pour le romancier de décrire copieusement le pays du Messie. Caïus s'y applique avec une suffisante précision ; et il fait aussi part à Tullius de ses rencontres avec Myriam — lisez Madeleine, — de son inclination subite, de ses espérances sans

issue. Il raconte encore quelques-unes des actions de Jésus ; et ces lettres sur le Prophète amorcent la curiosité de Tullius, qui ne sera jamais satisfaite. Le correspondant romain disparaît, en effet, à la fin de cette première partie ; on ne le reverra plus, et on se demande en fermant le livre ce qu'était venu faire au début le solitaire de Tibur.

Deuxième partie : c'est le journal de Camilla, fille du sénateur Claudius. Le sénateur quitte Rome, où il redoute les caprices de Tiberius. Accompagné de sa fille, il va rejoindre à Jérusalem son gendre Pontius Pilatus, procurateur de la Judée. Camilla écrit tous les jours, pour sa mère, le journal du voyage. C'est, tour à tour, des descriptions géographiques et historiques, des causeries et des discussions. Camilla a rencontré sur le vaisseau le jeune Gamaliel, fils de ce Gamaliel, membre du Sanhédrin, qui est le plus célèbre docteur et maître d'Israël. Les deux jeunes gens causent de littérature, d'histoire, de religion ; Gamaliel va même jusqu'à faire, dans la lumière douce des soirées méditerranéennes, d'innocents flirtages.

Troisième partie : Nous sommes à Jérusalem ; d'abord, chez Pilatus, puis un peu partout dans la Judée, à la recherche du Messie, et des spectacles de sa merveilleuse puissance. Nous rejoignons le centurion Caïus ; nous nous replongeons au plus profond des discussions religieuses où brille l'esprit de Gamaliel, de Caïus, de Pilatus, de Nicodème, d'Onkelos, jeune grec converti au judaïsme ; et enfin, nous ressaisissons le fil léger des amours, que tiennent cette fois, et tous ensemble, tendu autour de la très sage Camilla, Gamaliel, jeune, Onkelos et

Caïus. Gamaliel et Onkelos n'étant pas romains ne peuvent épouser la jeune patricienne ; toutes les chances restent donc à Caïus, pourvu qu'il n'aille pas renoncer aux dieux de Rome, au vieux paganisme, et embrasser la religion du prophète Jésus : c'est du moins l'avis paternel de Claudius.

Dans la quatrième partie du roman, nous assistons à la lutte finale du Christ, à l'apparente défaite, au Calvaire, du Fils de l'homme ; la cinquième et dernière partie nous fait voir le triomphe du Fils de Dieu. L'on imagine l'attitude des personnages du roman pendant ces jours décisifs : les hésitations timides de Pilate, l'aveu final du centurion, la conversion de Camilla. Le vieux Claudius lui-même, attendri et bouleversé par tant de miracles divins, reconnaît en Jésus le Messie ; et c'est au bord du lac de Tibériade, après le repas du soir pris sous une tonnelle, qu'il met dans la main de Caïus celle de Camilla. Plus tard, au Cénacle, le chef des apôtres « célèbrera le mariage » des deux fiancés de Magdala.

***

I a fallu à M. Routhier quatre cent soixante pages de texte compact pour dérouler avec toute l'ampleur que lui suggéraient ses souvenirs et son talent le thème qu'il s'est imposé.

Sur ces pages il a d'abord esquissé des paysages, peint des tableaux de vie orientale, déposé toutes les couleurs que son imagination a rapportées des pays du soleil. M. Routhier voyage comme doit faire un homme d'esprit : il observe, il cherche, il

étudie, il écrit, et ce sont maintes feuilles détachées de son carnet qu'il a laissées tomber dans son roman. D'où il suit que nous allons souvent à travers le livre entre deux descriptions qui agrémentent le récit et reposent l'attention. Ces descriptions, tour à tour appuyées sur un fond de nature ou sur un fond d'histoire, tantôt vous procurent la vision des choses, et tantôt vous font ressouvenir des leçons oubliées du collège. Vous réapprenez votre histoire, la romaine, l'égyptienne, et la juive. Au lecteur, qui croit voyager, le roman de M. Routhier sert souvent de guide complaisant : il est alors un manuel d'histoire ancienne plus érudit, plus littéraire que ne sont les manuels, un Bædeker étrange qui déborde à la fois de renseignements et de poésie.

Et cette histoire et ce guide sont assez scrupuleusement exacts. Tout au plus remarque-t-on, en passant, un léger anachronisme commis par Caïus, quand il rappelle à Tullius cette Castellamare qui ne sera construite que plus tard, après l'éruption du Vésuve de l'an 79, sur les ruines de l'ancienne Stabies.

Voulez-vous extraire de ces parties narratives du roman des pages choisies ? Lisez les descriptions que fait Caïus de la Galilée, et du Jourdain ; prenez au journal de Camilla ses visions de Pompéi, de Carthage, et d'Héliopolis, refaites avec elle ses courses à travers le désert. Ou bien, parcourez avec Onkelos et Camilla les alentours de Jérusalem ; ou encore, contemplez la ville sainte telle qu'elle apparut à Jésus le matin du 6 avril de l'an 783, quand de

Béthanie, il vint une dernière fois contempler la cité perfide :

...bientôt les blancheurs de l'aube se teignirent de rose et se nuancèrent d'orange.

Le ciel déplia sa robe d'azur, et en trempa la frange dans le sang de Moab. Tout l'horizon rougit ; puis il s'enflamma, et la terre réveillée par l'incendie entonna la joyeuse chanson de la vie, pendant que le ciel poursuivait son éternel hosanna en l'honneur de la Divinité.

L'Homme-Dieu reprit son ascension, et arriva au sommet de la montagne. A sa gauche, au loin, la clarté matinale lui montra les murs de sa ville natale, et les champs des bergers qui l'avaient adoré dans son berceau.

Devant lui, toute la Ville-Sainte, la Ville des villes, déploya ses murailles crénelées, ses bastions formidables et ses hautes tours. Il n'en était séparé que par la tranchée profonde du Cédron, qui allait se joindre au sombre ravin de la Géhenne.

Au sommet du mont Sion, il apercevait dressant leurs têtes, comme des sœurs jumelles en deuil, les tours du palais de David, et la coupole de son tombeau. Plus près, au-dessus des murailles, les rayons de l'aurore caressaient les admirables portiques de Salomon,et donnaient des reflets roses aux blanches colonnades de marbre. Les frontons s'étageaient au-dessus des frontons dans les clartés du matin, et le dôme du Saint des Saints couvrait les vastes édifices du temple comme une couronne d'or et de pierres précieuses. [1]

Ces descriptions, harmonieuses, exubérantes, où même parfois les mots sont plus drus que les choses, constituent comme le théâtre nécessaire, le décor où se meuvent les héros du roman. C'est au milieu de ces campagnes, c'est dans ces villes de Galilée et de Judée que le Messie va apparaître, faire des miracles, conquérir ou ameuter les multitudes. Et

(1) P. 320.

l'auteur a donné grand soin aux chapitres où il met en scène Jésus, et où il raconte les gestes rédempteurs : Trois pastorales, la résurrection du fils de la veuve de Naïm, Jésus au temple, Lazare, les épisodes de la Passion et du Calvaire, sont quelques-unes des pages où apparaît en pleine et en meilleure lumière la personne du Prophète.

Et disons tout de suite, à la louange de l'auteur, que le Christ qui se dessine à travers les pages du roman, qui y parle et qui y agit, est bien le Christ que nous avons appris à connaître et à aimer dans l'Évangile. Des romanciers récents, en Allemagne, par exemple, ont essayé de créer un Messie conforme à leurs théories étranges, et ils ont défiguré le Christ catholique. Le Messie de M. Routhier est le Christ traditionnel, celui-là même qu'il a voulu montrer et qu'il adore. D'ailleurs, comme il est singulièrement dangereux de toucher à la tradition quand il s'agit de la personne et des paroles et des actes de Jésus ! Et l'Évangile, si simple, si intelligible pour les humbles et pour les sincères, restera toujours le livre véritable où se découvre dans une clarté toute sereine et pure la divinité du Maître.

M. Routhier a donc simplement feuilleté et raconté l'Évangile. Il montre Jésus aux derniers mois de sa vie publique, et il place sur son chemin les personnages du roman. A partir du triomphe éphémère qui commence la dernière semaine, nous suivons presque pas à pas le récit biblique ; l'auteur n'ose guère mêler les fantaisies de l'imagination à des scènes qui ont déjà pris dans l'esprit du lecteur leur forme définitive.

Quelquefois, cependant, et malgré tant de réserve, M. Routhier a jeté ici ou là quelques détails qu'il imagine et qui inquiètent notre curiosité. Il affirme, par exemple, que Pierre rencontrant Judas au tombeau d'Absalon, pendant la nuit du procès, eut d'abord la pensée de s'élancer sur le traître et de l'égorger. (1) Il raconte que Caïphe demanda à Pilate de ne pas faire d'agitation, ni de recherches autour du fait de l'enlèvement du corps de Jésus, afin de laisser s'éteindre dans le silence et l'oubli la fable messianique. (2) Il déclare que deux gardes ont avoué devant Pilate la résurrection miraculeuse du Christ. (3) Or le récit de la passion est trop connu pour que le lecteur accepte ces créations du romancier, et peut-être eût-il été préférable de ne pas les lui offrir.

***

C'est ailleurs, sur d'autres points du roman, que l'auteur du *Centurion* eût pu exercer, et cette fois beaucoup plus activement et plus largement, ses facultés d'imaginer et d'inventer. Faut-il le dire ? M. Routhier a craint de mériter à son tour le reproche de Diderot aux faiseurs de romans historiques : « Vous trompez l'ignorant, vous dégoûtez l'homme instruit, vous gâtez l'histoire par la fiction, et la fiction par l'histoire. » M. Routhier n'a voulu rien gâter ; il n'a voulu être excessif ni dans la fiction, ni dans l'histoire, et loin de dépasser la mesure, il est resté bien en deçà. On aimerait voir chargés

(1) P. 403.
(2) P. 437.
(3) P. 438.

davantage, et de plus de détails topiques, des tableaux sur lesquels ne s'imprime pas assez la vie orientale ; on souhaiterait surtout que l'auteur eût nourri davantage son intrigue, qu'il l'eût davantage fortifiée, et compliquée, et serrée, de façon à nous developper une fable qui offrît au lecteur plus d'intérêt.

C'est un roman, en effet, que l'on lit. *Le Centurion* est un « roman des temps messianiques ». Et dès lors que l'on nous annonce un roman, et qu'on nous avertit que nous tenons dans nos mains un roman, nous en voulons un. Et nous ne pouvons nous déclarer satisfaits d'une intrigue dont le tissu, trop clair, couvre de mailles trop souvent rompues tout autre chose que ce que l'on attendait.

Non pas, certes, que nous demandions à l'auteur des aventures piquantes, comme l'on en rencontre trop dans le roman contemporain, et qui alimentent les curiosités malsaines ! Un roman messianique doit, moins que tout autre, offrir à l'imagination ces dangereuses pâtures, et M. Routhier n'aurait certes pas voulu commettre une telle faute contre les convenances et le seul bon goût. Mais, pour craindre sans doute d'aller trop loin, il ne s'est pas assez risqué ; et, vraiment, l'intrigue de son roman nous paraît avoir ce grave défaut d'être trop inconsistante et de ne pas assez émouvoir le lecteur. C'est un fil si léger, si ténu que ce récit des amours de Caïus et de Camilla ! Il disparaît si souvent à travers l'étoffe plus forte des descriptions, des études d'histoire, des discussions religieuses, des souvenirs de voyage, que nous sommes parfois étonnés de le retrouver à tel moment rare du livre, et que nous

n'osons plus le prendre dans nos mains, ni nous confier encore à lui, assurés qu'il va nous échapper tout à l'heure, quand nous tournerons la page.

Et les héros principaux du roman, Caïus et Camilla eux-mêmes, et Gamaliel, et Myriam, et Onkelos, et Pontius Pilatus, et enfin Jésus, n'ont pas assez de contact, pas assez de rencontres, pas assez d'intérêts semblables ou opposés, et même ils n'ont pas assez de vie personnelle, originale et caractéristique, pour que de leurs relations mutuelles puisse résulter une intrigue qui les pose, qui les coordonne et qui aussi les subordonne. C'est l'histoire, c'est la géographie, c'est la question religieuse, c'est l'évangile qui remplissent le livre : et l'on devait s'y attendre. Mais on voudrait que l'histoire, que la géographie, que la question religieuse, que l'évangile lui-même ne nous fussent pas servis en des tranches trop homogènes, que tous ces éléments fussent davantage fondus, qu'ils ne paralysent pas les personnages, et que ceux-ci puissent se mouvoir librement dans tous ces horizons où ils vivent.

Or, justement, il nous semble que les récits et que les dissertations ne sont pas assez mêlés à la fable, et que ce roman a trop de compartiments séparés. Les chapitres mêmes où l'on rapporte les miracles de Jésus ressemblent trop à des chapitres seulement détachés d'une vie de Jésus. Ils sont trop souvent écrits en marge du roman. Jésus est trop étranger aux personnages imaginés par l'auteur ; ces personnages ne traversent pas assez les routes où passe Jésus, et Jésus ne fait pas assez pour eux les merveilles qui convertissent. C'est, par

exemple, un récit hors cadre, que celui du « Triomphe d'un jour, » l'auteur nous avertissant seulement à la fin du chapitre, et sans y insister, que le centurion et Camilla ont vu passer du haut de la tour Antonia le cortège du triomphateur.

Et puis, ne sont-ils pas trop souvent écrits aussi en marge du roman ces chapitres d'histoire, d'archéologie, de littérature qui entrent à peine dans le texte courant ? Le journal de Camilla est assez finement écrit. Mais on le lit en attendant que l'on retrouve le roman du centurion.

Dans une autre partie du livre, dans la troisième, les discussions doctrinales, où s'exerce une bonne dialectique, ne jaillissent pas assez des situations, du conflit ardent des personnages, ou des heurts de l'action. — Plus loin, le chapitre de l'examen du procès de Jésus, ou se révèle la sagacité du magistrat, aurait gagné à être fait en même temps que le récit du procès lui-même, avec lequel il fait souvent double emploi.

Ces développements, d'ailleurs agréables et instructifs, que l'intrigue eût pu facilement absorber et assimiler, ainsi présentés empêchent l'action de se nouer, de se continuer, de se fortifier, et rejettent souvent en dehors du livre des personnages que la curiosité redemande et que l'art y rappelle.

Et les personnages eux-mêmes souffrent vraiment de ne pas occuper une plus large place sur la scène. Ils ne s'affirment pas assez, ils ne découvrent pas assez leur âme, ils ne déclarent pas assez leur conscience ; ils ne sont guère que de passage, ils restent trop à l'état de silhouettes fugitives. Sans doute, le roman historique ne comporte pas des analyses

aussi déliées que le roman psychologique, mais l'on aime, en tous romans, à pénétrer un peu dans l'intimité des héros, à recevoir leurs confidences, à connaître les luttes intérieures qui les font souffrir, ou qui déterminent leur conduite. L'on aime surtout à voir saillir dans les conversations, et dans les actes, le caractère net et distinctif des protagonistes.

Or, précisément, l'on se demande quel est dans ce long drame que l'on raconte, celui qui est le principal personnage, celui qui est l'occasion, la cause de toutes les péripéties, celui dont le sort doit le plus nous attacher, dont les démarches font surgir les événements, et qui serait ainsi, vraiment, le centre du roman ? Ce doit être le centurion. Le titre du livre nous en avertit. Mais l'on regrette que le centurion soit si souvent absent. Et quand on le rencontre par hasard, on le voudrait plus vivant, et plus sympathique. Je ne parle pas de ses amours avec Camilla qui sont décidément sacrifiées, et qui ne seraient qu'un flirt très ordinaire si elles n'aboutissaient à un mariage auquel, d'ailleurs, personne ne s'intéresse, mais je veux ici signaler surtout ses évolutions trop peu préparées, sa conversion trop inexpliquée. L'âme du centurion est vraiment trop paisible ; elle s'en va d'un mouvement trop uniforme vers le salut. Et si par hasard il lui arrive de souffrir, de se trouver en des situations qui peuvent provoquer une crise, comme, par exemple, lorsque Caïus, déjà favorable à Jésus, reçoit du gouverneur l'ordre d'organiser le cortège qui va le conduire au Calvaire, on nous dit tout simplement : « Caïus était désolé,» [1]

---

(1) P. 397.

et, en vérité, cela ne suffit pas pour le rendre attachant.

Quant à la phrase attendue, prévue, évangélique, qui est toute la raison d'être du roman ; quant au mot fameux qui tombe enfin des lèvres du centurion ; quant à l'aveu qui sur la pente du calvaire échappe à sa conscience vaincue ; quant à cette affirmation qui devait être le dernier cri d'une âme délivrée, l'auteur ne l'a pas non plus ménagée ni préparée. Il a longuement disserté sur la mort de Jésus, concentrant ainsi sur lui-même l'attention du lecteur, et il a oublié de nous dire l'émoi progressif de son personnage ; il se contente, et ce n'est pas suffisant, de déclarer en fin de chapitre qu' « il y eut une voix qui s'éleva, et qui eut le courage de jeter le premier (*sic*) à la face des persécuteurs, cette grande parole de foi : cet homme était vraiment le Fils de Dieu ! » [1]

Pas assez traversées non plus d'impressions contraires, d'anxiétés, d'angoisse religieuse les âmes de Camilla, de Claudius, et de Claudia. Et l'acte de foi qui termine leurs hésitations ne peut guère émouvoir que les lecteurs qui se réjouissent toujours de la conversion de leurs frères.

***

Il y a pourtant, même dans ces pages où l'intrigue ne nous semble pas assez savamment combinée, un intérêt qu'il faut tout de suite indiquer et louer, c'est celui qui tient au style dont le livre est fait.

---

(1) P. 410.

L'on connaît depuis longtemps la langue souple, variée, chaude et enthousiaste que parle ou qu'écrit M. Routhier. Et nulle part peut-être dans ses œuvres, l'auteur n'a mieux montré ces qualités. La phrase est abondante, et elle roule en son flot somprueux toutes les perles, tous les feux qui la font étinceler. Elle miroite sous le soleil d'Orient, et son vif éclat emplit les yeux d'une lumière qui ne fatigue jamais. Nous voudrions citer telle ou telle phrase qui, ici ou là, se détachent comme des joyaux d'une riche parure.

Sans doute, ce style si surveillé, si volontairement soucieux de plaire, ne saurait être lui-même impeccable. L'on pourrait signaler certaines incohérences d'images, quelques comparaisons obscures, ou impropres, des épithètes qui n'ajoutent pas assez à la pensée ; mais qu'est-ce que ces fautes de détail, et dans quel livre n'en pourrait-on pas relever de semblables ? Le style de M. Routhier est un des meilleurs qu'il y ait dans nos livres canadiens, et il faut le dire, et le retenir.

M. Routhier écrit bien la langue de son temps, de son siècle, il vient de le prouver encore une fois : et nous permettra-t-il de l'ajouter, dans un livre comme *le Centurion*, il l'a trop continûment démontré.

Le livre qu'il écrit nous reporte à vingt siècles du nôtre ; il décrit les usages, les mœurs d'une société bien différente de celle d'aujourd'hui ; il reproduit les conversations de personnages qui ont causé sous Tibère et sous Ponce-Pilate ; et l'on aimerait que le vocabulaire de l'auteur nous donnât davantage l'impression des choses et des idées anciennes. La

couleur locale — Brunetière s'est moqué de ce mot — est pourtant nécessaire dans le roman historique, et qu'est-ce autre chose, en somme, que la vraisemblance ? Vous reconstituez des civilisations disparues, vous voulez nous en donner la vision directe : comment le feriez-vous donc si vous ne placez d'abord sous nos yeux des tableaux qui soient tout chargés de ces choses lointaines ? si ces choses ne sont pas racontées, décrites avec les mots, les expressions qui les font à la fois, pour le lecteur, vieilles et nouvelles, avec les tours et les vocables qui posent sur chaque objet le cachet, la teinte, la nuance et comme la poussière ou le parfum de l'antiquité ? Les mots sont si capables de suggestionner : le dictionnaire ne donne jamais que la moitié de leur sens, et c'est à l'auteur, par la façon dont il les choisit et distribue, par l'art avec lequel il les combine et les assemble, à leur faire signifier le reste. Qui ne sait que le mérite peut-être le plus difficile à réaliser d'un roman comme *Salammbô*, *Ben Hur*, c'est de procurer au lecteur, par la richesse des descriptions, par l'exactitude technique du vocabulaire, par la reconstitution verbale et réelle des milieux, la sensation elle-même de la vie africaine ou de la vie orientale ? N'appelez pas cela, si le mot vous paraît ridicule, de la « couleur locale », mais cela n'en est pas moins indispensable dans le roman historique.

Et que dire de la langue française que l'on doit faire parler à des Romains ou à des Hierosolymites du premier siècle ? Ce doit être une langue concrète, dont nous sommes déshabitués, et qui reproduise autant que possible le tour d'esprit des personnages de ce pays et de ce temps. Les anciens étaient plus

près de nous de la nature, les orientaux surtout ; et leur vocabulaire est tout plein de choses. Leur langue est moins affinée, moins subtilisée, moins décolorée que la nôtre par des siècles de spéculation et d'abstraction philosophique. Plus on remonte dans l'histoire des lettres, et plus on retrouve sur les lèvres de l'homme ou dans les textes classiques le langage ferme, réaliste, pittoresque, qui exprime directement l'objet, et qui conserve à la pensée sa forme sensible et en quelque façon matérielle. Cicéron, que se plaît à citer M. Routhier, avait une langue aussi concrète que possible, et il n'aurait pas écrit, non plus sans doute que Jean-Baptiste, le Précurseur, n'aurait dit : « Mon utilité a cessé. » [1] Il eût traduit de façon moins abstraite le texte connu : *Oportet illum crescere, me autem minui.*

La langue de M. Routhier est donc souvent trop abstraite, trop moderne aussi, et cela nuit à l'effet de ses dialogues et de ses tableaux.

Que de locutions, qui sont presque de l'argot, et que l'on est étonné de rencontrer sous la plume de Caïus, sur les lèvres de Gamaliel ou d'Onkelos, dans la prose du *Centurion !* Caïus dit à Jean le Baptiste : « Pourquoi vous obstinez-vous, si jeune encore à « briser votre carrière » ? [2] il « décline l'invitation » de Myriam ; il parle de courtisans qui « évoluaient » autour d'elle, [3] de « succès sentimental. » [4] C'est Tullius qui écrit qu'aimer la

(1) P. 74.
(2) P. 74.
(3) P. 20.
(4) P. 18.

campagne est un goût distingué. » [1] C'est Jean-Baptiste qui dit au Centurion : « Si vous ressemblez à Cornelius « au moral comme au physique », vous êtes un honnête homme. » [2] C'est Camilla qui demande au jeune Gamaliel, en parlant de Jésus : « Et quelle espèce d'homme est-ce ? » [3] C'est elle aussi qui parle du « coup de foudre de l'amour. » [4] Et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître en tout cela le cliché des conversations tenues dans les salons de Québec.

Et que dire encore de cette fameuse séance du Sanhédrin, des discours de Gamaliel et d'Onkelos ? [5] Gamaliel, parle de « messianisme », qui est une « question, non pas individuelle, mais nationale » ; on trouve sur les lèvres de ce vieillard le « tournant de l'histoire », des « solutions de problème », une « attitude d'expectative », le « terrain théologique, dogmatique et moral », et Onkelos lui, parle d'«évolution religieuse et politique. » Nicodème et Onkelos sont des tribuns modernes ; ils connaissent toutes les ressources de l'éloquence parlementaire. Le Sanhédrin ressemble, à la fin, — je ne dis au Parlement de Québec, car tous les sanhédrites parlent correctement le français — mais au Palais-Bourbon. Il y a des tempêtes d'interruptions et de protestations ou d'applaudissements, et tous ces cris, et tous ces mouvements de l'auditoire sont indiqués dans le texte du discours, entre parenthèses, absolument comme dans

---

(1) P. 57.
(2) P. 73.
(3) P. 92.
(4) P. 198.
(5) —P. 271-293, *passim*.

le *Journal officiel.* On s'attend à chaque instant aux coups de canne des séances désespérées, et vraiment, l'ex-Grand-PrêtreAnne a raison de dire qu'il faut mettre fin à cette discussion scandaleuse. Ce chapitre est pourtant plein d'idées, de faits, de choses très captivantes : on le lit avec autant d'intérêt que si l'on avait sous les yeux le compte rendu d'un débat sur la colonisation ; il ne lui manque qu'un peu de vraisemblance, disons de « couleur locale. »

***

C'est donc la fortune singulière du livre de M. Routhier que, malgré ses défauts — et M. Routhier sera le premier à ne pas s'étonner qu'il en ait — il intéresse et instruise le lecteur. L'auteur y a mis une telle somme de travail, de recherches, et parfois d'érudition, que l'on est heureux quand même de feuilleter ces pages, et que l'on se propose déjà d'y retourner, d'aller y chercher demain tel renseignement précieux dont on aura besoin.

Nous avons cru devoir appuyer sur la critique que l'on en peut faire, et justifier un peu longuement nos observations. Un livre comme celui-là mérite plus qu'une fade bienveillance ; il vaut la peine qu'on le lise avec soin, et qu'on signale à l'auteur — qui nous annonce un autre roman semblable — ce que l'on croit être le défaut principal d'une telle œuvre.

Au surplus, nous pouvons errer à notre tour, et il peut arriver, s'il s'agit surtout de la composition du roman, de la nature et de la conduite de l'intrigue, que nous n'ayons pas tout à fait compris la pensée, le dessein de l'auteur. Nous aurions fait autrement

que M. Routhier *le Centurion* ; mais M. Routhier a peut-être eu raison de faire ce qu'il a « voulu » faire. Les critiques les plus insupportables sont assurément ceux qui, au lieu de se placer au point de vue de l'auteur, demandent à celui-ci un livre tout autre que celui qu'il a souhaité écrire. Or, M. Routhier nous en avertit dès la première page de son roman : il a fait *le Centurion* pour nous « inspirer le désir et le goût de lire les Évangiles. » C'est l'Évangile qu'il leur présente ; il veut que les récits évangéliques s'impriment dans leur mémoire.

Cet évangile il n'a donc pas voulu le profaner en jetant sur ses pages divines le tissu trop dense d'une intrigue mondaine. Il n'a pas voulu surtout qu'aucune figure ne brillât dans ce livre d'un éclat plus séduisant que la figure du Maître, et qu'en le lisant, on s'attachât à d'autres personnes qu'à la sienne. M. Routhier a réalisé son dessein, il a produit l'impression qu'il voulait faire sur ses lecteurs, et il a obtenu le succès qu'il souhaitait, et il faut l'en féliciter. Peu importe qu'il ait, sur la couverture du *Centurion*, promis un roman qu'il n'a pas tout à fait donné, et que ce roman soit si peu et presque pas du tout romanesque : le sous-titre n'était là sans doute que pour allécher le lecteur, et le lecteur n'en voudra jamais à M. Routhier de s'être si « joliment » fait prendre.

Septembre 1909.

LE MARQUIS DE MONTCALM

PAR M. THOMAS CHAPAIS

Québec vient de consacrer à Montcalm deux monuments tels que dût les souhaiter le très vaillant et très lettré vainqueur de Carillon.

Sur les Plaines d'Abraham, à quelques pas de l'endroit où le général, qui venait d'offrir la bataille à Wolfe, tombait victime de son ardente bravoure, s'élève aujourd'hui la colonne élégante, surmontée de la Gloire, où le bronze de Montcalm appuyé sur le marbre, fait enfin revivre dans Québec le héros malheureux de 1759. Et rien ne pouvait mieux que ce bronze assurer de nouveau parmi nous la présence sensible et visible de celui qui aima tant à séjourner près de nos remparts.

Le jour même où l'on inaugurait le monument artistique de la Grande-Allée, paraissait à la vitrine de nos librairies une œuvre qui mieux que la pierre et l'airain reconstitue la vie de Montcalm, et fait sous nos regards s'émouvoir encore et palpiter sa grande âme : c'est le livre de M. Thomas Chapais. Ce n'est plus ici seulement l'image, souple si l'on veut, mais froide encore de la statuaire, qui se montre à nos yeux ; c'est un personnage agissant qui réapparaît, qui recommence et recompose sa carrière, qui multiplie sa gloire par ses actions, qui déploie toutes les énergies de sa riche nature, et dont la silhouette se détache en toute netteté sur le fond

historique où l'a placée l'écrivain. Et l'œuvre qui ranime une si grande figure de notre histoire, est faite de main d'ouvrier ; elle est de celles qui ne se détruisent point. Elle restera dans notre littérature, et M. Chapais peut dire en toute vérité : *exegi monumentum œre perennius.*

***

Le Marquis de Montcalm est un livre de tous points nouveau : il l'est par tant de documents inédits qui y sont cités, par la thèse presque inouïe qui y est largement démontrée, et nous pouvons l'ajouter, par la forme sobre, simplement sincère, que l'historien a donnée à son style.

Nous ne voudrions pas déclarer que *le Marquis de Montcalm* est avant tout une thèse. L'auteur nous en voudrait si nous laissions entendre qu'il a subordonné toutes ses considérations à une idée préexistante en son esprit, et tous ses développements à une préoccupation systématique. Il est dangereux de faire des thèses en histoire. Celui qui s'y emploie s'expose à manipuler maladroitement les pièces d'information, à fausser son regard, à colorer de ses préjugés les œuvres et les choses, à n'apercevoir que ce qui peut servir ses desseins.

M. Chapais étudie depuis trop longtemps notre passé historique, et tous les écrivains qui l'ont raconté avant lui, pour ne pas avoir constaté tous les inconvénients d'un parti pris enthousiaste et exclusif. Aussi, il s'est bien gardé de commencer son livre avec l'ambition de surfaire son personnage, et de tout rapporter à sa gloire. Montcalm, Vau-

dreuil, Lévis, sont des noms qui ont si fortement attaché les sympathies, et si différemment provoqué les appréciations, qu'il était prudent, avant que d'écrire sur l'un d'eux, de se débarrasser de tout préjugé, de toute conviction préalable. Or, M. Chapais nous en avertit, et l'on s'en aperçoit facilement à le lire, l'histoire qu'il a écrite est une œuvre de scrupuleuse investigation, et non une œuvre d'enthousiasme ; elle est toute faite de documents dont le loyal emploi prévient les jugements trop hâtifs, et prépare les conclusions définitives. Et ce que nous voulons donc d'abord signaler, et louer ici, c'est la haute valeur scientifique du livre que l'historien vient de publier.

La méthode scientifique de M. Chapais se reconnaît à un premier procédé qui est de citer longuement la correspondance de ses personnages. On a pu faire observer que ce procédé devient facilement fastidieux, et que tant de citations coupent et éparpillent les récits. Et nous avouons que tout d'abord l'on peut recevoir de tant de textes étrangers, intercalés dans le texte de l'historien, une telle et quelque peu désagréable impression. L'art paraît un peu sacrifié au document.

Mais il y a différentes façons d'écrire l'histoire, et qu'il est nécessaire d'approprier aux sujets variables que l'on traite. L'une d'elles consiste à dissimuler le document sous des récits, sous des développements parfaitement assimilés, chargés seulement de la substance des pièces d'archives, et non pas, ou rarement de leurs textes : et cette manière permet à l'auteur de mieux ordonner ses pensées, de les dégager de tout embarras, de les exprimer dans une forme personnelle plus continue ; elle dissimule

mieux au lecteur la peine qu'a prise l'historien pour préparer son œuvre. Une autre consiste à montrer au lecteur les documents eux-mêmes, à les lui faire lire pour qu'il se convainque de leur réalité et aussi de leur sens irrécusable ; elle les découpe et les détache des manuscrits ignorés, les fait passer dans le texte courant, les enclave à propos, pour que le texte lui-même en soit fortifié et consolidé.

Cette deuxième manière peut avoir moins d'agréments que l'autre, mais elle est nécessaire parfois, quand l'historien — et ce fut le cas de M. Chapais — a besoin de faire connaître l'âme d'un personnage, et lorsque cette âme s'est livrée tout entière, avec ses motifs d'action les plus secrets, dans une libre et sincère correspondance. Il importe alors de mettre sous tous les yeux des fragments de cette correspondance, qui sont comme des fragments de l'âme elle-même, et de faire entrer le lecteur dans les confidences intimes du héros. Ce n'est qu'au contact fréquemment renouvelé de cette âme, et dans ces communications loyales avec elle, que l'on apprendra peu à peu à la connaître, à la pénétrer, à la juger.

Or, l'âme de Montcalm avait paru jusqu'ici un peu fuyante, et nos historiens avaient porté sur elle des appréciations qui ne s'accordaient pas toujours. Et, d'autre part, l'âme de Vaudreuil avait été très diversement définie. Tous deux, Montcalm et Vaudreuil, ne s'étaient guère accordés dans la Nouvelle-France, et Vaudreuil avait souvent bénéficié, auprès de nos ancêtres, de sa qualité de Canadien, tandis que Montcalm avait, ici, un peu souffert de

son titre de Français. Le préjugé colonial et le préjugé métropolitain, comme dit très justement M. Chapais, avaient dès les premières heures, divisé, et opposé l'un à l'autre, ces deux hommes que rapprochait sans cesse la direction commune des affaires de la guerre.

Comment remettre au point tant de discussions vives qu'avaient soulevées les admirateurs de Montcalm et ceux de Vaudreuil ? Comment mettre à nu ces âmes qu'on n'avait aperçues jusqu'ici qu'à demi voilées, et qui pouvaient sous ces voiles cacher des ambitions ignorées ? M. Chapais, qui est par-dessus tout un historien consciencieux, a cru pouvoir résoudre tant de difficultés, et mettre en une suffisante et impitoyable lumière ces deux âmes hostiles en recherchant leurs correspondances, et en citant copieusement les phrases où elles se sont découvertes avec le plus d'ingénuité.

Ce procédé est vraiment efficace ; il témoigne de l'esprit scientifique de l'historien qui sait y avoir recours, et il donne à son œuvre une valeur documentaire incontestable. Et si la narration des faits, et la trame des discussions et des démonstrations en sont quelquefois un peu dispersées, ou morcelées, la vérité n'en apparaît qu'avec une plus impérieuse certitude.

***

D'ailleurs, M. Chapais n'a pas prouvé que de cette façon son rare souci d'exactitude et d'impartialité. Il a montré ce même souci dans la recherche patiente du document nouveau. C'est ainsi qu'il a

pu tirer profit de pièces inédites comme le recueil manuscrit des *Campagnes de 1755-1760*, et de *Mémoires* jusqu'ici inconnus chez nous, et inexploités, comme les *Mémoires et Observations de M. de la Pause*, l'un des meilleurs officiers de Montcalm, qui fit les campagnes de 1755 à 1760. C'est même pour s'être obstiné à vérifier ses assertions sur le texte de M. de la Pause, que M. Chapais a retardé de plusieurs mois la publication de son ouvrage.

Et l'esprit scientifique, très rigoureux, de M. Chapais, apparaît encore dans ces fortes discussions de texte qui s'imposent souvent à sa conscience d'historien, et d'où il fait sortir une franche lumière. Voyez, par exemple, comme il fait bonne justice d'une lettre où Vaudreuil écrivait au ministre de la marine que les troupes régulières n'avaient aucune part à l'action de Chouaguen, et que tout le mérite en revenait à nos milices canadiennes et aux sauvages. (1) Il conclut cette discussion, et nous concluons avec lui, par cette phrase inexorable : « On ne pouvait se montrer plus partial, moins véridique et moins équitable. » Voyez encore comme il dégage la responsabilité de Montcalm de la malheureuse affaire qu'on a appelée le « massacre de William-Henry », et comme il venge le général français des imputations « d'un raconteur fantaisiste comme Carver, d'un historien partial comme Smith, et d'un romancier brillant, mais insuffisamment documenté comme Fenimore Cooper. » (2)

---

(1) pp. 165-167.
(2) pp. 279-290.

C'est encore cette étude minutieuse des textes qui a permis à M. Chapais de faire une trouvaille, et de constater que Montbeillard est bien l'auteur, jusqu'ici inconnu, de la dernière partie du *Journal* de Montcalm.

La même étude attentive des documents et des faits de l'histoire a permis à M. Chapais d'établir, à la gloire de la France de 1759, une vérité qui s'offre vraiment comme un paradoxe à nos esprits préjugés par une affirmation contraire, que tous nos historiens se sont bien légèrement transmise. M. Chapais a démontré, avec pièces à l'appui de ses assertions, que la France de Louis XV n'a pas abandonné, ni de gaieté de cœur sacrifié sa colonie du Canada. On avait si souvent répété cette très grave accusation ! Et l'abbé Casgrain lui-même, dans son *Montcalm et Lévis,* (1) l'avait renouvelée avec une éloquence si indignée ! Et l'on avait tant de fois attribué à tous les Français de 1759 le mot dédaigneux de Voltaire regrettant que la France et l'Angleterre fussent en guerre « pour quelques arpents de neige». (2)

Or, il paraît bien établi aujourd'hui que notre mauvaise humeur de colons vaincus par l'ennemi héréditaire de la France, a mal servi notre jugement. S'il est vrai que la mission dont fut chargé Bougainville auprès de la Cour, en 1758, n'a pas produit les résultats qu'on en attendait, s'il est exact que le gouvernement de Versailles jugea opportun de ne nous envoyer au printemps de 1759 que quatre cents

---

(1) p. 36, tome I, et pages 35 et 38, tome II, de l'édition de Québec, 1891.

(2) Cf. Lettre à M. de Moncrif, 27 mars 1757, et le ch. 23 de *Candide,* et le *Précis du règne de Louis XV,* de Voltaire.

hommes de recrue, et quelques munitions de guerre, et s'il est certain qu'un tel et si maigre secours ne pouvait permettre à Montcalm de lutter avec des chances suffisantes de succès contre l'armée envahissante des Anglais, il est bien prouvé aussi que tout cela ne fut pas négligence, ni surtout dédain de la part du gouvernement de la France. Celle-ci songeait plutôt à un plan de défense savamment combiné, dont le ministre de la marine, M. Berryer, ne pouvait livrer le secret à Bougainville. Celui-ci insista pourtant, et harcela le ministre qui lui répondit avec impatience « qu'on ne cherchait point à sauver les écuries quand le feu était à la maison. » Et Bougainville, et la postérité n'ont guère retenu que le mot malheureux de Berryer.

Et cependant Berryer lui-même, le 3 février 1759, écrivait à Vaudreuil et à Bigot une lettre où il faisait allusion à des moyens plus sûrs de sauver la colonie que l'envoi des secours demandés par Vaudreuil et Montcalm. Et Bougainville écrivait à Montcalm, le 18 mars : « Le ministre m'a dit que si vous existiez en août, il répondait du Canada ; j'ignore ce qu'il fera pour cela. » Or, voici ce qu'ignorait Bougainville. La France, très occupée encore à soutenir sa puissance en Europe, convaincue de l'inutilité d'envoyer là-bas des vaisseaux que la flotte ennemie, toute puissante sur mer, eût interceptés, et n'ayant rien à risquer des forces dont elle pouvait à cette heure critique disposer, avait conçu le vaste projet d'une descente en Angleterre. Elle réservait donc toute sa flotte pour conduire en « Afrique », c'est-à-dire en pays ennemi, une armée de 65,000 hommes. Elle devait ainsi jeter sur les

côtes de l'Angleterre 50,000 hommes, sur celles de l'Écosse 15,000, et en Irlande quelques corps de troupe. L'Angleterre eût été forcée de rappeler sa flotte qui s'en allait à la conquête des colonies, et ainsi, comme s'exprime M. Chapais, « des rives de la Tamise ou dégagerait celles du Saint-Laurent, et de Londres on sauverait Québec. » (1)

Tel était le plan gigantesque qu'avait conçu le maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre et qu'adopta le duc de Choiseul. Ce plan n'a pas réussi sans doute. L'Angleterre prit les devants et fit échouer une si audacieuse tentative. Mais il convient de ne pas oublier que la France voulut à un tel prix sauver sa colonie d'Amérique. Et il suffirait, d'ailleurs, de lire avec soin la lettre très belle, très pressante, très noble qu'écrivait à Montcalm, le 19 mars 1759, le maréchal de Belle-Isle, pour se convaincre que des lâcheurs ne s'expriment pas comme cela. M. Chapais a donc rendu à l'honneur français un inappréciable service en remettant au point une question qui fut si mal comprise, et en établissant péremptoirement que le drapeau blanc, pour lequel on allait verser un sang si généreux, était digne encore de l'héroïsme de nos milices et de nos soldats.

***

Sur ce fond scientifique que M. Chapais a pris soin d'établir, sur cette trame véridique des faits qu'il raconte, se dessine nettement, s'enlève avec

---

(1) pp. 529-530.

vigueur l'image belle, sympathique, vivante du héros principal, du soldat vaillant que fut le marquis de Montcalm.

Non pas que M. Chapais se soit bien appliqué à tracer lui-même les lignes de ce portrait, à en composer l'ensemble et le détail, et à jeter sur ce dessin les couleurs qui le pouvaient faire briller aux regards du lecteur. Fidèle à sa méthode, et soucieux de ne pas paraître faire surgir d'une imagination fervente l'image de Montcalm, il a préféré laisser son héros se faire connaître lui-même, et se découvrir peu à peu dans ses discours et par ses actions. Au lieu de grouper les traits de son personnage, de les arranger, de les disposer avec art en vue d'un effet de sympathie à produire, il a mieux aimé les laisser dispersés à travers le livre, au hasard des circonstances, s'en remettant à la vie même du héros de fournir à l'occasion le détail significatif, le coup de crayon qui précise, la couleur qui achève et qui fixe en relief l'image à faire. Et c'est ainsi que lentement, au fur et à mesure des chapitres qui se succèdent, et pour ainsi dire à chaque page du livre, l'on voit insensiblement surgir du texte, et se lever, et se former de mille traits variés, et se dégager enfin tout à fait le portrait attendu, l'image dont on voulait recevoir dans son regard l'impression harmonieuse. La nature est une artiste : mieux que les plus habiles, elle compose les réalités ; et la vie que l'on raconte avec franchise a des puissances de reconstitution qui surpassent tout l'art des historiens.

Et quelle nature que celle de Montcalm ! Et quelle vie exubérante que la sienne ! Et quelle spontanéité dans la pensée ! Et quelle ardeur, et quelle

fougue dans l'action ! Prompt à concevoir, et impatient d'exécuter, il éprouva tour à tour les bienfaits et les inconvénients de son tempérament méridional. Né en 1712, dans ce château de Candiac, dont le souvenir remplit sa correspondance familiale, il gardera toute sa vie l'impression heureuse de l'éducation soignée, forte, chrétienne, que lui firent donner ses parents. Et ce qui plaît justement dans cet officier qui aime la bataille, dans ce fils de militaires qui avaient depuis plusieurs générations prodigué leur sang pour le Roi et pour la France, c'est la variété et la richesse et la complexité des dons et des talents.

Né pour l'Académie aussi bien que pour les camps, il est tout ensemble fin lettré et courageux soldat. Bougainville le recommande un jour à son frère académicien, et il l'assure qu'il est « très savant et surtout dans le genre de l'Académie des belles-lettres. » Et il suffit de lire la correspondance du marquis pour voir quelles ressources il y avait dans cet esprit, quelle finesse de réflexions, et quelle science honnête des classiques ! Il suffit aussi de la parcourir pour y mesurer la profondeur des affections, et la délicatesse des plus intimes sentiments.

La vie militaire de Montcalm s'appuie sur un fond solide de vertus, et de convictions religieuses. Vivant dans un siècle où le philosophisme essayait de détruire la foi, Montcalm garde sa piété. Exposé sur les champs de bataille aux extrêmes dangers, il se confie au Dieu qui règle tous les destins, et il lui rapporte la gloire de ses actions. Après la victoire

de Carillon, il fait dresser, sur le sol où il a triomphé, une croix qui porte cette inscription :

Quid dux ? quid miles ? quid strata ingentia ligna ?
En signum ! en victor ! Deus hic, Deus ipse triumphat !

Sans doute, Montcalm ne pourra tout à fait échapper à la fascination qu'exerçait sur les officiers de nos troupes, la vie brillante, mondaine, trop fastueuse, parfois scandaleuse de certains hauts fonctionnaires de la colonie. M. Chapais regrette avec raison que Montcalm ait été trop assidu chez l'intendant Bigot, et dans les salons de Madame Péan. Mais il n'apparaît pas que Montcalm ait donné dans la licence où vivaient ces prodigues. Si ses relations officielles, et les relations de la vie mondaine à Québec, le mettaient presque nécessairement en contact avec d'aussi tristes personnages, nous savons avec quelle franchise et avec quelle indignation il dénonça les excès de table et de jeux et les concussions auxquels s'abandonnaient ces exploitateurs de la misère publique. (1) Quand il se fut rendu bien compte de l'état des choses, et des scandales de l'administration, il en gémit plus qu'aucun autre, et il stigmatisa avec une colère malheureusement impuissante tant de maux dont se mourait la colonie.

***

Au reste, Montcalm avait une âme très haute, capable d'immolation et de sacrifices. Son courage fut toujours égal aux pires situations. Si, un jour,

(1) Voir pp. 321-322, 357-362 et 487-488.

il demande son rappel, ce n'est pas qu'il désespère, mais c'est que l'antipathie de Vaudreuil lui crée une situation inextricable, (1) et c'est aussi que son traitement insuffisant l'oblige à compromettre le patrimoine de sa famille. (2) D'ailleurs, il a soin d'ajouter à ses demandes de rappel que jusqu'à ce qu'il obtienne cette faveur il répandra volontiers la dernière goutte de son sang, et donnera le dernier souffle de sa vie pour le service du roi. (3) Et quand il verra la colonie exposée au suprême danger d'être conquise par l'ennemi, il s'empressera de déclarer son désir de rester au poste du péril. Au lendemain des capitulations de Louisbourg et de Frontenac, il écrit au maréchal de Belle-Isle : « J'avais demandé mon rappel après la glorieuse journée du 8 juillet, (il s'agit de Carillon), mais puisque les affaires de la colonie vont mal, c'est à moi de tâcher de les réparer ou d'en retarder la perte le plus qu'il me sera possible. » (4)

Garneau a reproché à Montcalm d'avoir manqué d'ardeur dans la conduite de la guerre, d'avoir été prudent jusqu'à devenir apathique. (5) M. Chapais nous paraît avoir victorieusement démontré que la prudence de Montcalm fut tout simplement raisonnable, et qu'un général dont les forces étaient si inférieures à celles de l'ennemi ne pouvait guère se permettre des coups d'audace, sans risquer et

(1) p. 224.
(2) p. 373.
(3) p. 455-456.
(4) p. 478.
(5) *Hist. du Canada*, II, 254, 4ème édition.

compromettre le salut qu'il devait assurer. Conscient du danger très grave auquel pouvait l'exposer trop de témérité, le ministre lui-même lui avait recommandé, au moment de son départ de Paris, de « n'être que Fabius et non pas Annibal. » (1)

On sait, d'ailleurs, que l'initiative de Montcalm était souvent limitée et même entravée par Vaudreuil lui-même. Montcalm était bien ici commandant des troupes envoyées de France, mais il était en tout subordonné au gouverneur général, et ne pouvait donc agir que sous son autorité. Et combien de fois cette subordination anormale de Montcalm à Vaudreuil, dans les choses de la guerre, produisit les plus fâcheuses discussions, et entraîna les plus périlleuses conséquences ! Vaudreuil était un brave homme, doué d'un bon cœur et d'un esprit ordinaire, mais peu versé dans les choses de la guerre, et incapable de soupçonner sa médiocrité. Et Montcalm dut se plaindre souvent de ce généralissime en pourpoint qui s'obstinait, dans son cabinet, à tracer des plans de bataille, souvent irréalisables.

Garneau a pu s'y tromper, et affirmer que Montcalm « aurait négligé tout mouvement offensif, sans Vaudreuil qui, soit par conviction, soit par politique, ne parut, au contraire, jamais désespéré et conçut et fit exécuter les entreprises les plus glorieuses qui aient signalé les armes françaises dans cette guerre. » (2) Mais M. Chapais a bien montré que l'art stratégique de Vaudreuil se réduisait le plus souvent à des instructions à la fois détaillées et

(1) p. 227.
(2) *Hist. du Canada*, II. 254.

vagues, qu'il était assez difficile de comprendre et d'exécuter. (1) Et il fallut plus d'une fois toute l'habilité, et toute la bravoure de Montcalm pour sortir des plus dangereuses situations.

Certes, il était facile à Vaudreuil de se vanter d'avoir éperonné Montcalm dans l'affaire de Chouaguen, quand lui-même avait le premier tâtonné autour des difficultés de l'entreprise ; (2) il lui était aisé, dans son cabinet, loin du champ de bataille, et incapable, à distance, de se rendre un compte exact de tous les périls et de tous les embarras, de gourmander Montcalm après ses victoires pourtant glorieuses, et de lui reprocher de n'avoir pas poussé plus loin ses exploits, de n'avoir pas pris le fort Lydius après William-Henry, et de n'avoir pas relancé les Anglais jusqu'au fond du lac Saint-Sacrement, après Carillon ; mais l'ingénieur en chef de l'armée, Desandrouins, estima lui-même qu'il ne manquait pas de raisons péremptoires qui justifiaient Montcalm de ne pas assiéger Lydius ; (3) et bien que Vaudreuil se soit hâté de diriger des renforts sur Carillon, au lendemain de la bataille, quand Montcalm n'en avait plus besoin, bien qu'il se soit obstiné, comme disaient avec aigreur les officiers français, à lui envoyer de la moutarde après dîner, il parut bien évident à Montcalm que s'il avait pu triompher de 15,000 hommes avec 3,000, il ne pouvsait onger, avec des troupes si inférieures en nombre, à pour-

(1) p. 151.
(2) p. 105 et suiv.
(3) pp. 294-295.

chasser l'ennemi sans compromettre tout le profit de la victoire. (1)

Il est vraiment pénible d'assister tout le long du livre très documenté de M. Chapais, à toutes ces disputes à toutes ces querelles qui surgissaient à chaque instant entre le général et le gouverneur, et qui ne se terminaient pas toutes, qui ne se terminèrent qu'une fois, par la proposition de manger ensemble, le lendemain, un muffle d'orignal. (2) Montcalm y mit cependant, et le plus souvent, toute la modération, et tout le ferme respect dont il était capable. Nous ne savons même pas de lettre plus pathétique, plus éloquente, et qui fasse mieux connaître l'âme généreuse du marquis, que celle qu'il écrivit à Vaudreuil, après Carillon, pour provoquer une réconciliation nécessaire. Vaudreuil lui-même en fut touché, et promit au général sa confiance et son amitié. (3)

Au surplus, la cour reconnut, à la fin, l'inaptitude du gouverneur aux choses de la guerre, quand, en 1759, elle ordonna à Vaudreuil de ne rien faire sans prendre l'avis de Montcalm. Celui-ci prouva toujours par ses lettres aux ministres, et mieux encore par ses actions, qu'il était digne du commandement de nos troupes et de nos milices. Les *Mémoires* qu'il présenta au gouverneur général, en 1758, sur la défense de la colonie, démontrent toute la prévoyance du général et son esprit d'organisation. (4) Et quand, en 1759, Vaudreuil persistait à diviser

(1) pp. 441-447.
(2) p. 192.
(3) pp. 452-456.
(4) p. 462.

ses forces et à les disséminer, Montcalm avait raison de recommander plutôt leur concentration sur les points essentiels de la défense.

Au reste, Montcalm avait pressenti mieux que personne ce qui devait arriver en 1759. Dès 1757, il concevait le plan d'un camp retranché à Beauport, afin de prévenir, sur ces grèves, une descente probable des Anglais, le jour où ceux-ci viendraient assiéger la capitale de la colonie. Ce n'est pas à Lévis, comme l'affirmait l'abbé Casgrain, mais à Montcalm qu'il faut attribuer ce projet de fortification, (1) et l'on sait que Vaudreuil, réputé si actif, ne s'empressa pas assez de mettre Québec en état de se protéger contre une attaque tant redoutée.

Maintenant, faut-il blâmer Montcalm d'avoir si promptement engagé la bataille suprême des Plaines ? A-t-il, ce jour-là, commandé avec une précipitation irréfléchie ? N'aurait-il pas dû attendre au moins l'arrivée de Bougainville qui devait venir du Cap Rouge ? Ou bien, n'était-ce pas plutôt sagesse de provoquer la rencontre fatale avant que Wolfe se fût trop fortifié dans ses positions nouvelles ? Il est difficile de le décider même après coup. M. Chapais expose avec soin les discussions que l'on a faites sur ce sujet, (2) et nous ne pouvons que conclure que le principal tort de Montcalm fut de n'avoir pas été victorieux. Comme l'on eût vanté son audace, s'il avait avec une telle imprudence violenté la fortune, et forcé l'armée de Wolfe à regagner ses vaisseaux !

---

(1) p. 549.
(2) pp. 654-658.

Quoi qu'il en soit, on ne peut lire les pages très substantielles où M. Chapais met en regard les actions de Montcalm et celles de Vaudreuil, sans accepter une conclusion qui s'impose, qui paraît bien être, sans doute, la résultante d'une thèse systématique, mais qui n'est plutôt que la conséquence des faits les mieux établis : c'est que Montcalm avait une valeur militaire et un esprit que ne pouvaient égaler ni la prétention ni l'esprit de Vaudreuil. Bougainville écrivait, après la mort du général sur les plaines d'Abraham : « M. le Marquis de Montcalm avait fait une campagne digne de M. de Turenne, et sa mort fait nos malheurs. » Et Lévis, qui recueillait son commandement, ne croyait pouvoir mieux faire que de promettre de suivre ses traces. (1)

***

Certes, il put arriver, il dut arriver, et il arriv qu'au cours des discussions qui s'élevèrent entr le gouverneur et Montcalm, celui-ci se laissa quel quefois emporter par son tempérament violent et par son impatiente ardeur. M. Chapais ne song pas à le dissimuler, et il regrette, par exemple, que l général ait osé écrire dans son journal, en 1758, l'occasion de l'expédition de Corlar que projetai Vaudreuil, et qu'il désapprouvait : « qui sait s' (Vaudreuil) est désireux d'un succès décisif pou cette colonie, mais dont le général des troupes d terre serait l'agent. » (2) C'était évidemment pou

(1) p. 677.
(2) p. 393.

ser trop loin d'amères critiques, et prêter gratuitement au gouverneur de basses intentions dont il n'était pas capable. Comme le déclare en toute sincérité son historien, « Montcalm péchait trop souvent par excès d'impatience, de vivacité, de verve caustique, et ne se gardait pas assez des saillies de son tempérament méridional. » [1]

Et que d'occasions se présentaient d'irriter cette ardeur, et d'enflammer cette verve ! Aucune ne fut plus prochaine, ni plus constante, que l'inévitable jalousie que ravivaient tous les jours le préjugé colonial et le préjugé métropolitain. Il répugnait à un Canadien comme Vaudreuil de paraître inférieur à un Français comme Montcalm ; et un Français comme Montcalm ne pouvait guère supporter d'être subordonné à un colon comme Vaudreuil. Les métropolitains, plus raffinés, ont toujours plus ou moins tenu en médiocre estime, sinon un peu dédaigné, les rudes coloniaux ; et ceux-ci s'en vengent en refusant de reconnaître la supériorité des européens. Aujourd'hui même, nous souffrons encore de ces préjugés, et nous subissons mal la morgue souriante, ou la bienveillance protectrice de nos amis de Londres ou de Paris. Jugez maintenant s'il fut possible à Montcalm et à Vaudreuil de s'entendre, quand de si naturelles et si profondes anthipathies les faisaient d'avance se tourner l'un contre l'autre.

Vaudreuil vit d'un mauvais œil arriver au Canada un officier supérieur chargé d'y commander

(1) pp. 225-226.

les troupes ; et Montcalm reconnut vite que Vaudreuil était peu propre à lui donner des ordres, et à conduire la guerre. Le gouverneur général avait peine à concevoir que la guerre coloniale, jusqu'ici faite de surprises et d'embuscades, exigeait une science militaire plus approfondie, depuis que l'Angleterre avait versé sur l'Amérique tant de troupes régulières ; et le marquis de Montcalm s'impatientait avec quelque raison des fausses allures de général que se donnait avec complaisance un politique égaré dans l'armée.

Il semble bien que Vaudreuil, justement parce qu'il était inférieur à sa tâche, a poussé plus loin que Montcalm le préjugé traditionnel. Certes, le marquis montra plus d'une fois, et par exemple, après Carillon, (1) sa prédilection pour les soldats disciplinés des régiments français, mais il est incontestable qu'il sut aussi s'attirer l'affection de nos milices canadiennes. Il reconnaissait à nos miliciens une grande habileté à faire la guerre d'escarmouche, estimant qu'ils étaient moins propres aux batailles régulières. Il louait chez eux l'esprit et le courage, (2) et nos braves Canadiens s'éprirent bientôt d'une admiration sympathique pour le général si crâne, et si généreux qui les conduisait à la victoire. Bougainville pouvait écrire le 20 février 1758, que « l'habitant canadien aimait mieux marcher avec Montcalm et les Français, qu'avec ses propres officiers. » (3)

(1) p. 438.
(2) p. 224.
(3) p. 313.

Vaudreuil, souvent blessé dans son amour propre, pardonnait plus difficilement au général sa popularité et son talent supérieur. Il ne faut sans doute pas oublier qu'il n'y avait en cela rien que de très naturel, et que Vaudreuil était par ailleurs toute bonne volonté ; mais l'on ne peut ignorer, non plus, jusqu'à quel degré d'aversion pouvait descendre la vanité de cet homme. Une lettre de Vaudreuil au ministre de la marine, écrite en septembre et octobre 1756, lettre que les historiens n'avaient point encore signalée et que M. Chapais analyse longuement, projette une lumière nouvelle et très crue sur le caractère de Vaudreuil et son extrême susceptibilité. (1) D'autre part, la lettre qu'écrivit le gouverneur au maréchal de Belle-Isle, au lendemain de la mort de Montcalm (2) est indigne d'un gentilhomme. On ne pouvait avec plus de passion piétiner sur un cadavre, et l'on se déshonore toujours quand on ne respecte pas l'héroïsme.

***

Sur le fond de scène très mobile, très varié, parfois sanglant, où l'on voit se poser les personnages de Montcalm et de Vaudreuil, M. Chapais a représenté de multiples aspects de la vie coloniale aux derniers jours de la domination française. Il y a, dans son livre, des tableaux fort instructifs où sont reconstitués les détails essentiels de la vie politique, et de la vie sociale, à Québec ou à Montréal, de 1755

(1) pp. 164-174.
(2) p. 677.

à 1759. Les pages très précises où l'historien dénonce le triumvirat Deschenaux, Péan et Cadet, et raconte les concussions impudentes de Bigot ; (1) certaines lettres de Montcalm et certains extraits de son *Journal* qui découvrent au lecteur quelques-unes des pourritures les plus honteuses du régime, (2) sont d'un intérêt palpitant et douloureux.

Nous ne pouvons que signaler en passant ces chapitres, comme aussi ceux où M. Chapais nous fait assister aux batailles suprêmes de nos milices et de nos troupes régulières. Chouaguen, William-Henry, Carillon, s'inscrivent en lettres d'or dans l'histoire de Montcalm. M. Chapais a raconté avec un entrain et une éloquence toute particulière la victoire héroïque de Carillon. Il a, croyons-nous, écrit à ce sujet, la plus belle page de son livre.

Le siège de Québec raconté au jour le jour, avec ses alternatives d'espérances et de sombres pressentiments, est d'une précision forte, sobre, qui reconstitue avec énergie l'angoissante réalité.

***

Nous n'avons guère à louer maintenant la bonne tenue littéraire du livre que M. Chapais nous a donné. La réputation de l'auteur, déjà consacrée par tant d'autres œuvres, est une suffisante garantie de la valeur artistique de ses travaux d'historien.

Il semble, cependant, que le *Marquis de Montcalm* marque une étape de l'évolution du style de

(1) pp. 337-342.
(2) pp. 504-509.

M. Chapais. M. Chapais, qui a fait beaucoup de discours, qui aime à haranguer, et qui a remporté de si beaux triomphes à la tribune ; M. Chapais qui fut journaliste, et qui dans son fauteuil de rédacteur se plaisait à distiller l'éloquence politique au bout de sa plume, M. Chapais, qui est orateur, qui le fut toujours, par vocation ou par nécessité, avait fini par marquer presque toutes ses œuvres du sceau de la plus chaude rhétorique. Non pas, certes, que la rhétorique fut continue dans ces œuvres : mais nous voulons dire que le développement littéraire tournait facilement et se transformait volontiers en développement oratoire. Et cela était le plus souvent d'un bel effet, toujours applaudi ; et cela était quelquefois un peu artificiel, et manquait de suffisante simplicité. Il faut bien qu'un écrivain ait quelques défauts ; et il arrive ainsi très communément que nos défauts littéraires tiennent à certaines qualités de l'âme qui veulent toujours paraître.

Or, M. Chapais vient d'écrire un livre où les défauts habituels sont réduits presque au minimum d'expression. C'est à peine si quelquefois des formules ambitieuses ou d'éloquentes images qui ne sont pas assez préparées révèlent encore les tendances anciennes. D'ordinaire,le style est d'une claire,et vigoureuse sobriété. N'arrive-t-il même pas quelquefois que l'auteur paraît trop dédaigner le soin de la phrase ? Et le style est alors un peu terne et un peu lâché : la simplicité y voisine avec quelque négligence. Mais la phrase de M. Chapais se décore le plus souvent d'une belle distinction ; elle se

moule volontiers sur les formes agréables de l'atticisme, et tout le livre reçoit de ce fait un cachet de sincérité profonde qu'on ne saurait trop louer. Il y a tels portraits, où M. Chapais ramasse et compose les lignes principales d'un caractère, qui sont de la meilleure prose classique. Voyez les portraits opposés de Montcalm et de Lévis, (1) et le portrait de Vaudreuil. (2)

Au surplus, M.Chapais sait bien, quand cela est opportun, retrouver toutes ses qualités oratoires. Et il y a certaines pages, dans son livre, où se traduisent avec la plus forte éloquence les plus généreuses pensées.

Aussi le livre de M. Chapais est-il de ceux qui marquent le plein épanouissement des qualités littéraires de leur auteur, et il est de ceux qui font honneur à une littérature. La nôtre vient donc de s'enrichir d'une œuvre précieuse. M. Chapais a rendu de grands services à la gloire de Montcalm, en écartant quelques ombres qui l'avaient voilées, et en refaisant autour du front du guerrier l'auréole que ses contemporains y avait déjà posée. La gloire de Montcalm servira bien, à son tour, la réputation de l'artiste. Le nom de cet artiste et le nom du héros qu'il a célébré vont rester mêlés l'un à l'autre. M. Chapais sera, en la Nouvelle-France, l' « historien de Montcalm ».

Janvier 1912.

---

(1) pp. 488-489.
(2) p. 69.

DISCOURS ET CONFERENCES

PAR M. THOMAS CHAPAIS [1]

Monsieur Thomas Chapais vient de publier la deuxième série de ses œuvres oratoires. Ce livre contient assurément quelques-unes des pages les plus belles, les plus fortes, les plus éloquentes qui soient tombées de la plume et des lèvres de l'auteur. Ces discours et ces conférences sont d'une inspiration toujours haute, d'une pensée toujours sûre d'elle-même, d'une forme très soigneusement préparée.

Trois pensées, nous pourrions dire plutôt trois amours circulent à travers les pages du livre et les vivifient : la pensée et l'amour du pays canadien, la pensée et l'amour de l'Église, la pensée et l'amour de la France. Il n'y a pas, à vrai dire, dans la série des discours, telles ou telles harangues qui soient exclusivement réservées à l'une ou l'autre de ces trois choses vénérables et respectées ; dans ce livre, il n'y a pas de compartiments. M. Chapais n'est pas homme à compartiments, quand il s'agit de ces causes supérieures qui sont celles de notre culte pour la patrie, pour l'Église et pour la France. Toutes ses idées, comme citoyen et comme chrétien, se fondent et s'harmonisent ; elles inspirent ses paroles les plus fermes et les plus vibrantes.

---

(1) *Discours et Conférences* Deuxième série, chez Garneau, Québec, 1913.

Mais si, dans le recueil que vient de nous donner M. Chapais, l'on retrouve à peu près partout, s'accordant et se fortifiant l'une par l'autre, les mêmes inspirations, l'on pourrait cependant rattacher plus spécialement à telle ou telle pensée tel ou tel groupe de discours.

A l'idée de patrie, au culte de l'histoire, des traditions, des choses et des espérances du Canada, se rapportent évidemment le discours prononcé le 23 juin 1902, à l'occasion des noces de diamant de notre société Saint-Jean-Baptiste, l'article si instructif écrit sur les origines de notre société nationale, les pages synthétiques et très justes intitulées *Après un siècle*, où M. Chapais démontre que le siècle dix-neuvième fut pour les Canadiens français, malgré de trop douloureuses persécutions, un siècle glorieux ; la conférence sur *Dollard et le fait d'arme de Long-Saut*, le discours prononcé à l'occasion de l'inauguration du monument Montcalm, le discours et les articles sur la langue française au Canada. Au culte et à l'amour de l'Église, sont spécialement consacrés l'étude sur le serment du roi d'Angleterre, le discours prononcé au Congrès eucharistique de Montréal, l'éloge de Mgr de Laval, le discours sur la Croix de tempérance au Canada, une conférence sur l'apostolat des bons livres. La France, enfin, est particulièrement célébrée dans un toast prononcé à Montréal en 1903 ; elle est étudiée dans quelques-uns de ses plus illustres écrivains du siècle dernier, Louis Veuillot, François Coppée, Ferdinand Brunetière.

L'un des discours où M. Thomas Chapais a mêlé avec le plus de soin toutes ces pensées, tous ces

amours, tous ces cultes qui soutiennent et grandissent son éloquence, c'est celui qu'il prononça au banquet national de 1902, à Québec. Il y a dit l'attachement de notre race à la terre canadienne et à l'Église. En une page de légitime indignation il a flétri le fanatisme d'un journal d'Ontario qui, à l'occasion de la visite de Son Altesse royale le duc d'York, aujourd'hui George V, avait insinué que la province de Québec n'est pas une province véritable du Canada, et que ses habitants ne sont pas de vrais Canadiens ; et il affirme notre volonté et nos raisons de rester français. « Il est un autre crime, dit-il, que nous ne commettrons pas. C'est celui de mentir à notre sang et de renier nos origines. Nous sommes nés de la France, dans ce siècle fameux où, comme un astre sans rival, elle éblouissait le monde des rayons de sa gloire... Et malgré notre séparation d'avec le pays de nos ancêtres, malgré le temps, malgré la défaite, malgré les efforts de vainqueurs à courte vue, nous avons conservé les caractères constitutifs de la race dont nous sommes sortis. Les écrivains et les hommes politiques anglais qui s'en sont effrayés et irrités ont fait preuve d'un esprit bien étroit et bien peu clairvoyant.. Un groupe ethnique qui perd sa nationalité s'abâtardit, et ne peut plus contribuer à élever le niveau social, mais devient au contraire une cause d'abaissement et de décadence. »

L'âme de la France revit donc en nous ; et cette âme, elle mérite notre irréductible fidélité. M. Chapais la définit : « L'âme de la France : c'est-à-dire la générosité de son cœur, la sublimité de ses dévouements, les ardeurs de sa vaillance, les envolées de sa

pensée, la clarté de son génie, le charme incomparable de son verbe, en un mot, je ne sais quoi d'exquis, de vif, de tendre, de fort, de captivant qui a fait d'elle la nation fascinatrice. »

Certes, M. Chapais n'ignore pas les fautes de la politique et de la pensée françaises ; il sait les condamner ; il sait par conséquent comme il faut aimer la France, et il l'explique en termes bien clairs et significatifs dans un toast prononcé à Montréal. Mais il termine cette harangue par une parole qui exprime l'une de nos plus grandes raisons d'aimer notre ancienne mère patrie. « Vive la France martyre ! Vive la France, qui verse son or et son sang sur toutes les plages, et qui fait flotter jusqu'aux confins du monde le drapeau de la civilisation et de l'Évangile ! »

Je me souviens avoir entendu M. Chapais prononcer à Notre-Dame de Montréal son discours aur les Congrès eucharistiques. Il a remporté ce soir-là l'un de ses plus beaux triomphes oratoires. Sa pensée s'y est élevée jusqu'à une philosophie de l'histoire aussi large que juste, et l'orateur a fait de main de maître le tableau de la chrétienté nouvelle que reforme en ces assises internationales la fraternité eucharistique.

Ce sont encore deux belles pages de l'histoire de l'Église et de l'histoire du Canada que l'éloge de Mgr de Laval, et le discours sur la Croix de tempérance au Canada. En tous ces discours l'orateur exprime en toute droiture sa pensée religieuse, et l'on découvre sous la lettre des mots la plus profonde sincérité. Et c'est pourquoi ces discours de M. Chapais sont

éducateurs. Ils sont pleins de ce qui constitue le patrimoine inaliénable de la pensée canadienne, et de la pensée chrétienne.

Je ne puis songer à analyser tant de pages où nos esprits peuvent puiser les idées les plus saines et les plus utiles. Qu'il me suffise de les avoir signalées à l'attention du lecteur.

A la sécurité de la pensée, se joint, quand on lit M. Chapais, le plaisir délicat qui vous fait goûter sa phrase soignée, harmonieuse, chaude, très oratoire. Si parfois l'on aimerait une période moins enthousiaste, plus retenue dans son élan, moins ambitieuse d'ouvrir son aile, l'on éprouve toujours cependant la grande satisfaction de lire un texte où s'exprime en toute générosité et avec une rare vaillance la conviction de l'orateur.

Janvier 1914.

ADJUTOR RIVARD

ALLOCUTION DE BIENVENUE PRONONCÉE A L'OCCASION DE LA RÉCEPTION DE M. ADJUTOR RIVARD A LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA. (1)

Monsieur le Président,

Messieurs,

C'est pour moi une tâche infiniment agréable que de présenter aux membres de la Société Royale du Canada, Monsieur Adjutor Rivard. Une amitié déjà ancienne et des labeurs communs ont créé entre nous des relations que vient resserrer encore aujourd'hui une nouvelle confraternité.

Au nom de la Société Royale je vous offre donc aujourd'hui, Monsieur, la plus large et la plus cordiale bienvenue. Nous pouvons vous le dire sans que nul ne s'en étonne, vous étiez promis à notre Société par votre ardeur au travail intellectuel et par vos œuvres accomplies. Depuis longtemps déjà vous recevez les applaudissements de ceux qui vous connaissent et vous estiment, et il n'est peut-être pas très exagéré de dire que vous appartenez aux lettres canadiennes depuis que vous avez commencé à les cultiver et à tailler votre plume. Dans ce Sémi-

(1) Prononcée à Québec le mercredi, 22 juillet 1908. La Société Royale tenait ce jour là, à Québec, séance plénière, à l'occasion des fêtes du troisième centenaire de la ville.

naire de Québec où vous fûtes un élève studieux et constant à la besogne, vous avez révélé votre premier souci de la forme et cette recherche de l'élégance que vous avez convertie en la plus aimable simplicité. Notre professeur de seconde se plaisait à nous lire un devoir d'un ancien élève, une narration où vous aviez revêtu des plus riches couleurs « le sylphe » que nous essayions de décrire après vous ; et cette œuvre d'écolier vous posait déjà comme un grand maître devant nos regards d'innocents humanistes.

Mais, c'était là un essai que vous avez oublié peut-être, et auquel il ne faut attacher d'autre signification que celle d'une promesse littéraire que bientôt vous avez songé à remplir. Vous souvenez-vous qu'en 1890 parut à Lévis un modeste périodique où les jeunes de ce temps — et parmi eux quelques-uns n'avaient pas vingt années — faisaient avec orgueil imprimer leur prose et leurs vers ? Ce recueil s'appelait « le Glaneur », et ce fut des épis de toutes sortes et de toutes qualités qu'il s'en alla prendre aux sillons de cette verdoyante jeunesse. Dans ces feuilles du « Glaneur », aujourd'hui fanées, et que m'envoyait, il y a quelques mois, à titre de curiosité littéraire, celui qui était à la fois votre éditeur et votre collaborateur, [1] dans ces feuilles où vous aussi vous aviez mis votre paille et votre grain, je retrouve de vous des vers et de la prose. Ne craignez rien, Monsieur, je ne parlerai pas de vos vers. Je n'apprécierai pas non plus cette laborieuse dissertation sur « la Création » qui commence par une interrogation : Qu'est-ce que le néant ? et qui se termine par un acte

(1) M. Pierre-Georges Roy.

de foi : *Credo in Deum creatorem cœli et terræ.* Je ne veux ici signaler que cet article, *La littérature Canadienne et la critique*, que vous avez signé de votre pseudonyme, et qui nous révèle sans doute cette préoccupation que vous aviez dès lors de contribuer pour votre part à perfectionner parmi nous cette critique, un instrument de précision qui fut trop souvent lourd et bien inexpérimenté aux mains de nos premiers Boileaus.

Cependant vous ne deviez pas tout de suite orienter vers cette œuvre votre principale activité. Le barreau, d'ailleurs, vous retenait tout entier, et certains succès de salon, que vous ne dédaignez pas encore parce que vous les méritez toujours, allaient attirer dans une autre direction votre esprit curieux et avide de travailler. Vous aimiez à bien parler votre langue, et à bien dire tant de choses merveilleuses que par les poètes et les prosateurs elle a mission d'exprimer. En cultivant la diction, vous avez mieux aperçu certains défauts de notre prononciation canadienne ; vous avez voulu essayer de les corriger, et c'est à cette louable entreprise que nous devons votre *Art de dire* et votre *Manuel de la Parole.*

Ces travaux vous préparaient, à votre insu peut-être, à une autre œuvre dont il faut vous donner crédit, qui justifierait à elle seule notre choix et votre entrée dans la Société Royale, et qui restera votre principal titre à la reconnaissance de vos compatriotes, je veux nommer la Société du Parler Français au Canada.

Vous avez apporté dans la fondation et dans le développement de cette œuvre l'expérience que vous

avaient donnée vos études sur notre parler franco-canadien, et surtout, peut-être, cette inlassable activité qu'exigeait de son secrétaire général, j'allais dire de son secrétaire perpétuel, l'organisation d'une pareille société. C'est à cette expérience et c'est à ce labeur infatigable que nous devons surtout d'avoir vu se constituer, sous les auspices de l'Université Laval, et sur cette terre de Québec où doit toujours s'exprimer et s'épanouir la pensée française, une association de forces intellectuelles qui se groupent et se concertent pour maintenir et pour conserver notre langue, pour la préserver des contaminations dangereuses et pour lui garder toute sa fraîche et savoureuse originalité.

C'est le 18 février 1902 que fut fondée la Société du Parler Français du Canada. Au mois de septembre suivant, paraissait le premier numéro de son *Bulletin.*

C'est dans les pages de ce *Bulletin* qu'il faudra désormais aller chercher votre pensée, et c'est là que nous la voyons prendre les formes les plus variées. Philologue et critique littéraire, vous passez d'un article sur l'hiatus ou sur le suffixe en *eur* dans notre parler populaire, au compte rendu des livres qui viennent de paraître chez nous, où de ceux-là, à l'étranger, dont l'objet se rapporte à l'œuvre même de notre Société.

Mais c'est surtout dans vos articles sur le parler franco-canadien, qu'il s'y agisse de phonétique, de morphologie, ou de syntaxe, que l'on retrouve le meilleur de votre esprit et la plus solide part de votre collaboration. Quelques-uns de ces articles, comme

le Parler franco-canadien, le Genre des noms communs dans notre Parler populaire, le Superlatif dans notre Parler populaire, les Formes dialectales dans la Littérature canadienne, les Dialectes français dans le Parler franco-canadien, la Francisation des mots anglais dans le Parler franco-canadien, sont les plus neufs et les mieux documentés que nous ayons sur ces matières. Dans ces écrits nous retrouvons le dessein qui inspire tous les directeurs de la Société du Parler français: faire de notre langue une étude scientifique, rattacher nos vocables populaires au vieux parler des provinces de France, donner, s'il est possible, de nouvelles lettres de crédit à des formes ou à des mots qu'un purisme exagéré voudrait proscrire, et surtout combattre l'anglicisme qui est, sur ce terrain de la linguistique, notre véritable ennemi.

L'on vous saura gré d'avoir voulu ouvrir, à tous ceux qui veulent travailler avec vous, les sources principales d'information en publiant, en collaboration avec un professeur de l'Université de Boston, la *Bibliographie du Parler français au Canada.*

De vos comptes rendus bibliographiques, je ne dirai qu'un mot, c'est que leur franchise, pénétrée d'une grande délicatesse de sentiment, vous a valu l'estime de ceux qui aiment la vérité, et parfois aussi le dépit secret ou avoué de ceux qui s'obstinent à ne pas comprendre ce que doit être, même au Canada, la bonne critique littéraire.

Voilà, Monsieur, trop rapidement esquissées, quelques-unes de vos œuvres, et partant quelques-unes des raisons que nous avions de vous inviter à prendre votre place parmi nous. Vous y succédez à

un confrère regretté qui avait, comme vous, bien aimé notre langue et notre littérature. Napoléon Legendre fut l'un des premiers qui écrivit sur notre parler franco-canadien, et il a laissé quelques séries d'articles où se montre toute la finesse de son tempérament d'auteur et d'artiste. Il n'eût pas souhaité pour le remplacer à la Société Royale un Québecois plus que vous digne de sa ville et de ses traditions intellectuelles.

LES DIALECTES FRANÇAIS DANS LE PARLER FRANCO-CANADIEN

PAR M. ADJUTOR RIVARD

Les travaux de la XVe session du Congrès international des Américanistes viennent d'être livrés au public. (1) On se rappelle que ce Congrès réunit dans notre ville, au mois de septembre 1906, des savants venus de tous pays, et comme ce fut pour notre population québecoise un grand événement scientifique, littéraire et social.

Ceux qui voudront préciser dans leur mémoire le souvenir de ces fêtes américanistes n'auront qu'à en lire le récit au commencement du premier des deux volumes que nous signalons aujourd'hui ; et ceux que passionnent les choses vieilles de notre continent, les mœurs de ses premiers occupants, le parler des sauvages, leurs danses et leur musique ; ceux qui s'intéressent aux principes de gouvernement chez les Indiens, à l'organisation sociale des Ten'as ou des Skidi Pawnee, aux vieilles cartes de notre Monde nouveau, et aux fouilles de Teotihuacan ; ceux-là enfin que préoccupe la question Calchaquie, pourront à loisir, et pour bien d'autres sujets encore, parcourir les deux volumes tout entiers, très documentés, fort bien imprimés, illustrés de gravures très nettes, et très instructives.

---

(1) *Congrès international des Américanistes. XVe session, tenue à Québec en 1906.* Québec, 1907, 2 vols.

On sait comme les Canadiens français ont largement collaboré à l'œuvre du Congrès ; aussi avons-nous été heureux de voir leur prose mêlée à celle de tous ces spécialistes que nous avait ici apportés le flot scientifique. A côté des noms bien connus déjà dans le monde américaniste, comme ceux des Lejeal, des Boman, des Batrès, des Seler, des Lehmann, nous remarquons ceux de nos compatriotes qui ont présenté au Congrès des travaux qui furent bien appréciés, MM. Edmond Roy, Ernest Gagnon, N.-E. Dionne, A. Rivard, A. Gagnon, MM. les abbés Amédée Gosselin, P. Rousseau, E. Gauvreau, les RR. PP. Morice, Jetté, Lacombe, Forbes, et plusieurs autres missionnaires qui ont fait en pays indiens, en même temps que la moisson des âmes, une récolte précieuse de documents américanistes.

Nous mentionnerons ici tout particulièrement, pour sa valeur qui est grande, l'étude de M. Adjutor Rivard sur le parler franco-canadien.

Les Dialectes français dans le Parler franco-canadien, tel est le titre du sujet traité.

M. Rivard explique d'abord ce qu'il faut entendre par le parler franco-canadien, et que ce n'est pas à Québec ni à Montréal, qui sont de grandes villes, qu'il le faut chercher, mais dans les campagnes, et dans celles-là surtout qui sont les plus éloignées des centres industriels et manufacturiers. Nos Canadiens instruits parlent, avec plus ou moins de correction, le français littéraire, et nos gens de ville aussi ; ceux-ci pourtant, et surtout les ouvriers, introduisent dans leur parler beaucoup d'anglicismes et les déformations propres au langage populaire. Mais parce que chez nous, comme en d'autres pays,

la langue des gens instruits et celle des citadins ne sont, au fond, que le français littéraire, ces deux langues, estime M. Rivard, « n'offrent aucun intérêt au point de vue dialectologique. »

M. Rivard voulait donc préciser le sens d'un mot, le définir et le circonscrire, et il l'a fait. Et il l'a fait avec une rigueur systématique qui pourrait un peu surprendre ceux-là d'entre nous qui sont nés à la campagne, qui y ont appris à parler, que le hasard des variables destinées a conduits en ville, disons à Québec, et qui ont retrouvé à Jacques-Cartier, à Saint-Sauveur, et peut-être aussi à Saint-Malo, un parler commun qui ressemble — comme un frère — à celui qu'ils ont pris aux lèvres de leurs mères.

Sans doute, il arrive en d'autres pays, et M. Rivard l'écrit à propos, que le parler des paysans diffère étrangement du parler des ouvriers des villes. Mais ce phénomène de linguistique est-il dans la même mesure, ou bien, si l'on veut, dans une grande mesure, appréciable dans notre Canada français? Et convient-il de s'en autoriser pour établir entre les Canadiens des villes et les Canadiens des champs une frontière philologique bien précise? Certes, il est certain que notre vocabulaire dialectal est plus abondant à la campagne qu'en ville. Mais peut-être serait-il opportun de faire tout de même remarquer que le patois est souvent ici grand seigneur, qu'il se rencontre sur des lèvres urbaines, et surtout qu'il n'y a pas dans notre Province de Québec, entre le langage des citadins et celui des campagnards, une différence aussi considérable que celle que l'on peut constater en France entre le langage des paysans et

celui de l'ouvrier des centres. Combien peu semblables sont là-bas, et nous l'avons pu souvent observer, la « parlure » des gens de Villegaudin ou de Saint-Martin-en-Bresse, et celle de leurs voisins les ouvriers de Châlons ! Chez nous, les deux parlers, le rural et l'urbain, se confondent presque. Les vieux citadins descendent en grand nombre de patoisants émigrés ; et nos villes recrutent tous les jours dans nos campagnes leur mouvante population. Aussi nos *habitants* parlent-ils à peu près la même langue que nos ouvriers de Saint-Sauveur, et l'on peut même chaque jour entendre en ville des formes dialectales que l'on entendra le lendemain à l'Ancienne-Lorette, à Berthier ou à Kamouraska. N'est-ce pas dans une maison de la rue Arago que l'on a surpris le verbe *tribuler*, qui se conjugue dans les montagnes de Charlevoix ?

Mais qu'importe ! M. Rivard n'a voulu que pour plus de netteté sans doute tracer d'un crayon si ferme des lignes de démarcation, et lui-même ne consentirait pas à voir dans ses formules le sens presque absolu que d'autres y pourraient mettre.

Et que M. Rivard ne soit pas plus qu'il ne faut dogmatique dans les questions qui relèvent de l'observation philologique, toujours complexe, on le peut bien voir quand il prend une position intermédiaire entre tous ceux qui avaient décrété que notre parler franco-canadien était ou bien la langue classique du XVIe et du XVIIe siècles, ou bien du français corrompu, ou bien encore un patois français homogène. Convaincu, et avec combien de raison, que notre parler n'est ni le français classique, ni un patois distinct, ni un français corrompu, et persuadé aussi

que notre langage, qui enferme des éléments assez variés, offre cependant des particularités bien caractéristiques et accuse une suffisante uniformité sur toute l'étendue de la Province, M. Rivard l'appelle tout simplement un parler « régional, » et c'est un vocable où beaucoup de philologues pourront avec lui tomber d'accord. Donc, pour emprunter à M. Rivard les propres termes qui expriment sa définition, le franco-canadien est « un parler régional, relativement uniforme, sans être homogène, et que caractérisent des formes patoises diverses incorporées au français populaire commun du nord de la France. »

D'où viennent les particularités qui caractérisent le franco-canadien, et comment s'est effectuée chez nous l'unité linguistique ? C'est à répondre à ces deux questions que M. Rivard consacre surtout son étude, et il le fait avec toute l'autorité qui sied à sa prudente information.

Les patois,—et il ne faut pas entendre ce mot dans le sens péjoratif qu'on a trop souvent ici l'habitude de lui donner — les patois ou les dialectes français ont pénétré dans notre pays avec les colons qui y venaient des provinces du Nord, de l'Ouest, du Nord-Est et du Centre de la France. Les provinciaux de ce temps, comme encore, mais dans une mesure moindre, ceux d'aujourd'hui, étaient des patoisants, et il est donc inévitable qu'ils aient transporté dans la colonie le parler dialectal dont ils se servaient là-bas. M. Rivard relève quelques-unes des expressions, et quelques-unes des formes les plus pittoresques que l'on entend encore dans les conversations populaires, et il tire donc du lexique

franco-canadien, et aussi de la phonétique et de la morphologie des preuves péremptoires qui établissent solidement sa thèse.

Mais à cause de l'influence absorbante que devaient prendre le français de l'administration et le français de l'école ; à cause des rapports très fréquents que devaient avoir les colons avec leurs chefs, les fonctionnaires, les officiers, les missionnaires, il se produisit ici, et bien plus rapidement, un phénomène absolument semblable à celui qui, en France, assura, à partir du treizième siècle, la prépondérance du dialecte de l'Ile de France. Au surplus, nos patoisants ne furent pas toujours groupés d'après la qualité de leur dialecte ; ils furent ici mêlés les uns aux autres, normands et poitevins, percherons et angevins, beaucerons et picards, et pour cela donc obligés de se fusionner ; et en même temps qu'ils déterminèrent ainsi le type assez uniforme de l'habitant canadien, ils créèrent le parler franco-canadien. La multiplicité des dialectes ici importés rendait assez impuissante leur force de résistance ; ils cédèrent, comme d'un commun accord, devant le français qui s'imposait à tous, et l'on ne retint plus que ces formes dialectales encore très nombreuses, d'ailleurs, qui émaillent notre langage. Mais M. Rivard a dit cela dans une langue précise et forte qu'il faut que vous puissiez lire.

Après avoir rappelé le principe philologique qu'il emprunte au distingué professeur de la Sorbonne, M. Ferdinand Brunot, l'historien de la langue française, à savoir que « deux ou plusieurs langues distinctes

ont moins de force de résistance qu'une langue unique, parlée par une population homogène », M. Rivard conclut :

« Le mélange des dialectes devait donc singulièrement faciliter l'évolution de notre parler vers le français. Broyées et confondues, les formes patoises perdirent de leur vigueur naturelle ; déracinées, la sève leur manqua. Tel mot normand, par exemple, qui sur son principal domaine résista longtemps au français, ne sut pas, perdu ici dans les autres formes patoises, rester pur normand. Les cadres de la phonétique populaire étant brisés, le français n'eut qu'à entrer ; la place n'était pas défendue. »

Mais précisément parce que c'est la nécessité qui a imposé le français à nos pères, et parce que c'est dans de telles et de si laborieuses conditions qu'il s'est introduit dans les foyers canadiens, le français n'a pu révéler ici tout le secret de sa richesse, et toute la variété de son vocabulaire. On l'a appris pour se pouvoir comprendre ; l'on s'est donc souvent contenté de ses termes génériques qui pouvaient suffire ; et de là notre ignorance, encore aujourd'hui trop grande, des termes spéciaux et techniques. C'est de l'expression dialectale que nous nous servons pour désigner beaucoup d'objets, à moins que ce ne soit du mot anglais qui lui correspond.

L'on comprend aussi que les Normands ayant fourni à notre colonie le plus fort contingent de ses premiers habitants, c'est le normand qui a laissé sur notre parler canadien une empreinte plus profonde. Et l'on se rend compte aussi que des patoisants de telle ou telle province française, se trouvant

en nombre dans telle ou telle partie de la Nouvelle-France, c'est leur dialecte qui y a laissé des traces plus visibles et plus persistantes.

Mais toutes ces formes, qui sont les fragments précieux du parler ancestral, tendent encore et de plus en plus à disparaître. M. Rivard le regrette ; nous le déplorons avec lui, et nous ne nous consolons que médiocrement en songeant à l'œuvre si patriotique de la Société du Parler français, et en pensant que son *Bulletin* enregistre avec une attention pieuse des vocables pittoresques, encore aujourd'hui vivants, qui peut-être demain seront morts.

Novembre 1907.

PAGES DE COMBAT

PAR M. L'ABBÉ ÉMILE CHARTIER

Voici un titre qui annonce bien le tempérament de l'auteur : *Pages de Combat.* [1] M. l'abbé Émile Chartier est un militant. Il y a tant de choses autour de lui, et autour de nous, contre lesquelles il faudrait guerroyer. Il y a tant d'idées qui flottent en notre atmosphère, et qu'il faudrait abattre ; et il y en a tant d'autres qu'il importe de lancer, de soutenir, de répandre, de faire pénétrer dans tous les esprits ! Dans notre âme humaine et canadienne il y a tant de mauvaises tendances qu'il faudrait redresser ; et cette âme manque de tant de vertus qu'elle devrait avoir ! M. l'abbé Chartier qui est apôtre, et qui n'est militant que parce qu'il est apôtre, voudrait dépenser toute son ardeur et tout son talent d'écrivain à détruire les idées malsaines et à propager les bonnes, à corriger nos défauts et à multiplier nos vertus ; il ambitionne de faire chez nous, sans trêve, les luttes du bien contre le mal : et voilà pourquoi il écrit sur la première page de son premier livre ces trois mots qui annoncent la bataille : *Pages de Combat !*

Nous soupçonnons même que, au moment où il choisit ce titre, M. l'abbé Chartier était tout

---

(1) *Pages de Combat. Première série : Études littéraires*, par l'abbé Émile Chartier, licencié ès-lettres de l'Université de Paris, professeur au Séminaire de Saint-Hyacinthe. Montréal, 1911 .

occupé à entendre dans son âme de croisé la fanfare des appels généreux, et qu'il oublia un peu trop de faire attention aux articles qu'il allait grouper sous une telle rubrique. Il y a bien, certes, dans plus d'une page de ce livre, des coups de plume qui ressemblent à des coups d'épée, mais nous ne pouvons ne pas constater que l'auteur nous y donne surtout des analyses littéraires, de la critique, des études très fines et déliées qui sont œuvres d'école plutôt qu'œuvres de bataille. C'est dans une autre série d'articles, la deuxième, qu'il publiera bientôt, nous l'espérons, que M. Chartier justifiera toute la vérité de sa promesse.

***

Entre toutes les études qui remplissent les *Pages de Combat*, notre curiosité et notre préférence vont tout de suite à celles-là qui nous instruisent des hommes et des choses de chez nous. Non pas, certes, qu'il faille négliger les articles que l'auteur a consacrés à La Fontaine, André Chénier, LaMennais, Taine, René Bazin, Maurice Barrès, l'abbé Georges Bertrin, et Théodore Botrel. De telles études ont été faites avec un soin trop minutieux pour qu'elles n'enferment pas les plus intéressantes observations. Mais ces pages ne font que s'ajouter à tant d'autres qui furent, en France, écrites sur ces mêmes auteurs. Et Horace nous a avertis depuis si longtemps qu'il n'est pas toujours très utile de porter du bois à la forêt ! D'ailleurs, et pour dire toute notre pensée, quelques-unes de ces études, les analyses littéraires, eussent été en meilleure place dans un livre que le

professeur aurait pu faire à l'usage de nos étudiants des classes de lettres, sur l'explication française. Que de bons exemples il leur donne !

Dans un manuel de ce genre, et qui pourrait être si opportun, le lecteur accepterait plus volontiers ces longs développements où par mille détours ingénieux on revient sur la pensée, sur la phrase, sur le paragraphe que l'on cherche à bien faire valoir. Des élèves doivent prendre le temps de suivre ainsi l'explication magistrale, tour à tour sobre et verbeuse ; ils en retirent le grand profit d'apprendre à lire. Mais, ai-je tort d'éprouver cette impression, l'on n'aime pas à retrouver en tous livres, et surtout dans des *Pages de Combat*, ces procédés d'école, et ces exercices pédagogiques.

Pourtant, je crains d'être ici injuste pour M. l'abbé Chartier. J'oublie trop, vraiment, que c'est « aux élèves de nos collèges et séminaires » qu'il a dédié son livre, et que dans toutes ses actions c'est à cette jeunesse tant aimée que le professeur réserve la meilleure part. Ces étudiants, très avides de lire les pages que M. Chartier leur destine tout spécialement, le vengeront bien de mes observations fâcheuses, et ils ne lui reprocheront, eux, que de n'avoir pas, au début de ces études, joint le texte même des fables de La Fontaine aux analyses fines et subtiles qu'il en a faites. La lecture même de ces analyses en eût été rendue plus facile.

M. l'abbé Chartier excelle, d'ailleurs, à disséquer un texte, à le fouiller en tous sens pour en exprimer toute la pensée et pour en faire briller toute la valeur d'art. Il se complaît dans cet exercice, où sa virtuosité le fait maître. Et l'on peut être sûr que c'est

de là que lui est venue cette pénétration avec laquelle il disserte sur les livres qu'il médite et qu'il juge.

Une fois seulement il nous a paru que cette sorte d'analyse et d'explication littéraires avait un peu brusquement replié sur elle-même la pensée de l'auteur, et déconcerté notre attente. Dans l'étude qui a pour titre *M. Maurice Barrès*, après le très long préambule, très bien écrit — où, d'ailleurs, il n'est pas question de M. Maurice Barrès — après d'intéressantes considérations sur le régionalisme littéraire, M. l'abbé Chartier en vient enfin à cette page de l'écrivain provincial qui lui a suggéré son article : *le 2 novembre en Lorraine.* L'on s'attend à ce que sa pensée, appuyée sur celle de l'éminent académicien, faisant corps avec elle, et lui ajoutant parfois sa propre originalité, s'expliquera en une thèse dont es constructions personnelles se superposeront avec orce sur la large base qu'il leur a préparée ; l'on spère, et l'on souhaite que le critique, louant M. Barrès, et se dégageant un peu du texte qu'il lui ournit, fera voir le développement progressif de ses propres idées, et on s'étonne d'être tout à coup eplongé en pleine analyse littéraire, de piétiner un eu sur place, ou de se retourner sans suffisamment vancer dans le cadre rigide de l'explication franaise. Ce qui n'empêche, d'ailleurs, cette explicaon elle-même d'être juste, ingénieuse, et toute leine de pensées solides. Elle porte avec elle-même utes les qualités qui lui conviennent ; elle n'a peutre que le tort de se présenter là où on ne l'attendait us.

***

On a lu, il y a quelques années, dans *la Vérité* de Québec, les correspondances de M. Chartier au sujet du tombeau de notre infortuné Crémazie. Ce fut sa piété littéraire et patriotique qui fit entreprendre à M. l'abbé, le 10 juillet 1906, un pèlerinage au cimetière d'Ingouville, commune du Hâvre. C'est là que furent déposés, en 1879, les restes de celui qu'on ne connaissait là-bas que sous le nom de Jules Fontaine. Grâce à de précieuses indications qu'avait déjà fournies, en 1900, M. Philippe Mazurette, lui aussi pèlerin canadien au tombeau de Crémazie, M. l'abbé Chartier put retrouver à son tour l'endroit précis où fut inhumé le barde exilé. Dans des récits alertes et tout palpitants d'émotion, il a raconté et sa visite au cimetière, et sa conversation avec Madame Malandain, la pieuse femme qui prit soin des derniers jours de « Monsieur Jules ». Ces récits furent extrêmement goûtés des lecteurs du journal où ils parurent d'abord, et il faut remercier l'auteur de leur avoir donné une place dans le livre qu'il publie. Non seulement ces pages prouvent comme sait écrire M. Chartier, et comme il a le souci de tout ce qui intéresse notre vie littéraire, mais elles témoignent encore que c'est à la dévotion du pèlerin de 1906, autant qu'aux recherches de M. Mazurette, que l'on doit toutes ces démarches qui furent faites par les membres de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec pour s'assurer la propriété du terrain où repose Crémazie. Grâce à eux tous, une grande croix noire, qui porte en ses bras le nom d'Octave Crémazie, se dresse aujourd'hui à l'endroit même où fut

mise en terre la dépouille du poète. En attendant le marbre funéraire qui la doit remplacer, cette croix projette enfin sur la tombe lointaine de notre compatriote l'ombre bénie qui protégea son berceau. (1)

***

Les pages que M. l'abbé Chartier a écrites à la mémoire de Crémazie ouvrent la seconde série des articles de son livre, celle-là qui est franchement canadienne, toute remplie des choses du pays, et que traverse un bon souffle d'inspiration originale. C'est vers cette seconde série que se hâtent les lecteurs de M. Chartier.

Et nous nous plaisons à signaler dans cette partie — outre les articles de critique que l'auteur a consacrés à des ouvrages canadiens, et où il a bien voulu nous donner une preuve de sa bienveillante et perspicace amitié — les études de fond, très fouillées, que M. Chartier a faites sur « nos indigences littéraires », sur « notre langage figuré », et sur « la propriété de l'expression ».

Une même préoccupation a dicté ces trois études ; une pensée maîtresse qui va de l'une à l'autre, et y porte la vie, constitue l'unité réelle de cette trilogie. C'est à signaler les défauts essentiels de nos livres, de notre littérature que s'emploie ici le zèle du critique. C'est à signaler nos faiblesses et nos erreurs, qu'elles viennent de l'indigence de la pensée, de

(1) Le marbre a depuis remplacé la croix de bois. C'est le 3 novembre 1912 que fut dévoilé, sur la tombe du poète, le monument que lui ont élévé ses compatriotes et ses admirateurs. Ce monument est surmonté au buste de Crémazie.

l'indigence du vocabulaire, ou de l'inexpérience du goût, que tâche avec suite et persévérance l'auteur des *Pages de Combat*. Ce sont des batailles — encore toutes pacifiques, il est vrai — qu'il livre ici dans le champ clos de notre littérature.

M. l'abbé Chartier aborde avec hardiesse ce qu'on appelle la critique des défauts : critique, assurément, peu amusante pour ceux-là sur qui elle retombe, mais critique nécessaire tout de même, sans laquelle l'ivraie pourrait pousser avec autant d'orgueil que le bon grain dans la terre peu travaillée des lettres canadiennes.

C'est à la racine même du mal — de l'ivraie — qu'il voudrait supprimer, que s'attaque tout d'abord le critique inexorable. Nous écrivons mal parce que que nous n'avons pas assez d'idées ; et nous n'avons pas assez d'idées, parce que nous n'avons pas assez de culture ; et notre culture est « primaire », ou pas plus que secondaire, parce que nous n'avons pas d'ambitions intellectuelles assez grandes, ni assez vives.

Et certes, voilà bien, en effet, une raison de mal écrire qui est considérable. La paresse intellectuelle du Canadien français, il y a longtemps qu'on la dénonce, et qu'on la stigmatise. Joseph Quesnel en ses épitres, Michel Bibaud, en ses satires, Crémazie, dans sa correspondance, et combien d'autres depuis ont dit tour à tour notre répugnance à l'effort de penser, notre insouciance à l'endroit des œuvres de l'art littéraire, notre indifférence trop grande pour ceux qui se livrent au travail patient et obscur de la plume. M. Chartier estime que l'on peut, sans

danger de calomnie, recommencer encore les objurgations, et aujourd'hui même reprocher à nos compatriotes leurs trop faciles dédains. Sans doute, on parle beaucoup aujourd'hui d'instruction : mais la question qui s'agite est bien plus une question d'écoles primaires ou techniques, qu'une question de littérature. Nos universités élargissent leurs cadres ; elles ouvrent des laboratoires ; elles font appel à tous les génies, à toutes les sortes de génie, hormis le littéraire. Notre enseignement supérieur des lettres reste toujours à encourager et à créer. C'est pourtant lui, et presque lui seul, qui pourrait avoir une influence efficace, assez rapide, sur nos jeunes esprits, et stimuler sans cesse l'énergie productive et artistique de l'âme canadienne-française.

M. l'abbé Chartier entre dans l'examen détaillé des défauts de nos écrivains : nous ne le suivrons pas dans toutes ses impitoyables excursions de critique ; nous n'aurions presque toujours, d'ailleurs, qu'à le féliciter de la sûreté de son coup d'œil, et de l'exactitude de son talent d'observation. Une chose nous a paru, pourtant, un peu exagérée, entre toutes celles qu'il relève et dont il charge le dossier des auteurs canadiens : c'est ce qu'il appelle « la tenue absolument déplorable de notre idiome littéraire ». [1] Selon lui, un très grand nombre de nos auteurs écrivent dans une langue plus que commune : si bien que « la vulgarité, la terminologie poissarde et faubourienne, voilà le premier mal dont il faudrait purger enfin nos livres ». [2] Certes, qu'il y ait de la

(1) Cf. p. 270.
(2) Cf. p. 273.

vulgarité, et parfois de la trivialité dans le vocabu- laire de quelques-uns de nos auteurs : je le veu bien. Mais il ne me paraît pas que ce soit le plu grave défaut dont il faille purger notre littérature La banalité même du vocabulaire, l'impropriété d l'expression, l'exagération, l'emphase hyperboliqu sont bien plutôt, comme d'ailleurs l'a démontré M l'abbé Chartier, des maux que l'on trouve à l'éta aigu dans tous les domaines de notre littérature chez un très grand nombre de nos écrivains cana diens, chez ceux-là surtout qu'on a tort d'appele des écrivains, qui ne sont que des reporters de jour naux, mais qui contribuent tout de même à nou faire passer au regard des civilisés pour un peupl d'iroquois illettrés.

***

Nous ne pouvons que recommander à nos lec teurs de parcourir avec soin les pages instructive méthodiques, très plaisantes, où M. Chartier étudi le langage populaire des Canadiens français, e encadre avec tant d'art quelques-unes de leurs pl pittoresques images. Ils se persuaderont avec no que l'auteur parle trop bien des choses de son pa pour qu'il n'en remplisse pas désormais ses livre C'est vraiment du terroir où s'est diligemment pr mené l'instrument de sa critique que sont sorties l plus belles gerbes de sa moisson.

C'est aussi dans cette dernière partie du liv que le style de l'auteur s'affermit, se fait plus just se régularise avec un sens plus parfait de la compo tion. L'on peut suivre, dans ces *Pages de Comb*

toute une évolution de l'art littéraire de l'écrivain. Et cette évolution s'explique par les dates mêmes de la production des articles qui entrent dans le recueil. Dans les pages plus anciennes, dans les analyses littéraires surtout, il y a bien des endroits où les images incohérentes sont un peu violemment rapprochées, où la pensée se présente dans des développements qui manquent assurément de consistance et de sobriété.

La phrase de M. l'abbé Chartier se charge toujours de beaucoup de choses ; c'est le flot abondant qui porte jusqu'à nous le trop plein de la source. Et ce flot est dru, pressé, parfois ample, large, contenu comme une période cicéronienne. Parfois aussi, et trop souvent, il faut le dire, ce flot se heurte et se brise aux anfractuosités de son lit. Il n'est pas toujours facile d'en suivre le cours. La phrase de M. Chartier se développe assez souvent en un zigzag qui déroute. Il y a parfois dans le choix des mots, dans la rencontre des images, dans la suite des pensées, je ne sais quel imprévu qui fait que votre esprit ne s'ajuste pas tout de suite et sans effort sur l'esprit de l'écrivain. Ce n'est pas celui-ci, certes, qu'on accusera de monotonie dans les allures, ni de rigidité dans les formes. Aussi, sommes-nous sûr que toute cette variété riche d'idées et d'expressions se transformera bientôt, quand la première impétuosité aura passé, en une harmonie douce et constante.

Nous n'insisterons pas ici sur des retours de pensées qu'explique la nature même du livre que nous apprécions, ni non plus sur le plan parfois indécis — celui, par exemple, de l'article qui est consacré à Maurice Barrès — de certaines études. Ce sont là

des détails qui importent peu, et d'autant moins que l'esprit de M. l'abbé Chartier est l'un des plus méthodiques et des plus minutieux qui soient. Peut-être même est-il quelques fois trop scrupuleusement méthodique ; volontiers on le pourrait dispenser de faire passer de ses fiches au bas des pages certaines références qui sont vraiment superflues.

En somme, c'est par excès que pèche M. l'abbé Chartier, quand il lui arrive de s'abandonner à quelques fautes. Et cela est une très consolante constatation. Dans des « pages de combat », il faut s'attendre à ces écarts de l'ardeur première. Mais les fortes études qui terminent cette série, les pages substantielles que l'on rencontre, depuis la dissertation sur le *Blé qui lève* de M. René Bazin jusqu'à la dernière qui a pour sujet la propriété de l'expression, annoncent toute la maîtrise de l'auteur, et font souhaiter avec impatience qu'il nous donne le deuxième livre promis.

Nous félicitons enfin, et tout particulièrement, M. l'abbé Chartier d'avoir abordé avec assurance, sans timidité, la critique littéraire. Nous avons assez dit nous-même comme cette critique a manqué à nos écrivains, et combien elle est utile et nécessaire, pour qu'on ne mette pas en doute la sincérité de notre joie. Joie si légitime que nous inspire une fraternelle amitié, et que justifie l'admiration d'une belle œuvre !

Mars 1911.

Camille Roy
Nouveaux Essais sur la litt. fr.

LE PAON D'ÉMAIL

PAR M. PAUL MORIN (1)

Le titre est rutilant, et les vers aussi. Ce livre de poèmes ciselés brille assurément de toutes les couleurs de l'émail, et le paon symbolique y déploie sur chaque page sa queue aux ocelles d'or et d'azur.

Marbres et Feuillages, Hellas, Epigrammes, Silves françoises, Le Reflet du Temps, tels sont les sous-titres qui groupent les pièces ; et chaque groupe de pièces est un écrin de strophes très ouvrées, découpées en bijoux, sur lesquelles s'est lentement promené l'outil aigu du poète orfèvre.

Et ce livre est signé d'un nom canadien qui s'inscrit pour la première fois dans l'histoire de notre poésie. Et il faut que la dédicace de ce livre nous avertisse que l'auteur est de chez nous, car autrement nous aurions pu croire que le recueil est l'œuvre d'un Parisien appliqué à rimer somptueusement, pour ne pas démériter de ses maîtres Lecomte de Lisle, Hérédia, Henri de Regnier, la comtesse Mathieu de Noailles. Car, il n'y a rien, dans les vers de M. Paul Morin, qui révèle son origine canadienne-française, qui indique une inspiration locale, une influence du milieu familial, social et régional : et c'est à dérouter tous ceux qui croient encore aux ingéni-

(1) *Le Paon d'Émail*, par Paul Morin, chez Lemerre, à Paris, 1911.

euses théories de Montesquieu et d'Hippolyte Taine.

Nous ne blâmerons pas M. Paul Morin d'avoir cherché ailleurs qu'au pays natal l'objet de sa poésie, et d'avoir peint ce que là-bas, en Europe où il a voyagé et étudié, ses yeux et son imagination ont aperçu. S'il est bon de *nationaliser* notre littérature, il ne faut pas le faire jusqu'au point de rétrécir à la ligne précise de nos horizons le champ visuel de l'esprit canadien. Tout ce qui est humain peut intéresser nos âmes canadiennes, et il est bien permis à nos poètes d'aller chercher hors des forêts vierges, des paysages laurentiens et des préoccupations spécifiquement nôtres, l'objet de leurs chants, pourvu... qu'ils y réussissent.

Or, M. Paul Morin y a suffisamment réussi. Et son livre le justifie d'être allé si loin... jusqu'aux pays grecs, et jusqu'aux siècles du paganisme mythologique. Et sans lui dire tout de suite ce que nous croyons qui manque à ses vers, et ce que l'on regrette qu'il n'y ait pas mis, nous déclarons très volontiers que son livre de poésie est une belle œuvre d'art, unique encore dans notre littérature au point de vue de la sonorité verbale, plus finie peut-être en ses formes chatoyantes qu'aucune autre, et que *le Paon d'Émail*, depuis l'aigrette fine, depuis

Son petit front étroit de beau serpent huppé,

jusqu'à la queue splendide, jusqu'à la traîne impériale, est un oiseau rare sur le Parnasse canadien. Mais nous ajouterons, sans métaphore, que ce recueil de vers est un livre trop parfait d'impressions grecques, et de sensations païennes.

***

Au sens propre et physique du mot — et c'est le sens le plus restreint — M. Paul Morin est un « voyant ». Je veux dire qu'il a l'œil vif, prime, observateur, curieux de détails, large ouvert, plein de lumière, où se fixent avec précision, et avec leurs couleurs les plus subtiles, les objets. Il voit les choses qui l'entourent, et celles que l'imagination lui suggère ; il en reçoit une impression, quelquefois livresque, souvent personnelle ; l'impression se mêle à la vision, l'affine, l'idéalise, la poétise, et lui fait rendre une large part de ce qu'elle contient de joie sensible, de volupté artistique. Et le poète s'applique ensuite à fixer dans l'émail riche et multicolore des vers l'image aperçue ; il veut que le lecteur éprouve en lisant ses strophes l'émotion, la sensation qui fut sienne, et si intense.

Il me semble que c'est à quoi se borne, ou à peu près, toute l'ambition du poète. Et certes, cette ambition suffit à faire paraître l'artiste. Ressentir par l'effet des choses, et jusqu'au plus profond de soi-même, l'action secrète, mystérieuse, enveloppante et pénétrante de la nature, c'est-à-dire des êtres sans vie, des « marbres et des feuillages », aussi bien que des êtres animés, vivant d'une vie imaginaire ou d'une vie réelle ; rendre ensuite, et reproduire avec une grande vérité d'expression, par l'harmonie des mots, et le rythme des cadences, tout ce travail intérieur de la pensée et de la sensation, c'est évidemment être poète, faire œuvre originale, et « créer » dans le sens conventionnel et littéraire du

mot. Et M. Paul Morin a donc créé des formes brillantes d'images et de spectacles. Il a fait avec application son métier d'artiste.

Mais cet artiste, ce poète, cet impressionniste qui, sans se soucier de dominer les choses, vise avant et par-dessus tout à exprimer, à fidèlement traduire l'impression qu'elles ont en lui éveillée, qu'est-ce qu'il voit, qu'est-ce qu'il recherche, qu'est-ce qu'il décrit ?

Écoutez le ramage du Paon :

Mes vers, je vous ai faits sincères et sonores ;
J'ai dit les jardins bleus sous le rose croissant,
Les dieux antiques, les centaures,

La douceur de l'Hellade et le bel Orient ;
Et vous avez loué, dans mon cœur qui s'éveille,
La nature où, païen, bondissant, souriant,
Je cours de merveille en merveille.

. . . .
Pourquoi chanter l'amour, le doute, la douleur ?
Le brûlant univers m'appelle et me caresse ;
Vivre est pour moi le seul tourment ensorceleur. (1)

Vivre ! Se sentir vivre, chercher en tout l'univers des causes de frissons, de joies sensibles, s'absorber dans l'exaltation délicieuse que procurent les spectacles de l'art et de la nature : voilà l'idéal du poète, et toute la portée morale de son œuvre. Et l'on reconnaîtra sans peine que s'il y a là de quoi combler un artiste aussi dilettante que M. Morin,

(1) *Le Paon mourant*, pp. 118-119.

l'on n'y peut trouver de quoi satisfaire ceux qui cherchent dans les livres autre chose que le plaisir de vivre.

***

Mais il faut louer, d'abord, dans l'auteur du *Paon d'Émail*, le sens de la beauté physique, le don de voir et de peindre, et ce besoin d'eurhythmie, qui sont les qualités essentielles de son talent. Et il faut louer en même temps la précision du trait, et la sobriété du dessin, et l'intensité de la couleur, qui montrent aux yeux du lecteur le paysage, le spectacle, l'objet.

Chez M. Morin, comme chez la plupart des descriptifs impressionnistes, la description se chargeant d'émotions se colore aussi, et pour cela, d'images nouvelles, littéraires, que le poète ajoute à la réalité. Mais l'image est chez lui discrète, indiquée seulement d'un coup de pinceau qui la fait briller sans qu'elle lasse et fatigue le regard.

...Dans ce jardin où les paons de Capri
De l'*azur d'un coup d'aile*
Mettent des reflets bleus... (1)

Le gondolier allume et suspend son fanal
A l'éperon ouvré qu'*argentera* la vague... (2)

La gondole fantasque
Emaille sur *l'eau d'or* une *ombre de tarasque*, (3)

(1) *Le Poète*, p. 87.
(2) *Lagune*, p. 12.
(3) *Adieux à Venise*, p. 15.

Avec une égale discrétion le poète s'est risqué à décrire des effets de lune.

Et d'abord, sur un vase, dans un jardin :

> Vois, la lune *s'émaille* aux flancs polis d'une urne. (1)

Puis dans la forêt où sarabandent les lutins :

> Soudain, un *clair argent nacre* la forêt brune (2)

Et, enfin, dans la chambre du poète :

> La lune met à ma fenêtre
> Son petit visage changeant,
> La bibliothèque a l'air d'être
> Pleine de *beaux livres d'argent.* (3)

Parfois le poète, en une langue toujours brève, ose des métaphores plus hardies :

> Le Seigneur Dieu voulut écrire une épopée :
> Et la terre bondit des voiles du néant
> Dans l'éther constellé d'or, vierge, enveloppée
> Par la nue, et les *flancs incrustés d'océans.* (4)

Il poussera, enfin, jusqu'à l'extrême limite l'audace de la comparaison. Je veux, dit-il, un jour de sagesse trop humaine,

> Mourir, fougueux encore de force adolescente,
> D'avoir imprudemment fait éclater mon cœur
> Sous la *sandale d'or* de *l'heure éblouissante.* (5)

---

(1) p. 37.
(2) *Sarabande*, p. 102.
(3) *Lune*, p. 122.
(4) *Toi*, p. 139.
(5) *Sagesse*, p. 145.

On trouvera plus d'une fois que le poète recherche trop l'image rare, imprévue, surprenante, inattendue. Et ce désir de raffinement ou de nouveauté aboutit quelquefois à la préciosité et à la mièvrerie. Combien pourtant le poète est-il encore vrai, et sincère, quand il se contente de transporter en des vers pleins et harmonieux les choses elles-mêmes, et pour ainsi dire de photographier un paysage. *Les Moulins* sont, à ce point de vue, l'une des plus jolies pièces du recueil.

Vieux moulin de Haarlem qui dans le canal sombre
Burines le contour immense de ton ombre,
Moulin lilas de Delft, moulin gris d'Amersfoort,
Qui ne vas pas trop vite et ne va pas trop fort ;
Moulin au meunier roux assis devant la porte,
Silencieusement, tu calques dans l'eau morte
Ton aile où traîne encore un peu de brouillard blond...
Sachant bien que tantôt, folle, grotesque, grêle,
Avec un grincement de potiche qu'on fêle,
Elle s'emportera dans un bleu tourbillon ! (1)

Ce qui vaut mieux, peut-être, que ces traits rapides, isolés, évocateurs d'images fugitives, ce qui en tout cas les surpasse par l'impression plus prolongée et plus profonde qui en reste, ce sont les tableaux où le poète peint avec application soutenue, et avec un grand souci de la réalité, certains paysages, certaines scènes, et l'on pourrait dire, certains états de civilisation. M. Morin a eu la témérité d'écrire, lui aussi, sans avoir vu, ses *Orientales*. C'est parfois un peu

(1) *Moulins*, p. 17.

livresque ; c'est souvent assez expressif. Lisez, par exemple, ces turqueries intitulées : *Stamboul* et *Galata*.

A Stamboul :

La voix claire du muezzin
Dans le jardin fleuri de roses
Tombe d'un minaret voisin
Émaillé de faïences roses.

Ses vocalises de cristal
Se mêlent dans l'air diaphane
A de chauds parfums de santal
Et de jacinthe qui se fane...

A Galata :

A la terrasse d'un café
. . . .
Un vieux, fumant son narghileh,
Calme, extatique comme un bonze,
Fixe l'horizon constellé
D'innombrables croissants de bonze ;

Les frêles croissants musulmans,
Floraison turque de symboles,
Astres d'Islam, clairs talismans,
Couronnent toutes les coupoles...

Il est assez difficile de ramasser en quelques strophes, et avec un art suffisant des proportions, les éléments essentiels qui recomposent sous le regard du lecteur le mouvement et la couleur des cités lointaines, et qui donnent l'illusion de la vie. M. Morin s'est souvent essayé à ce jeu d'art, et d'imagination. Rarement il a manqué le trait typique, la nuance

subtile : il lui est arrivé parfois de ne pas assez fortifier son dessin, de ne pas assez étendre sa couleur, et de nous laisser en face d'une toile un peu vide ou un peu nue.

***

Mais, il est temps de l'ajouter, le regard de M. Morin, ce regard si curieux de la beauté des formes, et qui suggère à l'imagination de riches métaphores, est le regard d'un grec et d'un païen.

Oh ! les Grecs! Comme ils ont bien vu et admiré les splendeurs orientales ! comme ils ont chanté l'éblouissante et pure lumière, et célébré la douceur des jours, et le ciel profond des nuits attiques ! Comme ils ont compris l'harmonie des lignes, celles de leurs temples et celles-là plus caressantes encore de leurs montagnes ! Et comme ils ont goûté, épuisé la joie humaine, la volupté étourdissante et stérile de la vie !

Leur littérature est pleine de ces ivresses ; leurs acropoles et leurs sanctuaires sont chargés de toutes ces images de la beauté physique. Or, M. Morin a étudié cette littérature, il a vu et admiré, lui aussi, ces œuvres d'art du peuple le plus artiste qui fût ; il s'est épris de la subtilité patiente et voluptueuse des Alexandrins ; il a même fréquenté ces Grecs contemporains, ces néo-païens de la littérature de France, à qui suffit en plein vingtième siècle l'idéal mythologique des compagnons de Dionysos, et il a glorifié à son tour l'Hellas, et ses dieux.

Et le ciel et la terre de l'Hellas ont recommencé, pour le poète du *Paon d'Émail*, les strophes harmonieuses de l'hymne des joies païennes. La nature

grecque, un matin de chaudes ardeurs, fit entrer le jeune aède en d'irrésistibles et sensuels transports :

Tout était pourpre, feu, bruissement, éclat,
L'air avait le velour bleuâtre du muscat,
Le ciel que je voyais était l'azur hellène,
Chaque tertre semblait un autel à Silène,
J'entendais la syrinx sanglotante de Pan,
Les pleurs d'un rossignol, le cri rauque d'un paon...
Matin délicieux, matin mythologique,
Le bois entier était une Hellade magique !
Et ce n'était pas moi, dans votre empire bleu,
Qui dansais en chantant, c'était un jeune dieu... (1)

On ne peut plus profondément recevoir le coup de foudre hellénique. C'est le délire du paganisme qui s'empare de l'imagination du poète ; encore un peu davantage, et nous le verrions partir, avec les Thébaines, entraîné par le fils de Zeus vers le Cithéron où exultent les Bacchantes.

Mais c'est au dieu Pan, à celui que portent des pieds de bouc, que M. Morin est particulièrement dévôt. C'est à lui qu'il veut sacrifier :

Depuis qu'un rayon d'or poignardant l'ombre verte
M'offrit un clair réveil
Et que dans la rosée une tulipe ouverte
Tend son cœur au soleil,
Je veux, tel Marsyas, le front ceint de lavande,
Offrir au divin Pan
Le miel roux, la florale et votive guirlande,
Mon plus somptueux paon...

(1) Cf., p. 63.

Il le poursuivra dans la forêt et dans la montagne :

Peut-être, si j'avais une flûte à mes lèvres,
Te laisserais-tu voir
Lorsque j'irai guider mes bondissantes chèvres
Au fragile abreuvoir ?

Et si malgré mes dons de câpres et d'olives
Tu restes dans les bois,
J'irai jusqu'aux forêts de ces nymphes furtives
Qui s'enfuient à ma voix ;

Et là, sous les pins noirs, ô chêvre-pied rapide,
Dans les sombres halliers,
Je chercherai tes pas jusqu'au ruisseau limpide
Où boivent mes béliers.

Car, depuis que l'aurore a vêtu ma chaumière
De fraîcheur et de feu,
Mon cœur rustique bat avec la force altière
Et l'audace d'un dieu. (1)

Il y a dans ces vers beaucoup d'harmonie, beaucoup d'impressions grecques, beaucoup de piété mythologique.

Et parce que le culte païen ne fut, en somme, que le culte de la nature, le poète termine cette ode par des strophes où, à l'heure du matin pâle et sensible, il recommence ses profanes adorations :

La maison est trop fraîche et trop calme et trop blanche,
Trop de silence y dort ;
Allons sous l'abri tiède et fleuri d'une branche
Parler au soleil d'or...

---

(1) Cf. pp. 67-68.

Tout vibre autour de moi, le sol germe et remue
D'un lourd et chaud plaisir,
La terre matinale, bourdonnante et nue,
Éclate de désir ;

Je vois trembler l'odeur adorable des roses
Dans l'éther alourdi.
Ah ! viens, je veux baiser tes mains aux paumes roses,
Éblouissant midi ;

Soleil, sur votre autel je promets de répandre
Le sang d'un bouquetin,
Je vous couronnerai de myrte et d'oléandre,
Dieu du pourpre matin ! (1)

Grec par l'inspiration mythologique de ses vers, et par le culte sensuel de la nature, M. Morin l'est encore par son souci de l'harmonie verbale, par son goût délicat du rythme, par son désir très attique de bien ajuster l'expression sur la pensée, par le besoin tout alexandrin de soigner le détail pittoresque, et de faire dans les mots resplendir les choses. Lisez, par exemple, le sonnet intitulé *Chios*, où le poète essaie de procurer à nos yeux la vision douce d'une île de l'archipel, et des horizons asiatiques :

O la vive langueur des soirs d'Anatolie !
L'Asie, à l'horizon, étend sa grève d'or,
Le flot d'émail étreint l'archipel qui s'endort
En ses bras caressants d'améthyste polie.

Les jardins d'orangers, lourds de mélancolie,
De terrasse en terrasse étagent leur décor ;
Au pied du promontoire, illuminée encor,
La mer défele, court, murmure et se replie.

---

(1) Cf. pp. 69-70.

Des pêcheurs levantins et des bateliers grecs,
Aiguayant leurs filets des joncs et des varechs,
Animent de leurs voix le havre qui se dore ;

Et j'aime, tout ému du rythme de leur chant,
Contempler, comme Homère, Ion et Métradore,
S'effeuillant sur Chios les lilas du couchant... (1)

L'auteur du *Paon d'Émail* s'est, d'ailleurs, défini lui-même :

Celui qui sait l'orgueil des strophes ciselées,
Le rythme et la douceur du vers harmonieux,
Et, comme un émailleur de vases précieux,
Gemmme de rimes d'or ses cadences ailées... (2)

Cet artiste, c'est le poète idéal de M. Morin, et c'est celui qu'il tâche tous les jours de devenir lui-même.

Il faut reconnaître que les rimes d'or abondent dans le *Paon d'Émail*, et que les cadences y sont à souhait mesurées, que le vers marmoréen ou métallique y brille souvent d'un suffisant éclat. Nous ne croyons pas qu'on ait ici encore étalé une telle richesse de formes, et M. Morin, du moins par la constance de son art, égale assurément, s'il ne les surpasse pas, ses plus habiles confrères du Parnasse canadien.

Les versificateurs classiques lui pourraient bien reprocher quelques libertés grandes, quelques enjambements un peu lestes :

Et quand le croissant plane sur
Constantinople... (3)

---

(1) Cf. p. 71.
(2) p. 72.
(3) p. 32.

des imaginations très réglées lui tiendront compte de certaines métaphores impropres :

> *Fantômes* des soldats et du fier capitan
> Dont l'écolier *s'enivre*. . . (1)

> O violent *jardin, guerrier* cruel et tendre. . . (2)

des lecteurs habitués aux rythmes traditionnels n'aimeront pas ses vers de neuf ou de onze syllabes ; des lecteurs virils souriront de certains raffinements d'émotion et de vocabulaire, et des grâces trop fluides de quelques strophes :

> O moite embrasement. . .

et les dix vers qui suivent ; (3) des esprits un peu occupés, et profanes, et qui aiment à comprendre vite et sans tortueux efforts, et sans dictionnaire, les beaux vers français, s'impatienteront de certaines recherches aristocratiques de souvenirs et de faits mythologiques, et braveront de leur vulgaire mépris le dédain superbe du poète féru d'antiquité ; et si tous ces défauts empêchent l'œuvre de M. Paul Morin d'être, même au point de vue de l'art, une œuvre de première valeur, nous estimons que ces défauts ne sont pas les plus graves, et que la qualité même de l'inspiration poétique nous semble appeler les plus fortes réserves.

---

(1) p. 41.
(2) p. 69.
(3) p. 53.

Separate page

***

Cette inspiration est grecque : et, pour l'amour du grec, il nous plairait de voir Philaminte sauter au cou de M. Morin ; mais cette inspiration est aussi païenne, et c'est de quoi nous ne pouvons approuver l'auteur du *Paon d'Émail*.

Le paganisme de M. Morin lui vient de son goût très vif de l'art grec, mais aussi, croyons-nous, des maîtres qu'il affectionne, et dont il est le trop manifeste disciple. L'imitation est chez lui évidente de certaines œuvres haut cotées aujourd'hui dans un certain monde élégant ; et non seulement Leconte de Lisle, Hérédia, les maîtres de l'école panassienne, ont appris à M. Morin, avec le goût de la nature et de l'antique, l'impassibilité froide et splendide du vers impeccable, mais aussi madame la comtesse de Noailles, et M. Henri de Régnier, pour ne parler que de ceux-là, les plus notoires, parmi ceux qui vivent, lui ont enseigné la hardiesse de la vie, et le libre épanouissement des forces de la nature.

Oh ! certes, l'auteur du *Paon d'Émail* n'est pas allé jusqu'où sont rendus et l'auteur des *Médailles d'argile*, de la *Sandale ailée*, et l'auteur du *Cœur innombrable* et des *Éblouissements ;* mais sa manière ne laisse pas de révéler des tendances fâcheuses, et, outre un goût prononcé de l'art pour l'art, une sorte de dilettantisme que nous le prierons volontiers de réprimer avec vigueur.

L'impersonnalité systématique, le snobisme de l'élégance amorale, est une attitude difficile à soutenir; et si appliqué que soit M. Morin à ne paraître pas dans ses vers, et à n'y donner que l'image ou le reflet

des choses, il ne peut pas ne pas faire irruption quelquefois dans sa strophe, et montrer à découvert l'âme que lui font ses fréquentations intellectuelles. Le plus frigide artiste s'émeut sous le soleil d'or de la pensée poétique, et il importe qu'il puisse à cette heure d'ardente émotion traduire une âme saine et bienfaisante.

Or, le paganisme où s'obstine M. Morin ne peut produire sur le lecteur l'impression heureuse que l'on doit souhaiter. Le paganisme a toujours abouti à la sensualité, et M. Morin est bien près de nous donner une œuvre sensuelle. L'amour de la nature divinisée et adorée n'est guère prudent au cœur de l'homme. L'on commence peut-être par s'éprendre innocemment des souffles ardents de la brise qui caresse — et cela paraît assez inoffensif — et aussi des lys purs :

Et, baisant follement un lys mystérieux,
Je hume tout en moi l'haleine de mes dieux !

mais l'on finit presque inévitablement par des désirs plus coupables, et un matin « où l'aube bleue a promis un jour ensoleillé » l'on s'en va aux champs vers la rustique glaneuse... [1] et on laisse battre son sang fiévreux « sur un rythme de Verhæren... » [2]

Le plus souvent, sans doute, M. Morin se contente de décrire, d'hypnotiser nos regards par la vision des formes brillantes, belles et harmonieuses, mais cela même fait que sa poésie, d'ailleurs bien mesurée et bien expressive, est sans élan, sans gran-

(1) *C'est vers toi que je viens*, p. 120.
(2) *Sur un rythme de Verhaeren*, p. 132.

deur. C'est beau, certes, la lumière, la couleur, l'eurythmique proportion des choses ! Mais c'est plus beau, la pensée qui se montre, qui chante au long des fiers hémistiches, qui se lève et qui, d'une aile puissante, s'envole. M. Morin aime mieux se tenir tout près des chers objets, dessiner des contours, découper des arabesques, peindre des couleurs. Son poème, c'est le paon qui se perche — pas très haut — qui se tourne au soleil et cherche à nous éblouir de son mirifique éventail. Au lieu de créer l'idée, de la multiplier, l'artiste préfère jongler avec les nuances, et minutieusement assembler des strophes d'émail. Il pourrait dire comme le Cicéron qu'il met en scène :

Je préfère laisser errer dans mon jardin
Mes beaux paons, faits d'émail et d'or et de lumière,
Qui dressent vers l'azur leur noire aigrette altière... (1)

Mais l'homme n'est pas uniquement fait pour élever des paons, ni non plus seulement destiné à épuiser la jouissance vaine des terrestres beautés. Sentir avec passion et rendre avec exactitude, voir le monde et peindre ses merveilles, n'est pas le tout du poète. Il a une bien autre mission : et qui n'est pas celle de s'en aller, pèlerin inutile et attardé, aux sanctuaires ruineux de Junon, de Pallas ou d'Eros. Le poète a charge d'âmes comme tous ceux qui écrivent ; et il ne peut, même en esquissant une élégante révérence, se soustraire à son devoir social.

C'est votre maître, cher poète, c'est Henri de Régnier qui écrivit un jour cette phrase au bas de

(1) *Ciceron à Paetus*, p. 147.

laquelle votre *Paon d'Émail* a mis sa griffe : « L'art n'a point à être moral, et ne risque jamais d'être immoral, quand il demeure strictement objectif et impersonnel, c'est-à-dire quand il ne prend pas parti. » A quoi, M. le comte Albert de Mun, avec combien de raison, répondait, il y a quelques semaines, sous la coupole où il recevait M. de Régnier : « Ne pas prendre parti, c'est justement ce que je crois interdit à l'écrivain. L'art est, à mes yeux, la parure des idées ; s'il n'est pas cela, s'il se borne au seul souci de la forme, au culte de la beauté pour elle-même, et quels que soient les actes ou les pensées qu'elle recouvre, il ne me paraît plus que le vain effort d'une stérile habilité. »

Il faut donc écrire, et faire des vers, pour mettre en belle tenue des pensées utiles ; il faut chanter pour appeler au vrai temple, au Dieu de son baptême, les âmes distraites ; il faut mettre à ses lèvres la buccine ou la conque d'émail pour célébrer les choses, grandes ou familières, héroïques ou tendres de sa maternelle patrie ; et, s'il est permis au poète, plus qu'à d'autres, de pénétrer en la subtile harmonie des êtres, de tous les êtres, et de mieux saisir et de mieux rendre tant de merveilles partout multipliées dans cet univers, il ne peut oublier que de sa lyre où viennent s'accorder les voix de la nature, ne doivent s'échapper que des notes bien sonnantes, de louables cantiques, des rythmes divins.

M. Morin a reçu du ciel toutes les influences secrètes qui lui permettront d'ajuster sur ces modes la poésie qu'il veut faire. Nous souhaitons vivement qu'il ne pousse pas plus loin sur la voie dionysiaque où il s'est d'abord engagé, et qu'il ne mêle plus ses

chants à ceux des inutiles joueurs de flûtes d'Apollon. Les inspirations profondes de la conscience, les souvenirs qui enchantent la mémoire, les beautés de la terre canadienne, les actions merveilleuses de notre histoire lui dicteront un jour les vers qu'il saura nous donner. M. Morin a de trop délicates vertus littéraires pour que nous ne le pressions pas de consacrer à des choses qu'il sait que nous aimons, et qu'il ne peut oublier, son œuvre d'artiste. Demain, sans doute, nous le verrons prendre vers un idéal plus élevé, vers les plus pures régions de la pensée, son haut vol, et nous l'entendrons marier

Les mots canadiens . ux rythmes de France,
Et l'érable au laurier.

Mai 1912

UNE CROISADE D'ADOLESCENTS

PAR M. L'ABBÉ L.-A. GROULX

« Jeter dans les annales d'une époque de prose un bout de cantilène héroïque », telle fut l'ambition, non dissimulée, de M. l'abbé Groulx, quand il écrivit *Une Croisade d'Adolescents.* (1) Ce livre est donc un chant ; et ce chant a la prétention d'être un refrain d'épopée. « De petits Percevals », — nous reprenons la métaphore trop éloquente qu'affectionne l'auteur — « de petits Percevals, des Géralds à l'âme claire et vierge », font briller en ce récit leurs lances pacifiques, croisent leurs épées d'où jaillit une belle flamme d'idéal. Les pages du livre sont pleines de rayons d'aube, de lumière d'aurore, de soleil et d'étoiles ; ces feuillets où s'impriment des pensées hautes, des rêves d'apostolat, tant d'élans vers les sommets, sont baignés d'azur ; ils sont teintées de tous les juvéniles enthousiasmes ; ils frisonnent de toutes les impatientes ardeurs. Un souffle continu soulève cette prose, l'agite, la fait onduler avec trop de grâce, la gonfle de trop de rhétorique, et fait cependant passer jusqu'en nous l'inspiration de celui qui chante. Ce livre est bon ; c'est assurément le livre d'or de la jeunesse cécilienne.

L'action — métaphoriquement épique — qu'il raconte, se déroule tout près du lac Saint-François, au

---

(1) *Une Croisade d'Adolescents*, Québec, 1912.

bord des eaux bleues que n'a pas encore souillées l'Outaouais, sous les érables du vieux jardin, ou dans les salles du Collège de Sainte-Cécile de Valleyfield. Et les chevaliers qui l'accomplissent, ce sont quatre jeunes gens d'abord, puis dix, puis trente, qui vers 1902, faisaient sous le regard attentif de M. l'abbé Groulx, quelques-uns sous sa direction, leurs études classiques.

Cette action n'eut rien de retentissant, il est vrai. Comme toutes celles qui ont pour objet principal la conquête de soi-même, elle devait se circonscrire d'abord dans le champ clos de la conscience; de là elle s'exerça discrètement sur le milieu collégial de Valleyfield, puis suscita des actions semblables dans trois collèges amis. Si donc le récit de ces actions est une cantilène héroïque, il faut bien s'entendre sur les mots, et il faut comprendre qu'il s'agit ici, non de bravoure guerrière, mais de cet héroïsme surnaturel dont n'est pas assez coutumière la jeunesse contemporaine, et qui consiste dans l'immolation de soi-même au devoir présent, en vue de mieux servir Dieu et la patrie. La chevalerie des étudiants apôtres est d'ailleurs trop rare, pour qu'il ne fût pas utile de raconter et de célébrer celle de l'*Action Catholique*.

***

L'*Action Catholique*, tel est le nom de ce groupement de jeunes, dont M. l'abbé Groulx nous fait connaître l'histoire courte. En réalité, il y a deux parties distinctes dans ce livre, et qui vont tantôt parallèles et tantôt se rejoignant dans une suffisante

unité. Il y a le récit de la fondation et des développements de l'*Action Catholique*, et il y a des dissertations abondantes, copieuses, sur la formation des jeunes. A côté de l'œuvre de jeunesse, il y a le directoire des éducateurs. Si l'œuvre est quelquefois noyée dans les considérations toujours intéressantes, mais un peu verbeuses, qui l'entourent et l'enveloppent, elle se dégage pourtant, et le plus souvent, en une bonne lumière, qui l'éclaire et l'auréole. Je ne sais pas de livre plus sain, plus suggestif, plus réconfortant, qui ait été écrit chez nous sur l'éducation des jeunes gens.

***

Ce fut au cours de l'année 1902 que fut élaborée l'œuvre de l'*Action Catholique*. En ce temps-là, étudiaient au Collège de Valleyfield quatre jeunes gens qui avaient bien l'âme la plus haute, la plus amoureuse d'idéal chrétien, que l'on puisse rencontrer. Ils s'étaient peu à peu rapprochés ; ils avaient échangé leurs projets d'avenir, leurs ambitions semblables ; « ils communiaient à la même amitié et aux mêmes rêves. » [1] Or, ces jeunes gens voulaient être des apôtres ; et sans attendre des lendemains trop tardifs, ils entreprirent d'exercer au milieu de leurs camarades l'apostolat du bon exemple et des fraternels conseils ; et parce qu'on n'a d'autorité pour le bien que dans la mesure où on le pratique soi-même, ils travaillèrent avec une courageuse persévérance à leur sanctification personnelle. Le

---

(1) Cf. p. 20.

prêtre qui raconte leur vie de collège fut le confident de ces âmes, il lut les pages intimes où elles s'imprimèrent toutes vives, et les lettres où se traduisit leur chrétienne amitié.

Ces quatre jeunes gens avaient un chef. Il en faut un à toutes les associations d'idées et d'efforts. Ce chef s'appelait Émile Léger, et il était alors en rhétorique. Émile Léger fut l'un de ces étudiants qui laissent en la mémoire de ceux qui les ont connus et aimés l'image d'une jeunesse pure, toute faite de piété, de vertus, de rêves ingénus, d'actions douces et bienfaisantes. J'ai déjà parlé quelque part d'Édouard Frédérick et de Jules Vallerand, (1) deux âmes sœurs, humbles et conquérantes, qui s'épanouirent en beauté, se consumèrent en charité sous les regards de leurs maîtres, attirèrent à elles par leur modestie même, et que regrettent encore nos jeunes de Québec. Émile Léger fut un apôtre comme eux, et comme eux trop tôt enlevé à ses amis, trop tôt brisé dans son élan vers l'action. Devenu prêtre, secrétaire de Mgr l'évêque de Valleyfield, il se noyait presque au lendemain de son ordination sacerdotale, en juin 1908, à Port-Lewis. L'un de ses confrères de classe, M. Jules Fournier, écrivait à l'occasion de ce triste accident :

J'ai connu Émile Léger au Collège de Valleyfield. Nous étions de la même classe : pendant six ans nous avons vécu côte à côte sur le même banc. C'est une des plus belles intelligences que j'aie rencontrées. Mais surtout, il n'y avait pas de caractère plus élevé, de nature plus droite, de cœur plus pur, d'âme plus limpide... » (2)

(1) Cf. *Propos Canadiens*, pp, 115-124.
(2) Cité dans *Une Croisade d'Adolescents*, p. 20.

Avec un tel compagnon pour guide, les trois autres de Velleyfield se sentaient entraînés vers les cîmes où habitaient leurs rêves de jeunesse. Et pendant qu'ils étaient tout occupés à leur travail de vie intérieure et d'apostolat collégial, ils apprirent que d'autres jeunes gens, dans un autre collège, éprouvaient les mêmes désirs de se vouer à un semblable ministère social. Les quatre jeunes de Valleyfield correspondirent avec les jeunes de Saint-Hyacinthe ; tous mirent ensemble leurs pensées, ils les mêlèrent, ils les agrandirent et les fortifièrent les unes par les autres : de cette collaboration sortit quelque mois plus tard l'*Action Catholique*.

Voici quelques-uns des articles fondamentaux de cette nouvelle association. Rien ne peut mieux la définir, et en montrer les plus généreux aspects.

Article 1er. — L'*Action Catholique* est une société formée par la réunion de divers cercles de jeunes étudiants organisés dans les collèges de la province de Québec.

Article 2ème. — La fin de l'*Action Catholique* c'est de grouper en vue des luttes futures, dans des aspirations communes et dans une action une, tous les jeunes qui se sentent le goût de l'apostolat chrétien.

Article 3ème.— L'A. C. obtient son but :

a) par le recours à Dieu dans la prière et dans le plus auguste sacrement de son Église. Un membre de l'*Action Catholique* verra toujours là la première et la plus haute forme de l'*Action Catholique*.

b) par l'apostolat de l'exemple.—Les membres de l'A. C. témoigneront par la pureté de leurs mœurs et par leur distinction extérieure de l'alliance naturelle des plus nobles aspirations avec la pratique de toutes les vertus ;

c) par une participation aux séances des sociétés académiques. Ils y rédigeront des travaux en rapport avec le but de l'association ;

d) par leurs conversations, ils travailleront avec tact et prudence à la propagation de leurs idées ;

e) par l'apostolat du livre.

L'*Action Catholique* avait donc l'ambition d'étendre son influence en dehors des collèges de Valleyfield et de Saint-Hyacinthe, d'enroler tous les étudiants qui voudraient se préparer à l'apostolat social. En fait, pendant les quatre années de son existence, depuis sa fondation jusqu'au jour où elle s'effaça devant l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française, elle pénétra dans deux autres maisons d'enseignement secondaire, à Sainte-Thérèse et à Rigaud. D'ailleurs, comme toute association qui veut vivre, elle ne comptait pas tant sur le nombre que sur la qualité de ses membres. Ils n'étaient que quatre qui tinrent leur première séance, par une après-midi de fin de septembre 1902, dans l'allée des jeunes érables de la vieille cour du Collège de Valleyfield : mais ces quatre, tout pleins des désirs qui portaient en haut leurs âmes et la dilataient, ne songeaient à rien moins qu'à la conquête patiente de leur communauté d'abord, et de tous les jeunes étudiants de la Province ensuite. Ce soir là, raconte leur historien,

Le ciel avait le violet nostalgique des premiers jours d'automne. Les feuilles jaunes et rousses revêtaient déjà, comme d'une mosaïque, la promenade des collégiens. Le ciel, les nuages, le soleil plus pâle et les vents plus froids et tristes, annonçaient

mélancoliquement la fin des fleurs et de la verdure. Et pourtant, c'est dans ce décor de nature qui va mourir, que s'en vient éclore le plus jeune et le plus vivant des rêves de vie et d'avenir.

Sur quelle force comptaient donc ces jeunes pour mener à bien leur œuvre de conquête ? Guidés par un prêtre qui était lui-même un apôtre — et que, pour respecter le secret non impénétrable de M. l'abbé Groulx, nous ne nommerons pas, — inspirés par la lecture fortifiante de la vie de Montalembert et de sa correspondance, ils comprirent qu'il n'y a pas d'apostolat possible sans une vie intérieure abondante et intense. Ce ne sont pas les discours, ce ne sont pas les agitations extérieures qui font vivre les œuvres de jeunesse, et qui les font prospérer : c'est plutôt la vie personnelle de leurs membres, c'est cette accumulation d'énergies que procurent la piété et la vertu. Les apôtres qui se dépensent et s'épuisent, qui n'ont pas au dedans d'eux-mêmes, dans leur conscience généreuse, une réserve de forces intarissable, sont bientôt inférieurs à leur tâche. Si donc des jeunes veulent s'imposer aux jeunes, et les grouper en une association bienfaisante, il faut que ces initiateurs aient une vie exempte de tout reproche, qu'ils possèdent la vie surnaturelle, qu'ils soient des chrétiens fidèles à eux-mêmes, que leur exemple soit plus éloquent que leur parole. L'un des « actionnaires » de Valleyfield — c'est le nom, un peu lourd, que se donnaient les membres de l'*Action Catholique* — définissait lui-même en termes excellents ces conditions de l'apostolat.

Le jeune homme d'action sera celui qui aura su accumuler de bonne heure, au fond de son âme, toutes les énergies divines qu'y appellent les nobles idéals, les passions pures de l'adolescence. Toutes ces forces concentrées, voilà le principe de l'action. Il vient un jour où l'âme, ne pouvant plus les retenir ni les comprimer, s'ouvre toute large aux débordements d'élans irrésistibles. L'action, c'est alors pour l'âme comme un besoin impérieux, une nécessité. Et la Providence a bientôt fait de confier à cet apôtre une œuvre capable de tenter son dévouement.(1)

On ne saurait mieux penser, ni mieux dire. Aussi le chapitre le plus intéressant peut-être du livre de M. l'abbé Groulx, à coup sûr le plus édifiant et le plus instructif pour nos jeunes gens, est celui où l'auteur raconte comment s'y prirent les quatre pour assurer leurs progrès spirituels, pour affermir en eux-mêmes la piété et la vie surnaturelle. [2] C'est dans leurs lettres, c'est dans leur journal que l'auteur a pu surprendre ce travail de la grâce. Il y a bien sans doute, parfois, dans ces confidences, des mots ambitieux et qui sonnent fort, mais ces phrases sont tout de même sincères. Peut-on reprocher aux jeunes d'être quelquefois grandiloquents ? C'est, assurément, ne pas connaître les jeunes que de ne pouvoir discerner sous leur phraséologie sonore la pensée vraie, le sentiment profond qui jaillit de source pure. D'ailleurs, il faut ajouter que les fondateurs de l'*Action Catholique* écrivaient une bonne langue, sage, d'ordinaire mesurée, trop uniforme, mais chargée de pensées plus encore que de mots.

---

(1) Cf. p. 49.
(2) Cf. le ch. 1 de la deuxième partie, pp. 66-88.

Après avoir fait la conquête d'eux-mêmes, et en même temps qu'ils cherchaient à se posséder davantage, les quatre entreprirent la conquête des autres. C'est sur les unités qu'ils voulurent agir d'abord. Ils se recrutèrent avec une prudence admirable, n'ouvrant leur cercle qu'à des camarades longuement éprouvés. Ils ne voulaient pas s'encombrer d'inutiles recrues qui, n'ayant pas l'esprit de l'association où elles entrent, lui apportent, au lieu d'un regain de vie, des germes de mort. Après l'action sur les unités, l'action sur la communauté. Celle-ci est la conséquence de celle-là. Combien de jeunes qui durent à ces bons camarades de garder leur âme fière et leur cœur pur ! N'est-il pas admirable cet Émile Léger qui prie, communie, fait une neuvaine pour un jeune écolier dont la conduite devient mauvaise ? (1) Et n'est-il pas réconfortant ce *Credo du jeune homme apôtre* imprimé sur jolis feuillets que l'on répandit dans les salles du collège ?

M. l'abbé Groulx fait observer qu'il est difficile d'exercer quelque influence sur le milieu collégial ; et il rappelle avec à propos tout ce que l'on a écrit sur la médiocrité possible de ce milieu. Au collège, comme un peu partout, les chefs de groupe, les entraîneurs sont souvent les forts en gueule, ou les fiers à bras, ceux qui parlent plus haut qu'ils ne pensent, ceux encore qui ont mauvais esprit et qui s'en vantent. Certes, il ne faut pas trop généraliser. Mais qui ne se souvient de certains épisodes de vie collégiale ou les protagonistes malfaisants s'imposaient à leurs camarades par cela seul qu'ils étaient des

(1) Cf. p. 82.

fanfarons ou des « diables » ? Avec quel succès ne parvenaient-ils pas à s'assurer la connivence de tous les esclaves du respect humain ! Mais autant l'action des mauvais esprits est efficace dans une communauté de jeunes gens, autant l'action des bons y est difficile. Aussi faut-il louer les camarades qui, soucieux d'apostolat, n'attendent pas pour le commencer qu'ils soient dans une Mongolie chimérique, mais entreprennent de répandre tout de suite autour d'eux des idées saines, et s'efforcent de préserver du mal contagieux le cœur pur, la conscience neuve des compagnons de leur vie de collège.

Ce fut par la prière, par la conversation, par des livres judicieusement prêtés, par des sacrifices librement consentis, que les membres de l'*Action Catholique* exercèrent leur première influence ; ce fut ensuite par leurs études, par leurs conférences, par la part très active qu'ils prirent aux séances de l'Académie Sainte-Cécile et de l'Académie Émard, qu'ils purent répandre autour d'eux quelques-unes des idées directrices de leur vie.

Certes, il y eut bien des épreuves dans l'histoire brève de ce groupement de jeunesse. Il ne faut pas croire que dans un milieu collégial on peut entreprendre une croisade, si discrète soit-elle, sans faire hausser des épaules, sans provoquer des moqueries, sans susciter des oppositions. M. l'abbé Groulx ne cache rien des ennuis qui ont traversé l'action de ses jeunes gens. Il a signalé la naïveté pharisaïque de ceux qui reprochaient aux membres de l'*Action Catholique* de n'être pas toujours sans défaut ! Et il est bon que l'on nous ait fait connaître ces petites misères inséparables d'une œuvre qui se développe

en pleine vie de communauté. Ces renseignements nous font voir comme il est toujours difficile, en un tel milieu, de ne pas faire comme les autres, et avec quel courage il faut savoir résister au qu'en dira-t-on ; ils nous avertissent à leur tour qu'il ne faut pas, quand on veut une œuvre que l'on croit bonne, se laisser décourager par les obstacles.

***

Il y a, d'ailleurs, toute une doctrine d'éducation dans ces pages qu'a écrites M. l'abbé Groulx, doctrine qui accompagne le récit, qui s'y juxtapose, qui le disperse, et qui élargit singulièrement le cadre de l'ouvrage. Et la doctrine qui enseigne aux jeunes gens la nécessité de l'effort, le courage dans l'épreuve, la vaillance quand même, n'est pas la moins opportune.

Au début de son livre, M. l'abbé Groulx, rappelant les motifs qui l'ont engagé à livrer au public tant de confidences, écrit cette phrase : « Je révèlerais aux jeunes âmes qui s'ignorent les noblesses morales dont elles portent la semence ; aux maîtres qui débutent, des raisons plus hautes de s'éprendre de leur tâche. »

Les jeunes n'ignorent-ils pas trop, en effet, les énergies dont ils disposent, et de quelles œuvres ils sont capables ? Et ne manquent-ils pas trop souvent de l'assurance calme, modeste mais ferme, de cette confiance en soi-même qui est une indispensable condition de succès ? Le spectacle des efforts accomplis par des camarades, il y a quelques années, efforts qui ont abouti à un suffisant succès, n'est-il pas, plus

que bien des discours, capable de persuader les jeunes de leur grande puissance pour le bien ?

Ne révèle-t-il pas à nos écoliers leur particulière grandeur, ce programme très simple d'un rhétoricien fondateur de l'*Action Catholique ?*

> Observer le silence partout, travailler de toutes mes forces, ne donner que de bons exemples, voilà mon programme. Il place le sacrifice, l'effort à tous les instants de ma vie. C'est le sacrifice, c'est la fidélité au devoir qui me feront homme, puis apôtre... Je veux qu'on me croit loyal ; je ne veux demander à mes camarades que ce que j'ai le courage de pratiquer moi-même. (1)

Ce rhétoricien achève ses résolutions par le mot juste et profond d'Ollé-Laprune : « L'on agit moins par ce que l'on dit et par ce que l'on fait, que par ce que l'on est. »

N'y a-t-il pas une application courageuse de ces principes de vie dans l'aveu suivant d'un membre de l'*Action Catholique?*

> J'ai fait une sottise ce midi. Elle a été publique. Pour prévenir une répétition, je vais simplement me *briser* et faire réparation. Dieu sait si, dans les circonstances présentes, cette réparation me sera dure. Mais j'ai assez négligé d'occasions de réagir avec force contre moi-même pour profiter enfin de celle-ci. Aux grands maux, les grands remèdes ! et pour vaincre mon incroyable penchant à l'orgueil, il me faut de ces humiliations. Ce n'est après tout que mon devoir peut-être, mais il en coûte parfois de faire son devoir. (2)

C'est parce que nos jeunes gens, nos étudiants sont capables d'une telle générosité, que les éduca-

(1) Cf. p. 50.
(2) Cf. p. 51.

teurs doivent s'employer avec soin à la faire valoir ; et c'est parce que mettre en œuvre de pareilles forces morales, c'est la tâche très noble des éducateurs, que ceux-ci doivent s'éprendre de leur mission, et y consacrer tout leur dévouement.

Certes, ce dévouement n'est pas d'hier, dans nos maisons d'éducation, et principalement dans nos collèges et nos petits séminaires. Il fut toute la raison d'exister de ces nombreux établissements. L'apostolat fut une vertu de nos éducateurs. Mais cet apostolat prend différentes formes selon les temps et les circonstances. Autrefois, il y a même quinze ou vingt ans, il consistait surtout à former chez les jeunes gens des vertus dont la pratique assurerait une bonne vie personnelle, individuelle. Aujourd'hui l'on est plus préoccupé de formation sociale. Et c'est sans doute parce que l'on voit mieux aujourd'hui, après tant d'égoïsme dont la vie contemporaine offre souvent le spectacle, la nécessité de préparer les jeunes au devoir social. L'on s'aperçoit qu'il ne suffit pas de donner à son pays de bons citoyens très capables de s'enfermer dans leurs vertus ou dans leurs intérêts, mais qu'il importe d'apprendre aux étudiants que leur vie ne sera vraiment pleine et féconde que si elle est vécue pour des causes supérieures à tous les intérêts de la commodité personnelle, que si elle est dépensée pour le triomphe des idées saines, pour l'élargissement et l'élévation de la vie publique, pour le progrès des institutions, pour le règne social de Dieu et de son Église.

Sans doute, le jeune homme qui entre dans la vie professionnelle, doit s'y préoccuper d'abord d'y assurer son existence : il n'y a rien que de légitime dans la recherche du pain quotidien. Sans doute encore, il faut que la vie personnelle et familiale soit elle-même édifiante et chrétienne ; c'est là le fondement solide de toute action sociale. Mais peut-être, dans le passé, n'a-t-on pas suffisamment attiré l'attention des jeunes sur leur rôle possible, actif et bienfaisant, sur l'obligation où se trouve chaque citoyen, le citoyen instruit surtout, d'être, en même temps qu'un pourvoyeur de son foyer, non seulement un pratiquant intègre, mais encore un semeur d'idées chrétiennes, et un apôtre de Jésus-Christ.

M. Antonio Perreault a écrit sur ce sujet, en 1905, des paroles un peu sévères peut-être, mais dont il faut tenir compte : il n'y a guère de personnes qui puissent mieux que nos élèves nous juger, et constater, à l'entrée de la vie, les lacunes de la formation que nous leur avons donnée. M. l'abbé Groulx cite ces graves paroles de l'ancien président général de l'Association catholique de la Jeunesse Canadienne française :

Je sais des jeunes hommes qui, en se ralliant à l'A. C. J. C. il y a trois ans, entendirent parler pour la première fois du rôle social à remplir en ce pays. Ils avaient traversé les collèges, écouté discourir sur la question sociale, voire le socialisme, comme de points noirs étrangers à notre pays ; ils avaient noté que si la Providence ne les appelait pas au sacerdoce, ils devaient « aller dans le monde » et s'y tenir du côté du vrai et du bien. Mais de carrière libérale vue et pratiquée de haut ; mais de rôle politique ou social rempli pour le peuple et dans l'intérêt vrai

du pays ; mais de défense active, intelligente, raisonnable et partant efficace du catholicisme et des traditions de notre race, ils n'avaient peu ou point entendu parler, et en tous cas, n'avaient sur ces questions rien de précis ni de ferme. (1)

Il conviendrait d'ajouter à ces affirmations que si, il y a quinze ou vingt ans, l'on était moins préoccupé qu'on ne l'est aujourd'hui de la question et de la formation sociales, c'est, sans doute, qu'il y a quinze ou vingt ans, dans nos milieux canadiens-français, la question sociale elle-même ne se posait pas avec autant de précision qu'aujourd'hui. A ce point de vue de la préparation à la vie, les sollicitudes des maîtres sont toujours, dans une grande mesure, conditionnées par les sollicitudes du public. Aussi, de nos jours, il devient de plus en plus évident, par suite de l'évolution rapide de notre vie publique, que l'éducation sociale, même en notre province, s'impose à l'attention des professeurs. Et les professeurs s'y emploient.

Il faut en convenir, tout n'est pas fait quand nous avons formé des humanistes et instruit nos jeunes gens de la philosophie scolastique, de la science et de l'histoire universelle. Il reste à leur enseigner comment ils doivent faire descendre jusque dans la pratique de la vie personnelle et de la vie publique les principes chrétiens auxquels doivent se rattacher toute leur instruction et toute leur éducation ; il reste à leur apprendre comment ils seront utiles, dans le monde, non seulement à eux-mêmes, et à leurs familles, mais encore à la société, à leur pays, à l'Église. Et cette sorte d'enseignement est à

---

(1) Cf. p. 4.

peu près aussi long et aussi compliqué que l'autre ; quelques paternelles allocutions sur la vertu n'y suffisent point.

Il faut que l'élève, au collège ou au petit séminaire, soit plongé dans une atmosphère d'idées et de préoccupations sociales : et il faut donc que le maître ne perde aucune occasion de faire sortir de son enseignement les applications pratiques, chrétiennes ou sociales, qu'il comporte. Il faut surtout qu'il ne craigne pas de donner, soit en littérature, soit en histoire, soit en philosophie, soit en science, un enseignement apologétique. En d'autres termes, il ne faut pas qu'il craigne de traiter au point de vue des intérêts du catholicisme, et du catholicisme social — et non pas seulement individuel — les questions qu'il étudie. Et il doit sonc se préoccuper de former en même temps que des esprits chrétiens, ouverts aux doctrines, des volontés chrétiennes, prêtes à l'action.

Je sais bien que l'on a souvent répété que les préoccupations sociales, ou, pour parler plus exactement, l'étude des questions sociales peut venir en conflit avec les programmes, ou, ce qui est pire, détourner les élèves de leur travail scolaire. Et il peut y avoir là, en effet, un réel inconvénient, si l'on ne sait pas enfermer dans de justes limites cette étude et ces préoccupations. Mais il ne s'agit pas, et il n'a jamais été question, de distraire les élèves de leurs devoirs d'étudiants ; il s'agit plutôt de donner à ces devoirs tout leur sens réel, de créer chez les écoliers, par des influences d'idées et de milieu, une mentalité à la fois chrétienne et sociale ; il s'agit encore de leur apprendre à mieux utiliser les loisirs que leur laissent leurs études, et, par exemple, les

exercices auxquels ils se livrent dans leurs sociétés littéraires. Trop longtemps nos sociétés littéraires n'ont été que des académies de virtuoses où l'on s'appliquait surtout à former des déclamateurs et des orateurs, où, sous prétexte d'étudier une question d'histoire, l'on se livrait avec frénésie à toutes les agitations du parlementarisme, et où quelquefois, et cela est bien pire, l'on s'habituait, comme dans une école de sophistes, à défendre sans conviction le pour et le contre, le juste et l'injuste. Certes, il faut que nos élèves s'habituent à parler en public : mais ils s'y habitueront tout aussi bien si l'on oriente autrement leurs discussions littéraires, et si l'on en fait l'occasion d'une solide éducation de l'esprit catholique et de l'esprit social.

M. l'abbé Groulx a insisté sur le rôle joué à l'Académie Sainte-Cécile, du Collège de Valleyfield, et à l'Académie Émard, par les jeunes membres de l'*Action Catholique*, et il a suffisamment indiqué quel parti l'on peut tirer de ces académies de collège pour la formation intellectuelle, morale et sociale de nos écoliers.

***

Nous ne voulons pas davantage insister sur ces théories d'éducation intellectuelle, morale et sociale, que soulève à chaque instant le texte d'*Une Croisade d'Adolescents*. Les maîtres aimeront à lire le livre tout entier pour y chercher eux-mêmes le stimulant dont ils ont toujours besoin. Ils y apprendront peut-être à mieux aimer les étudiants, c'est-à-dire à leur être plus utiles ; ils chercheront davantage, après cette lecture, à renouveler leur esprit

apostolique, à se faire jeunes toujours, malgré leur âge grandissant, pour mieux comprendre les jeunes, et les atteindre plus sûrement ; ils se rendront mieux compte qu'il faut, même à quarante ou cinquante ans, se souvenir que la jeunesse n'est pas l'âge mûr, qu'elle est stimulée par d'autres motifs que ceux qui parfois nous inspirent, qu'elle est généreuse sans mesure, qu'elle va tout naturellement aux actions les plus chevaleresques, qu'il faut donc toujours parler d'idéal à ceux dont l'éclat de ce mot fascine le regard, et qu'un éducateur cesse de l'être le jour où il se sent blasé de tout ce qui enthousiasme et fait tressaillir une âme de vingt ans.

***

Qu'importe maintenant que le livre de M. l'abbé Groulx soit entaché de quelques fautes de style qui en diminuent la valeur d'art ! Il y a, d'ailleurs, chez M. Groulx, avec la passion des idées justes, un sens très développé de l'harmonie verbale, un goût très vif de l'image, un souci évident de n'écrire rien qui ne soit arrondi, cadencé, euphonique. Mais ce souci va souvent trop loin, et la préoccupation devient trop grande de plaire à l'imagination, d'éblouir l'œil, de flatter l'oreille.

C'est pour les jeunes surtout que l'auteur a écrit *Une Croisade d'Adolescents*, et il semble que sa phrase, pour les mieux attirer, et pour les séduire, a voulu se faire particulièrement brillante et fleurie. Il sait qu'a vingt ans l'on aime les aurores et les étoiles, et il les a multipliées, et il a fait se lever des aurores qui ont des doigts de rose, et il a fait luire des étoiles qui filent aussitôt dans la marge blanche de son livre.

Le style de M. l'abbé Groulx se revêt donc d'une jeunesse exubérante où s'étalent beaucoup trop d'ornements. L'éloquence caractérise ce style, et l'éloquence trop continue. Parfois il arrive que la phrase se drape dans une étoffe chatoyante qui ne laisse pas assez apercevoir les lignes de la pensée. Les causeries elles-mêmes, quand elles sont reconstituées, manquent de ce naturel, de cette simplicité qui les feraient paraître plus sincères. Et l'ampleur et l'éclat de la phrase ressemblent trop à des procédés, quand ils recouvrent de petits événements qui ne justifient pas un tel déploiement de mots. Ce livre souffre de trop de pompe inutile et de splendeurs artificielles.

Mais il ne convient pas d'appuyer sur ces défauts qui sont des excès de qualités. L'imagination de M. l'abbé Groulx est celle d'un poète, et elle fait des trouvailles heureuses ; son cœur est celui d'un apôtre, et il en tire des accents qui nous émeuvent ; son esprit est celui d'un éducateur averti, d'un psychologue diligent, et il lui fait produire des idées qui retiennent l'attention. C'est pour s'être trop souvent complu et répété soit dans la peinture des images, soit dans l'expression du sentiment, soit dans le développement des idées, que M. l'abbé Groulx a quelquefois abusé de ses dons d'amplification.

Mais cela même n'empêche pas qu'il y ait souvent, dans *Une Croisade d'Adolescents*, des pages qui sont des plus belles, que l'on ne se lasse pas de relire, et que nos jeunes devront bien graver dans leur mémoire. Elles sont des modèles de pensée et de style. Lisez, par exemple, ce qu'écrit M. l'abbé

Groulx sur la fécondité des rêves de jeunesse, [1] et sur la beauté utile des petites actions ; [2] suivez avec lui l'écolier pieux qui fait, le soir, dans la petite chapelle du collège, sa visite au saint Sacrement ; [3] de la hauteur d'une falaise bretonne, regardez avec M. l'abbé Groulx, un soir de vacances, du côté du Canada, et voyez venir au large les petites barques des pêcheurs avec « leurs voiles blanches toutes frangées d'or par le soleil mourant », et dégagez, comme lui, de cette vision nostalgique l'image lointaine de la patrie. [4]

Plutôt, lisez le livre tout entier ; pénétrez-vous des pensées nécessaires qu'il enseigne, laissez-vous entraîner dans le courant d'émotion chaude et saine qui y circule ; sans trop vous apercevoir des répétitions qui l'allongent, écoutez les conseils toujours harmonieux qu'il propose, et vous aurez, du même coup, réjoui votre imagination, stimulé votre esprit, fait battre votre cœur d'un mouvement plus généreux. Après avoir parcouru et goûté le récit de cette Croisade, vous aurez l'impression d'avoir lu un joli poème, et entendu une vaillante harangue.

Décembre 1912.

---

(1) Cf. Préface, XIV.
(2) Cf. Préface, XV.
(3) Cf. p. 74.
(4) Cf. p. 163-164.

AU LARGE DE L'ÉCUEIL

PAR M. HECTOR BERNIER [1]

Voici un roman canadien ! La chose est rare, comme l'on sait ; et, avant que de paraître, ce livre eut un gros succès de curiosité. Le succès d'estime est venu ensuite, et se continue ; et M. Hector Bernier est donc un auteur heureux. Il a été désiré, puis applaudi.

Écrire un roman de mœurs, ou faire un roman psychologique est une grosse entreprise, qui effraie, évidemment, l'esprit des nôtres. Je crois bien que personne ne l'a tentée depuis plusieurs années, depuis que M. le docteur Choquette a écrit *les Ribaud*, et *Claude Paysan*. Nous n'avons eu, en ces derniers temps, que les romans historiques de Laure Conan et de M. Routhier. C'est que le roman de mœurs, ou le roman psychologique à base de mœurs, est une œuvre assez difficile à conduire, et qui demande beaucoup d'observations, beaucoup de pénétration, et beaucoup d'imagination. M. Hector Bernier aime à observer la comédie que jouent les hommes et il descend très vite et assez avant dans la conscience de son voisin ; il est riche d'une imagination qui multiplie, colore, idéalise la

---

(1) *Au large de l'Écueil*, par Hector Bernier, Québec, 1912.

vie : il devait être de bonne heure induit en la tentation de faire un roman. Il a bien vite, et heureusement cédé à cette opportune sollicitation.

Il me plaît de signaler ici l'auteur de *Au large de l'Écueil.* Des fréquentations intellectuelles longtemps quotidiennes, — de ces fréquentations où se croisent, se mêlent, s'harmonisent les pensées du maître et celles de l'élève, — m'ont permis de connaître en sa fleur la plus tendre le beau talent de M. Bernier. Je me souviens de ces harangues éloquentes, de ces dissertations parfois subtiles, de cette prose nombreuse et élégante, dont aimait s'envelopper comme d'une draperie la pensée du rhétoricien ; et ma joie est vive de voir grandir avec les jours, en une âme déjà haute, l'espoir laborieux d'une saine et généreuse ambition.

***

Au large de l'écueil ! Ce titre ne manque assurément pas d'ampleur, et le sujet non plus. Et l'un et l'autre recouvrent des états d'âme canadienne, intéressants à observer, difficiles à mettre en grande lumière.

L'écueil, c'est l'éternelle et irritante question religieuse, qui se pose entre deux âmes, qui les sépare comme une « barrière », a pensé M. René Bazin, qui se montre à la surface des existences comme un « écueil », déclare M. Hector Bernier. Et nous avons donc ici un thème de roman qui est presque une thèse ; un thème dont M. Bernier n'a pas voulu, cependant, faire une thèse, et qu'il a traité plutôt sans dissertations théologiques, comme on doit

traiter la vie, en montrant des âmes qui se rencontrent, se recherchent, se heurtent, se blessent, se comprennent enfin, et s'uniront dans un dernier chapitre que l'auteur n'a pas fait, mais qu'il suggère, et que chacun achève en son imagination. Ainsi le spectateur au théâtre est lui-même chargé de deviner, de composer le sixième acte de la tragédie.

Jules Hébert, jeune québecois qui voyage, revient d'Europe. Sur le *Laurentic* où il a pris passage, il rencontre Marguerite Delorme, une jeune française aimable, délicate, sensible, qui accompagne ses parents en tournée d'Amérique. Marguerite Delorme est fille de Gilbert Delorme, libre-penseur, anti-clérical, sectaire, anti-patriote, hervéiste. Douée de qualités intellectuelles, de vertus morales supérieures, elle a été élevée par son père dans le fanatisme le plus étroit ; elle n'a pas d'autre religion que le dogme de la matière éternelle, et celui du progrès incessant, indéfini, de l'humanité.

Les deux jeunes gens ont causé sur le bateau. Ils ont vite découvert que leurs âmes étaient belles. Et maintenant que l'on remonte le fleuve, que l'on voit chaque jour se dérouler en spectacles imposants ou pittoresques, larges et gracieux, toujours variés, les rives du Saint-Laurent, c'est Jules Hébert qui explique à Marguerite, et lui vante, les beautés de la terre canadienne. Au moment de se quitter, l'un et l'autre mesurent toute la profondeur du sentiment, l'intensité de l'affection qui déjà les unit. Ils n'osent pourtant se confier l'un à l'autre ces troublantes émotions. Jules est catholique : il ne peut, sans renier les traditions de sa famille, sans trahir « l'âme canadienne », songer à épouser une femme irréligieuse.

Marguerite sait bien aussi que jamais son père ne consentirait à la donner à un jeune homme qui est profondément croyant.

Cependant, les jeunes gens ont promis de se revoir à Québec, avant le départ des Delorme pour l'Ouest. Ils se revoient ; ils font ensemble le tour de la ville, ensemble ils vont à Sainte-Anne de Beaupré... et voilà que jaillissent et se répandent de leurs lèvres les confidences brûlantes. Ils ne peuvent s'empêcher de s'avouer discrètement leur amour. Leurs âmes voudraient se rejoindre, mais l'écueil est là, qui les sépare, l'écueil tourmenté où se heurterait vainement leur commune espérance.

La passion de Marguerite se nuance d'admiration pour l'élévation morale de Jules, et pour l'exquise délicatesse de sa sœur, Jeanne Hébert. Elle ne peut croire que des âmes si nobles ne soient pas éclairées de vérités... A Sainte-Anne de Beaupré, le spectacle des foules qui adorent et qui prient remue jusqu'aux entrailles la jeune libre-penseuse. Le doute pénètre en l'esprit de Marguerite. Entraînée par le mouvement des pèlerins qui se prosternent, elle ploie ses genoux, à côté de Jeanne, sur le pavé de la basilique. Quand, tout à l'heure, elle se retrouvera avec son père, admirant avec lui les grandes forces de la nature, l'irrésistible puissance de la chûte Montmorency, elle désavouera bien dans sa conscience son premier geste de piété, elle concevra bien encore toute la certitude des doctrines paternelles : mais la libre penseuse oscillera désormais entre deux influences contraires.

Aussi, Marguerite et Jules, en dépit des obstacles qui s'opposent à leur union, se cherchent toujours.

La politique où Jules doit s'absorber, et la campagne électorale où il pose sa candidature ; la colère violente des parents — celle des parents de Jules quand ils apprennent que leur fils aime la Française impie, celle de Gilbert Delorme, quand il apprend que sa fille aime le jeune Canadien catholique — ne peuvent empêcher les deux amoureux de se rapprocher toujours, et douloureusement, de l'écueil. Ils voient arriver avec désespoir l'heure de la séparation. Une excursion au Cap Tourmente, fort joliment racontée, nous fait assister à la scène des adieux : Jules et Marguerite s'aimeront à jamais séparés par la barrière ; leur amour sera brisé par l'écueil.

Mais n'oublions pas que le roman s'intitule : *Au large de l'Écueil.* Il n'est donc pas fini. La veille du départ des Delorme pour l'Ouest, Marguerite, souffrante de son amour trop brutalement blessé par la colère du père, tombe malade au Château Frontenac. Une fièvre intense la dévore. Des cicatrices mal fermées, restes d'une méningite qui dans son enfance avait failli la rendre aveugle, se rouvrent sous l'action de la douleur et des larmes. Les yeux de Marguerite s'obscurcissent. Elle souffre, bientôt elle ne verra plus la lumière. Mais la jeune fille veut guérir. Elle appelle au secours : « Sauvez-moi, quelqu'un !. . . » Et à cette heure, elle éprouve tout le vide de la libre-pensée, et toute l'impuissance du Dieu-Matière. La bonne souffrance amène donc la prière à ses lèvres. Elle crie son espoir vers le Dieu de Jules et de Jeanne. Celle-ci lui propose le pèlerinage à Sainte-Anne. Marguerite accepte;

elle ira demander à la grande thaumaturge sa guérison. Jeanne l'accompagne au sanctuaire de Beaupré. Sainte Anne guérit l'aveugle...

Gilbert Delorme, qui a fait une scène disgracieuse et maladroite à sa fille, au pied même de la statue de sainte Anne, comprend enfin que cette fille, qu'il a si soigneusement endoctrinée, qu'il a modelée sur ses pensées, dont il a fait le produit le plus raffiné de l'athéisme, échappe à l'emprise de son autorité. Leur vie commune est brisée. Sans colère contre une religion qui a maintenant conquis sa fille, il ira par le monde répandre encore sa philosophie antireligieuse, et Marguerite restera à Québec, où la retiendront désormais et sa foi et son amour. Demain, sans doute, elle épousera Jules Hébert.

***

On a reproché à M. Hector Bernier ce dénouement où paraît le merveilleux. D'ordinaire on n'aime pas voir en conclusion de roman le *Deus ex machina* des tragédies d'Euripide. Cependant, il n'y a rien que de vraisemblable dans cette conversion, et dans cette guérison miraculeuse qui achève en Marguerite Delorme l'acte de foi. Le chapitre que l'auteur, au début de son livre, a consacré à la visite de Sainte-Anne de Beaupré, prépare le lecteur à ce dénouement. Le pèlerinage de la libre penseuse touriste, et celui de la souffrante désabusée, qui se réfugie en la puissance du surnaturel, sont tous deux des actes de vie humaine et canadienne. Ils sont bien deux incidents, deux épisodes qui achèvent de peindre la vie religieuse à Québec.

J'aime beaucoup moins que tout cela finisse par un mariage. Car tout cela devient bien bourgeois. Ne faut-il pas que le lecteur ne puisse pas douter de la sincérité religieuse de Marguerite Delorme ? Celle-ci même, se sentant devenir aveugle, n'a-t-elle pas exprimé quelque défiance au sujet de ses premières pensées chrétiennes, de ses espoirs dans les joies de l'au-delà. « Ce n'est peut être que de la poésie, du sentimentalisme, le besoin de remplacer les horizons perdus par des rêves d'infini. » Et si demain la conversion et le miracle doivent aboutir au mariage, ne pourra-t-on pas soupçonner de quelques motifs intéressés ce qui fut l'élan d'une âme vers la lumière et vers la vérité ? Il eût été plus adroit, semble-t-il, — je ne dis pas plus vraisemblable, ni plus humain — de pousser jusqu'à l'héroïsme l'évolution rapide de la conscience de Marguerite Delorme. Pourquoi ne pas suggérer à cette âme d'élite l'immolation totale ? Puisque son père doit souffrir de la voir épouser un croyant qu'il méprise, et puisque sa foi, insupportable au sectaire, l'exclut désormais de son foyer, qu'elle aille donc, héroïque vierge, s'enfermer au cloître où, victime agréable, elle sacrifiera, pour son père et pour sa mère, la grâce souriante de sa jeunesse.

C'est ainsi, du moins, que j'aurais voulu voir finir le roman de M. Bernier, et l'histoire de ses héros. C'est beau de contourner les écueils, et de se rejoindre à la faveur des flots propices ; mais il est des cœurs qu'il faut aussi savoir briser, même contre l'écueil. C'est par de tels héroïsmes que la foi appelle en haut l'humanité, et qu'elle fait si prestigieuse la royale beauté du christianisme.

***

M Bernier a greffé sur le sujet principal de son roman, que nous venons d'analyser, un sujet secondaire ; ou plutôt, il a subordonné toute cette fable amoureuse à une thèse plus générale, qui tient peu de place, et en réalité, trop peu de place, dans le plan du livre. Si Jules Hébert renonce d'abord à épouser Marguerite Delorme ; si Madame Hébert, avec onction, persuade Jules de ne pas épouser la libre penseuse ; si Augustin Hébert s'emporte en une sauvage et trop brutale colère contre son fils amoureux de la fille d'un sectaire, c'est que Jules Hébert, madame Hébert et Augustin Hébert, sont des Canadiens de vieille souche, descendant du premier colon de la Nouvelle-France, gardiens jaloux des traditions, fidèles à la race. Et parce que la foi catholique est partie intégrante de l'âme canadienne-française, Jules ne pourrait sans forfaire mêler son âme et sa vie à la vie, à l'âme d'une femme athée, irréligieuse. Une telle conception du devoir s'identifie avec la piété des Hébert ; on ne la discute pas ; on ne suppose même pas qu'elle puisse être discutée ; et on l'affirme parfois avec une violence qui nous décourage tout de suite de penser autrement.

La maison des Remparts, où logent les Hébert, est donc un foyer de patriotes chrétiens. Le patriotisme y est vigilant ; il s'y tient à l'affut ; sans cesse il regarde à travers les meurtrières, tout comme les vieux canons de la grande batterie. Gare à qui voudrait entamer l'âme de Québec !

Voilà, en son dessin essentiel, l'un des aspects de cette thèse générale que développe M. Bernier.

Mais cette thèse ne peut s'enfermer en une formule aussi courte. L'âme de Québec, qu'il importe de défendre et de garder, est-ce bien l'âme tout entière de la patrie ? L'âme de Québec est-elle toute l'âme canadienne ? Une « âme canadienne » peut-elle seulement exister chez un peuple où se rencontrent et se froissent quelquefois, où s'opposent souvent, tant d'éléments divers et disparates que nous fournit l'immigration ? L'âme canadienne, ainsi formée de tant d'esprits qui s'y rassemblent, est singulièrement composite. Sa complexité même n'en compromet-elle pas l'unité ? Voilà tout le problème posé par M. Bernier, et auquel deux de ses personnages apportent leurs solutions contraires.

Augustin Hébert désespère, lui, de voir se former ici « une » âme nationale. Cette âme ne serait possible que dans la fusion des races diverses qui se partagent notre sol : et nous, Canadiens français, nous ne voulons pas nous laisser absorber. Par contre les Anglais n'entendent pas que survive ici l'âme française. D'où résultera un perpétuel conflit. Aussi longtemps que nous resterons nous-mêmes, il sera impossible de façonner l'âme canadienne : celle-ci n'est qu'une chimère politique, un rêve d'utopiste.

Jules pense autrement que son père. Son patriotisme est plus large. Il ne croit pas à l'éternelle antipathie des races anglaise et française au Canada. Il veut s'employer à faire comprendre aux Anglais la légitimité de nos traditions, de nos usages, de nos revendications ; il espère en l'entente cordiale, et il estime donc qu' « une âme canadienne » est

ici possible, puisque l'âme canadienne, telle qu'il la conçoit, c'est « l'amour du pays dans l'autonomie des races. »

Il va bientôt, d'ailleurs, s'employer à détruire les vieux préjugés de races. Voici les élections de septembre qui se préparent. Et Jules pose sa candidature dans une circonscription électorale : il est le « candidat de l'âme canadienne. » Demain, il sera l'élu de « l'âme canadienne », et il fera à Ottawa, de son siège de député, un grand discours sur l' « âme canadienne. »

Et l'on est ainsi emporté par la vie personnelle de Jules vers des aspects nouveaux, plus larges, de la thèse que l'auteur a voulu exposer. Et l'on est ainsi, pour quelques heures, arraché aux inquiétudes de la passion.

C'est donc, dans le roman que nous analysons, le patriotisme et la haute politique qui se mêlent à l'amour. L'amour d'une femme se complique de l'amour de la patrie. Et l'amour de la patrie traverse et contrarie l'amour de la femme. Cette rencontre d'affections qui se heurtent et se meurtrissent fait l'histoire des âmes plus poignante, plus pathétique, plus grande. Et nul doute que, bien soudés l'un à l'autre, ces deux sujets de roman — car il y en a deux, dont le premier consiste dans les amours de Jules et de Marguerite brisées par la question religieuse, et le second, dans le dévouement de Jules à la création d'une âme canadienne — ne soient propres à se fortifier l'un par l'autre. Mais peut-être eût-il fallu les faire se pénétrer davantage, les fondre ensemble de façon plus heureuse, afin d'empêcher la fable de se bifurquer, et de nous donner l'impression de deux

actions, non pas convergentes, mais parallèles. La politique qui est introduite à grand fracas, dans le roman, au deuxième chapitre, n'y occupe pas ensuite une place assez large. Jules Hébert, tout le premier, se désintéresse trop de son élection. On sort aussi vite que lui de la salle de son comité, où rien ne nous retient, et l'on court à l'intrigue amoureuse, curieux d'en voir se compliquer le fragile écheveau.

***

En vérité, c'est un beau et grand sujet — trop grand peut-être, et qui se morcelle sous sa plume — qu'a choisi M. Hector Bernier pour son premier essai dans le roman. Nous aurions préféré le voir éprouver ses forces sur un thème plus facile, plus approprié aux ressources de son jeune talent. C'est merveille, tout de même, que s'appliquant à une tâche si haute, il ait réussi à intéresser et à retenir le lecteur.

Nous ne sommes pas surpris, cependant, que de telles situations d'âmes, très possibles, très vraisemblables chez nous, aient tout d'abord frappé l'esprit de M. Bernier.

Rien n'est plus persistant et vivant, et rien donc n'est toujours plus actuel que la question religieuse. La religion, qui est faite pour rapprocher les âmes et les unir en Dieu, divise les consciences que se disputent l'erreur et la vérité. « Il y a entre vous et nous toute la question religieuse », disait, il y a quelques semaines, M. Poincaré, président du conseil des ministres, aux républicains catholiques de France. Il y aura toujours aussi entre les Delorme

et les Hébert, entre le sectarisme et le catholicisme — les âmes eussent-elles par ailleurs mille raisons de s'entendre ou de se rapprocher — toute la question religieuse.

La question religieuse exaspère la libre-pensée. Personne n'est plus intolérant que le sectaire, et nul n'est plus capable de mépris pour son semblable. Il voit un crétin en tout fidèle. Gilbert Delorme est un type de cette mentalité outrecuidante. Et on ne fera jamais trop bien connaître aux lecteurs canadiens-français ces âmes mesquines et dédaigneuses qui tentent de s'introduire dans notre société.

D'ailleurs, la libre pensée à beau s'étourdir elle-même, et elle a beau façonner à son image et à sa ressemblance des consciences filiales ; Gilbert Delorme a beau prévenir de toutes tendresses et de toutes doctrines sa fille docile ; il a beau faire de cette enfant le produit le plus exquis de l'anticléricalisme : il reste dans cette conscience d'enfant, dans cette âme fine, et nuancée, et délicate, une place pour Dieu, que rien n'a pu remplir. Et quand un jour, Marguerite, victime d'un mal incurable, ayant épuisé toutes les ressources de l'art, et éprouvé l'impuissance de l'homme et de l'éternelle matière, entendra au fond de sa conscience les voix mystérieuses qui appellent Dieu, elle ne fera que démontrer une fois encore que l'athéisme insuffisant n'a rien qui console aux heures les plus critiques de l'existence, qu'il est impuissant à fortifier les âmes, qu'il ne se peut guère concilier qu'avec l'égoïste jouissance d'une bonne santé et d'une facile digestion.

C'est à démontrer de si grosses et de si utiles vérités qu'a voulu d'abord s'employer le talent de M. Bernier. Nous ne dirons pas que l'auteur de *Au large de l'Écueil* a construit avec puissance son œuvre. On eût aimé dans son roman des discussions d'idées plus pénétrantes, des états d'âme moins superficiels, et des pages d'analyse psychologique plus chargées, plus fortement originales. Peut-être M. Bernier s'est-il trop abstenu de ces analyses où il aurait pu largement déployer sa pensée ; il ne s'est pas assez appliqué à peindre de ces tableaux de vie humaine où se ramassent, se concentrent, se dessinent en relief les forces inavouables ou généreuses de la conscience. M. Bernier a voulu plutôt que ses personnages s'expliquassent eux-mêmes ; et au lieu de disserter pour son propre compte et celui des lecteurs, il a fait parler ses héros, il nous a donné des dialogues.

***

Et il y a de beaux dialogues dans ce roman. Écoutez ce que disent Jules et Marguerite dans la calèche verte qui les emporte sur nos grandes rues, et les impressions qu'ils échangent sur la colline du Parlement et sur la falaise de Sainte-Foy. C'est très beau, naturel, et fort délicat. Suivez aussi, pour assister à la grande scène pathétique du roman, suivez sur la cime du Cap Tourmente les trois jeunes gens qui doivent se quitter demain; et pendant que Jeanne, discrète, s'en va vers les hauts plateaux, entendez Jules et Marguerite échanger leurs âmes, et recueillez de leurs lèvres les paroles ardentes et

pures qu'ils se disent l'un à l'autre sous les bras de la grande croix. Il y a là quelques-unes des meilleures pages qu'ait écrites M. Bernier.

Nous voudrions que tous les dialogues du roman soient aussi agréables à écouter que ceux-là. Mais ils ne le sont pas tous. Il y en a d'autres qui ne sont pas toujours bien conduits, il y en a de trop violents, ou dont la violence est mal venue ; il y en a surtout de trop oratoires. Que de discours dans ces conversations ! Et comme il y a de l'éloquence dans tous ces personnages ! Qui donc a dit que nous étions un peuple d'orateurs ? Le roman de M. Bernier va le faire croire à beaucoup de gens ; et il n'est pas bon que trop de gens s'imaginent que nous érigeons des tribunes partout où la vie sociale nous rassemble.

***

C'est sans doute parce que les dialogues sont un peu trop uniformes, que les caractères mêmes des personnages ne s'y accusent pas toujours suffisamment. On aimerait y voir des âmes plus différentes, plus riches de détails, et s'exprimant en des formules plus personnelles. C'est surtout par leurs pensées essentielles, par leurs convictions doctrinales et en quelque sorte par leurs sommets, que ces âmes se montrent, se révèlent les unes aux autres : et cela fait qu'elles ne découvrent pas toujours assez les multiples, intimes, secrètes impressions, les variables et obscurs sentiments, tout ce qui constitue le fond intéressant, et, si j'ose dire, le sous-sol de la conscience.

De tous les portraits qu'a esquissés l'auteur, ceux de Jules, de Marguerite et de Jeanne sont les mieux réussis. Les pères de famille ont été trop sacrifiés. Tous les personnages du roman eussent été, d'ailleurs, plus consistants, plus ressemblants à eux-mêmes, plus attachants, s'ils avaient été plus complètement jetés en pleine vie canadienne,s'ils avaient été, je ne dis pas mieux encadrés de paysages canadiens, car, d'ordinaire, ils sont situés dans des décors bien précis, mais plus enveloppés de l'atmosphère de chez nous, et pour dire mieux encore, plus pétris de mœurs et d'habitudes canadiennes. Ils eussent été alors moins livresques et plus réels.

M. Bernier a mieux vu les spectacles de la nature que ceux de la vie intérieure. Que de belles pages il a écrites sur Québec, Sainte-Anne de Beaupré et le Cap Tourmente ! Il y a là des descriptions originales, exactes, riches de détails bien observés, éclairées de lumières vives ou discrètes, où l'œil éprouve la joie de revoir dans une œuvre d'art ce qu'il a si souvent admiré dans la nature.

Évidemment, M. Bernier est fier de son Québec, où il est né, où il a vécu sa laborieuse et féconde jeunesse : et il y a quelque chose de l'âme de M. Bernier dans ces pages où il décrit, dans ces poèmes où il chante la petite patrie.

Et c'est parce qu'il y met de son âme, que M. Bernier interprète parfois si finement les paysages. Lisez donc ses impressions, j'allais dire ses strophes, sur les clochers. Ce que signifient les clochers que l'on aperçoit de la colline du Parlement, Jules et Marguerite le traduisent à merveille. Considérez aussi ce paysage psychologique qui entoure l'âme

de Jules, lorsque, après son arrivée d'un long voyage, il retrouve dans sa chambre, en plus du portrait de la jeune fille de Greuze, tant de choses aimées. Autre paysage psychologique, et bien fait, que cette description de la bibliothèque et du bureau de travail du curé Lavoie. Paysage de nature et d'âme que la vision troublante et si poétique d'une barque qui file sur le fleuve, pendant que Jules et Marguerite, accoudés au bord de la Terrasse, échangent des propos discrets et tendres !

Qu'importe, maintenant, qu'il y ait dans ce roman des défauts, si les qualités qu'il révèle nous les font oublier, et nous promettent pour demain un livre meilleur ! Qu'importe qu'il y ait des erreurs de construction, qu'il y ait des actions trop brusques, et des paroles trop éloquentes, dans un roman où l'ensemble est harmonieux, et produit sur le lecteur une saine et très agréable impression ! Qu'importe qu'il y ait des négligences de style, — oh ! cette fois, trop nombreuses, assurément — des impropriétés de termes, des images risquées, des emplois obscurs du pronom *il*, commençant une phrase, et se rapportant à un complément, et parfois au complément d'un complément de la phrase précédente : qu'importent ces fautes de détail, si ce style offre le plus souvent de remarquables qualités d'ampleur, d'élégance et d'harmonie !

Et alors, qu'est-ce qu'il faut conclure ? Que M. Bernier n'a pas assez poli son œuvre, sans doute ; mais aussi qu'il a cédé à une heureuse inspiration quand il a entrepris d'écrire son premier roman, et qu'il a été bien servi par les ressources d'un fertile talent quand il l'a si remarquablement exécuté. Et

il faut conclure encore que M. Bernier, qui a tout ce qu'il faut pour exceller dans un genre où il réussit déjà, doit se livrer avec allégresse à sa tâche littéraire, exploiter largement la veine féconde qu'il vient de frapper, et nous faire d'autres romans canadiens. Et il faut conclure, enfin, que le public qui achète et lit des livres doit encourager et applaudir les jeunes qui ont l'ambition haute, très louable, très féconde, et si nécessaire, de mettre au service des meilleures idées leur talent d'écrire.

Juillet 1912.

CE QUE DISAIT LA FLAMME

PAR M. HECTOR BERNIER [1]

Le titre est vague ; il est, à dessein, énigmatique ; il laisse même entendre autre chose que ce qu'il signifie. La flamme qui parle, dans ce livre, n'est pas celle qu'un vain peuple pense. Il y a beaucoup d'amour, sans doute, dans ce roman, de l'amour très convenable, encore qu'un peu frivole parfois ; mais ce n'est pas cet amour qui est la flamme qui parle. Non ; la flamme éloquente et qui persuade, c'est la flamme du foyer rallumé par Jean Fontaine dans le logis misérable des Bernard ; c'est la flamme dont Lucile voit s'auréoler le front de son mari, et celle-là aussi qui chante dans leur petite cheminée ; c'est encore la flamme joyeuse dont l'éclair emplit le salon de Gaspard Fontaine, pendant que celui-ci est triste, se désole, se sent écrasé sous le poids de son égoïsme. Et toutes ces flammes ne sont allumées qu'au dernier chapitre du roman : et c'est pourquoi le titre de ce roman est inintelligible — c'est une ruse de l'auteur — à celui qui ne l'a pas lu jusqu'à la dernière ligne.

Mais toutes ces flammes empruntent leurs voix multiples à la pensée de l'auteur, elles disent toutes ce que M. Hector Bernier a voulu nous raconter dans son livre.

---

(1) *Ce que disait la Flamme...*, par Hector Bernier, Québec, 1913.

***

M. Bernier reprend dans son deuxième roman la thèse qu'il avait déjà esquissée dans son premier. Chaque citoyen se doit à sa patrie, et plus particulièrement — dans le cas historique des Canadiens français — chaque citoyen se doit à sa race. Nul n'a le droit d'être égoïste. Et l'égoïsme familial est tout aussi condamnable que l'égoïsme individuel. Le millionnaire, plus que tout autre, doit songer à son devoir social. Et son devoir social ne consiste pas tout entier à établir richement ses enfants ; il exige aussi qu'il consacre une large partie de sa fortune à des œuvres qui profitent à la communauté, à sa race et à son pays.

Telle est l'idée maîtresse de *Ce que disait la Flamme.* Cette idée est développée tout le long du roman par un personnage qui s'en fait l'apôtre, le jeune docteur Jean Fontaine.

Jean Fontaine est fils d'un millionnaire, Gaspard Fontaine, qui s'est rapidement enrichi dans le commerce et l'industrie. Jean rêve de se consacrer à la science, et d'ajouter par ses études au patrimoine intellectuel des Canadiens. Son père — que les pressantes démonstrations de Jean ont enfin décidé — lui procurera le laboratoire dont il aura besoin. Mais voici que Jean s'éprend de Lucile Bertrand, fille d'un pauvre ouvrier qu'il a visité pendant une grave maladie. Il veut l'épouser. Gaspard Fontaine, qui est entêté de sa noblesse d'écus, juge que ce mariage serait une mésalliance. Il refuse son consentement. Jean, qui s'est promis à Lucile, quitte le foyer, renonce à l'héritage paternel et au

laboratoire, s'unit à la jeune fille qu'il aime, et qui est, d'ailleurs, très digne de son désintéressement. Jean se console de sa fortune perdue en faisant, de la charité auprès des pauvres, son nouveau devoir social.

Sa sœur Yvonne, qui est une tête légère, occupée surtout de briller et de paraître dans le monde, s'unit, malgré les conseils de Jean, à Lucien Desloges, un jeune galant, très riche et très propre à rien, qui ne songe qu'à s'amuser. Elle est bientôt malheureuse... Un soir, pendant que chez Gaspard Fontaine le foyer pétille sous le manteau de la grande cheminée, Yvonne confie à son père les chagrins de sa vie domestique. Gaspard Fontaine est lui-même profondément malheureux dans sa maison déserte, dans son palais construit près de la Grande Allée. Pendant que l'on cause, que les larmes ruissellent à travers les mots, et que la flamme joyeuse s'agite en capricieux mouvements, la rafale hurle au dehors. Il semble tout à coup à Gaspard Fontaine que ce sont les voix des guerriers des Plaines d'Abraham, les gémissements et les reproches des morts héroïques qui parviennent à ses oreilles. Eux, ils ont aimé, et ils se sont dévoués. Yvonne et son père écoutent la leçon impérieuse de l'histoire ; tous deux se laissent persuader. Yvonne se consacrera à des tâches généreuses ; Gaspard Fontaine s'efforcera, par l'utile emploi de sa fortune, d'être digne de son fils.

Et il y a assurément, dans ce dénouement un peu vague, beaucoup d'élévation de pensée, et beaucoup d'invraisemblance. On n'est pas préparé à comprendre qu'une âme aussi terne, aussi vulgaire que

celle de ce millionnaire, puisse être tout à coup attendrie, définitivement convertie par les voix mystérieuses et symboliques d'une tempête d'hiver.

***

Mais il faut louer d'abord M. Hector Bernier des hautes vertus sociales qu'il prêche en ses livres. Le roman, pour lui, n'est pas une œuvre de dilettantisme ; c'est une œuvre d'apostolat. Et le but de cet apostolat est éminemment pratique. L'égoïsme est un mal social ; l'égoïsme de la richesse est un mal très grave. Il importe, au moment où la spéculation gonfle si subitement les fortunes personnelles, de rappeler aux riches le rôle utile, et si bienfaisant qu'ils peuvent jouer dans la société. Il convient aussi de rappeler aux aristocrates de la finance, et aux professionnels de toutes qualités, leurs origines le plus souvent obscures, et de les inviter à ne dédaigner pas les classes plus humbles de la société, les pauvres ouvriers qui collaborent à leur fortune. M. Bernier a insisté beaucoup sur ce point. Ce n'est pas sans raison. Nous pensons pourtant qu'il a peut-être exagéré la distance qui dans notre société québecoise sépare les catégories de citoyens. Certes, il y a des distances, et que l'on garde soigneusement dans les relations sociales ; mais y a-t-il au fond, dans l'esprit ou le cœur des riches et des dirigeants, le dédain, le mépris du pauvre et du petit que laissent entendre certaines pages du roman ? Je ne crois pas. La fierté, ou plutôt la vanité, réelle, de notre bourgeoisie est superficielle, d'ordinaire ; elle n'a pas de racines dans de profondes traditions familiales, la plupart

de nos bourgeois étant fils ou petits fils d'ouvriers ou d'habitants ; elle ne résiste pas à certains appels de l'atavisme, à certaines manifestations qui soudainement font se rapprocher les classes, et fraterniser les personnes.

Quoi qu'il en soit, notre race, selon le mot de Jean Fontaine, a besoin d'orgueil et d'amour. Il faut la hausser vers les cimes, et il faut mettre dans sa vie toute la mesure de bonté dont nos âmes sont capables. Notre race a besoin aussi du cœur de ses femmes. Et Jean a raison de vouloir arracher Yvonne à sa frivolité inutile. La jeune fille qui n'est qu'un ornement de boudoir, qui ne se préoccupe que de parfumer sa vie, mérite le sort du bibelot : un jour ou l'autre, on s'en lasse, et on s'en passe. Heureux est-il quand une main distraite ou cruelle ne le casse pas ! Combien d'Yvonnes ont été brisées, combien ont pleuré pour avoir épousé le richissime, le très élégant et très insignifiant Lucien Desloges !

Nous reprocherons à la thèse de M. Hector Bernier de nous laisser trop dans les généralités insuffisantes. Jean Fontaine dit à son père : il faut faire des œuvres ! il faut travailler pour le relèvement et le progrès de la race ! Et il répète à sa sœur : il faut utiliser sa fortune et sa vie pour le bien de la communauté sociale ! Mais quelles œuvres faut-il faire ? comment faut-il procurer le relèvement et le progrès de la race ? comment faut-il faire de l'action ? On ne nous le dit pas assez. Et l'on n'est pas satisfait des phrases éloquentes dont s'emplit la bouche du jeune docteur ; l'on voudrait voir mieux défini un programme d'œuvres sociales ; ou plutôt, l'on voudrait voir l'un ou l'autre des personnages du roman

se consacrer très précisément à une œuvre, illustrer par un exemple décisif la théorie un peu vague de Jean Fontaine. La fable du roman eût été pour cela sans doute modifiée. Peut-être en eût-elle été plus significative.

***

Comment est conduite cette fable? Quelle est la valeur artistique du nouveau roman de M. Bernier? Cette œuvre nouvelle marque-t-elle un progrès réel du talent de l'auteur?

M. Bernier a voulu faire son livre avec le moins de matière possible, je veux dire avec le moins possible d'intrigues romanesques, et d'épisodes fantaisistes. Le plan du livre est d'une sobriété très louable. L'effort de l'auteur a surtout porté sur l'analyse des états d'âme de ses personnages. Ce roman est fortement dosé de psychologie. La psychologie en est l'élément essentiel, très largement répandu, parfois encombrant.

Il faut remarquer, cependant, et tout d'abord, que la pensée de M. Bernier s'est affermie, s'est fortifiée, s'est multipliée depuis son premier roman. A ce point de vue *Ce que disait la Flamme* montre un progrès véritable sur *Au large de l'Écueil.* Et nous ne saurions trop en féliciter l'auteur dont le talent mûrit et s'élargit. Seulement, M. Bernier a peut-être été trop sensible au reproche qu'on lui avait il y a quelques mois adressé, de ne pas assez nous faire descendre dans la conscience de ses héros. Cette fois, il s'est repris avec obstination, avec intempérance. Et nous avons des pages et des pages

de psychologie, où la pensée se dilue et s'affaiblit. Les analyses sont vraiment trop touffues. Les dissertations verbeuses dispersent trop l'action ; elles s'insèrent là où elles sont superflues. Pour un rien, sur lequel il n'importe pas d'appuyer, l'auteur s'enfonce dans la psychologie, et ne nous fait grâce que lorsqu'il a épuisé le thème qu'il développe. Parfois même, il interrompt brusquement une action qui s'avance, pour nous faire des études d'âme, pour décrire longuement des impressions, pour nous entraîner hors de la situation présente. Je ne connais pas, à ce propos, d'endroit plus caractéristique que la page où l'on voit Jean Fontaine arriver pour la première fois chez François Bertrand, le père de Lucile. A peine Jean a-t-il monté l'escalier du pauvre logis, et atteint la dernière marche, qu'on le laisse là, fort embarrassé de sa personne, pour dire aux lecteurs, pendant dix pages, les émois que ce pauvre Jean a éprouvés depuis le jour où Lucile lui vint demander de visiter son père ; on raconte sa vie, les promenades qu'il a faites dans les campagnes voisines de Québec et les beautés nouvelles que lui fait découvrir son âme amoureuse. Depuis qu'il a vu Lucile, Jean comprend tout autrement les paysages, et on nous explique tout cela pendant que le jeune et très impressionné docteur attend au haut de l'escalier qu'on l'introduise dans la chambre du malade.

Il n'est pas non plus nécessaire, croyons-nous, de tout décrire des personnages qu'on nous présente, jusqu'à leurs plus légers et moins significatifs mouvements. La description n'intéresse que lorsqu'elle

porte sur des choses qui méritent qu'on s'y arrête. Et peut-être que, par exemple, l'auteur aurait pu nous faire grâce de quelques-uns des détails de l'arrivée de Lucile chez Jean Fontaine. Au surplus, est-il vraisemblable que Jean Fontaine soit entré dans tous ses états à la seule et première apparition de Lucile ? Comme j'aurais préféré voir naître cet amour à l'occasion des visites de Jean auprès du malade ! Cet amour aurait pu n'être pas un simple phénomène physiologique, mais plutôt une conséquence de l'admiration des vertus de Lucile. Et cela eût été plus digne de Jean.

Les dialogues de M. Bernier ont gagné en souplesse et en rapidité. Ils sont plus vifs, ils se sont beaucoup allégés de la draperie oratoire dont ils s'enveloppaient dans *Au large de l'Écueil.* Il reste encore quelques traces de ce défaut. Oserai-je déclarer que les dialogues amoureux ne m'ont guère intéressé ? Et pour cette raison qu'ils commencent trop souvent, et parfois se prolongent, par des propos trop frivoles, par des phrases pointilleuses qui ne disent à peu près rien. Les jeunes gens susceptibles se piquent avec des mots aigus ; ils s'agacent avec des épingles, ils boudent quelques moments, puis ils se réconcilient, et ils retardent ainsi la scène à faire. J'ignore si dans le monde les conversations amoureuses se font toujours comme cela. Si elles sont toujours ainsi, il vaut mieux pour le romancier les laisser au répertoire des jeunes flâneurs de la rue Saint-Jean, ou aux galants désœuvrés du Café de la Terrasse. Elles n'intéressent pas dans les livres.

***

J'ai déjà signalé les précieuses qualités du style de M. Bernier : sa phrase abondante, large, soucieuse d'harmonie. On les retrouvera encore dans *Ce que disait la Flamme.* M. Bernier a réprimé dans une grande et louable mesure sa tendance à une phraséologie un peu grandiloquente. Il reste encore quelque chose de cette inclination oratoire. Il lui arrive ainsi parfois de côtoyer la préciosité : c'est l'écueil qui s'offre à tous ceux qui ne pratiquent pas assez la simplicité. Et M. Bernier n'est pas toujours assez simple.

M. Bernier est cette fois plus maître de sa phrase ; il en joue avec plus de facilité, et avec plus de variété. Mais il lui faudra se garder des constructions risquées, et pour tout dire, irrégulières que l'on relève ici ou là dans son livre. Il faut se bien pénétrer d'abord du génie de la langue classique avant de s'aventurer dans les hardiesses de l'expression. Que M. Bernier relise la page si juste qu'a écrite Louis Veuillot sur le travail du style. Quelques-unes des phrases de son roman sont obscures, ou fausses, parce que la syntaxe n'y est pas assez respectée. D'autre part, le vocabulaire n'y est pas toujours suffisamment propre : je veux dire que l'impropriété des termes est un autre défaut de cette prose. Je ne donne pas d'exemples. Le lecteur d'une critique ne retient guère de l'article qu'il a lu que l'énumération trop facile de ces gaucheries lexicologiques ou grammaticales. Il oublie qu'à côté de ces défauts,

il y a des qualités. L'autre jour Edmond Léo, dans le *Devoir*, a signalé quelques incorrections de la langue de M. Bernier. J'en connais qui ont conclu que M. Bernier, comme Martine, ne sait pas sa grammaire. Ce qui est faux. Seulement la grammaire est chose capricieuse et compliquée que l'on ne connaît jamais en perfection : des académiciens parfois n'écrivent pas français. Et il arrive que M. Bernier, par inadvertance le plus souvent, ne surveille pas assez son vocabulaire ou le jeu de ses constructions, et fausse sa phrase.

Ces impropriétés et ces irrégularités se retrouvent surtout — et elles se compliquent alors d'une question de goût — dans les images dont M. Bernier se plaît à orner sa pensée. Nous pourrions en citer qui déparent plus d'un paragraphe. Et pourtant M. Bernier parfois peint de jolies images. A propos des Plaines d'Abraham, il écrit : « Le sang des ancêtres y filtre encore, perle aux pétales des trèfles rouges. Le sol est tuméfié comme un visage qui a trop pleuré... »

Je n'insiste pas. On devient si facilement injuste quand on se met à relever toutes les erreurs de détails que l'on rencontre jusque dans les meilleurs livres. Il me faudrait plutôt citer tant de paragraphes et tant de pages, qui, dans le roman de M. Bernier, sont écrits d'un style excellent. Mais ces citations allongeraient trop cet article. Il est plus facile de dire du mal de son prochain, que d'en dire du bien. Et c'est pour cela sans doute que dans notre Landerneau littéraire, les passions intellectuelles tournent si vite en bilieuse critique. Je signale cependant au lecteur les pages vraiment belles où M. Bernier

définit le programme d'une femme patriote (p. 244) et le programme d'action sociale du millionnaire (p. 247), et celles où il indique comment notre race doit se fortifier pour mériter le respect de nos concitoyens anglais (pp. 250-251), et celle où il fait le portrait de Lucile (p. 321), et cette page délicate et délicieuse (p. 30) où Jean décrit à sa sœur Yvonne les métamorphoses d'une âme qui s'ouvre à l'amour.

***

Et je conclus. M. Bernier vient de s'essayer dans le roman d'analyse psychologique : il y a montré une grande capacité d'analyser les âmes et de les pénétrer. Il a prouvé aussi que son esprit s'est considérablement enrichi par l'observation et la méditation. Il n'a pu éviter ni vaincre toutes les difficultés de ce genre de roman, qui est difficile. Il a trop subtilisé et trop analysé. Il a parfois lassé l'attention du lecteur. Il ne s'est pas corrigé encore suffisamment — et pas du tout peut-être — de la facile abondance avec laquelle il prodigue sa prose. Il faudrait faire plus court, et plus concis, et plus net. La langue de M. Bernier a besoin d'être surveillée et épurée : elle a besoin, pour être toujours saine, d'un patient travail de rectification.

Mais il reste que M. Bernier est très capable de concevoir une fable, de faire vivre des personnages, de raconter une âme, de peindre un paysage. Et cela est précieux à retenir. Et il reste que M. Bernier manie la plume avec une dextérité que pourraient lui envier bon nombre de nos écrivains : et

cela est intéressant à constater. Seulement M. Bernier — et je crois le lui avoir dit à propos de *Au large de l'Écueil,* — s'attaque tout d'abord à des genres de roman trop difficiles. J'aurais aimé le voir débuter par quelque idylle canadienne toute simple et toute parfumée, par quelques tableaux frais et lumineux de nos mœurs. Il aurait pu dans ses sortes de sujets essayer sa psychologie, mettre en œuvre sa grande et exquise sensibilité, faire briller les grâces de son style. Il se serait ainsi préparé à traiter les grandes questions sociales ou psychologiques que notre vie canadienne offre si nombreuses au talent du romancier.

Je souhaite que notre campagne si pittoresque, que nos mœurs si joyeuses et si saines, que nos bonnes gens si sympathiques retiennent pour son prochain ouvrage le talent et la plume de M. Hector Bernier.

Décembre 1913

LA RACE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE

« Une leçon d'histoire de France est une leçon d'espérance », disait quelque jour Ernest Legouvé. Messieurs les abbés Desrosiers et Fournet ont repris au compte du Canada français, ou plutôt de la race française en Amérique, le mot de l'illustre académicien ; ils ont voulu à la fois nous instruire et nous stimuler ; ils ont donné à leurs compatriotes une leçon de faits qui est une leçon d'énergie. (1)

L'entreprise était opportune. Non pas, certes, que nous, les Canadiens, fils de France, nous manquions de courage ou d'espoirs. Trois siècles de vie historique attestent que nous fûmes vaillants, même aux heures les plus désespérées, et que nous fûmes aussi toujours les plus invincibles optimistes. Mais aujourd'hui que les problèmes de race sont remis à l'étude ; aujourd'hui que des compatriotes anglais, et d'autres aussi, venus après nous, et qui furent heureux de baiser la main secourable de nos pères, posent contre nous, avec une assurance de parvenus, la question si difficile, si hasardeuse, de l'unité de race et de langue, il pouvait être bon et utile de grouper tous les éléments du problème à résoudre, d'exposer en un vaste tableau, aux plans variés et coupés, la synthèse de nos œuvres, et le développement irré-

---

(1) *La Race française en Amérique*, par MM. Desrosiers et Fournet, chez Beauchemin, Montréal, 1910.

sistible de notre race. C'est ce qu'ont fait les auteurs du livre que nous recommandons à nos lecteurs, et c'est de quoi il convient d'abord de les féliciter.

Démontrer la vitalité de la race française en Amérique, ce fut, en résumé, et exprimée dans une formule heureuse, toute l'ambition de Messieurs Desrosiers et Fournet. Cette formule sert de titre au dernier chapitre, où se condensent les conclusions ; elle pouvait être mise en tête du livre tout entier.

Mais la vitalité d'une race se manifeste de bien différentes façons : vitalité du sang qui multiplie les foyers ; vitalité de l'ambition qui agrandit les domaines et conquiert les pays ; vitalité sociale qui crée les œuvres, vitalité de l'esprit qui garde la foi, et la langue, enrichit l'une et l'autre de ses prières et de ses pensées ; vitalité tout court qui fait qu'une race se fortifie sans cesse, n'entend pas qu'on la diminue, et ne veut, à aucun prix, mourir.

Quelle est, à l'heure actuelle, l'état de cette activité française, quelles en sont les manifestations principales dans les provinces de Québec et d'Ontario, dans l'ancienne Acadie ou les provinces maritimes, dans l'Ouest canadien, dans la Nouvelle Angleterre et dans la région américaine des Grands Lacs ? Voilà tout le sujet du livre, toute la matière d'un poème véritable, d'où s'échappe avec chaque strophe un chant d'espérance.

***

La vitalité du sang français, elle apparaît assez dans cette brutale statistique qu'on ne criera jamais

trop souvent à l'oreille de ceux qui rêvent notre ruine prochaine. En 1760, nos pères étaient 60,000 ; en 1910, leurs fils sont 3,040,000. [1]

Le nombre est une force ; il le fut toujours ; il l'est plus que jamais dans nos temps de démocratie, où le peuple se donne les maîtres qu'il veut, et dans nos temps de catholicisme où l'Église garde aux lèvres de ses fils la prière de leurs mères.

Ce nombre qui est une force fut chez nous d'une puissance expansive à nulle autre pareille. Québec fut bien le centre premier, le foyer où s'est d'abord établie, sur la pierre solide des traditions apportées de France, la famille canadienne. Mais Québec, puis Ville-Marie, puis les rives du Saint-Laurent, n'ont pas longtemps suffi à ces Normands d'Amérique qui se souvenaient des aventures de Rollon. Même après la conquête, ou la cession providentielle du Canada à l'Angleterre, la population de Québec n'a pas cessé de regarder plus loin que l'horizon de ses champs, où pourtant il y avait tant de ruines à réparer. Le vainqueur s'était bien réservé des domaines choisis, barrières aristocratiques derrière lesquelles s'abritait le loyalisme. Les Canadiens français ont franchi l'obstacle illusoire du sol défendu : les Cantons de l'Est sont maintenant envahis par nos frères. Nous les conquérons par la seule force d'expansion de notre race. Dans les six comtés anglais où, en 1881, il n'y avait encore, — mais où il y avait déjà —

(1) Le recensement officiel de 1911 donne : 2,054,890 catholiques de langue française au Canada. Il faut ajouter à ce chiffre environ 1,500,000 des nôtres qui sont aux États-Unis. Au cours de cet article nous citons les chiffres donnés par les abbés Desrosiers et Fournet.

35,819 Canadiens français contre 49,170 Canadiens de langue anglaise, il y avait, en 1901, 53,892 Canadiens français, contre 55,981 Canadiens de langue anglaise. Et nul n'ignore que ces Cantons — qui ne sont pas du tout de l'Est — seront à coup sûr, demain, le jardin fertile et pittoresque où, presque seule et tout en famille, s'ébattra notre race.

Bien plus, les Canadiens français n'ont pu s'enfermer dans leur province. Au risque de s'affaiblir dans leur petite patrie, ils ont voulu partout essaimer dans la grande. Les fleuves et les lacs, bien loin d'arrêter leurs migrations incessantes, n'ont fait que porter plus loin leurs ambitions. Ils ne se contentent pas d'être aujourd'hui 1,600,000 dans la province de Québec ; ils ont voulu être 210,000 dans l'Ontario, 72,000 dans l'Ouest canadien, 165,000 en Acadie. Et il faut ajouter à ce chiffre des Canadiens de langue française qui habitent le Canada, les 1,200,000 compatriotes qui vivent aux États-Unis.

C'est des comtés de Soulanges et de Vaudreuil que sont partis les premiers Canadiens qui ont peuplé l'est de l'Ontario. Le long de l'Ottawa et du Saint-Laurent, dans les comtés de Prescott, Russell, Carleton, Ottawa, dans ceux de Glengarry et de Stormont, se sont répandus ceux des nôtres que la frontière prochaine invitait à l'émigration. Attirés par l'exploitation forestière des pays *d'en haut*, gais voyageurs et fiers bûcherons, nos compatriotes se sont partout fixés dans la vallée de l'Ottawa, et c'est pour eux — les Canadiens français fondent l'église partout où ils établissent leurs foyers — que fut

créé ce siège épiscopal d'Ottawa dont ils sont aujourd'hui et seront encore demain — en dépit de toutes les tentatives tortueuses d'assimilation — le plus ferme appui.

Dans la seule partie du diocèse d'Ottawa qui appartient à l'Ontario, et dont on voudrait, dit-on, faire un diocèse irlandais, nos compatriotes de langue française sont au nombre de 58,646, contre 21,721 catholiques de langue anglaise. [1] Et l'on sait que les Canadiens français des comtés de Glengarry et de Stormont forment encore la majorité catholique du diocèse d'Alexandria : ils sont là 16,378 en regard de 8,058 catholiques de langue anglaise.

Mais, depuis quelques années, un nouvel Ontario s'est ouvert à la colonisation et à l'industrie. Par le nord du Québec, les Canadiens français ont pénétré dans ce territoire. Dispersés par leurs intérêts et par leurs recherches de la fortune, difficilement groupés en colonies compactes, ils couvrent du mince réseau de leurs jeunes familles un vaste pays ; et là encore, pourtant, ils forment dans le diocèse du Sault-Sainte-Marie, une majorité de 11,065 sur les groupes anglais et étrangers. Ils sont 24,470, contre 13,405. [2] Ils justifient d'avance le mot de sir Wilfrid Laurier : Le Nouvel-Ontario doit appartenir à ma race. [3]

---

(1) Ces statistiques sont de 1911. Dans cette partie ontarienne du diocèse d'Ottawa, en 1911, sur une population catholique de 94,893, on comptait 69.305 de langue française.

(2) D'après le recensement de 1911, il y a aujourd'hui 45,355 catholiques de langue française sur une population catholique totale de 86,456.

(3) Discours de sir Wilfrid aux Congressistes d'Ottawa le 20 juin 1910. Cité par les auteurs de la *Race française en Amérique*, p. 187.

Mais de toutes les colonies canadiennes-françaises de l'Ontario, la plus intéressante par sa longue histoire, et aujourd'hui par ses résistances fières à l'influence irlandaise, c'est celle des comtés d'Essex et de Kent. Cette vaillante population, fille des anciens qui ont colonisé le pays du Détroit, déborda un jour sur le territoire inhabité de l'Ontario. Brusquement séparés de Québec par les révolutions de la politique, isolés à 600 lieues dans l'intérieur du continent, ces descendants des fondateurs de la grande Nouvelle-France, de celle qui prolongeait par le centre Américain, et jusqu'au Mexique, l'influence du christianisme, ces héritiers des pionniers du régime français, se sont lentement, obscurément développés dans cette presqu'île d'Essex où, un jour, ils recueillirent avec tant de sympathie de pauvres Irlandais qui venaient y chercher un refuge contre la persécution. C'est merveille qu'au milieu des Anglais qui, à partir de 1790, vinrent en masse dans l'Ontario, et qu'au contact des émigrés d'Irlande qui ne parlaient pas leur langue, les Canadiens d'Essex aient pu si longtemps et si fidèlement gardé leur parler traditionnel. Ils forment aujourd'hui la majorité catholique du diocèse de London ; on en compte 32,000 contre 27,550 de langue anglaise. Et s'ils ont fatalement perdu quelque chose de leur patrimoine national, s'ils ont subi à leur insu l'influence anglo-irlandaise, ils se souviennent que c'est l'un des leurs, un Français, Mgr Pinsonnault, qui organisa, en 1855, le diocèse de London, et ils souhaitent parler toujours leur langue, et l'apprendre au foyer et à l'école, dans ce pays où ils sont les premiers nés du sol.

Le pays de Québec et d'Ontario, c'était le champ prédestiné de l'action française au XVIIe siècle. Champlain, qui remonta jusqu'au pays des Hurons, parut avoir tracé lui-même les limites de la première zone d'influence de sa naissante colonie. Non pas qu'il ait pensé mettre une borne à l'entreprenante activité de ses compagnons. Son rêve fut sans doute de voir reculer sans cesse l'horizon mobile des conquêtes du roi, et la Vérendrye ne faisait que le réaliser quand, au XVIIIe siècle, il allait plus loin que les grands lacs, et plus loin que la prairie, jusqu'aux Alpes canadiennes, porter les couleurs de la France.

C'est donc jusque dans l'Ouest, et jusque sur les rivages du Pacifique, que les Français ouvrirent les chemins à la civilisation. Plus tard, quand l'influence politique et commerciale eut passé à de puissantes compagnies anglaises, ce furent encore les nôtres qui servirent de guides aux traiteurs de la plaine, et qui furent les grands découvreurs. Sans nos Canadiens, ni Alexandre MacKenzie, ni Simon Fraser, ni John Franklin, ni George et Thomas Simpson, ni bien d'autres encore, n'auraient pu pénétrer les secrets de l'Ouest et du Nord. Retenus dans des rôles obscurs, où il fallait pourtant une hardiesse et un héroïsme qu'aucun autre peuple ne pouvait alors fournir, les Canadiens français de l'Ouest se prirent de fraternelle sympathie pour l'Indien que les grandes compagnies méprisaient ; ils l'évangélisèrent, ils l'élevèrent, ils le firent monter jusqu'à eux ; ils contractèrent avec lui des alliances, et créèrent cette race de Métis, qui fut une race de pionniers catholiques.

Les Métis disparaissent, s'effacent de jour en jour en présence des Blancs qui envahissent la prairie. Mais les Canadiens français, qui ont fixé là leurs demeures, veulent, malgré toutes les influences contraires, s'y perpétuer. Des colonies venues de France ont renforcé leur situation. Ils occupent presque seuls la vallée de la Rivière Rouge ; ils forment des groupes robustes dans la Saskatchewan et l'Alberta.

Les Français de l'Ouest sont aujourd'hui 60,000 dans les trois provinces organisées.(1) Ils forment les groupes les plus nombreux dans les diocèses de Saint-Boniface, de Saint-Albert, et de Prince Albert. (2) Soixante mille ! c'était à peu près le chiffre des Français de Québec en 1760. Puissent ces lointains compatriotes, souvent sacrifiés aux caprices du fanatisme ou des ambitions politiques, se multiplier comme leurs frères de Québec, et reconquérir toute la liberté de leurs traditions catholiques et françaises !

A une autre extrémité du Canada, notre race a poussé une tige vigoureuse, que la tempête a pu secouer et briser, mais dont les racines puisaient au sol une sève intarissable. Les Acadiens occupent une place à part dans l'histoire de l'expansion de la race française en Amérique. C'est « le peuple martyr », comme le définit M. Desrosiers, et c'est le peuple qui retrouve sans cesse, dans la lutte continuée et victorieuse, une jeunesse toujours nouvelle.

---

(1) D'après le recensement de 1911, on compte dans l'Ouest 73,635 catholiques de langue française.

(2) Le groupe le plus nombreux du diocèse de Régina, formé en 1912, est aussi composé de Canadiens francais.

L'épopée acadienne est devenue populaire. C'est le chant, héroïque par excellence, de la grande épopée française en Amérique. Sa légende a depuis longtemps franchi les bornes de la terre d'Évangéline. Et elle n'est pas près de voir se terminer la série des merveilleuses prouesses. Il y a aujourd'hui 165,000 Acadiens là où les émissaires de Lawrence n'avaient laissé que des ruines. Les larmes ont fécondé le sol d'Acadie. Nos frères y forment le groupe catholique de beaucoup le plus considérable, dans le diocèse de Chatham. Ils y sont 52,108 contre 14,565 catholiques de langue anglaise. Au diocèse de Saint-Jean, ils forment presque la moitié de la population catholique (27,871 contre 29,629), pendant qu'à Halifax, ils opposent leurs 24,227 compatriotes aux 29,149 catholiques anglais. A Charlottetown sur une population catholique totale de 51,258, les Acadiens comptent 19,187 nationaux. (1)

Le rameau, planté en bonne terre, défie maintenant les tourmentes possibles de la persécution jalouse. Il s'épanouit au soleil de sa propre vie.

Mais nulle part, il faut le dire maintenant, la race française d'Amérique n'a plus abondamment essaimé qu'en terre étrangère. Ce n'est pas le Canada qui a 'e plus bénéficié de la vitalité surprenante de la

---

(1) D'après le dernier recensement, de 1911, la population catholique de ces diocèses se repartit comme suit :

	Population catholique totale	Catholiques de langue française	Catholiques de langues anglaise et autres
Chatam........	83,892	67,480	16,412
Saint-Jean......	60,997	31,131	29,866
Halifax.........	59,283	30,777	28,506
Charlottetown..	48,111	19,186	28,925

province de Québec. Les États-Unis ont été la terre promise véritable ouverte à nos frères voyageurs. Nécessité économique, erreur politique, dessein providentiel ? — Toujours est-il que les nôtres se sont trouvés un jour mal à l'aise — je ne dis pas à l'étroit, évidemment, bien que notre inhabile et maladroite politique agraire ait pu justifier ce mot — dans la terre natale de Québec. Et ils sont allés ailleurs chercher une fortune qu'on ne savait pas leur préparer ici.

Ils sont aujourd hui plus de 1,200,000 aux États-Unis. Plus de 700,000 appartiennent au groupe de l'Est, de la Nouvelle-Angleterre. [1] L'autre groupe, celui de l'Ouest, celui des Grands Lacs, est le plus ancien. Ses origines se confondent avec celles de la Nouvelle-France. C'est le groupe qui a fourni le contingent solide du sud-ouest de l'Ontario. L'émigration l'a quelque peu fortifié. Il n'est pas le plus assuré de vivre ou de prospérer. Les 300,000 compatriotes qui sont fixés dans cette région des Grands Lacs et de l'Ouest sont trop dispersés pour qu'ils puissent toujours opposer aux forces d'assimilation des forces suffisantes de résistance.

Les Franco-Américains de l'Est sont plus maîtres de leurs destinées. Et ils les forgent avec le plus âpre courage. Ils sont aujourd'hui en majorité

---

(1) M. l'abbé A. Magnan, dans son *Histoire de la race française aux États-Unis,* publiée en 1912, porte à 792,768, la population canadienne-française des États de l'Est, en 1908. Il emprunte ses chiffres à la *Catholic Encyclopedia,* vol. VII en cours de publication. Il estime à 1,651,651, la population totale des Franco-Américains. Le recensement officiel de 1906, donne 1,160,420. Mais ce chiffre officiel est bien inférieur au chiffre réel. Voir les pages 279 et 302-305 de cette *Histoire.*

dans quatre diocèses au moins, ceux de Portland, de Manchester, de Burlington et d'Ogdensburg. Ils forment des agglomérations puissantes dans beaucoup d'autres, et ils s'organisent avec une inlassable patience pour multiplier, concentrer ou disséminer les œuvres de défense nationale.

***

Ce fut, d'ailleurs, tout le long de notre histoire, où qu'elle ait vécu, le trait caractéristique de notre race : elle fut éminemment apte à créer des œuvres sociales qui pouvaient partout la préserver, ou l'affermir.

Il n'est pas certain qu'elle ait partout et toujours assez tôt utilisé ses ressources, qu'elle se soit toujours assez empressée de surprendre l'ennemi, ou de le devancer ; mais il n'est pas douteux qu'elle possède en son tempérament et dans ses facultés vives toutes les aptitudes de combat qui assurent la victoire.

Pourquoi faut-il le dire ? Ici, les œuvres sociales, économiques, politiques, intellectuelles, religieuses, ne sont pas, avant tout, comme en tout pays homogène, des œuvres de développement ; elle sont, presque toujours, surtout des œuvres de lutte ou de résistance.

Nulle part les Canadiens ne l'ont mieux compris qu'aux États-Unis, dans la Nouvelle-Angleterre, où depuis quelques années on a redoublé l'activité de la défense. Nos compatriotes de là-bas seront sauvés par leurs œuvres sociales et religieuses, plus que par leur fortune personnelle. Celle-ci a souvent

perdu les ambitieux, les dévots du dollar, qui sacrifient tout à leur bourse ; tandis que les institutions paroissiales seront toujours la force victorieuse des lutteurs. Aussi, les Franco-Américains ont-ils admirablement organisé leur vie paroissiale, scolaire, sociale. L'église, l'école, l'association, la presse, les congrès, sont, dans la Nouvelle-Angleterre, les œuvres de choix de nos compatriotes. Il faut lire toutes les pages (1) que MM. Desrosiers et Fournet ont consacrées à l'exposé de ce gigantesque travail ; et il faut saluer surtout, d'un geste amical et vivement sympathique, cette jeunesse franco-américaine qui vient de se grouper en association catholique autour d'un commun drapeau, et qui forme à elle seule une réserve inépuisable d'invincibles espérances.

Au Canada, nous avons, aussitôt après la conquête, songé à réparer les désastres et à conquérir l'avenir. Inutile de rappeler ici la tenacité de nos pères, et leur prévoyance. Peut-être contrastent-elles trop parfois avec certaine mollesse, certaine confiance endormie dont nous fûmes ensuite coupables, et dont il semble que nous nous réveillons.

Messieurs Desrosiers et Fournet ont dessiné en un tableau rapide « l'état actuel du Québec ». C'est l'exposé de nos œuvres de vitalité religieuse et nationale. Ce chapitre n'est assurément pas le meilleur du livre ; il est d'un dessin trop maigre, et il ne répond pas suffisamment au titre qu'on lui a donné. L'auteur s'est trop enfermé dans le domaine de l'activité religieuse. Nous vivons sans doute, et de

(1) Cf. pp. 222-242.

façon très intense, par la foi ; mais nous vivons aussi par le travail économique, par l'association, par l'organisation de la vie politique, par les labeurs de l'esprit, par tout ce qui est manifestation de l'âme canadienne-française. L'auteur de ce chapitre n'a pas voulu peut-être reprendre certains développements du chapitre premier ; mais il est malheureux que dans un livre deux chapitres se nuisent ; et l'on aurait pu tout de même accorder quelque attention dans l'un ou dans l'autre, évidemment, dans la description de « l'état actuel du Québec », à notre vie littéraire. Cette vie littéraire, si modeste encore qu'elle soit, est sûrement l'une des forces précieuses de notre race. C'est par elle que nous prenons pleine conscience de notre passé, c'est par elle que nous pourrons auréoler d'un éclat durable l'avenir. N'oublions pas surtout que notre littérature fut une des formes nécessaires de la défense nationale. C'est au lendemain du jour où Durham laissait entendre que nous n'étions pas un peuple, parce que nous n'avions pas de littérature, que Garneau écrivit en lettres ardentes l'épopée canadienne-française, et c'est à cette heure aussi que s'élaborèrent, sous l'aiguillon de l'orgueil blessé, quelques-unes de nos meilleures œuvres intellectuelles.

Nous aurions aimé voir MM. Desrosiers et Fournet raconter plus fortement, et plus philosophiquement, toutes nos œuvres d'utilité sociale, et faire voir surtout comme il est nécessaire d'en presser plus que nous ne faisons les développements.

Mais ce n'est pas seulement dans Québec, c'est aussi sur tous les points du Canada, c'est-à-dire

partout, dans ce pays, où il se rencontre des groupes compacts de Canadiens français, que l'on a essayé d'organiser les forces qui protègent.

La paroisse surtout, l'énergique paroisse canadienne, à qui nous devons la persistance de notre race, la paroisse fut l'œuvre par excellence de notre vitalité religieuse, et de notre souci patriotique. Mgr Langevin, le « blessé » de Saint-Boniface, affirme souvent avec complaisance que c'est la paroisse qui assurera la permanence de l'influence française dans l'Ouest. Et tout notre passé lui donne raison. Que les fidèles restent groupés autour du clocher, qu'ils soient guidés par un prêtre de leur sang et de leur langue, et bien avisés seront ceux-là, fussent-ils, dans la plaine, tardifs missionnaires en pullman, qui s'empareront de leur âme française.

Il faut souhaiter, maintenant, que dans ces paroisses, dans ces champs clos où triompha la vaillance des ancêtres, on multiplie les groupements, les cercles, les associations de jeunesse, les œuvres d'épargne, les caisses de crédit, où se concentreront l'activité, l'influence, toutes les forces et toutes les richesses de la vie nationale.

Mais il y a une loi que les auteurs de la *Race française en Amérique* ont une fois ou deux rappelée, et qu'il était important, en effet, de préciser dans ce livre : c'est que les conditions de notre influence sont intimement unies à la fortune de nos écoles. Partout où l'école canadienne a prospéré, partout où, dans l'école, on a pu enseigner à nos enfants la langue maternelle, partout notre race a triomphé de l'assimilation. Il serait facile de dégager de l'expérience une loi contraire, et d'affirmer que les races

mortes, ou les races qui achèvent de vivre, sont celles qui n'entendent à l'école que le verbe étranger d'un vainqueur. La famille elle-même est une forteresse impuissante à défendre et sauvegarder la race, quand l'école est livrée à l'ennemi. Et il suffirait pour nous en convaincre d'interroger nos frères de la région des Grands Lacs, et ceux-là, plus fortunés cependant, de l'Ontario.

C'est par l'école primaire et par l'école secondaire et supérieure que s'alimente le plus abondamment et le plus sainement la vie nationale. Si l'Acadie est en train de reprendre sa vigueur première, elle le doit en grande partie à ses collèges de Memramcook, de Caraquette, et de la Baie Sainte-Marie. Si la province de Québec a pu garder si vivantes, si actives les vertus de l'âme française, elle en doit rendre grâce à ses écoles rurales, et aussi à ses académies, à ses collèges classiques, à son Université. Si les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre étonnent encore, par leur fidélité à la langue et à la foi, les Américains, c'est parce que, à côté de l'église, et souvent sous le même toit que la chapelle, ils ont installé leurs florissantes écoles primaires, commerciales, et tout récemment, leurs établissements classiques.

L'école est le sanctuaire véritable où se recueille et sans cesse se renouvelle une race. C'est pourquoi ceux-là qui rêvent au profit de leur idiome l'unité de langue pour les peuples du Canada, ont porté à l'école les premières attaques, sournoises ou insolentes, de leur fanatisme. On voudrait se servir de l'école pour anglifier nos enfants, comme d'autres voudraient s'en servir, dans l'Ouest par exemple,

pour les décatholiciser. Quelques assimilateurs de l'Ontario veulent abolir les écoles bilingues, comme d'autres, ailleurs, veulent supprimer l'école confessionnelle. Les uns et les autres, à leur insu peut-être, s'entendent trop bien pour entamer, diminuer, pervertir l'âme canadienne-française.

C'est dans la province d'Ontario que la bataille scolaire paraît devoir être plus vive, d'autant plus vive, et d'autant plus regrettable que nos compatriotes de langue française trouvent quelquefois, dans ceux-là même qui devraient protéger leurs âmes, des adversaires plus puissants. On n'y comprend pas suffisamment, en certaines hautes sphères religieuses, que la langue puisse être gardienne de la foi. Des Irlandais qui pourraient s'en souvenir, oublient que quinze à vingt millions de leurs nationaux, venus d'Irlande et multipliés en terre anglaise et protestante, et trop servilement assimilés aux Yankees, ont apostasié ; et ils ne se rendent pas assez compte que la trop parfaite compénétration des âmes irlandaises et anglaises, compénétration qui est allée pour celles-là jusqu'au reniement de la langue, a, dans une bonne mesure, produit cet humiliant résultat.

Ces mêmes Irlandais ne songent pas non plus à cet autre phénomène étrange : alors qu'en 1901 il y avait au Canada 988, 721 Canadiens d'origine irlandaise, on n'y comptait pourtant que 562,862 catholiques de langue anglaise. (1) Combien de fils de

---

(1) Cf. p. 287.

l'Irlande catholique, et qui parlent l'anglais, finissent par ressembler — hélas ! tout à fait — à des fils de la protestante Angleterre !

Quant à nous, Canadiens français, ne savons-nous pas qu'un trop grand nombre des nôtres, isolés dans l'Ouest des États-Unis, submergés par le flot anglo-américain, et qui ont désappris leur langue maternelle, ont aussi abandonné leur religion ? A Grand Rapids, trois cents familles canadiennes-françaises sont devenues protestantes ; à Détroit, une centaine de familles sont passées aux baptistes. Et que de compatriotes, dans l'Est, qui ont commencé par changer leur langue, et qui se sont crus ensuite, tout comme des Yankees, capables de vivre sans pratiques religieuses !

Qu'on ne dise pas que c'est diminuer la dignité de notre foi que de la lier si étroitement aux conditions du parler familial. Outre que nous n'entendons pas que la foi soit absolument dépendante de la langue, et que nous reconnaissons même que l'on peut changer de langue sans perdre sa foi — il y en a, certes, d'assez nombreux exemples — il reste que des faits incontestés nous permettent de conclure au danger sérieux de l'apostasie religieuse quand on a d'abord été coupable d'apostasie nationale ; et il reste surtout qu'une psychologie très élémentaire nous persuade que, en pays anglais et protestants, la déformation de la mentalité française au profit de la mentalité anglaise, déformatiom qu'entraîne fatalement l'acceptation de la langue anglo-saxonne, devient une invitation persistante, et combien insidieuse à l'abandon des idées et des doctrines catholiques.

Le Canadien français n'adopte pas la langue anglaise pour se faire irlandais ; il la fait sienne pour devenir peu à peu saxon ou yankee.

Une question seule peut donc se poser encore à l'esprit des assimilateurs, non pas celle de savoir s'il est possible de rester catholique en reniant sa langue, mais celle de savoir si nous, Canadiens français, en dehors de notre province de Québec, nous pouvons raisonnablement exiger qu'on nous laisse parler le français, et si donc nous pouvons exiger aussi qu'à l'école on nous l'apprenne.

Nul n'ignore maintenant — des journalistes de l'Ontario se sont chargés tout récemment de nous en faire ressouvenir — qu'il y a dans la province voisine des prédicateurs de l'assimilation obligatoire. Ontario est une province anglaise : donc on n'y doit enseigner que l'anglais. Les Canadiens français n'y ont aucun droit au maintien de leur langue. [1] On a même solennellement affirmé que le Canada lui-même est un pays de langue anglaise seulement, et que, si la province de Québec a le privilège incontesté de garder sa langue française, ses fils ne doivent nullement songer à la transporter ailleurs.

Ces déclarations n'ont guère d'autorité ; et il les faudrait négliger si elles n'étaient les indices de préjugés de races qui persistent trop en certains milieux influents, anglais ou irlandais. Il suffit, pour y répondre, de rappeler à nos lecteurs le mot si clair et si vrai de M. Henri Bourassa : « Le Canada est une

---

(1) Cf. Le *Daily Standard* de Kingston, cité par *La Patrie* du 21 sept. 1910.

confédération anglo-française. » Non pas anglo-italienne, ni anglo-allemande, ni anglo-russe, ni même anglo-irlandaise, mais anglo-française, tout simplement. Et nous avons donc, de par la constitution de notre pays, des droits qu'aucun étranger, fût-il irlandais, ne pourra nous faire négliger. Et la langue française, la langue des premiers habitants du sol canadien, et la langue anglaise, la langue des marchands venus après pour conquérir, resteront les deux langues officielles de ce pays aussi longtemps que sera maintenu le pacte fédéral. Ce pacte lie nos destinées, et il garantit la survivance des deux seules races qui soient maîtresses du Canada.

La *Tribune* de Winnipeg [1] aura beau dire que les traités ne sont pas éternels, il y a grande chance que e traité interprovincial résiste longtemps encore aux ecousses du fanatisme. Et quand les traités auront té déchirés par la main brutale des majoritaires, ous aurons encore pour nous le droit historique t le droit naturel ! Tous deux sont supérieurs à outes les conventions humaines ; ils sont capables ous deux d'assurer à nos patriotiques résistances ne efficacité qui fera crever de dépit ceux qui coninueront d'ignorer nos destins.

***

Mais il suffit de ces réflexions et de ces pénibles ensées. C'en est assez, d'ailleurs, pour rappeler mbien graves sont les problèmes que pose à

(1) Numéro du jeudi, 22 sept. 1910.

l'esprit le livre que viennent de publier MM. Desrosiers et Fournet ; c'en est assez, surtout, pour nous persuader qu'il faut lire ce livre, et qu'il faut le méditer.

Selon le mot de M. l'abbé Perrier, qui a écrit pour cet ouvrage une patriotique préface, *La Race française en Amérique* est une « revue de nos forces nationales et catholiques », et il y a toujours profit et consolation à faire le compte du passé et de notre état présent.

Certes, le lecteur découvrira bien quelques lacunes dans ces pages : la faute en est à la richesse de notre histoire autant qu'à l'inadvertance de ceux qui en ont fait l'inventaire. Il s'apercevra peut-être aussi que la pensée des écrivains pourrait être plus substantielle et plus originale : mais il se souviendra qu'ils ont surtout voulu mettre sous nos yeux des documents, des faits, et des statistiques.

Il constatera qu'un livre qui est fait par deux auteurs qui y apportent leurs parties distinctes ne peut être d'une homogénéité parfaite, qu'il renferme d'inévitables répétitions d'idées, de mots et d'images ; mais il attribuera ces défauts aux conditions mêmes du travail collaborateur.

Il regrettera davantage que certaines parties de l'œuvre ne soient pas suffisamment précises. On aurait aimé, par exemple, un exposé plus lucide, quoique succinct, de l'état scolaire de nos frères de l'Ontario. A moins d'être initié d'avance à la connaissance de la législation ontarienne, on ne peut guère comprendre ce que nos lecteurs laissent entendre. Et combien d'autres situations que l'on voudrait plus nettement dissinées !

Peut-être que MM. Desrosiers et Fournet ont trop versé dans le genre oratoire. Cela les exposait à négliger parfois le détail nécessaire. Certes, ils ont souvent, le plus souvent écrit de fort belles pages ; leur livre est donc d'une lecture très attrayante ; mais on y souhaiterait plus de précision historique. Pourquoi n'y a-t-on pas aussi plus soigneusement marqué les références ? On cherche vainement au bas des pages l'indication des sources où les auteurs ont puisé documents et citations. La bibliographie, mise en tête du livre, ne satisfait pas toujours la curiosité impatiente du lecteur.

Il semble aussi que l'on n'a pas toujours suffisamment mesuré l'importance relative des choses. Certaines questions, d'un intérêt moins général, auraient pu être écourtées au profit d'autres développements essentiels. Préoccupés surtout par les manifestations de la vie religieuse — cette vie explique à elle seule un si grand nombre de nos problèmes historiques — nos auteurs n'ont peut-être pas accordé, dans tous leurs chapitres, une place suffisante à l'exposé des questions d'ordre politique, économique et social. On ne voit pas bien, par exemple, pourquoi dans le chapitre *Après 1763*, l'on consacre quatre pages à la question des biens des Messieurs de Saint-Sulpice, alors que l'on signale en deux pages, à peine, toutes les luttes compliquées et capitales qui ont préparé 1837 et 1840. Peut-être aurait-on pu aussi, dans ce même chapitre, négliger l'histoire très particulière de la division de la paroisse de Notre-Dame de Montréal.

Le style de l'ouvrage est d'une belle tenue, très littéraire, éloquent souvent, trop peut-être, mais

quelque fois d'une très aimable simplicité. Des expressions impropres ou insuffisantes qui ont échappé à la plume des auteurs, accusent à certains moments une inexpérience de la phrase que l'entraînement fera vite disparaître. A la page 15, c'est par distraction typographique, sans doute, que l'on attribue à M. Laurier, avec une belle pensée, un gros solécisme.

Nous voudrions pouvoir citer quelques-unes des pages brillantes où se révèlent tantôt le talent de l'historien, tantôt la finesse du psychologue, tantôt le coup d'œil avisé du géographe. Lisez plutôt vous-même la description de la terre d'Acadie. Vous y trouverez très heureusement mélangés le dessin et la couleur. Lisez donc plutôt tout le livre : il vous instruira, il vous mettra au cœur et à l'esprit une belle flamme d'inspiration ; vous verrez vous-mêmes qu'il fut écrit par deux patriotes et par deux artistes.

Octobre 1910.

RAPPORT DU PREMIER CONCOURS LITTÉRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA (1)

Société du Parler français et Concours littéraire : il semble d'abord que ce sont là deux œuvres de nature toute différente, des institutions trop dissemblables.

Le parler d'un peuple n'est pas sa littérature : et une société qui s'occupe de l'un n'a pas pour cela juridiction sur l'autre. Le parler, c'est la langue comme elle s'exprime entre bonnes gens, et non pas toujours comme elle s'écrit ; c'est la langue sur les lèvres, et non au bout de la plume.

Nous ne contestons pas cette distinction nécessaire. Et notre Société du Parler français au Canada, fondée en 1902, se traça dès l'origine un programme qui l'accepte, et qui même suppose un double domaine où peut s'étendre et régner la langue d'un peuple.

Étudier la langue française, et particulièrement celle que nous parlons au Canada ; raconter son histoire, définir son caractère et ses conditions d'existence ; se rendre compte des dangers qui menacent notre parler français ; rechercher les meilleurs

(1) Lu à la 5ème séance générale du Congrès de la Langue française, à Québec, le 28 juin, 1912.

moyens de le défendre contre les influences qui peuvent restreindre son emploi, déformer sa beauté, compromettre sa vie ; créer des œuvres qui soient « propres à faire du parler français au Canada un langage qui réponde à la fois au progrès naturel de l'idiome et au respect de la tradition ; » voilà, en termes presque officiels et authentiques, la tâche laborieuse et suffisante que la Société du Parler français au Canada s'est imposée à elle-même.

Depuis dix ans,elle s'efforce de l'accomplir aussi consciencieusement que possible ; et pendant dix ans, elle s'est surtout préoccupée de l'étude et du perfectionnement de notre parler.

Il serait inutile d'insister ici sur ce que vous savez tous : et par exemple, de définir le travail de notre comité d'étude. Depuis dix ans, les bénédictins de la Société du Parler français se réunissent chaque lundi dans leur salle capitulaire ; ils y étudient avec ordre — et par ordre alphabétique — les vocables de notre langue parlée, ils en vérifient les titres de noblesse, ils en constatent les origines certaines, ils en précisent les acceptions variables, et ils les consignent dans ce lexique franco-canadien auquel chaque semaine ils ajoutent une nouvelle page.

Le *Bulletin* fait connaître chaque mois l'œuvre consciencieuse de nos philologues ; il livre au public une première rédaction de ce dictionnaire dont nous avons besoin, et qui bientôt, c'est du moins notre espérance, sera complété.

Combien d'autres études ont paru dans le *Bulletin*, qui ont attiré l'attention sur les qualités ou les défauts, les vertus ou les vices de notre parler populaire, et qui ont aussi signalé les négligences, les

erreurs de cette autre langue — souvent trop rapprochée de la langue commune — qui est la langue des journalistes ! La Société du Parler français peut encore, sans fausse vanité,se rendre le témoignage qu'elle n'a pas été étrangère aux récentes campagnes que l'on a faites contre la littérature anglicisée des annonces du commerce et de l'industrie, et contre les usurpations donc notre langue française a été souvent victime dans nos services publics.

L'étude du parler français, la défense et la préservation de ce parler, voilà donc l'objet principal de notre Société, et nous croyons bien qu'elle s'y est sincèrement appliquée.

Mais il y a entre le parler d'un peuple et sa littérature des points de contact, des relations nécessaires que nous ne pouvons pas ignorer. La littérature est faite le plus souvent des mots que chaque jour nour remettons sur nos lèvres ; la littérature française surtout, qui recherche tant la simplicité limpide de la pensée et de l'expression, et qui est le moins possible pincée et dédaigneuse dans ses vocables, se pare comme un ornement des mots si clairs, si francs, si pittoresques et d'une sonorité si métallique que le peuple inventa pour traduire son âme loyale. Et c'est donc jusque dans les ouvrages de l'esprit, que se peut prolonger et répercuter l'harmonie familière du parler français. Et une société comme la nôtre reste donc encore dans son rôle quand elle entreprend d'encourager cette transposition artistique du parler dans les livres, quand elle se préoccupe non plus seulement de la conservation et de la préservation, mais aussi de l'illustration de la langue française.

Déjà la Société du Parler français au Canada avait quelque peu élargi, sans le briser, le cadre de ses premiers travaux. Elle avait sollicité pour son *Bulletin* des études d'histoire de la littérature canadienne, des articles de critique, des pages originales sur les mœurs et les choses de chez nous. Souvenez-vous seulement du *Poêle* de M. Adjutor Rivard, et de son *Heure des Vaches*. Et dites-moi si des pages comme celles-là ne sont pas écrites dans une langue « telle sur le papier qu'à la bouche », comme eût dit Montaigne, et si elles n'illustrent pas, comme il convient, le programme de notre Société ?

Cependant, nous avons pensé devoir faire plus encore. L'an dernier, nous avons décidé d'organiser des concours littéraires. Il nous a semblé qu'une telle institution pourrait provoquer des efforts louables, et contribuerait donc à l'enrichissement de notre littérature canadienne-française. Susciter des talents nouveaux, consacrer les anciens par un peu de gloire dont nous pourrions les auréoler, décerner des récompenses qui aient tout le prix d'une couronne de laurier : telle fut l'ambition des directeurs de la Société du Parler français, et tel le projet dont ils n'ont aujourd'hui qu'à se féliciter.

***

Notre premier concours fut ouvert le 1er janvier 1911. Nous invitions à y prendre part tout auteur canadien-français. Les concurrents devaient surtout s'inspirer de l'esprit même de notre société : préférence serait donnée aux œuvres de caractère plus nettement canadien-français.

Le concours devait comprendre d'abord trois sections : section de dialectologie, section de la prose, section de la poésie. Mais une association amie de la nôtre, fondée à Paris pour resserrer les liens de fraternelle amitié qui unissent aux Français de France les Canadiens français, la *Canadienne* offrit spontanément de décerner un prix de vingt piastres à la meilleure étude de syntaxe qui serait présentée au consours. Une sous-section de dialectologie, section de syntaxe, fut ouverte, grâce à cette générosité inattendue. Nous sommes tout heureux de signaler ici cet acte de haute et intelligente sympathie, et de renouveler aux directeurs de la *Canadienne* l'expression de notre cordiale et profonde gratitude.

Le concours, ouvert le premier janvier, fut fermé le premier septembre 1911. Ce jour-là, l'on remettait aux juges deux études de lexicologie, deux études de syntaxe, six œuvres en prose, et treize en vers. En tout vingt-trois travaux ; vingt-trois concurrents ! Ce chiffre seul était consolant, et il persuadait les directeurs de la Société de l'opportunité de leur entreprise.

Le jury qui fut prié d'examiner et de juger les ouvrages du concours, était constitué comme suit : M. Pamphile Lamay, de Québec ; MM. les abbés Philippe Perrier, de Montréal, et Camille Roy, de Québec ; M. Albert Lozeau, de Montréal ; le secrétaire général de la Société du Parler français, M. Adjutor Rivard.

Après une étude consciencieuse et diligente des manuscrits, après avoir pesé la valeur propre et la

valeur relative des ouvrages, après avoir scrupuleu sement échangé leurs personnelles impressions, le juges firent rapport et attribuèrent aux plus méri tants les prix du concours.

Dans la section de dialectologie, une étude lexi cologique fort remarquable nous a été présentée, e valut à son auteur le plus haut prix du concours Ce travail sur le lexique franco-canadien a pou titre significatif : *La Maison de mon grand-père* ; i est signé d'un nom cher à notre Société, celui de M l'abbé V.-P. Jutras, curé de Pontgravé.

M. l'abbé Jutras avait pris pour devise-pseudo nyme : *Vieux souvenirs des anciens jours.* Et il s trouve, en effet, que son travail, en apparence, e par sa nature même, un peu aride — austère comm peut l'être, et comme doit l'être une page de lexiqu — est tout plein des souvenirs qui parfument l vieille maison de chez nous.

C'est la maison de son grand-père, telle qu'ell existait, il y a cinquante ans, à la Baie-du-Febvre avec ses dépendances, le fournil, le four, la remise e la laiterie, que décrit avec une grande précisio lexicologique M. l'abbé Jutras. Cette maison, il l connaît bien, depuis la cave jusqu'au grenier : il a sans doute commis ses premières, déjà lointaine espiègleries, et il eut besoin d'en savoir tous le recoins, d'en éprouver toutes les issues. Il décri donc, en style lexicologique, c'est-à-dire en définis sant chaque pièce par son nom, toutes les partie et tous les objets de la maison, du fournil, de l remise, de la laiterie, et l'on peut, au fur et à mesur contrôler par des visions et des souvenirs personnel les affirmations de l'auteur. Chaque mot de c

lexique évoque la maison paternelle, la bonne vieille maison canadienne ; à l'appel technique des choses, c'est, avec les choses, un vol d'images familières qui traverse la mémoire et qui fait presque, ô merveille ! d'une page de dictionnaire, une page de poésie !

M. l'abbé Albert Aubert, professeur au Séminaire de Québec, est l'heureux lauréat de *la Canadienne.* C'est lui qui a remporté le prix offert par cette association franco-canadienne qui, là-bas, s'intéresse si fort aux choses de chez nous. C'est avec une étude sur les fautes syntaxiques commises au Canada, que M. Aubert a conquis les suffrages du jury. Il avait pris pour devise : *Pour la grammaire,* et son travail révèle, en effet, tout le souci qu'il a de préserver des corruptions dangereuses cette partie vitale de la grammaire française qui est la syntaxe. Vicier la syntaxe d'une langue, c'est plus grave encore que de gâter son vocabulaire. C'est dans les tours syntaxiques que c'est particulièrement logé le génie de la langue, et l'on peut dire le génie de la race, et il faut, à tout prix, en notre pays, garder de toute négligence coupable, et de toute infiltration d'une syntaxe étrangère, la grammaire qui règle notre parler et notre écriture. M. l'abbé Aubert a justement signalé, dans son étude, quelques-unes des fautes les plus mortelles que l'on commet en parlant ou en écrivant, et les juges lui ont décerné pour ce travail le prix de syntaxe.

Ce prix ne pouvait aller à meilleure adresse, puisque M. l'abbé Aubert vient de mener à terme la publication d'un cours de grammaire française

très loué par les gens du métier, et que déjà on s'empresse d'adopter un peu partout.

La section de la prose nous réservait la plus agréable surprise, je veux dire une nouvelle exquise, écrite en une langue souple, alerte, un petit roman psychologique qui tient en quelques pages, et que pénètre une subtile et chaude émotion. Le jury lui a accordé le prix de la section. Cette nouvelle est intitulée l'*Étrangère*, et elle est signée du nom bien connu de M. Sylva Clapin. L'étrangère, c'est une jeune Américaine en villégiature près de Montréal, et que nous rencontrons au début du récit sur le plateau du Calvaire d'Oka. Elle y est accompagnée d'un jeune architecte canadien-français, qui l'aide à comprendre ce que la nature et la foi ont accumulé là de merveilles. De communes admirations font se pénétrer doucement ces deux âmes qu'une éducation bien différente a façonnées. Elles s'éprennent l'une de l'autre, et au moment où la jeune fille va se promettre et se donner, elle éprouve, elle mesure d'un coup d'œil effaré toute la distance qui sépare deux âmes qui n'ont ni même race ni même foi ; elle entend « le flot précipité de voix lointaines qui se répercutent en elle, et qui sont celles des farouches puritains de *May flower* » ; elle comprend que si l'essence latine peut valoir l'anglo-saxonne et la compléter par ses contraires, les deux ne peuvent jamais s'immerger l'une dans l'autre... et elle fuit pour échapper à l'emprise de l'amour. *L'Etrangère*, c'est donc l'âme inassimilable que font les traditions, et que singularise l'idéal de chaque race. M. Sylva Clapin a fort délicatement analysé cette âme, et les

juges qui le couronnent souhaitent qu'il étende la nouvelle jusqu'au roman, qu'il multiplie les pages harmonieuses qu'il vient d'écrire.

Ceux qui croient que l'âme canadienne-française ne sait que raser la plaine, le sol auquel l'attachent nos traditionnels labeurs, n'aperçoivent pas évidemment tous ces vols de poésie qui se croisent dans le ciel de Québec et de Montréal. Notre premier concours devait nous montrer encore une fois que dans cette province les Parnasses sont partout érigés. Il y en a dans les Laurentides ; il y en a jusque dans les Shickshocks de la Gaspésie. Nous eûmes donc la section des poètes.

Treize nous ont envoyé leurs œuvres de variable qualité. Et il est arrivé que n'ayant qu'un seul prix à décerner, nous avons dû pourtant en donner deux. Les juges ont prudemment averti le bureau de la Société du Parler français, que s'il était juste d'attribuer le premier prix à M. Charles Gill, il était de toute nécessité d'en offrir un deuxième à Mademoiselle Blanche Lamontagne. Nos désirs ont été agréés ; et justice a été faite.

M. Charles Gill, que Montréal, sa bruyante patrie, aime toujours entendre chanter, a présenté au concours trois parties d'un long poème dont l'action se passe au Saguenay. Si les trois chants que nous avons eu à apprécier ne sont pas d'une égale intensité d'inspiration, n'ont pas une même originalité de forme, ni une même vigueur éloquente, il y a en tous un art suffisant qui en soutient la pensée. Les strophes de l'*Ave Maria*, qui sont le chant sixième du poème, contiennent des émois de conscience qui

nous attendrissent ; dans le chant consacré au Cap Éternité, l'on remarque une ampleur de dessin, une élévation d'idées, et parfois une hardiesse d'images qui nous donnent la sensation de la grande poésie.

Mademoiselle Blanche Lamontagne a signé, de la devise *Pour ma patrie*, un recueil de trente-sept pièces de vers. C'est bien pour la patrie, pour la terre canadienne que chante là-bas, au bord des grèves, sur son rocher de Cap Chat, dans cette nature sauvage et tourmentée de la Gaspésie, Mlle Lamontagne. Le jury n'entend pas que toutes les pièces du recueil sont parfaites ; mais il a vite compris qu'il y a dans ces strophes, où parfois l'inexpérience trahit sa faiblesse, un souffle heureux, abondant, très sain, parfumé quelquefois comme celui qui embaume au printemps la terre canadienne, et quelquefois âpre, un peu rude, comme celui qui passe, certain matin plus frais, sur les battures laurentiennes. Mademoiselle Lamontagne aime les choses de chez nous ; elle les observe avec finesse, elle les idéalise avec piété, elle les chante avec profonde émotion : et le jury lui a voulu marquer toute son estime et lui laisser deviner toutes ses espérances en couronnant d'hommage et de lauriers sa muse champêtre.

***

Certes, nous n'avons pas enrichi les lauréats de notre concours. Un prix de quarante piastres a été attribué au travail lexicologique de M. l'abbé Jutras ; un prix de vingt piastres a été donné à M. l'abbé Aubert, pour son étude de syntaxe, et MM. Sylva

Clapin, Charles Gill et Mademoiselle Blanche Lamontagne ont reçu chacun un prix de vingt-cinq piastres.

On a raillé notre parcimonie, ce que des journalistes ont appelé notre pingrerie, ce que j'avoue être notre pauvreté. Nos prix étaient plutôt des prix d'honneur que des prix d'argent. Nos concurrents l'ont ainsi compris. On ne peut toujours avoir l'esprit de certains gazettiers. Nos auteurs canadiens, prosateurs ou poètes, sont entraînés à la modestie des salaires ; ils étaient préparés à comprendre nos généreuses mais insolvables intentions. Aussi, selon le mot spirituel de l'un de nos amis, à nous qui leur offrions un prix d'honneur, ils n'ont pas voulu présenter un compte d'épicier.

Ce qui n'empêche, vraiment, que nous regrettons de n'avoir pu faire davantage pour récompenser tant de louables efforts. Nous croyons que nos auteurs canadiens, que tous ceux qui peinent pour faire plus belle, plus artistique, plus digne de l'esprit de notre race, la littérature canadienne-française, ne sauraient être trop dédommagés d'un obscur et pénible travail ; nous souhaitons que demain s'ouvre l'âge d'or de la littérature canadienne.

Il y a chez nous, dans notre vie intellectuelle, des ressources précieuses pour la pensée, et pour l'art. Il y a aussi des ambitions qu'il faut savoir stimuler. Les vingt-trois concurrents qui ont répondu à l'appel de la Société du Parler français démontrent une fois de plus la variété des talents, et la légitime ardeur des désirs de succès. Je regrette de ne pouvoir vous parler de chacun de ces vingt-trois travaux que nous avons lus. Que de hautes pensées,

que de sentiments délicats, que de formes heureuses en ces pages où l'art n'était pas suffisamment soutenu ! D'autres concours, nous l'espérons, fourniront à ces auteurs une meilleure fortune. C'est le travail jamais abandonné, c'est l'application constante, c'est l'entraînement quotidien qui fait les artistes en prose ou en vers, et la Société du Parler français s'estimerait heureuse si elle pouvait contribuer, par des concours annuels, à affermir les talents, à éveiller ou à renouveler les jeunes ambitions.

Nous sera-t-il permis de continuer l'œuvre commencée cette année ? Nous l'espérons. Notre Société qui prend de plus en plus conscience de sa vie, ne reculera jamais devant les tâches fécondes que lui impose sa mission.

TABLE DES MATIÈRES

